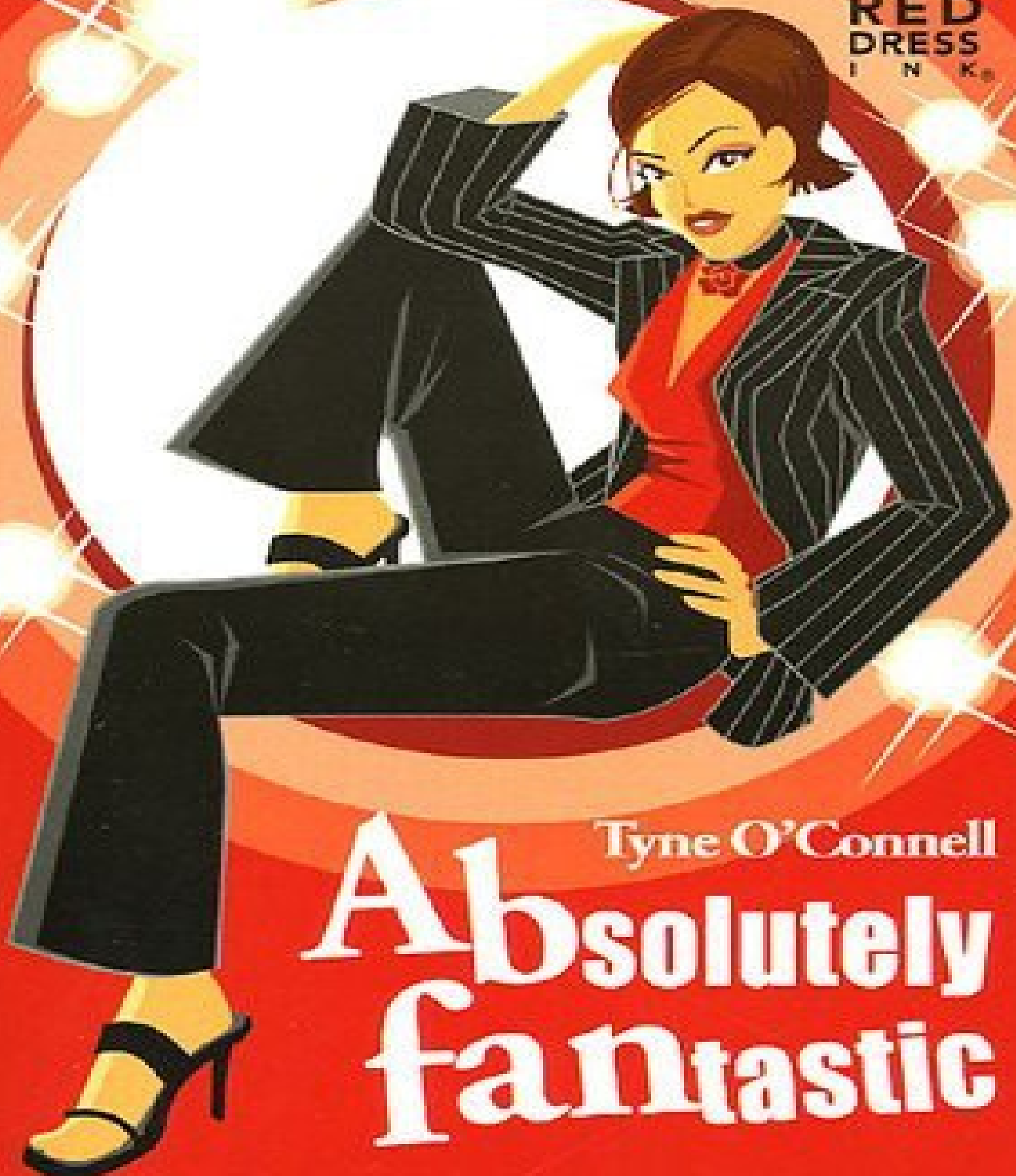




**RED
DRESS
I N K[®]**



Tyne O'Connell

Absolutely fantastic

REMERCIEMENTS

Un grand bravo à tous les habitants de Los Angeles, la ville où les gens ne marchent jamais ! La première fois que j'ai pris mes quartiers à l'hôtel Château Marmont — après qu'ICM a vendu une option sur mon troisième livre à Katie Face Productions —, rien, pas même une cuve entière de cosmopolitan, n'aurait pu me sevrer du monde extraordinaire de Hollywood.

Toutes ces réceptions au bord de ces immenses piscines et ces nuits délirantes au Sky Bar n'étaient rien comparées aux journées passées dans les quartiers de la Columbia TriStar où la seule chose qui nous ramenait à la réalité était le re-rewriting des textes. Le spectacle surréaliste de Geena Davis et Hugh Laurie se baladant en tenue de soirée dans leur voiturette de golf en faisant crisser leurs pneus tandis que je vacillais dangereusement sur mes talons Vivienne Westwood de vingt-deux centimètres (absolument !), tout cela résume bien la ville à mes yeux : la célébrité, l'apparente anarchie ambiante et l'illusion que je pouvais affronter tout cela en talons aiguilles. Grâce à Dieu, la divine Nicole Clemens a joué auprès de moi le rôle d'ange gardien et d'agent tandis que Wendy Goldman s'est révélée une (joyeuse) compagne d'écriture.

Toute ma gratitude à Glenda Stone, et à ma famille qui a dû m'aider à me réadapter à la vie londonienne, à renoncer au voiturier pour résoudre mes problèmes de parking, à oublier les limousines, le soleil et les régimes basses calories...

Un tendre baiser à tout le personnel de Home House et à mes « Homies » : Robin, Zak, Sophie, Rosemary, Camilla, Jessica, Dino, David, Raf, Andrew, Justin, Colette et l'« homme de Bronze », le photographe Stuart McClymont. Une pensée toute spéciale à tous mes amis écrivains : Sarah Mlynowski, Jessica Adams et Faith Bleasedale ; ils savent très bien que ce livre n'aurait jamais vu le jour sans eux (et quelques caisses de Veuve Clicquot), et sans le flair et la perspicacité de Samantha Bell et Margaret Marbury — mes contacts au sein de ma maison d'édition RDI — auxquelles de simples mots ne sauraient rendre justice. Sans oublier toute l'équipe RDI à l'international, Margie Miller, Carolyn Smalley et leurs collègues... Elles sont tellement géniales que j'en reste béate d'admiration.

Et comme toujours, d'énormes baisers et de gros câlins pour ma mère et mon père. Parce

qu'ils sont ce qu'ils sont, c'est-à-dire merveilleux et ne portent jamais de jugements.

A Cornelia, Kajji et Zad, pour être sacrément cool et incroyablement fabuleux.

Je vous aime et c'est tout ce qui compte.

ACTE 1

« Hollywood ne piège personne. Ou alors des gens consentants ! »

1

Holly

« A L.A., vivre normalement est devenu un peu plus dangereux, ces derniers temps. »

Pas la peine de faire les présentations. Vous m'avez vue à la télévision, affichée sur les panneaux des abribus, posant dans les pages Société ou les rubriques People. En train de papoter avec Léo (DiCaprio), de rire en compagnie de Rosie (O'Donnell) ou de danser dans les bras de Matt (Damon).

Peut-être vous ai-je même croisés dans un aéroport ou un corridor d'hôtel. Ou seriez-vous de ceux qui, sur mon passage, se tournent vers leurs amis pour leur glisser à l'oreille (pas

assez bas cependant pour m'empêcher d'entendre...) :

- *Elle doit faire de la rétention d'eau...*

- *Et son nez, il a été refait...*

- *Elle veut bernier qui, avec ces seins siliconés ?*

- *Vous savez ce qu'on dit ? Elle ne parle plus à sa propre mère. Elle doit s'estimer au-dessus de ça !*

- *J'ai entendu dire que dans son boulot, elle est insupportable.*

- *Un ami de la copine de mon frère a couché avec elle ! Elle est frigide !*

- *Il paraît qu'elle est portée sur la bouteille...*

Voilà. Je n'ai plus rien à vous cacher. Vous savez tout de ma vie amoureuse, vous avez vu ma mère geindre dans le talk-show de Dave Letterman et lui expliquer que je l'excluais de mon petit monde à moi. Vous savez aussi que, même si j'apparais sur les étiquettes des bouteilles de vodka, j'ai plutôt un penchant pour la tequila. Et à quel point j'ai la hantise des choses qui prennent fin. Et aussi que j'attire comme un aimant les mecs qui adorent parler à la presse de notre liaison dix secondes après notre rupture... Quand ce n'est pas juste avant, pour le scoop !

En fait, vous en savez probablement autant que mon diététicien sur mes étranges lubies en matière de régime... D'ailleurs, c'est lui-même qui vous en a parlé dans l'émission de Leno (un vrai torchon).

Ne nous leurrons pas. Vous savez tout. Rien de ce qui me concerne ne vous est étranger.

J'imagine qu'un tel degré d'intimité avec autant d'inconnus ne peut finir que dans un océan de larmes.

Il y a un dicton dans cette ville qui dit que vous n'êtes rien tant que quelqu'un ne souhaite pas votre mort... Ou si on veut, tant qu'il ne souhaite pas que votre cote s'effondre, que votre émission soit brutalement déprogrammée, que votre petit ami raconte à la presse toutes vos petites névroses, et que votre vie privée explose sous les feux de la rampe.

La vérité, voyez-vous, c'est que les gens ne haïssent que les V.I.P. Compte tenu de ce qui vient de m'arriver, j'ai tout lieu de croire que je suis devenue quelqu'un de drôlement important !

Voici les premiers mots que j'entends sur le coup de 6 heures du matin, en ce jour qui va bouleverser le cours de ma vie.

— Allez, du nerf, Holly !

C'est Nancy Catkin, la productrice de mon émission et de surcroît ma meilleure amie.

Je fais des efforts insensés pour me débarrasser du masque de satin rose bonbon que je porte pour protéger mes yeux de la lumière, et pour ôter mes boules Quies...

— Le magazine *Her Voice* vient de te désigner comme la femme la plus superficielle du show-biz !

— C'est bien ou pas ?

Je m'accroche de toutes mes forces à l'idée largement répandue selon laquelle toute publicité est bonne à prendre. Mais Nancy n'a pas l'air de cet avis.

— C'est mauvais pour toi. Tu sais, je ne t'en voudrais pas si tu t'attaquais à ton poignet à coups de rasoir !

Il est vrai que les conseils de Nancy font fréquemment référence à l'automutilation, mais aujourd'hui, sa voix a pris un ton plus tranchant que jamais. Elle a l'air morte de trouille.

— Entre les révélations de Ted dans Star et ça... ta cote de popularité va tomber en flèche, Holly.

Ça y est. Je suis fichue.

Ma première réaction est d'avaler d'affilée dix gélules à base de plantes, de me ruer sur l'élixir floral du Dr Bach (à utiliser en cas d'urgence), ou de sniffer une ligne de Colombienne (je tiens à signaler que je ne donne *jamais* dans la drogue, c'est un ancien flirt qui m'a laissé tout ça) et de me défouler sur le stepper. Cinq minutes plus tard, je commence à avoir des palpitations et je rappelle Nancy pour la prévenir que je vais sortir faire quelques courses.

— Des courses ?

Je n'aime pas la façon dont elle répète mes paroles. Je lui réponds d'un air supérieur :

— Parfaitement, j'ai des choses à faire.

— Attends, que ce soit bien clair : tu envisages de faire *tes propres courses*, c'est bien

ça ? Je vois déjà les gros titres du prochain numéro du *National Enquirer* :

« EN EXCLUSIVITE : HOLLY KLEIN FAIT ELLE-MEME SES COURSES. H.K. CHEZ LE TEINTURIER ! C'EST LE CHOC ! »

Je n'aurais jamais pensé que le fait d'aller chercher ses affaires chez le teinturier soit si dégradant, mais une chose est certaine : si je le veux vraiment, je peux le faire ! Il me suffit de demander à l'un de mes assistants de me faxer l'itinéraire ainsi que des instructions détaillées sur la façon de se comporter dans une teinturerie spécialisée dans le nettoyage à sec.

Sûre de moi, je lui confie :

— Oui, j'estime que j'ai le droit d'avoir une vie plus normale.

— Ah oui ? Dans ce cas, mieux vaut prendre une arme avec toi, ma chérie. Parce qu'à Los Angeles, *vivre normalement* — comme tu dis — est devenu un peu plus dangereux, ces derniers temps !

Naturellement, elle a raison. Nancy a toujours raison.

Deux heures plus tard, je me retrouve en pleine fournaise, assise dans ma Ford Explorer noire (c'est la voiture la plus « normale » que je possède) et en grande discussion via mon téléphone de voiture avec Nancy à propos des mesures drastiques à prendre pour empêcher ce sondage de faire trop de dégâts.

Il fait trente-cinq degrés et je suis bloquée par un embouteillage dû à une collision sur Santa Monica Boulevard, à Hollywood Ouest. Même les palmiers transpirent, c'est vous dire... Tous les D.J. de la station radio KCRW doivent déjà faire des gorges chaudes du sondage, sur le thème : « Vous connaissez la dernière à propos de Holly Klein ?... »

Vous imaginez la suite.

Je bois une gorgée d'Evian à même une de ces minuscules bouteilles qui ne me quittent plus ces derniers temps. Je viens de dire à Cameron, mon assistante, de faire savoir à Larry, mon agent, que je suis injoignable. J'imagine ce qu'il va dire... Larry ne cesse de me répéter à longueur de temps qu'avec le pouvoir, on obtient tout. Ce qui n'est pas faux, sauf lorsqu'il s'agit de m'embarquer dans une action de promotion ou une interview sans intérêt.

Plutôt marrant, non ? Il y a quatre ans, lorsque je suis arrivée pour la première fois à L.A. dans une Subaru hors d'âge, je rêvais de ça... Faire l'objet d'un sondage national et être bloquée par la circulation dans un véhicule de luxe, pendue à mon téléphone de voiture, hurlant après mon producteur et donnant pour instructions à mon assistant de mentir à mon agent. Tu parles ! C'est le rêve de Monsieur-tout-le-monde lorsqu'il débarque à Hollywood.

Mais il faut faire gaffe avec les rêves... Ils risquent de se réaliser.

Quelques minutes plus tard, la circulation devient plus fluide. Mon pied dérape sur la pédale et je cale. Aussitôt, c'est un concert de Klaxons derrière moi. Je baisse ma vitre et je hurle : « Non mais, quels cons ! » au paquet de conducteurs qui me suit en vociférant : « Non mais, quelle conne ! »

Un mec fana de surf, qui a attaché sur le toit de son break des tonnes de planches, me reconnaît.

— Coucou, Holly. Approche !

Sa voiture dépasse lentement la mienne et il me fait une mimique obscène avec la langue. Pouah !

Nancy a raison. La vie normale n'est plus ce qu'elle était.

L'un des mythes de ce business, c'est que le statut de *people* vous donne le pouvoir. C'est faux, il ne fait que répartir ce pouvoir entre une foule de gens. Et plus la célébrité vous gagne — je dis bien, *vous gagne* —, plus la peur prend le dessus. Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, vous prenez vos jambes à votre cou...

Du jour au lendemain, vous déléguez vos pouvoirs à tour de bras : à des gourous, qui sont généralement installés dans le pays depuis un mois maxi, et à des coaches qui prennent votre vie en main mais en savent moins sur vous que votre manucure. Sans oublier les nutritionnistes, les préparateurs physiques, les thérapeutes et les assistants. Ah, les assistants ! J'en ai plus qu'il n'y a d'heures dans la journée... La plupart sont des jeunes diplômés en quête d'un premier boulot et qui font ça pour rien. Si je les laissais faire, ils seraient prêts à payer pour travailler avec moi... Il est clair que pour eux, je suis la dernière des garces.

Il y a des moments où je ne sais plus qui j'emploie pour veiller sur moi, même si la plupart sont de jolies petites nénétes avec en poche un diplôme d'économie ou de droit de Harvard et des noms du genre « Sloane » ou « Cameron », ainsi qu'une poignée de jeunes gens répondant aux doux noms de « Brad » ou « Clarke », eux aussi fraîchement émoulus de Harvard. Ils prennent ma vie pour une sorte de terrain de jeux construit tout exprès pour eux. Tous voudraient bien — et d'ailleurs, ils en seraient capables — vendre mes petites culottes sur e-Bay.

Ma vie est devenue une industrie, et il devient de plus en plus hasardeux d'essayer d'en prendre le contrôle.

Comme la plupart des femmes connues, j'ai atteint la célébrité grâce à un savant mélange de chance et de calcul (ce qu'on appelle une optimisation des moyens.) Par « chance », entendez : faire la connaissance de/coucher avec/ou se débrouiller pour faire du chantage aux bonnes personnes... Oubliez le talent ! Dans cette ville, personne ne croit vraiment que le talent soit primordial pour réussir.

Si toutes les chances sont contre vous, vous aurez beau vous donner un mal de chien pour être plus malins que les autres, vous n'êtes sûrs que d'une chose : au final, c'est vous qui vous ferez avoir. La seule question, c'est... comment ?

Ce qui explique que les célébrités soient toutes parano. Pourquoi croyez-vous que nous consultations des thérapeutes, des coaches, des philosophes et des gourous et que nous nous entourions de tout un tas de béni-oui-oui ? Ce n'est pas parce que nous sommes précieux et obsédés par notre ego (bien que ce soit le cas...). C'est pour faire partie de la joyeuse bande des paranos, superactive vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce qui nous permet de garder l'œil ouvert, même la nuit.

Prenons mon cas. La presse a commencé à tirer à boulets rouges sur moi l'an dernier, après que *Variety* m'a consacrée « présentatrice vedette » ou, pour reprendre leurs propres termes, « l'Oprah Winfrey du relookage des ex-stars ». Après ça, les critiques ont déferlé... Car à la différence de celle d'Oprah, mon émission n'est pas du style à changer le monde..., ni même à vendre des livres, d'ailleurs.

Je m'emploie à métamorphoser d'anciennes stars télé ou actrices en mal de popularité dans l'espoir insensé de les ramener sur le devant de la scène. D'après une récente étude statistique, une célébrité sur cinq passées dans mon émission a fait une deuxième carrière grâce à ce coup de pouce. Voilà pourquoi elles se crêpent le chignon pour être sélectionnées. La concurrence est rude. Toutes celles qui comptaient à la télé ou au cinéma il y a cinq, dix, voire vingt ans, se ruent à présent tous seins dehors — vrais ou faux — pour copiner avec moi !

Nancy voulait changer le monde et c'est ce qui lui a enlevé ses illusions. Ça et le fait de grandir à San Francisco avec les parents les plus assommants et les plus stressés du monde.

P.S. : mes parents à moi étaient comme eux, mais au moins, ils ne se contentaient pas de ça ! Ils étaient également toxiques, alcooliques, sectaires et inaptes. Autant dire que dans le Connecticut, je me sentais parfaitement normale...

Nancy et moi avons beaucoup discuté de l'émission, pour lui donner un peu plus de consistance. Mais comment faire quand on a une pince à épiler, une trousse à maquillage et que les designers vous fournissent en permanence des fringues et des chaussures ? Ce que je veux dire, c'est que le réchauffement de la planète ne va pas s'arrêter parce que Farrah Fawcett a changé sa couleur de cheveux...

J'ai demandé à une autre de mes assistantes — je crois qu'elle s'appelle Sienna — de tester pour moi Wilhelm, mon thérapeute. Elle m'a demandé si elle pouvait aussi se charger de Larry dans la foulée, histoire de le remettre à sa place. Il semblerait qu'il lui gâche la vie avec ses coups de fil incessants... Après, elle m'a fait croire que c'était pour rire.

Quand une assistante vous parle de « sa vie », je sais par expérience qu'elle veut dire « son vernis à ongles ». Et à Hollywood, aucune femme ne s'avise de faire des plaisanteries sur le vernis à ongles... Je lui ai donc demandé de s'en tenir à Wilhelm et elle a poussé un soupir très secrétaire-particulière-de-star... C'est sans doute là mon problème. Si j'avais tout sous contrôle, au lieu d'avoir recours à ces assistantes jalouses de leur standing, je ne serais pas dans cette galère.

J'ai Wilhelm en ligne. Il m'explique qu'il est bien trop occupé pour m'écouter geindre sur mes « petits caprices de star ».

— Charmant, vraiment !

Il éclate de rire. C'est bruyant et ça dure un moment... Il n'est pas dans son état normal, c'est clair. Que voulez-vous, il mange bien trop de champignons.

Je lui explique que, d'après Nancy, ma réputation part en vrille, et il me répond que la réputation est une forme de masturbation sociale. Je renonce à lui demander d'être plus explicite, sous peine de voir la communication interrompue faute de signal ou parce qu'il m'aura raccroché au nez.

Dans une ville où la jeunesse est reine, Wilhelm est la personne la plus vieille que je connaisse. Sérieux ! Il a pris de l'acide avec Tim Leary dans les années 60. Il est sorti de l'anonymat après avoir écrit *Thérapie de l'émotion — Le Redécryptage d'un anarchiste*. Il trouve que je me repose trop sur Nancy pour interpréter les événements à ma place. Wilhelm me pousse tout le temps à me méfier des gens.

La méfiance et l'art de tromper son monde sont les pierres angulaires de la théorie de Wilhelm (*Guérir de l'anarchie des sentiments*). En plus, il a déclaré la guerre à mes peurs et terrorise mes doutes. Il a beau être totalement givré, c'est quand même un des types les plus étonnants de son époque, et je ne suis pas la seule de cet avis. *L A Magazine* a déclaré qu'il était le gourou des stars le plus marquant de ce millénaire.

Bon, le bruit a couru qu'il avait conseillé à une actrice de *prime time* de prendre des substances hallucinogènes pour booster sa carrière, et qu'il avait encouragé un héros de films d'action hollywoodiens très connu à faire des expériences sexuelles douteuses. Et dans cette ville, tout le monde croit dur comme fer que Wilhelm a hypnotisé Tom Cruise pour lui faire croire qu'il pouvait communiquer avec « les aliens de l'intérieur ». Comme tous les thérapeutes à l'affût de publicité, il refuse de confirmer ou d'infirmier ces théories, préférant se retrancher derrière l'énigmatique formule : « Il m'est impossible de parler de mes clients. » Une chose est sûre : aucune de ces rumeurs n'a entaché la popularité de Wilhelm.

Jamais je ne suis restée aussi longtemps avec un thérapeute (trois mois...). Lorsque j'ai commencé à le voir, sa fameuse théorie apparaissait comme un événement, et toutes les filles dans un rayon de cinq kilomètres de Beverly Hills Mall disaient ne pas pouvoir se déplacer sans leur anar de service.

Depuis, les choses ont évolué — l'anarchie ayant un peu déçu les attentes —, mais je reste fidèle à Wilhelm. D'ailleurs, lui-même m'aide à rester fidèle aux gens, ce qui ne manque pas d'intriguer Nancy.

Sur la Cienega, la circulation est épouvantable, mais je me sens étrangement calme et détendue dans ma voiture, car conduire est l'une des rares situations où j'ai l'impression d'avoir la maîtrise des choses. Mon téléphone sonne, et j'hésite avant de décrocher au cas où il s'agirait de Larry, mais lorsque le numéro s'affiche, je prends la communication. La

voix de Nancy résonne dans la voiture.

— C'est le début de la fin... Les types de Jay Leno se sont déjà rués sur le téléphone pour me demander comment se manifeste ta futilité. Les vautours de la presse s'agglutinent au-dessus de nos têtes...

— Ça prouve qu'on s'intéresse à moi.

— Arrête de dire des bêtises, ma chérie. Tu as passé ta vie à essayer de te faire aimer des gens, être populaire et inattaquable, et tout ça pour quoi ?

Je déteste sa façon de présenter les choses. Comme si essayer d'être populaire et de se faire aimer était une tare dont elle avait toujours essayé de me protéger.

— Ecoute...

En dépit de mes protestations, elle commence à lire l'article.

— « Holly Klein est jugée superficielle par 93 % de la population féminine. 87 % la considèrent comme une enfant gâtée, 98 % disent qu'elle n'a aucune idée de la façon dont vivent les autres, et 79 % qu'elle accorde peu d'intérêt à la vivisection ou à la faim dans le monde. »

— Mais c'est scandaleux ! Bien sûr que si, je m'y intéresse !

En démarrant sur les chapeaux de roues à un feu orange de Wiltshire, je pousse un cri horrifié qui terrorise une femme plutôt âgée déjà engagée sur le passage piétons avec son déambulateur.

Et merde ! Je lui bredouille un vague mot d'excuse, tandis que la pauvre femme remonte sur le trottoir, les jambes flageolantes. J'ai honte de moi.

— Je t'assure que je m'y intéresse beaucoup, Nancy. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Ah bon ?

Je sais qu'elle plaisante.

— J'essaie toujours de faire pour le mieux. Je suis toujours polie, je ne crois pas à l'utilité des armes de destruction massive, je ne mange pas de viande et je ne porte pas de fourrure en public. Je fais des dons importants à des œuvres de charité que je choisis moi-même. Tiens, j'ai même vu une pièce de Tchékhov hier soir !

— Toujours est-il que, d'après ce sondage, tu représentes exactement le genre de fille que les femmes se font un plaisir de détester... Inaccessible et maigrichonne.

— Je ne suis pas si maigre que ça... J'ai même mangé un peu de glucides la semaine dernière. Je me demande ce que ces gens ont dans la tête !

Je repère une place de parking libre sur Melrose Avenue, juste à côté du nettoyage à sec Effrey. Je dis à Nancy d'attendre tandis que je gare ma voiture les doigts dans le nez, ce qui me donne une pêche d'enfer. Qui est la reine du créneau ?

Juste au moment où je m'apprête à descendre, j'avise un type dans une vieille camionnette toute déginguée qui me fait un geste obscène, le médus en l'air... Apparemment, il estime que je viens de lui piquer sa place. Il hurle je ne sais quoi en gesticulant comme un beau diable, et j'ai dans l'idée que ce qu'il me dit n'est pas particulièrement sympa.

— Nancy, il y a un type qui me fait un doigt d'honneur !

Elle me conseille d'inspirer profondément pour me décontracter et de l'ignorer. Naturellement, je ne l'écoute pas et je lève à mon tour le médius... Retour à l'envoyeur ! Après tout, je ne suis pas Grâce Kelly ! Mais mon geste a l'air de l'exciter encore plus. Zut... Du coup, je décide de suivre le conseil de Nancy. Je chausse mes lunettes de soleil Jackie O à la monture orange, et je m'extrait de ma voiture tête baissée. J'attrape mon dernier sac Hermès Birken (non, je n'ai pas été obligée de faire la queue) et j'actionne le système de verrouillage automatique des portières sans me retourner.

Chez le teinturier, je tends mon ticket à l'employé du comptoir. Il le prend comme à regret et se dirige vers les portants.

Je pense qu'il ne m'a pas reconnue. Il doit me prendre pour une de mes assistantes... Franchement, qui aurait l'idée, à L.A., de venir chercher ses affaires soi-même ?

Je suis en train de signer mon reçu de carte Visa lorsque Nancy me rappelle. A peine un bref bonjour et elle recommence sa lecture.

— D'après le sondage, la structure de ton visage et la beauté de tes traits exaspèrent les autres filles qui ne se sentent pas de taille... Elles voient en toi un idéal impossible à atteindre !

Bon, cette fois, ça y est, elle a réussi à me mettre en colère alors que j'ai droit en tout et pour tout à seize sautes d'humeur par an. A ce rythme, je vais utiliser tout mon quota en une seule journée !

Je m'entends crier d'une voix suraiguë :

— Moi?

C'est fou ! Je viens d'émettre un son absolument horripilant...

— Moi, un idéal impossible ? Et ce pli à la jonction de mes cuisses et de mon postérieur ? Et ces oreilles ? Tu m'as dit toi-même qu'elles auraient besoin d'un sérieux coup de colle...

Je note que mon teinturier fait semblant d'éplucher ma signature comme s'il n'écoutait pas. Génial ! Tout ce que je viens de dévoiler sur mon anatomie va faire le tour d'Hollywood Ouest d'ici l'heure du déjeuner...

Nancy poursuit sa lecture.

— Le titre de l'article est : « Chaque jour, quoi qu'elle fasse, Holly Klein pousse les femmes américaines à l'obésité et au désespoir. »

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Tu me fais marcher, c'est ça ? Et Gwyneth Paltrow ? Et Cameron Diaz ? Et Kate Hudson ?

Le teinturier se fend d'un large sourire. Il vient de comprendre qui je suis et je sais d'avance ce qu'il va dire à tous ses copains : « Tu ne devineras jamais ce que Holly Klein a dit devant moi, dans *ma* boutique... » Je lui lance un regard glacial et implacable du genre : « Mon pauvre ami, tu ne sais rien de moi. »

Ça ne le perturbe pas pour autant.

— Je vous ai vue dans votre émission. Vous...

Je lève mon index savamment manucuré pour lui intimer le silence.

Nancy me donne des détails.

— Gwyneth arrive en treizième position dans le sondage. Quant à Cameron et à Kate, elles ne figurent même pas dans la liste, Holls.

Je suis estomaquée.

— Laisse-moi te poser une question : qui est-ce qui rend les Américaines plus malheureuses, *moi* ou Gwyneth Paltrow, l'actrice parfaite, pour ainsi dire la nouvelle Audrey Hepburn ?

Mon teinturier me regarde bizarrement en me tendant mon gilet. Je regrette d'avoir débiné Gwyneth en sa présence, car c'est une de mes meilleures copines. Je l'aime beaucoup.

Cet homme me trouve-t-il superficielle ? Il commence à gribouiller sur son carnet à souches et je bredouille un vague merci. Puis je lui donne sa récompense : un sourire, un vrai. Mais il est occupé à composer un numéro de téléphone. Je sais, c'est pathétique, mais il a beau être du genre à vendre sa propre mère, j'ai besoin qu'il m'aime.

Dehors, le type à la camionnette fait toujours le poireau derrière son volant, l'air menaçant. Il baisse sa vitre, mais seulement à moitié car elle se bloque. Il sort aussitôt la tête, enfin, une moitié de tête et me hurle :

— Espèce de salope ! Tu n'es qu'une conne !

Protégée par mes lunettes de soleil, je l'ignore superbement. Je fonce tête baissée jusqu'à ma voiture, lance le gilet propre comme un sou neuf sur la banquette arrière, grimpe dans la voiture et mets l'air conditionné en marche. Le type à la camionnette continue à m'aboyer dessus. Les commerçants du coin et leurs clients sortent tous pour voir ce qui se passe.

Qu'est-ce qui m'a pris de ne pas laisser une de mes assistantes faire les courses à ma place ? Voilà ce qui arrive quand j'essaie de vivre normalement.

Nancy continue de me parler.

— Holly, tu as un chien avec toi ?

— Non, c'est ce type qui m'a fait un doigt d'honneur tout à l'heure. Maintenant, il me crie dessus.

— Mais comment est-ce possible, Holly ? J'ai l'impression que tu as le don de te mettre les gens à dos. Jack ne va pas aimer.

Le croisement de Melrose est engorgé. Comme je ne suis pas une conductrice hors pair, je dois me concentrer davantage.

— Jack ? De quel Jack parles-tu ?

Elle m'embrouille les idées, cette Nancy...

Une Mustang rouge pile juste devant moi. Il s'en est fallu de peu...

— Holly, tu es toujours vivante ? Mais voyons, je parle de Jack, le directeur de la chaîne ! Le type qui a le pouvoir de stopper notre émission à la fin de la saison au moment du bilan.

— Ah, oui, ce Jack-là...

J'entrevois l'énormité de la situation.

Je suis la propriété de Jack. Si j'existe, c'est grâce à Jack. En tout cas, c'est ce qu'il n'arrête pas de répéter. Jack est l'archétype du patron de chaîne, il en a toutes les caractéristiques. Jusqu'à son obésité, sa calvitie et ses cigares cubains importés illégalement. Pourtant, la haute idée qu'il a de lui-même lui permet de surmonter tous ses défauts. Comme il aime à le dire, il peut lancer ou briser la carrière de n'importe quelle fille dans cette ville, alors vous pensez s'il se fiche royalement de son apparence ou de son comportement !

Je suis cuite.

— Tout ça sent mauvais pour moi, c'est ce que tu veux dire?

— Tu plaisantes ?

— Eh bien... euh, en fait, pas du tout. Pourtant, l'émission fait un tabac, les indices d'audience sont toujours bons. Nous avons connu quelques turbulences, mais...

Elle m'interrompt brutalement.

— Tu veux savoir ? Est-ce que d'après moi, Jack va piquer une crise en voyant les résultats du sondage ? Va-t-il peser le pour et le contre entre notre Audimat en baisse et le

joli petit cul qui a la faveur de ses genoux cette semaine ? Laisse-moi réfléchir une minute... A mon avis, tu ferais mieux de rapatrier vite fait ton petit cul à toi dans le Connecticut !

Ma voiture cale. Tous les conducteurs derrière moi se mettent à klaxonner comme des malades. Pourquoi tous les gens me détestent-ils autant ?

— Je suis vraiment désolée, Holls, mais je suis ta productrice et je dois être réaliste. Ce sondage n'aurait pas pu tomber plus mal !

Ces mots me glacent le sang.

Nancy a la fâcheuse habitude de dire : « Ça n'aurait pas pu tomber plus mal... », même si elle n'en croit pas un mot. Une façon de blaguer pour me mettre mal à l'aise. Chaque fois qu'il lui arrive quelque chose de génial — par exemple un serveur qui pose devant elle un dessert particulièrement salivant, ou des courbes d'audience qui grimpent en flèche, ou un mec craquant qui ferait un père tout à fait convenable et qui lui demande de sortir avec lui... En gros, chaque fois, c'est plus fort qu'elle, il faut qu'elle dise : « Ça n'aurait pas pu tomber plus mal, ma chérie »... Le tout avec un accent anglais à couper au couteau.

Elle adore parler avec l'accent anglais. Elle prétend que les Anglais sont plus malins et bien mieux que nous sur tous les plans... Ou du moins, ils pensent l'être. Son accent anglais me fait marrer : on dirait Dick Van Dyke dans *Mary Poppins*.

Mais le problème, c'est qu'en ce moment précis, elle n'a pas du tout l'accent anglais ! Je n'ai pas la moindre envie de rire et elle non plus. Cette fois, elle parle *sérieusement*. Bon, d'accord, je peux très bien prendre ma retraite dès maintenant sans avoir à retrouver du travail. Mais je n'ai que vingt-six ans ! Vous vous rendez compte ? Vingt-six. Je suis trop jeune pour être impopulaire à ce point.

Nancy ajoute :

- Il faudrait trouver un truc qui donne l'impression d'innover...
- Mais notre émission ne fait que ça... C'est une gigantesque opération marketing.
- Eh bien alors, je ne sais pas moi, un autre concept. Quelque chose de distrayant, de totalement différent. Avec du cœur. Quelque chose de *vrai*.

Je tente une boutade.

- Tu veux dire, faire semblant *pour de vrai* ?
- Oui. Un changement radical de concept pour modifier l'image des invités, pour faire comprendre aux gens que Holly est un être profond et *authentique*. Il faut choisir une invitée qui a terriblement besoin des autres, à tel point qu'elle en devient sympathique.
- Une autre « nouvelle Betty » ?

Je fais allusion à une émission que nous avons consacrée un jour à une Afro-Américaine. Betty a fini par se dénicher un job plutôt cool dans les relations publiques, et elle a quitté son loser de mari quelques semaines après que nous l'avons aidée à se reconstruire... L'émission a fait la une des journaux. Ce n'était même pas un scénario arrangé. C'est Betty qui a fait de l'émission un triomphe, car elle avait une sacrée personnalité. Tout le monde l'adorait. Elle avait tout pour qu'on s'intéresse à elle.

Après le passage de l'émission, les courbes d'audience ont atteint des sommets. Nous avons tenté de reproduire le même impact avec une autre femme, mais nous avons eu moins de chance. Pour être explosive, l'émission l'a été ! Car nous avons découvert que notre invitée était une pourvoyeuse de crack et qu'elle avait la fâcheuse habitude de recruter à la sortie des écoles...

Les « nouvelle Betty » ne se trouvent pas sous les sabots d'un cheval. En fin de journée, mieux vaut parler d'ex-célébrités, c'est plus sûr. Du moins, c'est mon avis.

— Mon Dieu, Holly, mais tu as raison ! C'est ça qu'il nous faut, retrouver une Betty !

Zut, c'est reparti... Plus de signal, les communications ne passent pas. Ma connexion avec Nancy s'interrompt.

Je la rappellerai plus tard. En attendant, j'ai besoin d'oublier à quel point je suis superficielle... D'oublier mon agent, Jack et mes courbes d'audience. Et même la nouvelle Betty. J'ai besoin d'une bonne thérapie, une des meilleures qui soit : le shopping. Je prends donc la direction de Los Feliz jusqu'à ma boutique préférée du moment, Mona Li.

Il faut que je me concentre sur des pensées positives.

Wilhelm me dit toujours : « Lutte contre tout ce qui est négatif... et apprivoise ce qui est positif. »

Il me dit aussi d'utiliser tout ce qui peut me tomber sous la main pour combattre mes doutes et mon anxiété.

« C'est une guerre ! C'est leur peau ou la nôtre ! »

Vous le verriez debout sur son bureau lorsqu'il me crie ce genre de trucs... Un vrai malade !

Il y a des moments où je me demande si Wilhelm n'a pas pris un peu trop d'acide avec Tim dans les années 60. Lui prétend que ça n'a fait que lui ouvrir les portes de la

perception... Mais moi, j'ai dans l'idée que pendant qu'il ouvrait toutes ces portes, quelques-uns de ses neurotransmetteurs en ont profité pour se faire la malle ! Bof... Après tout, personne n'est parfait.

Le trajet jusqu'à Los Feliz se déroule sans incident. Je gare ma voiture juste devant la boutique Mona Li, à côté de Y-Que Trading Post.

2

Léo

« A Hollywood, le seul passeport dont on a besoin pour traverser la frontière entre rêve et réalité, c'est savoir tourner le dos. »

En entrant dans la salle du Ministry of Sound, j'entends cette annonce : « Monroe, le Maître du Mix vient d'arriver. »

J'ai deux gorilles à mes côtés qui m'aident à me diriger et à écarter la foule. Ils m'ont briefée sur la soirée qui m'attend : la faune, les drogues qui circulent, bref, toutes les infos de base que j'ai besoin de connaître pour créer l'ambiance parfaite. Un des dirigeants du club se plaint d'avoir été obligé de payer quinze minutes d'animation de plus en attendant que j'arrive. Mais je préfère l'ignorer. Tout le monde sait qu'on trouve toujours un candidat D.J. prêt à faire une démonstration de son talent pendant un petit quart d'heure, juste pour la gloire...

Je me dirige vers les platines en m'imprégnant de l'atmosphère euphorique qui règne. Je repère dans la foule quelques-uns de mes plus grands fans. J'ai une pêche d'enfer depuis ma dernière prestation, c'est pourquoi j'ai dix minutes de retard. Je pourrais dire que c'est la faute de mon chauffeur, mais la vérité, c'est que j'ai perdu du temps à casser la baraque chez Fabric, la dernière boîte où je me suis produit, en chauffant l'ambiance avec des dédicaces à des copains D.J.

Rien ne vaut la sensation qu'on éprouve quand on est derrière ses platines et la table de mixage à faire du *spinning*, des *scratches*, du *mixing*... Qu'on entend ce qui se passe au club d'un côté du casque et qu'on mixe au tempo dans l'autre, avec le pouvoir de provoquer une transe géante rien qu'en jouant des doigts.

Dans la cabine, Cassie J. me passe le casque.

— Je t'en ai laissé un peu, Léo.

Une vraie gamine.

— Désolé d'être en retard, mais j'ai mis le feu au Fabric.

— Tu es fou, Léo ! C'est moi qui devrais te remercier.

Nous sommes là, debout, à regarder la foule qui s'est déplacée — nous le savons tous les deux —, pour écouter ma musique et pas la sienne.

Elle essaie d'accrocher mon regard.

— Tu sais, Léo, à propos d'hier soir, je suis désolée de m'être comportée comme ça. Tu sais que tu es actuellement le meilleur D.J. au monde, et c'est dur de restreindre ses ardeurs sexuelles avec un homme tel que toi...

— Réveille-toi, mon vieux. On n'a plus de bière !

Mon rêve s'écroule — comme la plupart de mes rêves ces derniers temps — avec l'arrivée de Kev qui me réveille en fanfare.

Il shoote dans mon sac de couchage. Je lui dis d'aller se faire voir, bien que je sache d'expérience à quel point Kev peut devenir lourd quand il a envie de bière.

Je reprends péniblement contact avec la réalité... Je bâille en m'étirant. Je sens soudain une odeur bizarre, un mélange d'effluves de chaussettes sales, de cigarettes, d'*enchiladas* et de mobilier bon marché qui constituent mon lot quotidien ici, à Los Angeles. Kev m'envoie mon jean et ma chemise en pleine figure.

Juste en face de moi, le mur est recouvert d'une gigantesque photo de Las Vegas. C'est vraiment la seule chose que je n'ai pas envie de changer dans cet appart. Si j'avais du fric, j'aimerais tellement aller à Las Vegas ! Mon père y a perdu trente mille dollars aux dés, en une seule nuit. Il nous a envoyé une carte postale — à ma mère et moi — avec ces simples mots :

« Dommage que vous ne soyez pas là. Je viens de claquer trente mille dollars sur les tables de casino, au Flamingo ! Wow, c'est chaud ! Mike Monroe. »

A l'époque, j'avais dix ans et je vivais avec ma mère dans un logement appartenant à la ville de Londres. Mike s'est tiré quand j'avais deux ans pour « se consacrer à sa musique », et apparemment, ses efforts ont payé. Il est parti à L.A. pour créer un groupe — L'indomptable Mike Monroe et ses Malfrats — qui a obtenu un certain succès dans les années 80.

Lucy, ma tante, écoutait toujours ses disques, mais par loyauté envers ma mère, je n'ai jamais posé de questions sur mon père. Ma mère considérait l'affection que Lucy portait à mon père du même œil que d'autres mères se méfient des dealers qui traînent autour de la cour de récré de leurs gosses.

Elle lui disait souvent : « Je ne veux pas que tu parles à mon fils de cet enfoiré. »

Ce qui n'empêchait pas Lucy de m'en parler. Elle n'arrêtait pas de me dire qu'il avait de beaux yeux...

Mike a peut-être eu du succès, mais il n'a jamais partagé sa richesse avec nous. Comme la plupart des mères de notre immeuble, ma mère bénéficiait d'une aide de la ville. Pourtant, avec le fric qu'elle se faisait en vendant des miroirs « anciens » (fabriqués en Indonésie) sur le marché d'Islington, nous nous en sortions plutôt bien. Nous avons toujours eu les tout derniers modèles de chaînes hi-fi et de téléviseurs, et nous passions la plupart de nos vacances d'hiver en Espagne, les billets étant moins chers en cette période de l'année.

L'été, je passais le plus clair de mon temps à Glastonbury. Nous nous rendions au festival de musique dans la vieille bagnole de ma mère. Ma tante Lucy nous accompagnait et relayait ma mère au volant pendant que je leur roulais des joints sur la banquette arrière. Un peu plus tard, j'ai pris l'habitude d'amener mon copain Liam avec moi, et nous essayions d'approcher les hippies en discutant du jour où, une fois célèbres, nous pourrions faire la tournée des salles avec eux.

C'est à Glastonbury que j'ai chopé le virus de la musique. Un jour, j'ai acheté un vieux Vox avec un neck cassé à un junkie unijambiste. Pendant plusieurs mois, je l'ai retapé, et grâce à l'argent que je me suis fait en vendant des restes de hash que je récupérais dans les cendriers de tante Lucy, j'ai réussi à m'acheter une platine Stratocaster neuve. C'est quand j'ai commencé à écumer les clubs que j'ai su ce que je voulais faire : pas question de gratter une guitare dans un groupe pour me disputer avec mes potes toute ma vie. Je voulais me payer le luxe de fabriquer moi-même ma musique, et par l'alchimie des sons, créer un style à moi. Je voulais devenir D.J.

Le problème, c'est que généralement les choses arrivent sans que je les provoque. Prenez mon voyage aux USA du mois dernier, par exemple. Il n'était absolument pas planifié. Il se trouve que j'ai couché trois ou quatre fois avec une fille qui a gagné des billets pour Los Angeles en participant à un concours organisé par sa boîte. Soyons franc. Elle était sympa, mais quand elle a changé d'avis sur moi pendant le voyage en me déclarant que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, disons que je n'en ai pas fait une maladie.

Je mettrais ma main au feu qu'elle s'est enfermée dix bonnes minutes dans les toilettes de l'avion avec le type de la rangée devant nous, mais j'ai gardé mes soupçons pour moi. Il faut dire qu'en général, j'ai horreur des conflits.

Et après son sermon sur les qualités qu'elle recherchait chez un homme et que je n'avais pas, j'ai été tout de suite d'accord pour qu'on se quitte. Je lui ai souhaité bonne chance à l'aéroport international de Los Angeles en oubliant complètement que c'était elle qui avait notre argent, nos passeports et nos billets dans sa banane Hello Kitty...

A Hollywood, le seul passeport dont on a besoin pour passer la frontière entre les rêves et la réalité, c'est savoir tourner le dos.

J'ai passé cette première nuit à chauffer la salle dans un club de Hollywood Est où j'ai rencontré Tifanie, la fille dont je partage toujours le canapé. Quand je suis arrivé à L.A., j'avais peut-être dans l'idée de retrouver mon père, mais ce n'était pas une priorité, et trois semaines plus tard, je n'avais toujours fait aucune démarche.

Kev me donne un nouveau coup de pied.

— Allez, mon gars. Tu vas te réveiller, espèce de flemmard ! J'ai besoin d'une bonne bière. Tu vas venir au taf avec moi, mon pote. Viens, je te dis ! Tu sais bien qu'on n'a pas le choix.

Dans la bouche de Kev, « aller au taf » signifie mendier. Je n'avais jamais rencontré de mendiant avant, en tout cas pas un pro ! Au début, je croyais qu'il entendait par là se dégoter de l'herbe, alors je suis parti avec lui un après-midi à L.A. sous une pluie battante, à Melrose. Je me voyais déjà fumer un bon petit joint, c'était pile ce qu'il me fallait... Mais je me suis retrouvé affublé d'une sorte de bonnet de laine à oreillettes et à faire la manche auprès des passants pour avoir de quoi me payer « une tasse de thé » ! Une expérience que j'espère bien ne jamais revivre, surtout ce matin... Enfin, si nous sommes bien le matin, car depuis quelque temps, je ne me lève jamais avant le crépuscule.

J'ouvre un œil et je regarde ma montre. Quand je m'aperçois que je suis au lit depuis seulement deux heures, je me fous en rogne.

— Me fais pas chier, Kev, je viens de me pieuter. Vas-y tout seul !

Il m'attrape par le poignet pour lorgner sur ma montre. Le seul problème, c'est que ce n'est pas pour mater l'heure. Ma montre est le seul objet de valeur que je possède, et Kev n'arrête pas de me harceler pour que je la fourgue à quelqu'un. Il faut dire que c'est une Rolex. Enfin, une fausse ! Elle vient du marché de Brick Lane. C'est ma mère qui me l'a offerte pour Noël il y a quelques années, alors j'y tiens. Et puis, le seul fait d'avoir une montre me donne l'espoir qu'un jour, le temps pourrait de nouveau avoir un sens pour moi.

Je lance à Kev d'un ton tranchant.

— Non ! Tu n'auras pas ma montre...

— Allez, vieux ! Qu'est-ce que tu en as à foutre, de savoir l'heure... C'est de la bière qu'il nous faut. Viens, il faut la fourguer pour aller boire un coup.

Je sais que j'ai peu de chances de pouvoir dormir, alors je m'assieds et je me frotte les yeux pour essayer d'émerger.

Je me dis que le moment est venu de me reprendre en main et de résoudre cette histoire de passeport pour pouvoir enfin sortir de ce trou. Et rentrer chez moi. Le coup de pied de Kev, c'est sans doute ce qu'il me fallait pour aller à la banque et voir si l'argent que j'ai demandé à ma mère est arrivé.

Kev remet ça.

— Alors tu viens, oui ou merde ?

— A une condition. C'est qu'avec les premières pièces, on s'achète un café.

Je sais très bien qu'on ne le fera jamais, mais j'essaie de me convaincre du contraire.

Je m'extrais de mon sac de couchage pour enfilez directement mon jean, tout excité à l'idée que je vais préparer mon barda pour rentrer chez moi. Je ne suis même pas gêné par « la Turbine », le type qui est écroulé sur l'autre canapé, comme d'hab. Il a un bras qui traîne par terre, à côté d'un vieux bol de céréales toutes racornies. Un filet de bave coule de la commissure de ses lèvres. Quand je pense que cet endroit s'appelle la « Ville des Anges » !

J'ai une de ces envies de rentrer chez moi !

Kev recommence à faire les cent pas en me disant de me grouiller. La Turbine lui demande de la fermer. Du coup, Kev et moi lui demandons à notre tour de la mettre en veilleuse.

Chacun de nous trois débourse vingt dollars pour avoir le droit de partager le salon de Tifanie, dans le Hollywood Apartment Building. Tifanie est une fille dynamique du Maryland qui a toujours rêvé d'être actrice. Quand je dis « toujours », je devrais plutôt dire « par tous les moyens ». Mais jusqu'à présent, les rares rôles qu'elle a interprétés n'étaient assortis d'aucun cachet ! Du coup, elle n'a toujours pas droit à la sacro-sainte carte du Syndicat des acteurs de cinéma. Le fait marquant de sa carrière, c'est le jour où elle a travaillé au service courrier de William Morris. Un jour, elle a indiqué à Drew Barrymore où se trouvaient les toilettes. Enfin, elle pense qu'il s'agissait de Drew Barrymore...

Personnellement, je n'avais jamais entendu parler de William Morris avant mon arrivée à L.A., ce que Tifanie a beaucoup de mal — au sens propre du terme — à concevoir.

Elle m'a dit d'une voix blanche, en se tenant la tête comme si elle risquait d'exploser sous le coup de l'émotion :

— C'est comme si tu n'avais jamais entendu parler d'Audrey Hepburn...

Au fait, c'est qui Audrey Hepburn ? (*Mais non, je rigole*).

Ce soir-là, ma première nuit, nous avons baisé avec un sérieux coup dans le nez. Elle m'a dit que j'étais le bienvenu sur son canapé à condition que je l'aide à payer son loyer. Le peu d'argent qu'elle a, elle le dépense pour ses cours d'art dramatique. Mais ce qu'elle a oublié de me dire, c'est que son canapé était déjà squatté par deux autres types.

Comme eux ne voyaient pas d'inconvénient à se serrer un peu plus, je me voyais mal faire des histoires ! Et puis surtout, je n'avais pas du tout l'intention de m'incruster.

Kev habite chez Tifanie depuis qu'elle a pris l'appart, et bien qu'elle soit certaine de n'avoir jamais couché avec lui (« Léo, j'ai quand même un certain sens des valeurs ! »), elle ne se rappelle absolument pas comment elle a pu l'accepter chez elle.

C'est du Kev tout craché !

Lui aussi est anglais. Mais à la différence de moi qui ai grandi dans un environnement relativement normal, lui a été obligé de mendier et de boire depuis... toujours. C'est tout ce qu'il sait faire. Il prétend avoir essayé de se lancer dans la fabrication de bracelets en tissu en 1998, mais quelqu'un lui aurait piqué son fil et ça s'est arrêté là. Il n'a pas insisté. Il se défend en tricot, mais moins bien en couture... L'ennui, c'est que pour les acheteurs potentiels, c'est l'inverse.

Il n'arrête pas de dire qu'il pourrait faire fortune en vendant sa biographie, mais l'histoire de sa vie est l'une des plus sinistres que je connaisse. Il dit que la seule chose qui l'arrête,

c'est la peur de devenir riche. Et le comble, c'est que je suis convaincu qu'il est sincère. L'argent ne lui irait pas. Sa mère faisait partie des toutes premières brigades de promotion de la bière, la Brew Crew, où l'on compte plus d'alcoolos que d'adeptes du New Age. Kev est arrivé aux Etats-Unis en 99 avec une poignée de ces « amoureux de la bière », a donné du poing dans les manifs de Seattle et il n'est plus jamais reparti.

Par rapport à mon autre compagnon de canapé — la Turbine —, Kev est un seigneur... La Turbine, lui, rêve de devenir une star de films porno de série B, mais encore faudrait-il qu'il reste éveillé suffisamment longtemps pour être rentable ! Tifanie a un faible pour lui car c'est grâce à lui qu'elle a eu ce boulot chez William Morris.

Pendant que je m'habille, Kev vide dans un mug tous les fonds de bière qu'il a pu trouver dans l'appartement. Quand il voit que je fais la moue, il me dit avec un sourire démoniaque :

— Je vais tout de même pas laisser perdre ça...

Quand il sourit, Kev n'est vraiment pas à son avantage.

Il lui manque des dents et en plus, il s'est fait tatouer une petite araignée noire sur la lèvre supérieure.

J'ai déjà vu la Brew Crew à l'œuvre autour de Glastonbury et pour moi, c'est une bande de tarés. Oui, une sacrée bande de tarés.

Kev aussi, mais au moins, c'est mon taré à *moi* !

Une fois dans la rue, je mets la main en visière pour me protéger de la lumière. Kev dit que vivre à Londres, c'est un peu vivre à la lueur des bougies, alors qu'à L.A., le soleil brille avec l'intensité d'un millier de flashes de paparazzi. Au moment où je m'apprête à

chausser mes lunettes de soleil, Kev me les retire des mains vite fait sous prétexte que les clients ne font pas confiance aux mendiants qui portent des Ray Ban. Il a probablement raison.

Une fois arrivé devant le marchand de spiritueux, pas très loin de l'appart, il sort de sa veste miteuse un bonnet de laine, une écharpe et des mitaines, et me les tend.

— Tiens, voilà pour toi.

— Tu tiens vraiment à ce que je mette ça ?

J'ai l'air implorant d'un gosse qu'on force à manger des choux de Bruxelles.

Kev secoue la tête en me regardant comme si j'étais une cause perdue.

— Suffit, Monroe ! Arrête de pleurnicher comme une gamine.

Puis il s'éloigne d'un air affairé, traversant la rue à grandes enjambées au milieu du flot de voitures, les bras en l'air pour avertir les automobilistes de sa présence et éviter d'être renversé.

Je lui emboîte le pas. Il se dirige vers son Lieu de prédilection, juste devant Y-Que Trading, une vraie grotte d'Ali Baba qui vend toutes sortes de trucs : des abat-jour en fausse fourrure, des tapis de souris avec des photos d'animaux, mais aussi des tas d'ustensiles pour consommer de la drogue.

J'enfile mon bonnet et ses oreillettes ringardes. C'est le même que celui de Kev... D'ailleurs, c'est lui qui les a tricotés. Il est doué pour ça, il a appris avec sa bande. Il a un

autre don caché : rouler des joints avec du papier W.C.

Avec la chaleur qu'il fait, on ne peut pas passer inaperçus avec nos bonnets, nos écharpes et tout le reste. Mais Kev y tient beaucoup, il m'a expliqué pourquoi un jour.

— Tu comprends, ça incite les clients à réfléchir. Faut les faire réfléchir, vieux ! Faut qu'y se demandent pourquoi t'es dans la merde...

Ce disant, il fait une grimace pas possible pour me faire rire. Mais là, en plein soleil, je transpire comme un porc dans ce déguisement, et du coup, c'est moi qui me demande ce que je fous là ! Comment ai-je fait pour tomber si bas ?

Je m'éloigne un peu pour me rapprocher de ma boutique de disques préférée, Vinyl Fetish. Généralement, ils ont des tas de journaux gratuits dehors et je peux les feuilleter pour chercher un boulot. Il y a encore peu de monde dans les rues. Quelques fans de skateboard qui se faufilent entre les bagnoles, et des employés qui rappiquent au boulot, pour la plupart dans les boutiques du quartier. Mais je sais que Kev va se mettre en pétard si jamais je commence à lire dès maintenant. Je salue de la tête au passage quelques visages familiers et j'essaie de rassembler tout mon courage pour faire ce que Kev exige de moi. Mais la honte l'emporte.

Normalement, Kev « va au taf » sur Melrose, parce que les gens sont plus jeunes et qu'on peut leur faire confiance pour se fendre de quelques billets, mais une chose est claire : pas question de lui faire traîner ses guêtres jusqu'à Melrose sans un peu de bière pour lui donner du tonus.

J'ôte mon bonnet ridicule et je m'évente avec. Mon Dieu, quelle chaleur !... Kev me fait comprendre d'un geste que si je ne me mets pas immédiatement à harceler les passants, ça va être ma fête. Je remets donc mon bonnet et je dissimule mon visage sous l'immense écharpe de laine en essayant de me persuader que personne ne me reconnaîtra. La seule chose qui me motive, c'est que dès que je serai rentré en possession de mon passeport et de mon billet, je partirai d'ici et je n'aurai plus à affronter le regard de ces gens.

Ceci dit, Kev avait raison. Porter tout ce harnachement on pleine fournaine intrigue les clients. En l'espace d'une heure, nous avons de quoi nous offrir un café... Surtout grâce aux petits commerçants du coin, très compatissants. Bien entendu, Kev n'a rien à faire d'un café, et il met le cap vers la boutique de spiritueux. En revenant, il me tend une canette de bière.

— Tiens ! Avale-moi ça...

— Fous-moi la paix, Kev. Nous avons dit le café d'abord !

— Moi ? Pauvre con ! J'ai juste dit ça pour que t'arrêtes de geindre, et tu le sais bien. J'aime pas qu'on me fasse du chantage, Léo. J'te préviens, j'me laisserai pas faire, sur ce coup-là !

— C'est à *moi* que tu parles ?

J'ai pris volontairement un ton sarcastique. Kev se croit toujours obligé de s'affirmer. Il a dû choper cette habitude dans les échauffourées de Seattle.

— Je veux, mon neveu ! Parce que ça commence à bien faire...

Il pointe un index menaçant vers moi.

— Faut qu'tu remettes ça chaque fois... Nom de Dieu, je commence à en avoir plein l'cul !

Quand il parle comme ça, je préfère m'écraser.

— Si tu y tiens...

Je lui tourne le dos et j'avale une gorgée de bière. Au moins, ça me rafraîchira un peu. Manque de bol, la bière est tiède et visqueuse... C'est tellement dégueu que je recrache ce que j'ai dans la bouche.

— T'es devenu dingue ou quoi ? Pas question de gâcher la marchandise !

— Espèce d'idiot, elle est tiède...

— Et alors ? Si tu bois de la bière fraîche le matin, ça te démolit les intestins, vieux. Tu devrais le savoir.

Je lui jette un regard méprisant.

— J'ai fait ça pour toi, si tu veux savoir. Je pensais que tu l'aimerais tiède... parce que ça ressemble plus au café !

Je ne réponds pas. Je suis très remonté contre lui, mais je sais qu'il est inutile de discuter. Quand Kev prend position pour ou contre quelque chose, mieux vaut faire semblant d'être d'accord et laisser courir.

La seule personne à part lui qui campe sur ses positions, c'est ma mère. Mais elle, c'est surtout à propos de politique : contre les guerres et les gouvernements, les grosses multinationales ou notre conseil municipal. Tout d'un coup, planté là sous le soleil de plomb de L.A. avec le bonnet et les gants de Kev, j'imagine la réaction de ma mère. Que penserait-elle de ce que je suis devenu ? Après toutes les positions qu'elle a prises pour mon bien, je me retrouve à vingt-six ans à Los Angeles, sur Vermont Avenue, à essayer de faire réfléchir les passants pour qu'ils me donnent un peu de monnaie...

Le manque de sommeil, la chaleur et la bière chaude, rien de tel pour vous flanquer la migraine du siècle. Je rends la canette à Kev qui secoue la tête comme si j'étais une cause perdue d'avance en dépit de tous ses efforts. Puis il descend le reste de bière d'un trait, écrase la canette dans sa main pour la réduire à l'état de boule de métal compacte puis l'expédie dans une poubelle.

Kev respecte scrupuleusement les lois sur les ordures ménagères. Sans doute parce que c'est dans les poubelles qu'il va se ravitailler la plupart du temps. Il devient fou si je jette une canette vide aux ordures sans l'avoir écrabouillée d'abord. Il prétend que ça donne de faux espoirs à des types comme lui...

Je n'ai jamais réfléchi à ce que pensent les mecs du genre de Kev, à leurs espoirs. Mais je réalise à quel point j'ai eu de la chance d'avoir une mère comme la mienne, qui non seulement ne m'a pas forcé à mendier, mais m'a donné un toit et m'a nourri. Elle m'a même fait de la soupe ou m'a laissé regarder la télé dans ma chambre quand j'étais malade. Il n'y a rien que je désire plus au monde en ce moment que de rentrer chez elle, à Islington.

Bien qu'elle ait par moments l'art de me rendre fou, je suis très proche de ma mère. C'est sûrement parce que mon père a mis les voiles quand j'avais deux ans. D'après tante Lucy, qui prétend que la vie de famille l'a complètement déboussolé, nous devrions déjà lui être reconnaissants d'être resté si longtemps... Bien que personne n'en pipe mot, il n'est pas impossible que tante Lucy ait eu une aventure avec Mike. C'est cette façon de prendre sa défense chaque fois que ma mère dit du mal de lui. Si vous voulez mon avis, tante Lucie doit être du genre pas farouche... Si vous ne me croyez pas, allez donc faire un sondage au White Lion !

Il m'arrive de penser à ce que mon père a pu devenir. S'est-il remarié ? A-t-il fondé une nouvelle famille ? Je ne sais même pas à quoi il peut ressembler, en tout cas, c'est un peu flou. Il y a des tas de photos de lui chez tante Lucy, mais ses yeux ont été noircis au crayon sur chacune d'elle. On raconte que c'est mon œuvre. Mais tante Lucy a beau continuer à clamer haut et fort que c'est moi, je n'ai aucun souvenir de l'avoir fait.

Je n'ai jamais beaucoup aimé l'école, mais ma mère était toujours sur mon dos pour que je finisse mes devoirs.

C'était pour assurer mon avenir. J'ai réussi mes exams de fin d'année et je me suis casé à l'université de Bristol pour suivre des cours d'informatique et de communication. Je ne m'en suis pas mal tiré, mais je savais que ce n'étaient pas des matières pour moi.

J'étais bien décidé à devenir D. J. Dès que je suis rentré à Londres, j'ai travaillé sur les marchés avec ma mère tout en nouant des contacts dans le milieu de la musique. J'ai même sorti un CD remixé qui a bien marché dans les boîtes, l'été dernier. Je n'ai pas fait un malheur non plus, mais à l'époque, je ne voyais pas grand...

Je souris en repensant à ces platines devant lesquelles j'étais assis à Londres. Et au même moment — vlan ! — voilà qu'une nana me heurte de plein fouet et m'envoie valdinguer sur un des sièges de l'abribus.

3

Holly

« A L.A., tout est possible... mais qui cela intéresse-t-il ? »

D'après la théorie de Nancy, lorsqu'une liaison touche à sa fin et qu'on commence à s'envoyer ses C.D. à la figure, on peut toujours savoir à quel moment ça a commencé à aller mal. C'est le jour même où vous avez arrêté de demander à votre mec de mettre une capote...

J'ai cessé de harceler Ted pour qu'il mette un préservatif la semaine avant qu'il ne fasse des révélations au Star sur mes petits secrets. Alors je me dis que Nancy pourrait bien être dans le vrai. D'après elle, lorsqu'une fille se sent suffisamment engagée pour ne pas insister sur l'utilisation des préservatifs — elle appelle ça le « Test de confiance » - la relation change. Je vais donc essayer de reporter cette date fatidique au plus tard possible.

Si je pense à Ted en ce moment, c'est parce que c'est lui qui m'a offert la ravissante robe pimpante Tracey Ross que je porte. C'est son dernier cadeau, et au moment où je suis en train de passer la main sur un pli — vlan ! — je heurte un clochard de plein fouet.

Le choc a été si violent que je l'ai envoyé valser sur le banc de l'abribus. Mon banc, en fait. Il y a même ma photo dessus, une pub qui dit « Avec l'émission *Changez de Vie...* Prenez un nouveau départ ! » En voyant ce loser — habillé comme pour affronter le blizzard canadien — s'écrouler en plein sur ma tête, j'ai presque l'impression d'être violée...

Il me lance avec un accent très anglais :

— Mais c'est pas vrai ! Vous pouvez pas faire attention, non ?

Je lui présente mes excuses, mais je crois qu'il n'a rien entendu car une voiture de police est passée au même moment, toutes sirènes dehors. Toujours obsédée par mon sondage lecteurs, je me dis que je vais encore passer pour une fille arrogante et sans cœur, plantée là sans rien dire.

En fait..., je me pose des questions. Pourquoi ce mec porte-t-il un bonnet, une écharpe et des gants en tricot alors qu'il fait plus de trente degrés ?

Il se lève et tend le bras. Pendant une minute, je crois qu'il veut me serrer la main. Mon Dieu !... Mon cerveau fonctionne à toute allure pour essayer d'échapper — sans avoir l'air trop coincé ni dégoûté — à une poignée de main avec ce traîne-savates qui porte des gants sans doigts. Mais le voilà qui veut me taper de quelques pièces.

Là, c'est l'horreur ! Je me souviens alors que j'ai un peu de monnaie dans la main que je gardais pour le parcmètre. Je lui tends le tout comme une carte *Sortez de prison* au Monopoly...

Il me remercie d'un sourire. Et aussitôt — une sorte de réflexe non contrôlé —, je fais la grimace. Il faut dire que ses dents sont de travers... des dents d'Anglais, quoi ! Il éclate de rire, un rire sympa même si je me rends parfaitement compte que c'est à cause de la tête que j'ai faite en voyant son accoutrement.

— Ça va aller ?

Il continue de me regarder fixement. Finalement, il est assez mignon, on dirait un peu une pub pour Gap... Enfin, à condition d'enlever le piercing de son sourcil et de faire des jaquettes pour ses dents. Il a de splendides cheveux noirs bouclés et un visage bien dessiné, très viril.

J'essaie de ne pas garder l'œil rivé sur lui, mais c'est difficile avec de tels yeux : d'un vert si intense qu'on croirait du néon. Et un regard pétillant, comme s'il se remémorait une bonne blague... Du coup, je lui rends son sourire. Un vrai, un large sourire... enfin, autant que me le permettent les injections de Botox que je me suis permis de faire récemment. Quand on a dépassé les vingt-cinq ans, on n'est jamais trop prudente avec les rides !

Quand je vois la contractuelle apparaître dans mon champ de vision, je me rends compte que je n'ai plus de monnaie pour le parcmètre. C'est une catastrophe.

— Bon..., eh bien, au revoir !

Il me laisse me battre avec mon sac à main pour trouver de la monnaie, ce qui n'est pas une mince affaire si l'on considère tout ce que j'ai dans mon sac. Mais voilà que tout à coup, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, un spécialiste de la fauche m'arrache mon sac à la volée et détale à toute allure sur le trottoir d'en face.

J'ai l'impression de vivre un cauchemar... Le choc... Ça s'est passé si vite... Mais le plus déprimant dans tout ça, c'est de constater que la terre n'a pas cessé de tourner. Dans Vermont Avenue, la vie continue comme si de rien n'était. On doit ressentir la même

impression dans la jungle après le passage d'un tigre qui vient tuer sa proie : c'est la loi de la nature.

Pendant quelques secondes, je suis dans le brouillard. Je me frotte l'avant-bras comme le font les amputés juste après avoir perdu un membre. A ma grande surprise, à l'endroit de mon bras où la courroie a été arrachée, ça me fait un mal de chien ! Je bredouille quelques mots parfaitement inutiles du genre : « Au secours ! On m'a pris mon sac ! », mais personne n'y fait attention. Comme si j'étais enfermée dans une bulle avec pour sous-titre « Zone dangereuse... Eloignez-vous ! »

La seule chose qui se passe, c'est que la contractuelle glisse un P.V. sous les essuie-glaces de ma voiture. Et tout à coup, je me rends compte de l'horreur de la situation. Je suis perdue... Mon sac, c'est moi. Je *suis* mon sac. Mon Birken est un véritable kit de survie du XXI^e siècle pour vivre à L.A. Quand je pense à tout ce qu'il contient ! *Jugez plutôt* :

- Un organisateur Palm VII, avec tout mon carnet d'adresses (ça fait une éternité que je me dis que je dois le sauve-garder. Mais naturellement, je ne l'ai pas fait).
- Une carte Gold American Express.
- Un portefeuille avec une somme rondelette à l'intérieur, et un porte-photos dont les quatre fentes attendent toujours le portrait de l'homme de ma vie.
- Mon permis de conduire, avec une très belle photo de moi. Et la fameuse carte pour informer qui de droit qu'en cas de décès, les médecins sont les bienvenus pour faire le tri dans mes organes au cas où ils repéreraient quelque chose d'utile.
- Mon portable, avec tous les numéros importants en mémoire.
- Ma Carte Visa Entreprise Platine.

- Mon chéquier.
- Mon diaphragme (plus un de rechange en cas d'urgence).
- Des préservatifs (trois).
- Un nécessaire à maquillage.
- Les ordonnances de mon médecin.
- Des vitamines.

Vous voyez le topo... Mon sac, c'est ma vie. Ma vie est *dans* ce sac (à part mes chaussures, ma voiture, etc.). Et le problème, c'est qu'il vient de s'envoler au moment où l'on a le plus besoin.

O.K., ça suffit, la coupe est pleine ! Je viens de vivre la pire journée de ma vie. On a commencé par m'accuser d'être superficielle, puis j'ai fait la preuve de mon incapacité totale à faire quelque chose d'aussi banal qu'une simple course chez le teinturier. J'ai ensuite violemment heurté un mendiant qui portait des mitaines, j'ai été la victime d'une agression en pleine rue et pour couronner le tout, je me suis pris un P.V. pour infraction au stationnement. On m'a sûrement jeté un sort. D'ailleurs, mon voyant iranien de Beverly Hills m'avait prévenue...

Wilhelm dit que j'ai tendance à quitter le navire avant même qu'il ne commence à sombrer. Mais dans le cas présent, il me semble que j'ai raison, non ?

Depuis ce matin, je fais des efforts pour être moins futile, plus gentille et moins attachée

aux biens de ce monde... Mais là, ça déborde ! Je me mets à pleurer avec un tel abandon que Gwyneth en personne serait fière de moi. Pourtant, je ne pleure pas souvent. Est-ce que vous avez idée des dégâts que peuvent faire les larmes sous les yeux ?

Naturellement, Wilhelm dirait que ce ne sont que des broutilles... Il ne cesse de me le répéter. Mais jamais, ô grand jamais, je ne suis tombée aussi bas. Moi, la diva des célébrités, moi qui bénéficie d'un crédit sur parole dans n'importe quelle boutique de luxe, me voici réduite à l'état d'épave. Je sanglote comme une ado qui vient de se faire plaquer, sans la moindre dignité. Et privée de tout mon arsenal contraceptif pour espérer accéder à la phase deux de ma prochaine histoire d'amour.

Au moment où je tente de reprendre bruyamment mon souffle, j'entends des cris dans la rue qui me font oublier un instant ma détresse. Je lève la tête et j'aperçois un clochard — *mon* clochard, pour être précise, étendu au milieu de la route juste devant Pedro's Grill. Il hurle en tapant des poings sur le bitume. Ce mec est un fou furieux !

L'espace d'une seconde, je regrette d'avoir donné à ce dingue mes dernières pièces... S'il ne m'avait rien demandé, j'aurais mis les pièces dans l'horodateur et je n'aurais pas eu droit à un nouveau P.V. pour infraction au stationnement.

Il est entouré par un flot de voitures, les Klaxons rugissent autour de lui et les gens lui hurlent de « foutre le camp ! ». Je m'aperçois alors qu'il est couché sur un type... Ça alors ! C'est le type qui m'a piqué mon sac ! Ça change tout... Oh, mon Dieu ! Ça y est ! Mon héros !

Je m'en veux terriblement d'avoir refusé de lui serrer la main.

J'aperçois un truc orange à côté de lui, je reconnais mon sac. C'est comme si les nuages qui se faisaient menaçants au-dessus de ma tête venaient tout à coup de prendre le large...

Pour la première fois depuis des mois, je me félicite d'avoir un sac orange, et non bleu

pâle comme je l'avais demandé parce que c'est le must actuellement. Comme ça, les voitures ne peuvent pas le rater et s'arrangent pour l'éviter. A L.A., ce n'est pas courant !

Je vois alors un autre clochard, un Anglais lui aussi, traverser la rue à grandes enjambées en tenant une canette de bière en l'air pour arrêter la circulation.

PS. : je sais que je ne devrais pas verser comme je le fais dans le stéréotype — il est évident que les clochards ne sont *pas tous* des Anglais — mais il ressemble trop à l'autre, sur le plan vestimentaire, j'entends, pour ne pas appartenir à la même ethnie. A commencer par son bonnet de laine noir avec des oreillettes. C'est exactement le même. Jamais un Nord-Américain ne porterait de bonnet pareil !

Bref, il s'empare de mon sac Birken, mais pas par la poignée. Résultat : tout le contenu s'épale sur la chaussée. Portefeuille, organisateur Palm, portable, maquillage... Notre homme se penche pour se lancer dans la tâche ingrate de tout ramasser.

Son collègue relâche le voleur de sac sur lequel il était vautré, pensant que tout est fini. C'est alors que le malfrat l'attrape par son écharpe et l'envoie valser en hurlant des choses impossibles à retranscrire. « Espèce de... de fils de... etc. etc. »

Nancy a raison : désormais, je laisserai à mes assistants le soin de faire mes courses.

A ce stade de ma réflexion, je me suis approchée d'eux, prête à me lancer dans la bagarre. Pour quoi faire, je n'en ai pas la moindre idée. Mais au même moment, le piqueur de sac flanque un violent coup de poing dans la figure de mon clochard. Il n'y est pas allé de main morte, car l'autre commence à saigner du nez. Et ces mecs ne sont pas des cascadeurs, ce sont des gens comme vous et moi... Enfin, des clochards on ne peut plus normaux.

Le drame ne s'arrête pas là ! Une voiture — une Lexus, je crois — déboule de Vermont à toute allure. En faisant une embardée pour éviter le collègue de mon clochard — lequel, il

faut lui rendre cette justice, est toujours en train de ramasser mes affaires — la voiture passe à toute vitesse sur mon diaphragme ! Quelque chose en moi se révolte, ou peut-être est-ce tout simplement de l'incrédulité. Je hurle.

— Oh noooooon !

Le temps que je me fraye un chemin dans la circulation, le piqueur de sac passe à toute allure devant le Pedro's Grill en jurant comme un charretier, et nous restons là en plein milieu de la chaussée, mes sauveurs et moi, la bouche ouverte... Trois improbables compagnons de lutte contre la délinquance dans la rue.

Les deux types me tendent mon sac car mon téléphone est déjà en train de vibrer. Je décroche. C'est encore Larry. Je lui raconte que je suis en pleine situation de crise et je promets de le rappeler. Je sais très bien qu'il ne me croit pas et qu'il rappellera lui-même. J'éteins donc mon portable pour traiter le problème du moment sans être dérangée de nouveau.

Je sais qu'il faut que je fasse quelque chose, mais quoi ? Même si ce n'est pas ma faute, c'est quand même indirectement à cause de moi que ce clochard s'est fait retoucher le portrait. Me confondre en excuses ne me paraît pas de mise, ça me semble un peu léger, même à moi. Mais alors, que suis-je censée dire ou faire ? Je me sens dans une position très inconfortable et je n'ai personne sous la main à qui je puisse déléguer cette corvée ou demander des conseils.

Le collègue de mon clochard brandit mon diaphragme.

— C'est à vous ?

Naturellement, je vire à l'écarlate en voyant la trace de pneu. Même si c'est la couleur dont je vais assurer la promotion, et qui sera sous peu un *must* incontournable, je sais que ça ne me va pas du tout.

Il regarde le diaphragme puis se tourne vers moi avec un petit sourire.

— Ça me paraît drôlement grand. Vise un peu, Léo ! C'est-y pas énorme ?

Léo (mon héros) fait semblant de n'avoir rien entendu et je lui en suis très reconnaissante. Ceci dit, ça ne change rien à mon sentiment total d'humiliation. Je suppose que les lecteurs du magazine *Her Voice* prendraient ma réaction pour une nouvelle preuve de futilité. Pensez donc, je suis là, au beau milieu de Vermont Avenue avec deux clochards — dont l'un, n'écoutant que son courage, a volé à mon secours et pris un direct en pleine figure — et tout ce que je trouve à faire, c'est d'être gênée parce qu'il y a une marque de pneu sur mon dispositif de contraception ! Pourtant, c'est vrai que je suis terriblement gênée. Rouge de honte, j'attrape le truc en caoutchouc et le fourre dans mon sac.

— Je suppose qu'un connard a roulé dessus.

Une supposition du copain de mon héros. Mais je perçois dans sa voix comme une sorte de jubilation, en tout cas rien qui ressemble à du regret. Le type a un tatouage de mouche, ou un truc de ce genre, sur la lèvre, et il lui manque à l'évidence plusieurs dents de devant. A côté de lui, mon clochard à moi a presque l'air d'un top model...

Léo donne une petite tape affectueuse sur la tête de son collègue.

— Arrête un peu, d'accord ?

Quelques instants plus tard, assis sur le trottoir devant Vinyl Fetish, Léo essaie d'arrêter le sang qui coule sur son visage avec mon gilet préféré qui sort tout droit de chez le teinturier. Je lui propose de l'emmener aux urgences pour se faire examiner le nez.

Léo et son collègue éclatent de rire. Lorsque je leur demande ce qu'ils peuvent trouver de

si drôle à ma proposition, ils m'expliquent qu'ils n'ont pas d'assurance maladie ni de carte d'identité, et que les urgences ne leur seront donc pas d'un grand secours. Surtout qu'en plus, ils n'ont pas d'argent, ce qui est vital pour être soigné dans ce grand et magnifique pays qui est le nôtre.

Ça donne à réfléchir... Vous entendez à longueur de journée des hommes politiques vous parler de sécurité sociale et vous dire combien il est difficile de vivre sans, mais moi, j'en ai la preuve vivante sous les yeux. J'ai bien fait de choisir le parti démocrate.

— Je n'y avais pas pensé... Même pas de pièce d'identité ? C'est si... enfin, ça me paraît dingue. Vous n'avez pas non plus de permis de conduire ou un passeport ? Vous devez bien avoir un passeport si vous venez de...

— Non, rien !

— Rien du tout ?

Le collègue de Léo en rajoute une couche.

— Que dalle, on vous dit !

Celui-là, je ne le sens pas.

— Mais c'est incroyable. Mais comment faites-vous ?

Ils sont morts de rire.

— Dis-moi, Léo, tu crois que cette nana vient d'une autre planète ou quoi ?

Il se met à me singer.

— *Mais comment faites-vous sans pièce d'identité ?* Dis, Léo, à ton avis, d'où elle sort, celle-là ? C'est peut-être une extraterrestre...

De nouveau ils éclatent de rire à mes dépens. Difficile de leur en vouloir, même si j'ai failli finir moi aussi sans un sou et sans pièce d'identité quelques minutes auparavant et que ça n'a rien de drôle... Apparemment, dès qu'on se retrouve à la rue comme ces deux-là, on se tord de rire à la moindre occasion !

Dix minutes plus tard, nous sommes toujours sur le trottoir. Il serait exagéré de dire que je me sens totalement à l'aise, mais je me vois mal me lever et partir... Ils m'ont aidée, ne l'oublions pas. J'essaie de deviner ce que ferait Nancy dans ce genre de situation, mais rien ne me vient. Nancy ne se fourre jamais dans ce genre de situation. C'est elle qui les crée.

Décidément, depuis que je suis réveillée, ce matin, il m'en arrive de belles !

Les bras croisés contre la poitrine, je répète pour la dixième fois au moins :

— C'est tellement dingue !

Léo hoche la tête.

— C'est-à-dire ?

Son collègue lui fait remarquer avec un certain bon sens :

— Tu verrais ta gueule, vieux... Dire que tu t'es laissé refaire le portrait comme une femmelette, un grand garçon comme toi !

Je toise le type du regard. Je le trouve minable. Le véritable héros, dans tout ça, c'est le dénommé Léo. Et tout ce que son horrible copain trouve à faire, c'est de le débiter... Quand je pense que c'est moi que la presse nationale accuse de manquer de profondeur !

— Au moins, il n'y a rien de cassé. Je veux dire, avec le temps, ça se remettra tout seul.

Il me semble avoir déjà entendu ce genre de phrases aux urgences.

Léo m'assure d'une voix douce que son acte de bravoure « n'est rien » et que je n'ai pas besoin de rester.

— Ne vous en faites pas, ça ira mieux d'ici quelques minutes...

Il retire mon gilet de son nez. Le sang continue de couler. J'ai beau considérer la situation sous tous les angles, ce type est bel et bien mon sauveur, et je tiens à lui prouver ma reconnaissance. Son nez n'est peut-être pas cassé, mais il en a quand même pris un sacré coup, et son œil droit est tout gonflé. On dirait un personnage sorti d'un thriller du petit écran.

— Je me sentirais mieux si nous allions aux urgences. C'est moi qui paierai, naturellement.

Mieux vaut ne pas penser à l'accueil que me réservera la presse en apprenant que je me

suis pointée aux urgences du Cedars-Sinai Hospital avec un clodo au nez cassé.

Une ado branchée en T-shirt Hello Kitty enjambe notre petit groupe pour traverser la rue. Je l'entends marmonner.

— Eh ben ! C'est la classe... Je déteste ces clochards. Ils se soûlent et se battent entre eux. Manquait plus que ça!

Je lève la tête, horrifiée d'avoir été traitée de clocharde par un membre de mon audience cible. Le type qui ne me revient pas se met à faire appel à leur bon cœur, le genre : « Vous avez bien quelques pièces pour que j'emmène mon copain aux urgences. » Mais il fait vraiment peur.

Prenant conscience de ma répulsion, il me sourit d'un air faux-jeton.

— Désolé pour le diaphragme et compagnie, mais pour nous, c'est l'heure de bosser, si vous voyez ce que je veux dire. Alors, même si ça nous dirait de faire la causette avec vous, on doit retourner au boulot si on veut avoir quelque chose à boire ce soir.

Puis il donne une grande claque dans le dos de mon preux chevalier.

— Amène-toi, Léo. Et ne fais pas cette gueule !

— Au boulot ? Vous avez du *boulot* ?

Je n'en reviens pas. Avec ma manie de coller des étiquettes aux gens, j'ai tout faux. Finalement, c'est peut-être vrai que je suis l'être le plus superficiel du monde et que j'ai tendance à porter des jugements un peu trop vite...

Agressif, le copain me crache son mépris à la figure.

— Foutez-moi le camp ! Bien sûr qu'on travaille ! Vous croyez qu'on est là par plaisir ? Dans ce coin pourri, par cette chaleur et dans cet accoutrement ? A respirer du gaz carbonique et à se prosterner pour essayer d'extorquer un peu de monnaie à des jeunes branleurs ou à des bourgeoises pimbêches et friquées dans votre genre ?

Je suis drôlement vexée qu'il ait cette opinion de moi, même si je sais de qui ça vient. En essayant d'être gentille, je suis obligée de reconnaître que je n'ai pas fait ce qu'il fallait.

Le type s'accroupit pour pouvoir me regarder en face.

— Vous voulez que je vous dise ? J'avais déjà un doute, mais votre tête me dit vraiment quelque chose. Qu'est-ce que t'en penses, Léo ?

Je ramène mes genoux à ma poitrine, si fort que je m'en fais mal aux côtes. Et soudain, je me rappelle que nous sommes tout près de l'arrêt du bus, celui où l'on a placardé ma tête en gros plan pour la pub de mon émission. Mais je n'ai pas envie d'entamer un débat sur moi avec ce type.

— Putain ! Ça y est, j'y suis !

Je sens mon visage se crispier devant l'imminence du désastre. Il va tout raconter. Et comme si ça ne suffisait pas, je sens que ma petite aventure va faire la une du *National Enquirer* : « Holly Klein, la déchéance ». C'est peut-être futile de toujours ramener les événements en termes de gros titres, mais ça fait partie de la célébrité. A L.A., les relations publiques sont un must dans les C.V.

— Ouais... c'est ça. Vous étiez pas à Seattle l'an dernier, dans la manif contre les riches ?

Je fais non de la tête, soulagée qu'il ne sache pas qui je suis.

— Vous êtes sûre ? Alors, c'est vous la nana qui a tapé sur ce flic avec le poteau où on avait accroché la banderole ?

— Sûrement pas !

Je suis indignée qu'on ose me prendre pour une de ces harpies qui se défoulent sur les forces de l'ordre. Finalement, il y a pire que « superficielle » comme insulte...

— Mais si, c'est vous ! Le poteau est tombé quand on a tous voulu grimper dessus. Vous et ce vieux fou qui avait une tête de mort tatouée sur la figure... Vous avez commencé à engueuler les flics.

Il donne un coup de coude à Léo.

— T'aurais été là, vieux... On peut dire que ça chauffait !

Léo me regarde pour avoir confirmation des dires de son copain.

— C'est vrai ? Vous étiez dans les manifs de Seattle ?

Son collègue me flanque à mon tour un coup de coude, l'air complice.

— C'était superchouette, non ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je n'ai jamais mis les pieds à Seattle.

Je commence à en avoir sérieusement ras-le-bol.

Mais il ne désarme pas.

— Bien sûr que si, que vous y étiez ! Imagine un peu le topo, Léo. Elle portait une salopette verte, O.K., mais figure-toi qu'elle avait rien dessous, alors on voyait ses lolos, tu piges ? Et elle...

— Ecoutez, je dois vous rappeler quelqu'un, mais je vous jure que je ne suis jamais allée à Seattle.

Je me tourne vers Léo.

— S'il vous plaît, laissez-moi vous donner un petit quelque chose, pour vous remercier de votre aide.

Mais son collègue n'a toujours pas l'intention de laisser tomber.

— Ça y est, j'y suis ! Vous étiez au club hier soir avec ce cinglé de Dingo.

Il commence à me bassiner, celui-là !

— Je vous assure que vous ne me connaissez pas.

— Mais oui, que je suis bête ! L'Australien avec la plaque de métal dans la tête... et le crucifix dans le nez. Même que vous avez dégueulé sur le comptoir et qu'on vous a foutue à la porte. Alors, Léo, tu te rappelles, maintenant ?

Il donne une bourrade à son copain. Ce dernier éloigne un instant mon gilet de son nez pour scruter mon visage (lequel a viré à l'écarlate).

— Non, c'est pas elle, Kev. La fille d'hier avait un bec de lièvre.

— Je suis sûr que c'est elle. Bordel de merde, tu en tenais une bonne, mec !

— Puisque je vous dis que je n'y étais pas ! Vous me confondez avec une autre. Même Léo est d'accord. Regardez ma bouche. Est-ce que j'ai un bec de lièvre ?

Mais Kev est trop occupé à se remémorer l'incident, ce qui le fait beaucoup rire. Il pointe l'index vers moi et, ce faisant, manque de dégringoler de la bordure du trottoir.

— Et après... Quand le talon de votre chaussure s'est coincé dans le trottoir au moment où ils vous ont virée du club, tout le monde a vu vot' cul. Ils en perdaient pas une miette... Faut dire qu'y avait de quoi !

Il rigole tellement qu'il s'en tient les côtes. Décidément, ce type ne me revient pas ! Je répons sèchement :

— Je vous assure que nos chemins ne se sont jamais croisés.

— De toute façon, on vous remercie. Parce que lui, là, avec son nez qui saigne, vous pouvez être sûre que les gens lui refileront de l'argent. Pas vrai, vieux ?

Il file une nouvelle bourrade dans les côtes de Léo qui grogne de douleur.

— Mais arrêtez de le taper, enfin ! Il n'est pas exclu que votre collègue ait le nez cassé.

— Mon quoi ? Vous avez dit quoi ?

Il est devant moi et se penche pour approcher son visage à quelques centimètres du mien.

Je ne suis pas très rassurée.

— Mon *collègue* ? C'est bien ça, vous avez dit mon *collègue* ?

Il rejette la tête en arrière et part d'un formidable éclat de rire, un rire de forcené. J'ai une envie folle de me tirer.

La circulation commence à devenir plus dense et à nous frôler, sans mettre en danger toutefois la vie de Kev.

Léo me regarde avec des yeux de chien battu et se tourne vers son copain.

— Ta gueule, Kev !

Puis il reporte son attention sur moi.

— Vous disiez qu'il n'était sans doute pas cassé...

Il a l'air si pathétique sous son bonnet noir, pressant sur son visage maculé de sang ce qui fut un temps mon amour de gilet, que j'ai envie de pleurer.

— Oui, mais... enfin, je ne suis pas médecin. J'essayais juste de vous rassurer.

L'odieux Kev est toujours en train de rire en se tenant les côtes. Il recommence à me singer.

— Votre *collègue* !

Je le déteste ! Mais mieux vaut l'ignorer. Je concentre mon attention sur Léo.

— Je ne suis pas médecin, mais vous devriez en voir un. Je me charge de tout. Vous comprenez, je me sens responsable. S'il vous plaît, laissez-moi vous offrir une consultation.

Léo refuse d'un geste décidé, mais Kev la ramène une nouvelle fois.

— Prends-le, son fric ! On ira s'acheter un p'tit remontant !

Je lui lance un regard noir, histoire de lui faire comprendre à quel niveau de la chaîne alimentaire je le situe. Il sourit bêtement — ça faisait longtemps ! — et retourne dans son coin.

Il accoste deux jeunes Japonaises juchées sur d'énormes semelles compensées en caoutchouc qui clignotent. Il se baisse comme un danseur de limbo pour pouvoir les regarder bien en face et elles se mettent à pouffer comme s'il venait de les chatouiller. Tandis qu'elles fouillent dans leur sac à la recherche de quelques pièces, je contemple

mon héros.

— Je vous en prie, Léo ! Votre ami a raison. Il faut accepter... Pas pour l'alcool, bien sûr, mais pour vous faire soigner. Vous l'avez gagné, c'est normal.

— Lâchez-moi avec ça, d'accord ?

Furieux, il me fixe de ses yeux verts. J'ai l'impression qu'un rayon laser est en train de transpercer mon futile ego.

— Je ne l'ai pas fait pour l'argent, O.K. ? Je déteste les voleurs, c'est tout. Tout ce que je regrette, c'est de ne pas lui avoir pétié la gueule, à ce salaud.

— Excusez-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je sais que vous ne l'avez pas fait pour l'argent, mais laissez- moi vous conduire à l'hôpital. S'il vous plaît... Je me charge de tout. J'attendrai avec vous et ensuite, je vous ramènerai ici. Je vous assure, je suis sincère. Je veux absolument vous offrir cette visite chez le médecin. Tenez, rien que mon organisateur, j'y tiens comme à la prune de mes yeux. Sans lui, je serais... complètement perdue. Vous comprenez ?

Il éloigne de nouveau le gilet de son visage et sourit. Son nez ne saigne plus, mais il y a du sang séché sur son visage et sur ses vêtements.

— Allez, n'en parlons plus ! Je ne veux pas de votre argent.

Je hoche la tête. Oh, bien sûr, je pourrais lui faire remarquer — même si c'est un vieux cliché — que c'est en général ce que les mendiants demandent. De l'argent... Après tout, c'est pour m'en demander qu'il s'est approché de moi, non ? Mais cela manquerait peut-être de délicatesse.

Kev se dirige vers un groupe de mecs en chemise à carreaux, en réclamant d'une voix geignarde une petite pièce pour pouvoir s'acheter une tasse de thé.

— Vous savez, on m'a piqué mon passeport et tout mon argent. Je ne sais plus quoi faire...

Mon regard va de Kev à Léo. Ces deux-là ne sont pas faits de la même étoffe. Sans même savoir qui j'étais, Léo a volé à mon secours. Je crois bien que personne d'autre n'a jamais agi de façon aussi désintéressée pour moi.

Est-ce la suite logique d'une succession d'événements illogiques au cours de cette journée, ou le soulagement d'avoir récupéré mes affaires... Ou mon sentiment de culpabilité, ou le fait qu'il ait été si gentil avec moi et que ses yeux soient plus verts que tous les yeux verts qu'il m'ait été donné de voir... Ou tout simplement pour embêter Kev... Toujours est-il que je me retrouve en train d'inviter Léo à venir chez moi pour soigner sa blessure et lui faire un pansement.

Et il accepte.

En nous voyant grimper dans l'Explorer, Kev s'exclame :

— Ça y est, je me rappelle où je vous ai vue. Mec, tu te souviens de ce magazine que Tifanie nous a ramené du club hier soir ?

Léo me regarde et confirme d'un hochement de tête lorsque Kev ajoute :

— C'est cette salope de la télé qu'a rien dans le crâne et qui fout les glandes à tout le monde !

Léo

« Mon agent m'a dit que je pouvais garder les deux. »

Elle ne sait pas conduire. Pour commencer, elle essaie toutes ses clés avant de trouver la clé de contact ! Et elle me demande de lui rappeler comment on passe la marche arrière. Pendant que je le fais à sa place, elle se justifie :

— Il est rare que je roule en marche arrière.

Puis elle boucle sa ceinture en me conseillant de l'imiter.

— Au fait, je m'appelle Holly. Mais j'imagine que vous le saviez déjà...

En fait, pas du tout. Mais il serait impoli de lui faire savoir. Je cherche donc quelque chose d'anodin à répondre.

— J'aime beaucoup ce prénom. Il vous va bien.

Elle me gratifie d'un sourire à se noyer dedans et d'une œillade de gamine prise en faute.

— Moi, je trouve que ça sonne faux. Vous savez... La Holly de *Little Miss Hollywood*.

Je hoche la tête d'un air pénétré, pour montrer que je comprends ce genre de choses, mais soudain, voilà que les derniers mots de Kev me trottent de nouveau dans la tête. Quand je l'ai quitté devant le marchand de spiritueux, il m'a glissé perfidement à l'oreille :

— Crois-moi, Léo, cette fille meurt d'envie de baiser avec toi. Ce genre de choses, je le sens.

J'espère qu'il a raison. Malheureusement, le sixième sens de Kev — surtout dans le domaine sexuel —, c'est de la vraie foutaise.

Holly, elle, suit son idée.

— C'est mon vrai nom. Ou plus exactement, mon vrai prénom. Klein, c'est une trouvaille de mon agent. Mon vrai nom est Holly O'Reilly, mais Larry a dit que ça marcherait mieux avec un nom juif.

— Oui, bien sûr. Je comprends. Moi, mon prénom et mon nom sont vrais tous les deux. Léo Monroe.

Elle ne rigole pas, comme je m'y attendais. Elle se contente de hocher la tête, comme si nous nous comprenions au-delà des mots. Mais je la soupçonne d'être simplement en train de se concentrer sur sa conduite. J'ai noté qu'elle avait tendance à foncer droit vers les palmiers...

Au risque de passer pour un demeuré, j'ajoute :

— Mon agent m'a dit que je pouvais garder les deux.

C'est d'un goût douteux, mais pas pour elle, apparemment.

Car elle éclate de rire. Je suis assez content de moi : j'ai réussi à la faire rire sans le faire exprès. En plus, j'adore son prénom. Je n'ai encore jamais eu l'occasion de coucher avec... enfin, je veux dire de *connaître* une Holly.

Ne vous méprenez pas. Je ne suis pas totalement idiot. Je sais que nous ne sommes pas du même monde. Et qu'il est très improbable qu'une fille comme Holly veuille coucher avec moi... Mais ça ne m'empêche pas de me demander ce que ça pourrait donner. Surtout lorsqu'elle se tourne vers moi en souriant — attention, pas le sourire poli du genre : « Comme c'est charmant », mais un vrai sourire. De toute ma vie, jamais je n'ai vu de dents aussi parfaites.

Je lui rends la pareille. Normalement, je devrais flipper, car mon sourire à moi fait irrésistiblement penser à une campagne pour l'hygiène bucco-dentaire... Mais le destin veut que je sois contraint d'empoigner le volant pour éviter la collision avec une grosse Mercedes.

Elle pouffe et quitte une nouvelle fois son volant des yeux pour me regarder.

— Mon Dieu ! Je suis désolée.

Décidément, cette Holly est trop craquante ! A part sa façon de conduire qui est assez désastreuse... Elle conduit comme ce dingue de la vitesse avec lequel ma mère est sortie un jour. Je crois qu'il s'appelait Keith.

Mais la ressemblance avec Keith s'arrête là. Holly a un visage d'ange, un teint de porcelaine et une silhouette qui sent le régime bio à plein nez. Keith, lui, ressemblait à une fouine dont l'arrière-train aurait été embouti par un bus. Ce mec était une vraie catastrophe ambulante, même pour ma mère. Il faut dire que ma mère est une incorrigible romantique..., et c'est sans espoir. Je dis « sans espoir » parce qu'aucun des

types qu'elle se choisit n'a jamais l'ombre d'une once de romantisme.

Holly m'explique qu'elle prend rarement elle-même le volant et je la crois volontiers. Déjà, sortir du parking a été une opération périlleuse. Je suis sûr et certain qu'elle a embouti la voiture derrière nous, mais elle a fait celle qui n'a rien vu, et je n'avais aucune envie de lui mettre la pression après cette histoire de sac volé.

Elle s'informe :

— Tout va bien ?

Elle hausse un sourcil parfaitement dessiné tandis que l'alarme de l'autre voiture se met à hurler. Elle me décoche un nouveau sourire assassin en m'expliquant qu'elle déteste « toutes ces alarmes qu'on trouve partout, à présent » et en me demandant si je ne trouve pas ça prétentieux...

Nous poursuivons notre route. Elle me montre du doigt plusieurs trucs qu'elle juge prétentieux dans les rues de L.A., ce qui est en parfaite contradiction avec le style designer de sa propre voiture. L'intérieur est en cuir, avec quelques finitions de bois. Des vitres teintées, une chaîne stéréo qui au premier coup d'œil, me paraît hors de prix, un téléphone de voiture et d'autres gadgets dont j'ignore même le nom. Pourtant, mis à part les gadgets, c'est le genre de voiture que Dave avait à Londres.

Quand je repense à Dave, j'ai des tas de souvenirs qui me reviennent en tête et que je préférerais oublier. Dave, c'est cet hurluberlu que je connais depuis l'école et qui s'est fait un joli paquet de fric en organisant des raves interdites. Son problème, c'est qu'il consomme beaucoup trop de coke pour qu'on lui donne l'autorisation de prendre le volant. Alors c'est le nabot qui conduit à sa place.

Le nabot en question s'appelle Omar. En fait, il n'a rien d'un nabot... C'est juste qu'il a un torse incroyablement court. Et quand il est au volant, on ne voit pas sa tête. Les voitures

de derrière ont l'impression qu'il n'y a pas de chauffeur ! Dave trouve ça trop cool, c'est même pour ça qu'il a confié le job à Omar. La voiture de Dave a, elle aussi, des vitres teintées.

Histoire de faire la conversation, je décide de dire à Holly à quel point la voiture de Dave ressemble à la sienne. Mais curieusement, quand je me lance dans de grandes explications sur Dave et Omar et sur les vitres teintées, ça sonne un rien arrogant...

Holly poursuit sa route en diagonale sur trois voies. Je suis mort de trouille. Quant aux conducteurs auxquels elle fait des queues de poisson, ils jouent du Klaxon à qui mieux mieux. Du coup, mon histoire est finie avant même d'avoir commencé.

Mais c'est compter sans Holly qui me demande un peu plus tard en réglant son rétroviseur pour vérifier son rouge à lèvres :

— Ce Dave, c'est un ami proche, si je comprends bien ?

— Nous étions à l'école ensemble, mais... comment dire... ce n'est pas exactement un ami... ni même un copain. En fait, il est un peu con. C'est parce qu'il sent la coke à vingt mètres qu'on est gentil avec lui, si vous voyez ce que je veux dire.

Elle hoche la tête, mais je crois qu'elle n'a pas saisi.

Elle me demande si j'aimais l'école. Au début, j'ai cru qu'elle me demandait si j'allais à l'école, mais j'ai dû mal comprendre. Peu importe, d'ailleurs. Je me suis dit que c'était une question piège et je n'ai pas pris la peine de répondre. De toute façon, elle ne s'en est pas aperçue, elle est bien trop absorbée par la route.

Tout à coup, elle demande à brûle-pourpoint :

— Pourriez-vous baisser votre vitre et traiter le type qui nous suit de « gros con » pour moi ?

— Bien sûr.

Mais le gros con en question a l'air de mal le prendre. Trois secondes après, le voilà qui roule à côté de nous en brandissant le poing. Il me hurle quelque chose à son tour, mais je n'entends rien.

Holly doit avoir appuyé quelque part sur un bouton car la vitre se relève et je me retrouve hors de vue du gros con.

Elle me décoche un nouveau sourire doublé d'un conseil :

— Ne faites pas attention à lui.

Jamais je ne me serais imaginé hier me retrouver en compagnie d'une fille comme Holly. Pas même en rêve... Elle est d'un autre monde, hors d'atteinte. C'est le genre de femme que je ne m'aventurerais jamais à draguer, même avec quelques verres de scotch dans le nez. Et voilà qu'aujourd'hui, je lui récupère son sac — ce qui me vaut de prendre un gnon au passage — et j'insulte les autres conducteurs à sa place. Je ne peux m'empêcher d'éprouver une certaine fierté.

— Vous ne voulez pas que je mette l'air conditionné, j'imagine ?

— Allez-y, je vous en prie.

— C'est vrai ? Vous n'avez pas froid ?

Elle n'a pas l'air de me croire.

Serait-elle un peu fêlée ? Comment voulez-vous que j'aie froid avec cette chaleur !

— Mais pas du tout. On suffoque, ici ! Et vous, vous n'avez pas trop chaud ?

— O.K.

Sur cette parole énigmatique, elle s'abstient de mettre l'air conditionné. Au bout d'un moment, je lui demande si je peux baisser une des vitres. Elle a l'air surprise.

— Bien sûr... Je pensais que vous aviez peut-être froid... Vous comprenez, quand je vous ai vu avec ce manteau et ce bonnet, j'ai pensé que...

J'ai dans l'idée que ça ne va pas être simple... Comment lui expliquer les grandes théories de Kev sur la façon de se faire du fric sur le dos de bonnes poires comme Holly ?

— Je sais que Kev est parfois un peu spécial, mais il a sa petite théorie à lui, vous comprenez... Quand on porte un manteau et un bonnet un jour où il fait chaud, ça donne à réfléchir... Les gens se posent des questions... Tenez, vous, par exemple, quand vous m'avez vu, est-ce que vous ne vous êtes pas dit : « Pourquoi ce type porte-t-il ces trucs par cette chaleur ? »

— Juste une seconde, j'essaie de mettre l'air conditionné... Je confonds toujours avec les essuie-glaces ! Vous disiez ?

Naturellement, les essuie-glaces commencent à balayer le pare-brise. Elle pouffe de nouveau et me demande en plissant le nez :

— Je conduis plutôt mal, n'est-ce pas ?

C'est à ce moment précis que je craque. Cette fille me plaît. Je n'ai pas dit que j'avais envie de coucher avec elle, non, c'est autre chose. Elle me plaît *vraiment*. J'aime sa façon de ne pas se laisser démonter par les fous du Klaxon et les fondus du volant. Et ce que j'aime par-dessus tout, c'est la façon dont elle me sourit dans ce concert d'avertisseurs, d'insultes et de poings levés.

Ce qui n'empêche pas que je meurs d'envie aussi de faire l'amour avec elle.

— C'est fou ce que les gens deviennent minables dès qu'ils sont au volant, dans cette ville. Allez savoir pourquoi. Bref, que disiez-vous sur le port du bonnet quand il fait chaud ?

Je me sens le dernier des imbéciles.

— Je disais juste que... euh... on porte un bonnet pour... pour qu'on vous remarque, en fait. C'est d'ailleurs pour ça que vous m'avez remarqué moi, je me trompe ?

— C'est bien là le problème. Souvenez-vous, je ne vous ai pas remarqué... Je vous ai bousculé et vous êtes tombé dans l'abribus.

Difficile de se sentir plus ridicule. J'ai envie de lui parler de moi. Lui dire que je ne suis pas un vrai mendiant, que j'ai atterri à L.A. par un malheureux concours de circonstances, que je suis un type normal avec un passé normal... Mais tout ce que je trouve à dire, c'est :

— Mais oui, bien sûr ! J'avais oublié.

Décidément, je ne dis que des conneries et je suis incapable de m'arrêter. Tu es sur la mauvaise pente, mon garçon.

— O.K...

C'est drôle cette façon qu'elle a de dire « O.-K. », comme s'il s'agissait de deux mots bien distincts... C'est peut-être sa façon de me dire « pauvre idiot » sans en avoir l'air. Elle n'a pas la moindre idée de ce que j'ai l'intention de faire de ma vie, d'ailleurs est-ce que je le sais moi-même ? A force de traîner avec Kev depuis un mois, je me suis habitué à lui. Je commençais même à trouver raisonnable sa façon de demander de l'argent. Mais à présent, je n'en suis plus si sûr.

Je lève ma vitre et je m'étire sur la banquette. Mon visage me lance. Je ferme les yeux en laissant à Holly le soin de conduire. Tout en commençant à m'assoupir, des questions tournent dans ma tête, mais mon visage me fait tellement mal que le rythme des élancements finit par m'endormir.

Au bout d'un moment, je m'aperçois qu'elle a recommencé à me parler. Je ravale le filet de salive qui menaçait de franchir ma bouche. Comme baver n'est pas dans mes habitudes, j'en déduis que c'est mon inconscient qui me pousse à saboter mes chances avec Holly.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de gens qui font la manche en Grande-Bretagne ? Y a-t-il beaucoup de types comme vous ?

— Comme moi ?

— Vous et votre ami Kev.

Elle me met dans le même lot que Kev ! Franchement, est-ce que j'ai une quelconque

ressemblance avec ce cinglé de Kev, le mec de la Brew Crew ? La comparaison me terrifie.

Elle rigole.

— Désolée, je ne pensais pas à mal.

Le regard que je lui lance signifie clairement que moi, je l'ai mal pris.

— Ce que je voulais dire, c'est que c'est assez rare à Los Angeles. Généralement, on ne vient pas là pour ça.

Je rétorque d'un ton ferme :

— Je ne suis pas venu à L.A. pour faire la manche. D'ailleurs, je ne la fais pas, enfin, pas souvent. C'est juste aujourd'hui. Kev avait envie de bière, et moi j'avais besoin de régler cette histoire de passeport... Alors disons que j'ai sauté sur l'idée.

— Comme sur moi, finalement !

Elle éclate de rire.

— Excusez-moi, mais vous aviez l'air si drôle, écroulé en plein milieu de ma photo sur le siège de l'abribus !

Je croise les bras d'un air boudeur.

Tandis que nous quittons Sunset Boulevard pour Laurel Canyon, je suis en train de faire le bilan de ma vie, et ce n'est pas joli joli... Comment ai-je pu me laisser embobiner par Kev pour aller au taf avec lui, comme il dit ? Pourquoi ai-je accepté de porter ce bonnet ridicule que j'ai maintenant bien envie d'envoyer valser par la vitre ? La seule chose qui m'arrête, c'est ma fierté. Je l'enfonce sur mon crâne, comme pour la défier.

D'accord, ce n'est pas très glorieux.

Elle me lance un coup d'œil, comme si elle voulait me dire quelque chose, puis change d'avis. Nous gravissons les routes des collines en silence. Les virages sont plutôt serrés, certains sont carrément en épingle à cheveux et plutôt difficiles à négocier, mais nous ne nous en sortons pas trop mal. Je me sens responsable du silence qui s'est installé.

— Excusez-moi si j'ai été un peu vif... C'est que ma blessure me fait un mal de chien.

— Mais non, vous n'y êtes pour rien... Je réfléchissais à cette histoire de sondage, vous savez, cet article dont Kev a parlé...

— Si j'étais vous, je n'accorderais pas la moindre attention à ce que Kev a dit.

— Vous n'y êtes pas. C'est justement ça, la question. Si un type comme Kev a lu l'article, c'est que, à l'heure qu'il est, toute l'Amérique doit en parler.

— Je ne suis même pas certain que Kev sache lire.

Ce n'est pas être mauvaise langue que de le dire. Kev ne sait pas lire. Sa mère non plus, d'ailleurs. Personne ne lui a lu des histoires quand il était petit, c'est triste, non ? Lorsque j'ai découvert le pot aux roses, je lui ai lu *The Lion, the Witch and the Wardrobe*, le seul livre de Tifanie qui ne donne pas de recettes pour percer à Hollywood.

— Mais vous, vous savez lire, j'imagine ?

Je la rassure. Mais je me sens humilié qu'elle m'ait posé la question. Pas de doute, elle me prend pour le dernier des nuls !

Quelques instants plus tard, elle me glisse :

— Je ne suis pas aussi superficielle qu'on veut le faire croire.

— Je n'en doute pas une seconde.

Mais ça n'a pas l'air de la rassurer pour autant.

Elle ne dit plus un mot jusqu'à ce que nous arrivions à Mulholland Drive. Elle me désigne une maison.

— C'est là que j'habite.

Mon regard descend le long de son bras jusqu'à son index pointé vers la maison. Je note au passage que sa peau est d'aspect velouté. Pour la première fois de ma vie, je comprends l'intérêt du baisemain. Je scrute son visage pour voir s'il y a la moindre chance qu'elle consente jamais à me laisser l'embrasser. Où que ce soit...

Non, pas une seule chance !

Je me force à regarder ailleurs. Vers sa maison.

C'est une imposante structure de verre et d'acier qui a l'air de poser un œil condescendant sur moi et mon ridicule petit bonnet noir à oreillettes.

— Wow ! C'est là que vous vivez ?

J'effleure son bras, juste un petit coup de coude discret, mais elle se dérobe. Il est clair que le contact physique n'est pas prévu dans mon contrat ! Nous nous engageons dans l'allée... Un type bizarre, trapu et au look latino lève les yeux et nous fait un signe de la main. Vu le chapeau de paille, j'en déduis que c'est un jardinier. D'ailleurs, il est en train de tailler les massifs devant la propriété.

Holly lui rend son salut et il interrompt sa tâche pour regarder la voiture descendre l'allée.

— Je dois lui demander de garer la voiture pour moi. Je... euh, je n'arrive pas à passer la marche arrière.

Je suis sur le point de lui proposer de le faire, mais j'ai perdu le goût des retours de manivelle douloureux !

J'essaie d'avoir l'air simple et naturel, comme si je fréquentais ce genre de baraque tous les jours. Je m'entends dire :

— C'est très grand, dites-moi !

Elle arrête le moteur et me regarde d'un air sérieux.

— Je ne suis pas matérialiste, si c'est ce que vous voulez dire.

— Non, pas du tout ! Je disais juste que..., enfin, c'est plutôt spacieux... Plus grand que mon appart, mais pas trop, si vous voyez ce que je veux dire.

Quel con ! Ma mère me l'a pourtant dit souvent : « Quand t'es dans un trou, arrête de creuser ! »

— Vous savez, j'ai passé mon enfance dans le Connecticut, dans une de ces fausses maisons élisabéthaines d'une laideur terrible...

— Je comprends.

— Ce que vous voyez là, c'est la maison que j'ai toujours rêvé d'avoir.

— Moi aussi.

Et j'éclate de rire. Elle se joint à moi.

— Je vais vous faire une confidence : autour de ma résidence d'Islington, je n'ai pas vu beaucoup de maisons de style élisabéthain, même des fausses...

— Vous habitez dans une résidence ?

— Oui.

N'ayons pas l'air d'être sur la défensive. Après tout, je n'ai jamais eu de réaction agressive en parlant du coin où j'ai grandi... Même si mes copains et moi avons l'habitude de

l'appeler — avec beaucoup d'affection — la « résidence des chiens perdus », il y a une liste d'attente de quatre ans pour y accéder !

— Ça, alors !

Elle a l'air très surpris. Et je comprends soudain pourquoi.

— Attention, ce n'est pas ce que vous croyez ! Quand je dis « résidence », il s'agit d'un complexe résidentiel, ou si vous préférez, d'un immeuble... Des logements sociaux destinés aux personnes âgées, aux mères célibataires, etc.

— Je vois.

Maintenant, je suis carrément en rogne.

Nous ouvrons notre portière en même temps, mais aucun de nous deux ne descend. Holly soupire.

— Quand j'étais gosse, j'adorais tout ce qui était moderne...

— Racontez-moi ça.

Je m'abstiens de parler de mes rêves à moi. Mon rêve n° 1 : animer une soirée au Ministry of Sound en qualité de disk-jockey (« Mesdames et Messieurs, voici Monroe, le Maître du Mix... »). Faire vibrer les foules me semble à présent bien pathétique. Du vent, rien que du vent !

Nous descendons de voiture et je note que le jardinier allonge le pas pour venir à notre rencontre. Il brandit son sécateur en signe de bienvenue. Si notre homme était un peu plus grand et un poil plus jeune, le geste serait presque agressif, mais avec son chapeau de paille et sa petite taille, il n'a rien de menaçant. Bien au contraire.

Lorsqu'il nous rejoint, je remarque qu'il a la respiration un peu sifflante, et je lui propose mon vapo. Holly fait succinctement les présentations. Joseph m'attrape les deux mains et les secoue avec vénération comme s'il avait attendu toute sa vie de me rencontrer.

Holly lui adresse quelques mots en espagnol. Je souhaite de toutes mes forces qu'elle lui dise : « Je veux que le gentleman anglais ici présent me fasse l'amour comme une bête sous le jacaranda »...

On peut toujours rêver, non ?

Seulement voilà, avec tous les étés que j'ai passés à Ibiza, il me reste encore quelques rudiments d'espagnol, assez en tout cas pour savoir qu'elle n'a rien dit de tout ça.

5

Holly

« De vous à moi, et surtout n'en parlez pas au Star : je ne suis pas certaine d'être aussi détachée des biens de ce monde que mon guide spirituel bouddhiste le voudrait. »

C'est seulement en arrivant chez moi que le danger potentiel de la situation m'apparaît. Qu'est-ce qu'il m'a pris d'inviter un clochard dans ma maison ? D'autant que — j'en prends conscience à présent — cet endroit manque terriblement de gardes du corps armés et de chiens d'attaque.

Mon seul recours en cas d'agression, c'est Joseph, mon jardinier, un quinquagénaire asthmatique, et sa femme Maria, une fille de un mètre quarante qui souffre d'arthrose. Tout mon entourage ne cesse de m'exhorter à prendre les mesures de sécurité qui s'imposent — des caméras de télévision en circuit fermé et des gardes pour inspecter les lieux. Mais ça ne me dit rien. N'en déplaise aux lecteurs de mon sondage, ce que je recherche avant tout ici, c'est une vie à peu près normale. Je n'ai jamais fantasmé sur un style de vie à la Big Brother...

Joseph accueille Léo comme un parent perdu de vue qui arriverait tout droit du Mexique. Il est évident que pour lui, je fais avec Léo des choses dont je pourrais avoir honte plus tard. Je m'assure que Léo ne parle pas espagnol pour pouvoir expliquer en toute sérénité à Joseph ce qui est arrivé au nez de mon invité. Et pour lui demander de le tenir à l'œil. Léo m'a l'air d'un brave garçon, mais on n'est jamais trop prudent. Pas vrai ?

Joseph ponctue mes explications d'un regard polisson, comme si je venais de lui présenter mon tout dernier jouet sexuel.

Généralement, quand je présente à Joseph les hommes que j'emmène chez moi — ce qui, entre parenthèses, est très rare — il gonfle la poitrine et lève fièrement la tête, menton en l'air, comme un coq dans une basse-cour. D'ailleurs, il adore me prendre sous son aile. Il ne cesse de me répéter qu'il est un homme fier et respectueux des femmes. Il ne se passe pas une journée sans qu'il me le rappelle. Maria, sa femme, montre les dents chaque fois qu'il s'avise de le faire en sa présence.

Voilà Joseph qui émet un sifflement inquiétant, et Léo lui propose un vapo bleu qu'il vient d'extraire de sa poche. Joseph le refuse poliment car, comme Maria ne cesse de me le rappeler avec délectation, il préfère soigner son asthme avec des cigarettes. Il est justement en train de sortir de sa poche un paquet de Marlboro... Il offre une cigarette à Léo et sort son briquet.

Restons calme ! Je me dis que Léo a au moins appris une chose, c'est qu'il y a un autre homme dans la place. Même si Joseph n'est pas de taille à l'envoyer au tapis, il est encore capable d'appeler la police au cas où Léo aurait des idées derrière la tête.

J'aimerais autant en avoir le cœur net... Je demande à Joseph en espagnol s'il connaît le numéro de la police en cas d'urgence. Il répète *en anglais*, et en faisant un clin d'œil à Léo :

— Les urgences ?

Je lui réponds en espagnol.

— Vous connaissez le numéro d'appel en cas d'urgence, n'est-ce pas ?

— *Si !* Neuf, un, un.

Il donne un coup de coude à Léo qui lui rend la pareille. Pourquoi faut-il que les hommes soient toujours prêts à faire corps ?

Je sais que je n'aurais pas dû être aussi méfiante envers un homme qui a été littéralement malmené pour avoir volé à mon secours. Mais Wilhelm ne cesse de dire que la méfiance et la paranoïa sont les droits inaliénables des libres-penseurs. D'un autre côté, il prétend que les droits sont faits pour être outrepassés...

Nous quittons Joseph pour pénétrer dans la maison.

Maria a pris sa journée. J'installe donc Léo dans la cuisine devant un bol de céréales et je m'éclipse discrètement pour appeler Nancy.

— Nancy, quand tu sauras ce qui m'est arrivé aujourd'hui, tu ne me croiras jamais !

Je compte sur l'effet d'annonce et le jeu de devinette pour me faire bien voir. Elle adore les devinettes ! Par ailleurs, c'est une transition habile pour lui annoncer la fatidique vérité : « Je viens de ramener un clochard chez moi. »

J'ai dans l'idée que Nancy ne va pas apprécier la nouvelle. Si ça se confirme, je vais devoir marcher sur des œufs... Elle me hurle dans les oreilles :

— Tu as trouvé notre nouvelle Betty ?

Elle sait très bien que non.

— Tu ne serais pas en train de m'annoncer que tu as déniché une pauvre vieille toute cassée avec des os splendides qui ne demandent qu'un soupçon de maquillage, une tenue chic et un appartement pour devenir une superfemme d'affaires ? Tu te retrouverais enfin en tête de liste des femmes les plus populaires du show-biz... 7

— Tu n'y es pas du tout.

— Oh, à propos ! Larry a essayé de te mettre la main dessus. Il prétend que tu ne prends pas ses appels.

— Ben voyons, tu sais ce qu'on dit de LA. !

Elle éclate de rire.

— Non seulement les gens se bouffent le nez, mais en plus, ils ne répondent pas au téléphone... Oui, je sais, mais je croyais que tu avais l'intention de le virer...

- Sois un peu réaliste ! Qui aurait envie de défendre mes intérêts, maintenant ?

- Ressaisis-toi, ma jolie ! Dans cette ville, les agents poussent dans les arbres, il suffit de secouer... Même les mouches ont des agents. Pendant toutes ses années de galère où il ne trouvait pas de boulot, Travolta aussi avait un agent, tu t'en souviens ?

- Serais-tu en train d'insinuer que je vais pourrir trois cents ans dans un placard ?

- Bien sûr que non, Holly. Tu le sais.

- Bon, d'accord. De toute façon, ce n'est pas pour ça que je t'appelle. Alors voilà... Tu sais, c'est tellement incroyable, tu ne vas jamais croire ce qu'il m'est arrivé ce matin !

- Laisse-moi deviner.

- Pas la peine, tu ne trouveras jamais. C'est trop dingue. Ne dis rien avant que j'aie fini de te raconter...

- Comment ça ? Tu ne veux pas me laisser au moins essayer ?

- Non. Ecoute-moi ! Après notre conversation de ce matin, j'ai pris ma voiture pour aller à Vermont.

- Oui, je vois... Tu as pris le volant, tu as fait les boutiques, toujours la même histoire... Tu vas appeler Larry, oui ou non ?

J'ignore son commentaire.

— J'étais sur Vermont Avenue, devant Mona Li...

Nancy m'interrompt.

— J'adore cette boutique ! Alors, tu as acheté quoi ?

Je lui hurle dans les oreilles :

— Ça t'ennuierait de la boucler une minute ?

Cette fois, elle garde le silence. J'en profite pour me lancer. Je lui parle du clochard qui m'a réclamé quelques pièces, du voleur de sac, puis j'aborde le point le plus délicat en tentant d'expliquer pourquoi j'ai invité le clochard à venir chez moi.

— Tu as fait... (petite pause) *quoi* ?

Nancy adore marquer un temps d'arrêt pour ménager ses effets. C'est sa marque de fabrique. Mais elle aurait très bien pu le tenir de ma mère... Enfin, si elle la connaissait. Personnellement, c'est une technique que je ne maîtrise pas très bien. J'ai essayé une fois avec Ted, mais il est intervenu pendant les pauses...

Bien qu'elle s'abstienne de crier, je prends bien soin d'éloigner l'écouteur de mon oreille lorsqu'elle me demande où ce paumé se trouve en ce moment.

Je prends une voix digne, un brin pincée.

— Il s'appelle Léo, et au moment où je te parle, il est dans ma cuisine en train de manger des céréales.

— Ne pas confondre céréales et... *serial*, comme dans *serial killer*!

— Très amusant ! J'ai bien dit céréales, comme dans Cap'n Crunch, pour être précise.

— Tu as... (petite pause)... offert à cet assassin... (petite pause)... du Cap'n Crunch ?

— J'en ai emprunté à Joseph, en fait, parce que mon sauveur tenait à cette marque. Il estime que c'est le petit déj préféré des Américains, et que c'est encore plus populaire que le hamburger !

Là, je brode un peu. Mais je parie que si vous connaissiez Nancy, vous feriez comme moi.

— Vraiment ? (petit ton sarcastique)

— Eh bien... euh, c'est ce qu'il a dit.

— Holly !... (petite pause) Une petite explication s'impose. Tu as ramené un inconnu un peu bizarre... (petite pause)... chez toi. Une sorte de vagabond... (petite pause)... qui mange tes céréales. C'est bien ça ? Je sais que cette histoire de sondage t'a beaucoup perturbée... (petite pause)... et que tu as toujours tendance à évacuer ton stress de manière discutable... mais dis-moi un peu : que vas-tu faire s'il t'assassine ?

— Mais il m'a sauvé la vie, Nancy...

Première manche pour Holly.

— As-tu envisagé un seul instant... (petite pause)... qu'il ait pu te sauver uniquement pour... (petite pause)... avoir le plaisir de te tuer plus tard, une fois bien au chaud dans ta maison ? (longue, très longue pause). Alors ?

— Alors quoi ? Tu veux savoir s'il m'est venu à l'esprit que Léo envisage de me tuer allègrement chez moi ?

Je tourne et retourne la question dans ma tête comme si je manipulais une mine qui n'avait pas encore explosé.

— C'est ma question, en effet.

Je prends une toute petite voix pour avouer.

— Eh bien non !

Je prends soudain conscience de ma légèreté et de mon inconscience. Comment ai-je pu faire l'impasse sur l'hypothèse d'une machination diabolique ?

— D'autant qu'il ne t'a pas sauvé la vie... Tout ce qu'il a fait, c'est récupérer ton sac à main !

— Mais ça revient au même. Tout ce dont j'ai besoin pour survivre dans cette ville est dans ce sac...

Deuxième manche pour Holly !

— Tu pouvais lui offrir une récompense sans le ramener chez toi pour lui offrir un bol de céréales !

— C'est-à-dire... euh, je lui ai bien proposé, mais il est beaucoup trop fier pour accepter. Il m'a dit qu'il n'avait pas fait ça pour l'argent. Je lui ai aussi proposé une boisson tonique aux herbes et une camomille, mais apparemment, il essaie de réduire sa consommation de végétaux... Il m'a dit qu'il préférerait encore une vieille bière abandonnée au soleil !

— Est-ce que tu l'as fouillé pour voir s'il était armé ?

Ma pauvre Holly, tu n'es qu'une sombre crétine !

— Euh... non.

— Pas de drogue ?

Ton cas s'aggrave, ma petite Holly !

— Eh bien..., pas vraiment. En fait...

- Pas de littérature prônant le fanatisme religieux ?

- Comment ça ?

- C'est peut-être un activiste, un de ces fous qui vous découpent en morceaux au nom de Dieu. As-tu une bombe lacrymo à portée de la main ?

- Joseph est là.

- L'asthmatique ?... (petite pause)... Je me demande à quoi pourrait bien te servir Joseph si ce type commençait à te couper en petits morceaux pour te manger !

- Léo n'est pas comme ça. Tu sais, il est très gentil.

- Gentil ?

- Oui, gentil et doux.

- Très bien, parfait. Je dirai ça au médecin légiste quand il remontera la fermeture à glissière de la housse où il aura mis ta dépouille. As-tu reniflé son haleine ? Il n'est pas ivre, au moins ?

- Non. Enfin, juste un peu. Apparemment, il a un peu la gueule de bois, et...

- C'est un drogué ? Les sniffers de colle ont une haleine de putois, c'est bien connu. Va tester son haleine... Je reste au bout du fil.

J'y vais ou j'y vais pas ? Ma réflexion ne dure pas plus de deux secondes.

— Non !

— Est-ce qu'il te parle de fellation ?

— Nancy ! Quand je pense qu'on m'accuse d'être futile ! Bon, je crois que je vais lui conseiller de prendre une douche. Franchement, je n'arrive pas à croire que tu puisses tenir ce genre de discours après ton laïus de ce matin. Léo s'est conduit en vrai héros, la réincarnation d'Ivanhoe...

— Une douche ! Quand je pense que tu m'interdis à *moi* l'accès de ta salle de bains !

— Tu sais parfaitement que j'ai une salle de bains réservée à mes invités. J'en ai même quatre... Et puis, je peux toujours l'inciter à enlever le plus gros sous la douche qui est près de la piscine.

— Tu es en train de péter les plombs...

— Absolument pas.

— Mais bien sûr que si. C'est à cause de ce sondage, ça t'a fait plus de mal que je ne le pensais. Tu dis n'importe quoi, tu agis n'importe comment. Tu ramènes chez toi un mec qui traîne dans la rue pour lui faire prendre une douche... C'est ce que j'appelle dérailler, excuse-moi. Et en beauté ! J'arrive.

— Ce n'est vraiment pas la peine. Joseph est là, et Maria ne va pas tarder à rentrer.

Nancy se marre. Ça, c'est du Nancy tout craché. Elle commence par instiller en moi la peur, à me terroriser, puis elle vire subitement de bord. Pas question de tolérer ça aujourd'hui. Je lui dis d'un ton sec :

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle...

— Je ne voudrais surtout pas manquer ça. A tout de suite.

— D'accord. Je vais dire à Léo de préparer sa tronçonneuse en attendant sa prochaine victime, ça te va ?

Après avoir raccroché, je regagne ma cuisine *Zen* métallisée. Léo a disparu. Je l'appelle, mais pas de réponse. Tout ce qu'il reste de lui, c'est son écharpe et son bonnet jetés sur la table. C'est comme si on l'avait sorti de ma vie par téléportation.

C'est une possibilité. L'autre, c'est que Nancy avait raison ! Nous en sommes peut-être au stade où le preux chevalier en armure étincelante va se transformer en serial killer déjanté brandissant sa scie circulaire...

Je réfléchis pour organiser ma défense. J'ai toujours mon portable. Je peux appuyer sur la touche Rappel pour avoir de nouveau Nancy. Comme ça, elle pourra entendre Léo m'assommer ou me découper en morceaux en direct ! Mais non, je ne lui donnerai pas ce plaisir. Tout ce qu'elle trouverait à dire, c'est : « Vous voyez, j'avais raison ! »

Je peux aller chercher ma bombe. Elle est dans mon lit... enfin, je crois. Non, il se peut que Maria l'ait emportée pour la donner à sa nièce, pour sa sauterie de fin d'année.

Il y a bien une autre solution : le couteau de cuisine. Mais dans mes cours d'autodéfense, on m'a dit de me méfier. Je risque de voir ma propre arme retournée contre moi.

Je suis toujours perdue dans mes réflexions pour sauver ma peau lorsque j'aperçois Léo. Il est là, bien tranquillement installé dans la salle à manger, en train de mâchonner ses céréales... Ouf ! J'expire un bon coup pour me détendre. Mais il y a quand même quelque chose qui m'embête, dans cette histoire. Figurez-vous qu'il est assis sur ma nouvelle table en granit. Celle que je viens de faire venir de Berlin. Vous vous rendez compte ? Il est assis dessus, les pieds sur mes chaises en granit, elles aussi. Je les ai achetées pour aller avec... en prenant bien soin de choisir des types de granit totalement différents, bien sûr.

De vous à moi, et surtout n'en parlez pas au *Star* : je ne suis pas certaine d'être aussi détachée des biens de ce monde que mon guide spirituel bouddhiste le voudrait.

6

Léo

« Ne vous justifiez jamais. Niez les faits ! »

Le changement a beaucoup trop la cote. Personnellement, j'aime bien savoir à quoi m'en tenir avec les gens et ne pas les voir changer d'attitude d'un jour à l'autre. Mais ce côté *girouette* fait partie de la nature humaine. Ma mère dit toujours que changer d'avis est la prérogative des femmes. O.K., c'est cool, mais des tas de filles ont l'air de penser qu'elles ont également le droit de modifier entièrement leur personnalité.

Prenez Holly, par exemple. Cinq minutes après m'avoir gentiment tendu un bol de céréales, elle est devenue plus froide qu'un glaçon. Finie la complicité qui était née entre nous après l'échange de sourires et de propos badins dans la voiture. Balayée, envolée ! J'ai droit à la place à une étrange démonstration de névrose qui n'est pas sans me rappeler les brusques « revirements » de tante Lucy. Je n'exagère pas. Quand ils voyaient arriver ma tante Lucy, les pit-bulls changeaient aussitôt de trottoir...

Ma tante estime que les sautes d'humeur d'une femme font partie de l'obscur mystère qui

attire tant le sexe opposé. Personnellement, je ne vois pas où est cette fameuse part de mystère dans son comportement plutôt bizarre. Par exemple, lorsqu'elle a balancé sa télé et son frigo par la fenêtre après que son dernier mec s'est fait la malle.

Je pensais qu'il n'y avait rien de commun entre tante Lucy et Holly, pas plus en tout cas qu'entre un chien et un chat. D'où ma surprise et ma déception en découvrant que Holly a aussi ses mystères...

En arrivant dans sa propriété sur les hauteurs de Hollywood, nous avons rencontré le jardinier. Sourires, poignées de main... Je lui ai même prêté mon vapo de Ventoline.

J'ai dit à Holly que je ne parlais pas espagnol, mais ça n'est que partiellement vrai. Quand on a passé comme moi autant de temps à écumer les clubs d'Ibiza, il en reste quand même quelque chose. Je ne prétends pas le parler couramment, loin de là, mais j'en connais assez pour avoir compris qu'elle avait demandé au jardinier de me surveiller.

Le rôle de Joseph étant clarifié — jouer les anges gardiens —, nous sommes entrés dans la maison. Tout semblait zen, sans décorum, alors que j'aurais pu craindre le contraire. Donc, tout allait bien. Je n'aime pas les filles qui se la pètent avec leur fric. Vous voyez ce que je veux dire, toutes ces trucs vieux et chers partout pour vous en mettre plein la vue...

J'aime les endroits où l'on peut s'étirer sans faire dégringoler une pipe antique venant d'Egypte et qui se révèle bien plus précieuse que tout votre savoir. Lequel — dans mon cas, c'est vrai — a été pris entièrement en charge par l'Etat.

J'ai donc eu une première impression très favorable. J'aimais bien l'architecture des lieux et l'aménagement de l'espace. Et de la place, il y en a. L'appartement de Tifanie tiendrait sans problème dans un des placards. Holly m'a préparé une vessie remplie de glace, et elle a emprunté un peu de céréales à son jardinier pour que j'aie quelque chose à manger. Elle a essayé de me manipuler en me proposant une boisson tonique aux herbes, mais après m'être farci la bière pourrie de Kev, j'ai tenu bon et exigé du Cap'n Crunch. Je suis resté une vingtaine de minutes avec mes glaçons, et nous avons jugé l'expérience concluante : mon nez n'était pas cassé, juste contusionné. Enfin, bien amoché quand même ! Et pareil

pour le reste de mon visage.

Elle m'a donné du Tylenol et m'a dit qu'elle devait passer un coup de fil. Tout en descendant trois bols de céréales d'affilée, je commençais à penser que je pourrais m'habituer facilement à ce style de vie... Voyant qu'elle ne se pressait pas de revenir, j'ai décidé de jeter un coup d'œil sur sa collection de disques et j'ai atterri dans la salle à manger. C'est fou ce qu'on peut apprendre sur une fille d'après le genre de musique qu'elle écoute !

Lorsque Holly est revenue, l'expression de son visage avait changé du tout au tout. Elle m'a juste demandé d'un ton sec : « Voulez-vous prendre une douche ? »

Histoire de blaguer, j'ai reniflé bruyamment mes aisselles avant de lancer.

— Un peu plus tard, peut-être.

Je ne voulais pas me servir de sa douche. C'est trop intime, dans le mauvais sens du terme. L'expérience m'a appris que lorsqu'on utilise la salle de bains d'une fille, elle vous en veut toujours un peu. C'est vrai que je me débrouille toujours pour faire une connerie. J'oublie une chaussette sur le support du rideau de douche, des cheveux dans le bac. Il m'arrive aussi d'oublier de refermer le tube de dentifrice.

Elle a insisté.

— Je vous assure que vous devriez.

Et puis alors, d'un ton... Si tranchant que j'aurais pu me raser avec.

J'ai pris un air détaché

— D'accord, génial. Peut-être plus tard.

— Ecoutez, je pense qu'il est préférable que vous le sachiez, vous... sentez un peu mauvais, pas beaucoup, rassurez-vous, mais enfin...

— Moi ? Je sens mauvais ?

J'ai failli m'étrangler. Puis je me suis souvenu de cette pensée de Kev : Ne te justifie jamais. *Nie les faits* ! J'ai donc reniflé une nouvelle fois mes aisselles avant de remarquer en toute innocence :

— Je ne sens rien. Voyez vous-même...

Je sais, c'est assez vil de ma part, mais elle est tellement craquante quand elle perd de sa superbe. Rien que de penser qu'une fille riche et belle puisse être embarrassée à cause de moi, je sens que sa cote remonte.

Elle avoue.

— Euh, oui, c'est vrai. Enfin, juste un peu.

J'éclate de rire.

— Du calme, on se relaxe ! Vous ne voyez pas que je vous mets en boîte ? Je pue et je

le sais. J'ai passé toute une nuit à négocier avec ce nouveau club, et ensuite, Kev m'a traîné dans un bar douteux de Hollywood. J'ai bu comme quatre et j'avais vraiment mon compte, mais j'étais bien trop crevé pour prendre une douche en rentrant chez moi.

— Chez vous ? Vous avez un logement ?

Elle me prend pour un sans-abri.

— Ça n'a rien d'un palace. Je partage un salon avec deux autres personnes. Juste en face de l'endroit où vous vous êtes fait agresser, en fait. Les Hollywood Apartments...

Je décide d'accepter de prendre une douche. C'est gentil à elle de me le proposer, mais il va falloir que je pense à nettoyer et tout remettre en ordre derrière moi...

— Oui, bref... J'ai pensé que vous préféreriez prendre une douche dehors, près de la piscine, pour enlever le plus gros.

Le plus gros ?

— Heu... bien sûr. Comme vous voulez.

Je croyais que nous en resterions là. Une fois gagnée la bataille pour la douche, j'espérais que nous pourrions rire ensemble et retrouver notre bonne entente, comme dans la voiture. Je la trouve à mon goût et elle n'a pas l'air de penser que je fais trop tache dans le paysage...

Mais la voilà qui se lance dans une tirade enflammée sur les chaises et la façon dont j'ai profané les siennes.

— Profané ?

Je n'ai jamais entendu prononcer ce mot à mon sujet. Si on me posait la question, je dirais que ce terme fait penser à un blasphème, qu'il est réservé aux fanatiques religieux qu'on voit à certains coins de rue. Bref, Holly commence à m'attaquer à propos de sa précieuse table et des chaises qui vont avec. Elle m'explique que c'est de « l'art ». C'est vrai ça, je n'avais pas pris conscience que ce n'étaient pas des chaises au vrai sens du terme. Elles ont un look de chaises, elles ressemblent à des chaises lorsqu'on s'assied dessus, mais la différence, c'est qu'elles ont été créées par Gunter Gurt. Et apparemment, ça change tout !

Au cas où, comme moi, vous n'auriez jamais entendu parler de ce Gunter, sachez que cet Allemand est une étoile montante au firmament des créateurs de meubles. Bientôt, on ne jurera plus que par lui. C'est d'ailleurs davantage un sculpteur qu'un fabricant de mobilier, et ces « chaises » (au sens très large du terme) sont en fait de purs chefs-d'œuvre. Le *nec plus ultra* du génie créatif. Vous êtes impressionnés ? Non ? Moi non plus.

Face à ce tir de barrage sur le design germanique, je me dis que la meilleure défense est l'inertie. Une tactique que j'ai déjà testée avec succès sur ma mère et tante Lucy quand j'étais gosse. Et que j'ai peaufinée par la suite avec toutes les filles qui m'embrouillaient les idées au point que je ne savais plus qui j'étais. Je continue donc de manger mes céréales en espérant que Holly se calme.

Mais la voilà qui fait la tête, comme ma mère au marché lorsqu'on essayait de lui extorquer une petite remise sur une de ses marchandises. Et elle lâche juste après :

— Vous essayez de m'avoir !

Lorsque ma mère lançait ce genre de regard, les gens avaient intérêt à poser tout ce qu'ils avaient dans les mains et à s'éloigner vite fait de ses tréteaux.

J'avale la dernière cuillerée de céréales, je repose le bol et me lève comme si je m'apprêtais à partir.

Elle lance d'un ton abrupt :

— Je pensais que vous mangeriez dans la cuisine...

Comme je suis en train de mâchouiller un morceau de céréales et que ma bouche a bien du mal à en venir à bout, je me contente de hocher la tête pour accuser réception du message. Mais elle insiste.

— Vous comprenez, c'est beaucoup plus simple.

— Plus simple que quoi ?

Je regrette aussitôt ma repartie, d'autant que j'ai ce maudit bout de céréale qui pendouille au coin de ma bouche. Et comme je continue de mâcher, je me rends compte que j'envoie des petits morceaux de carton enrichi de potassium et de fruits secs sur les œuvres d'art du grand Gunter...

C'est à ce moment-là que les yeux lui sortent de la tête. Elle commence par avaler de grandes goulées d'air, les mains croisées sur la poitrine comme font les défunts exposés dans leur cercueil pour la veillée mortuaire. Je suis vert de trouille. Et si jamais elle avait une attaque ?

Je m'imagine en train d'essayer d'expliquer aux flics comment un traîne-savate dans mon genre a pu se retrouver dans la résidence d'une célébrité pile au moment où elle est victime d'une crise cardiaque. Tout ça ne me dit rien qui vaille. Pas de passeport, pas d'argent et une V.I.R morte sur les bras. Sans compter que ma tronche en bouillie ne ferait pas mal dans le tableau non plus ! Ces pensées me traversent le cerveau à la vitesse

de l'éclair, et j'entre immédiatement en action.

Ces grandes bouffées d'air qu'elle avale signifient peut-être tout simplement qu'elle fait de l'hyperventilation. A cause du stress qu'elle a subi. J'attrape donc la première chose qui me tombe sous la main et qui ressemble à un sac en papier, en l'occurrence l'intérieur de la boîte de céréales. Ce n'est pas un sac en papier au sens strict du terme, ça ressemble plutôt à un manchon plastifié, mais l'instant n'est pas aux tergiversations techniques. Elle a toujours les yeux dilatés et fait beaucoup de bruit en respirant. Et la similitude avec un mort allongé dans son cercueil devient de plus en plus évidente.

Jusqu'à présent, je n'avais encore jamais eu à ressusciter qui que ce soit, à part une fois dans un club de Londres, quand ce gros type est mort dans les toilettes, une overdose d'ecstasy... Mes efforts s'étaient alors révélés infructueux, et pourtant, les toubibs attachés au club m'avaient donné un coup de main. C'est vous dire si j'ai mes preuves à faire aujourd'hui !

J'attrape la boîte de céréales et je vide le contenu par terre, j'arrache le papier plastifié et je le plaque contre la bouche de Holly en maintenant sa tête d'une main ferme. Je lui dis alors de respirer très profondément dans le sac.

Je m'attendais à tout sauf à sa réaction.

En deux temps trois mouvements, je me retrouve la tête prisonnière de son bras et, d'un geste décidé, elle empoigne mes testicules en effectuant un brusque mouvement de torsion.

Je m'entends couiner.

— Mais qu'est-ce que vous faites ?

— Ce que je fais *moi* ? Et *vous*, qu'est-ce que vous faisiez ?

— J'essayais de vous faire respirer dans le sac. Je croyais que vous étiez en hyperventilation...

J'ai du mal à reprendre mon souffle.

— Je faisais juste quelques exercices respiratoires.

Elle libère mes testicules, mais ma tête est toujours prisonnière. Au bout de quelques minutes, je demande de la façon la plus pacifique qui soit :

— Vous ne me lâchez pas ?

— Me promettez-vous de ne rien tenter d'autre ?

— A condition que vous ne me fassiez pas de nouvelle crise.

Elle me libère.

— Maria va être furieuse en voyant tout ce cirque !

Je regarde les céréales qui jonchent la salle à manger. Je tente une explication tout en me massant les testicules.

— Je voulais vous aider... Putain, ce que ça fait mal ! Vous étiez vraiment obligée de mettre en danger ma virilité ?

Elle commence à avoir honte de son attitude.

— Je croyais que vous essayiez de me tuer, que vous étiez devenu fou. Oh, mon Dieu ! Je vous ai fait si mal que ça ?

Je hoche la tête et elle part d'un éclat de rire. Comme j'ai très mal, je me contente de sourire de toutes mes dents.

— Mais qu'est-ce qui vous a pris de respirer comme ça ?

— Je fais ça chaque fois que je stresse. Ma productrice vient de me mettre en garde contre vous... Elle m'a dit que vous pouviez essayer de me tuer.

— Et vous croyez que j'aurais choisi un sac plastique comme arme ?

Je brandis l'objet en question. Je note qu'il s'est déchiré ; sans doute au moment où je l'ai sorti de la boîte. En d'autres termes, il m'aurait été totalement inutile.

Comme moi. Je suis un bon à rien.

Holly est toujours en train de rire, et bien que mes parties génitales me fassent toujours horriblement souffrir, que je me sente inutile, qu'elle pense que je suis un aliéné mental, tout ce qui me vient à l'esprit, c'est : « Elle m'a touché les testicules ! Holly Klein, la plus belle femme qu'il m'ait été donné de rencontrer, a bel et bien touché mes testicules. »

Holly

« Un philosophe qui fait des visites à domicile est peut-être l'accessoire le plus cool qu'une fille puisse avoir aujourd'hui à LA. »

Je suis une vraie garce. Ce type a volé au secours de mon sac à main sans raison particulière, et il a pris un mauvais coup sur la figure au passage. Et moi, je viens pour ainsi dire de le castrer.

J'ai beau essayer d'accuser Nancy de m'avoir rendue parano, il faut bien que j'assume cette lourde responsabilité toute seule. Le sondage doit avoir raison, toutes ces choses qu'on dit sur moi sont sûrement vraies... Peut-être suis-je pire encore.

Quelques minutes plus tard, tandis que je discute avec Joseph des travaux à effectuer dans le jardin, je vois Léo sortir du cabanon nu comme un ver et se mettre sous la douche. Parfaitement ! Il nous fait du nu intégral.

Je lui lance, l'air le plus naturel possible :

— Euh... dites-moi, Léo. Est-ce que le maillot de bain vous va bien ?

Pour toute réponse, il me demande à voix haute s'il y a un règlement en vigueur interdisant le nudisme chez moi.

Je n'ose même pas affronter le regard de Joseph, mais je vois que mon jardinier se marre. J'ai fourni à Léo un superbe caleçon de bain noir Versace que Ted a laissé derrière lui après avoir raconté son histoire au *Star*.

Je hurle :

— Vous en avez fait *quoi*, de ce maillot ?

Il me répond sur le même ton :

— Trop voyant. Ça m'aurait gêné.

Non mais, je rêve ? J'ai dans mon jardin un traîne-savates complètement nu — tiens, il n'a pas été circoncis ! — et c'est *lui* qui est gêné... Je ne peux pas m'empêcher de regarder, car c'est la première fois que je vois un pénis non circoncis. Ça lui donne un côté un peu plus sauvage que les autres.

C'est le gloussement de Joseph (il essaie de réprimer un fou rire dans son mouchoir) qui me ramène sur terre.

Léo hausse les épaules comme s'il acceptait de se plier à une requête insensée.

— Si ça vous pose un problème... Je peux mettre le maillot.

Je lui réponds que la nudité est en effet un problème. Joseph s'empresse de disparaître en marmonnant dans sa barbe qu'il a des plantes à arroser.

Je parie que dès qu'il sera hors de portée, il va hurler de rire et qu'il colportera cette histoire à toute sa famille. D'après la théorie des six degrés de séparation, le Mexique entier saura tout de mon mec à poil d'ici l'heure du déjeuner !

Ricky Martin va le dire à Madonna avant même le dîner et elle en parlera à ses amis de Londres. Et dès demain, Jack — le responsable de la chaîne — m'appellera depuis sa villa de vacances en Toscane pour me dire : « Alors, qu'est-ce que j'apprends ? Vous auriez un clochard non circoncis dans votre jardin ? Est-ce une façon de montrer votre reconnaissance ? »

Jack passe son temps à me faire sentir que toute mon existence se résume à l'énorme dette que je lui dois. D'ailleurs, les deux seules personnes dont je parle à mon psy sont Jack et ma mère. Oui, ces deux personnes m'usent le système nerveux, et c'est à cause d'elles que j'ai l'impression d'être une bonne à rien. Ma mère est la pire, car elle fait le tour des talk-shows pour exposer mes défauts à la nation entière. Quand Jack parle de moi aux autres, il se réfère toujours à ce qu'écrit le service de presse de la chaîne.

Lorsqu'il revient de la piscine après avoir enfilé son maillot, Léo se met à prendre des poses très... *mâles*, qui me font exploser de rire. Il est bien fichu, ferme et musclé là où il faut, mais j'essaie de ne pas penser à ça. Léo est un homme, mais pas dans le sens « toujours prêt ! » du terme. C'est un homme des rues — ou plus exactement un squatter de canapé qui fait la manche. Même si le squatter en question a bon cœur et est plutôt séduisant... C'est ce que je garde à l'esprit quand il commence à se moquer de mes exercices respiratoires.

Après tout, je l'ai bien cherché.

Je rentre pour me changer. Je décide de mettre mes sandales à lanières Gucci, un soutien-gorge de Bikini Chanel et un sarong que j'ai acheté à Bali. J'ai beau me dire que je m'habille pour moi, je sais très bien que je suis très sexy ainsi vêtue... Ted lui-même, qui était si avare de compliments, adorait cette tenue qu'il trouvait « d'une sophistication dépouillée ». En tout cas, ça lui donnait toujours une érection.

J'attrape un pichet de ginseng glacé que Maria a préparé quelques instants plus tôt et sors retrouver Léo. Il est toujours sous la douche près de la piscine. Je lui fais signe. Il me crie :

— Quelle douche pourrie ! Je croyais que les Américains avaient inventé la douche superpuissante...

Je me bouche les oreilles, car sa voix résonne en écho sur les hauteurs de la ville. Mais où est passée la légendaire réserve britannique ?

Joseph doit avoir mis son sonotone car il arrive au pas de charge du fond du jardin. Il est excité comme un pou, s'attendant sûrement à assister à un nouvel épisode comique.

— Tout va bien, Joseph. Léo est juste en train de prendre une douche.

Joseph traîne un peu dans le coin, car il ne voudrait manquer un épisode pour rien au monde. Si spectacle il y a, il veut être aux premières loges. Il a toujours son jet d'eau, et ça me donne une idée. Je le lui prends des mains et je l'envoie ouvrir le robinet à fond.

La pression est incroyable, si forte que je suis obligée de me mettre à califourchon sur l'engin pour essayer d'en venir à bout, et je suis encore en train de me battre avec lui quand Joseph revient. Nous ne sommes pas trop de deux à lui faire descendre la pente. Dès que nous arrivons à portée de voix de Léo, je lui crie :

— Vous vouliez de la pression ? En voilà !

Nous visons et nous tirons. Léo est presque fauché par la force du jet d'eau tandis que nous entreprenons un massage en règle de haut en bas et de bas en haut. Chaque fois qu'il ouvre la bouche pour parler, l'eau l'en empêche et il s'étouffe à moitié. Ça ne doit pas être très agréable, mais Joseph est en train de vivre un moment unique. Je crains un

instant qu'il n'ait une crise d'asthme tellement il rit, des larmes commencent même à couler sur ses joues. Pas de doute, aujourd'hui, c'est son jour !

Nous faisons tellement de bruit que nous n'entendons pas Nancy arriver. Lorsque nous finissons par nous apercevoir de sa présence, elle a déjà installé son trépied et met en place la caméra.

— Je ne pouvais pas rater un tel événement ! Il fallait le fixer sur pellicule... N'est-ce pas là une excellente idée, ma chérie ? En venant, j'ai fait un saut à la boutique de location de matériel.

Naturellement, elle parle avec son faux accent anglais...

Léo, lui, ne pense qu'à une chose : garder les yeux et la bouche fermés. Son corps blanc est plaqué contre les carreaux de la douche et notre canon à eau est toujours braqué sur lui.

Quand j'abandonne mon poste pour aller vers elle et l'embrasser, Nancy s'approche, l'œil fureteur.

— Voyons ce que notre petite renarde rusée nous a rapporté, cette semaine. Dis-moi, tu ne m'avais pas dit que ton clochard était beau comme un dieu !

Nancy est, comme toujours, l'incarnation même de la femme chic. A côté d'elle, je me sens toujours attifée comme l'as de pique. Ce qui lui confère cette classe, ce sont ses tenues, bien sûr, mais aussi sa taille — un mètre quatre-vingts — et son poids. Elle doit peser... disons... euh... rien ! Elle porte son ensemble beige Armani qui lui donne une allure folle. Quant à son maquillage, ce n'est pas du bas de gamme, vous pouvez le croire. Et pour la touche finale, elle porte des lunettes C.K. (les lentilles de contact sont d'un démodé...)

Elle me confie d'une voix qui rappelle le ronronnement du chat :

— Il est superbe.

Nancy est une de ces rares Américaines à savoir alterner le ronronnement et la moue avec un parfait naturel.

Les « chérie » et « mon ange » dont elle émaille son discours donnent l'impression qu'elle a passé beaucoup de temps à Londres sur le tournage de *Absolutely Fabulous*. Dans le métier, des tas de gens la trouvent prétentieuse, mais c'est uniquement parce qu'ils la connaissent mal.

Ce que j'aime le plus chez Nancy, c'est sa soif de nouveauté. Par exemple, elle s'est mise à la philo — je ne plaisante pas ! Elle côtoie même un philosophe. Il s'appelle W... Et avouez qu'avoir une lettre en guise de nom, ça a tout de même de la gueule, non ?

W l'appelle chez elle à Hollywood Ouest. Tout ça est très mystérieux, mais un philosophe qui vous appelle chez vous, c'est sans doute la chose la plus cool qu puisse arriver à une femme de nos jours, à L.A.

— Je retire tout ce que j'ai dit, Holly. Petite futée... Pour une découverte, c'est une découverte ! Moi, je dis bravo !

— Ce n'est pas aussi simple...

— Ne sois pas modeste ! Tu as dit que nous avons besoin d'une nouvelle Betty, tu as

foncé et tu l'as trouvé, lui. Tu as sacrément bien réussi ton coup.

Caméra sur l'épaule, elle la dirige vers Léo qui a fini par piquer une tête dans la piscine. Il l'a bien mérité, non ?

— Arrête, Nancy, tu as tout faux, tout ! Léo ne peut pas être la nouvelle Betty, c'est impossible.

J'ai haussé le ton, ce qui me surprend moi-même.

Nancy a l'air inquiète.

— Mais pourquoi ? C'est l'idéal, comme situation. Le *people* et le bas peuple se croisent... la jonction des nantis et des couches populaires.

Tout ce que je sais, c'est que je vais devoir lui ôter cette idée de la tête. Mon visage est en feu et mon estomac fait des nœuds.

— D'ailleurs, nous ne *faisons* pas les hommes...

Et pour lui signifier que la discussion est close, je décide de m'intéresser à la salade que Nancy a rapportée de l'Urht Café, un de nos paradis alimentaires préférés. Je porte à ma bouche une feuille de coriandre et je commence à mâcher.

— Mmm... un délice !

— Jusqu'ici, nous n'avons jamais axé notre émission sur un homme, c'est vrai. Et alors ? Il y a un début à tout.

Nancy remet la caméra sur son trépied et s'assied à côté de moi à l'ombre du parasol. Elle enfourne dans sa bouche quelques pignons et commence à les mordiller.

— Sous une dentition douteuse se cache un corps... et quel corps !

— Mais il n'est même pas circoncis !

Mon Dieu, qu'est-ce qui m'a pris de dire ça ?

Elle balaie l'objection d'un revers de main.

— Une simple formalité... Nous pouvons aussi régler ça.

Je sens la migraine venir. Le soleil est trop chaud, y compris sous le parasol. J'ai l'impression que tout marche au ralenti, même les mouches.

Nancy s'empare d'une feuille de salade.

— Il suffit d'un changement par-ci, d'une mise au point par-là. Mais avoue que le matériau de base est parfait !

— Eh bien, toi, on peut dire que tu as l'art de me surprendre ! Tout à l'heure, à t'entendre, c'était un cannibale.

— J'étais inquiète pour toi, c'est tout. Si tu m'avais expliqué que tu l'avais ramené chez toi pour faire monter l'Audimat, je n'aurais pas fait un tel scandale.

Comme c'est réconfortant d'entendre ça ! Je peux ramener des cannibales chez moi, du moment que ça fait grimper les courbes d'audience !

Remarquez, ça ne me surprend pas. A Hollywood, votre meilleure amie peut très bien vous coller un coup de poignard dans le dos et appeler la police pour lui dire que vous avez une arme cachée sur vous.

— Ecoute, Nancy, tu fais fausse route... Quand j'ai ramené Léo chez moi, je n'avais aucune intention de ce genre. Il m'a récupéré mon sac à main, et je voulais juste...

Mais elle ne m'écoute même pas.

— Quant à ses yeux... ils sont incroyables !

— Verts, presque phosphorescents...

Rien que d'y penser, je défaille. Il faut dire qu'il fait une chaleur pas possible. Je fais un geste vers la caméra.

— J'espère que cette chose n'est pas en train de tourner. Tu sais que je ne suis pas naturelle quand je discute face à une caméra.

Elle fait la moue, toujours avec classe.

— Alors ne discute pas ! Nous avons trouvé le sujet de notre prochaine émission, avoue-le... C'est la fin de tes ennuis. Maintenant, tu peux faire un doigt d'honneur à ce magazine et à tous ses lecteurs.

Ça me rappelle celui que m'a fait le gars à la fourgonnette, ce matin...

— Sérieusement, je ne pense pas que ce soit une bonne idée, pour plusieurs raisons. Ce sont les gens connus qui font grimper l'audience. Si nous prenons un quidam dans la rue, l'émission n'aura pas le même impact. Les gens regardent *Changez de vie* pour voir des stars, pas des clochards. En utilisant Léo, nous allons bouleverser carrément le concept. Nous jouerions sur le même terrain que Jerry Springer.

— Si nous ne faisons rien, nous n'aurons plus de terrain de jeu *du tout*, chérie. Cette saison, les courbes d'audience ont chuté régulièrement, et ce n'est pas ce sondage qui va arranger les choses. Tu perds des parts de marché, et nous avons besoin de prouver que tu es toujours dans la course. Il faut que nous changions de cap pour survivre.

— Ecoute, ce type est un vagabond... C'est toi-même qui l'as dit ! Qui ne manque pas de culot, certes, mais vagabond quand même...

— Tu veux dire qu'il a un beau cul ?

C'est vrai qu'il a un cul de toute beauté.

— Non, ce n'est pas ce que je dis !

— Tu ne comprends pas à quel point mon idée est géniale, chérie. Tu es aveugle, ma parole ! La transformation du bon sauvage en...

Elle fait une pause pour chercher ses mots.

— En quoi ? J'attends...

— Regarde ce que « New Betty » a apporté à l'émission. C'est la seule fois où le *New Yorker* a parlé de nous.

Il y a des moments où Nancy est vraiment impossible ! Non, je retire ce que j'ai dit. Nancy est *toujours* impossible, mais certaines fois, c'est pire que d'autres.

Elle prend un air agacé (sans doute parce que j'ai avalé la dernière feuille de coriandre).

— Je te dis que ce type est notre bouée de sauvetage. Si tu changes sa vie, dis-moi un peu de quoi cette espèce de magazine à la noix aura l'air, lui qui prétend que tu n'es pas en phase avec les vrais gens ? Si Léo n'est pas authentique, on se demande qui peut l'être !

Nous restons un instant silencieuses, regardant Léo se hisser hors de la piscine d'un mouvement de bras puissant. Nancy ne lâche pas le morceau.

— Primo, il est bâti comme un dieu grec. Deuxio, nous sommes à LA., la ville des *bimbos* et des *himbos* (leurs homologues masculins...), la ville de ceux qui veulent voir se réaliser leurs rêves. Et tu ne peux pas nier qu'avec le corps qu'il a, la silhouette qu'il a, il peut faire tout ce qu'il veut. Il nous suffit de le relooker.

- Nancy ! Il est incapable de construire une phrase sans un mot grossier. Il ne pourra jamais passer à l'antenne.

- Tu oublies que dans cette ville, un type qui a un accent peut faire ce qu'il veut...

- Peut-être, mais à condition de ne pas avoir les dents de travers. Les mannequins, les acteurs, les écrivains et j'en passe, tous te le diront.

- Je l'emmènerai chez mon dentiste.

- Nancy, c'est un sans-le-sou, et pire encore, c'est un homme. Et nous étions d'accord pour ne jamais prendre d'hommes dans notre émission... pas même les célébrités. Les hommes ne changent pas... jamais.

- Holly ! Tu ne parles pas sérieusement, j'espère...

J'insiste.

- Mais si ! Peux-tu me dire combien d'hommes ont jamais accepté de changer de look, quelles que soient leur façon de faire et leur profession ? Il n'y a pas d'équivalent masculin de Madonna, réfléchis bien à ça.

Nancy enlève ses lunettes et me regarde droit dans les yeux.

- C'est pour ça que l'idée est géniale. Nous, nous allons le métamorphoser... Si quelqu'un peut le faire, c'est bien nous. Et ce sera *lui* l'exception à la règle ! Nous serons les premières à réussir le coup. Et quand ça se saura, les medias seront à nos pieds. Je t'en supplie, Holly, penses-y !

— Non !

Pourtant, je sais qu'elle a raison. La matière première est bien là. Léo est magnifique, même s'il est un peu rustique. Si nous parvenons à le transformer et à changer sa vie, nous tiendrons un fameux scoop...

Malgré tout, l'idée continue à me gêner.

— De toute façon, il ne sera jamais d'accord pour le faire...

Là, je ne suis pas très sûre de ce que j'avance.

— Pourquoi ne pas lui demander son avis ?

— Il dira non. Il a sa vie, ses engagements. Il partage une maison dans un quartier sympa, il a des amis, un collègue de travail qui dépend de lui.

J'essaie de me raccrocher à quelque chose... Pas facile.

— Imagine qu'il soit d'accord.

— Attends ! Tu veux qu'on transforme un traîne-savate en fausse star ? Tu es naïve, Nancy. Léo est un tapeur professionnel... et je parie qu'il a moins d'éducation que mon jardinier.

— Tu disais qu'il partageait un appart et qu'il avait un boulot...

— Faire la manche, c'est aussi un boulot, non ?

— En plus, c'est un excellent nageur.

Au même moment, l'ombre de Léo plane sur nous.

— Voilà donc ce que vous pensez de moi...

Nous levons la tête, affreusement gênées. Léo est debout derrière nous, une serviette nouée autour des reins et une autre sur la tête. Avec son piercing qui brille au soleil, on dirait un roi.

— Dans ce cas, je prends mes affaires et je me tire.

Puis il tourne le dos à nos excuses et s'éloigne vers le cabanon.

Nancy me flanque un violent coup de coude dans les côtes. Elle insiste pour que je l'invite à rester et que je lui demande d'excuser notre odieux comportement.

— Je te préviens, si tu ne le fais pas, tu apportes la preuve que dix mille femmes savent de quoi elles parlent...

— Ne sois pas ridicule. Il ne peut pas rester *ici* ! Il n'y a pas si longtemps, tu me demandais de le fouiller pour voir s'il était armé ou s'il trimballait de la drogue !

— Tu as bien un divan dans le cabanon de la piscine, non ? Il peut très bien dormir là,

comme ça, il ne t'encombrera pas.

Et comme si c'était déjà une affaire réglée, elle fonce vers le cabanon où Léo doit être en train de se rhabiller.

Ils restent une dizaine de minutes ensemble, et j'ignore ce qu'elle peut bien lui dire. Toujours est-il que lorsqu'il ressort, il porte le maillot de bain Versace de Ted. En redescendant vers moi, Nancy et lui sont tout sourires. Allez savoir pourquoi, je me sens tout à coup d'humeur jalouse.

Léo m'annonce qu'il resterait bien quelques semaines. Lorsque je lui souris en lui faisant savoir que je me réjouis de sa décision, il me passe la main dans les cheveux. Personne ne m'a jamais ébouriffé les cheveux de cette façon ! J'ai l'impression d'être redevenue une gamine avec des taches de rousseur sur le nez. Nous nous dévisageons en souriant bêtement.

Nancy conclut en ronronnant d'un air satisfait :

— Bon, voilà qui est réglé. Léo peut dormir dans le cabanon et nous lui procurerons de nouveaux vêtements.

Plus tard, pendant qu'il se change en piquant des fringues dans l'ex-garde-robe de Ted, je me retrouve dans la cuisine avec Nancy. Je lui dis que son idée me paraît toujours aussi insensée.

— Très bien, prenons le pari.

Nancy tient en l'air sa bouteille d'eau d'Evian vide, signe qu'elle en veut une autre.

— Je te parie qu'on verra une pub de Léo dans les abribus d'ici un mois. Si tu perds, ta Ford Explorer est à moi.

— Et si je gagne ? J'aurai quoi ?

— La satisfaction d'avoir raison.

— Sérieusement, que lui as-tu dit tout à l'heure pour l'inciter à rester ?

Je me dirige vers le frigo pour prendre deux minibouteilles d'Evian.

— Qu'il te plaisait, bien sûr.

Et elle me lance un clin d'œil. J'en laisse tomber une des bouteilles !

— Tu lui as dit *quoi* ?

La bouteille rebondit dans la pièce, éclaboussant tout le plancher au passage. Voilà ce qu'on doit ressentir en voyant sa vie défiler à toute vitesse devant soi.

Nancy est sûrement en train de me taquiner, mais ça ne m'empêche pas d'être rouge de honte. Sans doute un épisode de mon passé qui resurgit. Je me revois dans les vestiaires de l'école, quand nous nous lançions des vanes à propos des garçons qui nous plaisaient.

— Holly est amoureuse de M. Wainwright !

C'était un professeur stagiaire. Mon premier béguin pour un prof. Je croyais avoir réussi à cacher mes sentiments pour lui... Quand on a découvert le pot aux roses, je ne savais plus où me mettre.

Je ramasse la bouteille. Un filet d'eau coule sur mon T-shirt.

— Je suppose que tu plaisantes ?

Elle joue les innocentes.

— A quel sujet ?

— Tu n'as quand même pas dit à Léo qu'il me plaisait !

— Mais... pourquoi cette question ? Ce n'est pas le cas ?

— Moi ? Mais tu es folle ! Tu crois vraiment que je suis amoureuse de lui ?

Elle hausse les épaules, comme si ça n'avait pas d'importance.

— Si tu veux savoir, moi je le trouve très à mon goût !

Léo entre dans la cuisine et nous regarde à tour de rôle.

— De quoi parlez-vous ?

— Oh, rien... juste, euh... un truc entre filles.

Je me demande ce qu'il a entendu de notre conversation.

Il pointe mon T-shirt du doigt.

— Votre haut est mouillé.

Il aurait pu ajouter : « Et vos tétons redressent la tête ! » (même s'il ne le dit pas, je l'entends penser d'ici). Et pendant un dixième de seconde, l'idée que Léo puisse penser à mes seins me fait chavirer.

8

Léo

« Je me souviens avoir entendu un acteur britannique déclarer à la télé que Hollywood était pleine d'abrutis et que l'art de la conversation y était mort, contrairement à ce qui se passe à Londres. Je me demande quel genre de conversation nous avons, d'après lui, dans notre logement social d'Islington ! »

Lorsque nous étions ados, à Islington, et que nous partagions une clope devant les

toilettes au cours des inévitables séances de debriefing post-rupture, seules deux choses comptaient : 1) Est-ce que tu as pris ton pied ? et 2) Ça s'est passé où ?

Deux questions qui résumaient nos prouesses sexuelles, du moins dans l'imagination de mes copains ados aux mains moites. Quand la réponse à la première question était négative, on ne vous posait pas la seconde : la fille était officiellement taxée de sous-merde et vous de *loser*...

La seconde question n'était donc plus essentielle. Mais être obligé de répondre non à la première question, c'était la honte ! Les copains vous jetaient leur cigarette à la figure, voire pire... Ils jugeaient parfois inutile de perdre leur temps avec vous et préféraient s'en aller, écoeurés.

Alors moi, je répondais toujours « A votre avis ? », ce que mes potes prenaient tous pour un oui. Au sens strict du terme, ce n'était pas un mensonge, disons une interprétation douteuse...

A mes propres yeux, ce n'était pas un mensonge non plus. Du moment que j'avais une érection quand je sortais avec une fille, j'avais l'impression « d'avoir pris mon pied », car après, je fantasmais toujours sur la façon dont ça arriverait un jour, peu importe avec qui.

Donc, si je ne prenais pas véritablement « mon pied » — sous-entendu avec pénétration —, l'essentiel pour moi lorsque je sortais avec une fille, c'était d'avoir une érection. Si j'en avais une, je pouvais répondre oui à la première question la conscience tranquille et passer à la seconde. Or, regardons les choses en face : à quinze ans, j'avais *toujours* une érection.

A la seconde question — à savoir « où ? » — je suis à même de répondre en mon âme et conscience en ce qui concerne Holly. Ça s'est passé sous la douche près de sa piscine, pendant qu'elle m'arrosait avec le jet d'eau. Malheureusement, Joseph tenait le tuyau avec elle... mais j'évite de penser à cet aspect des choses. D'ailleurs, s'il m'arrive plus tard de fantasmer sur cet épisode en bâtissant tout un scénario, je m'arrangerai pour que le personnage de Joseph disparaisse.

Pourquoi cette seconde question était-elle essentielle ? Parce que c'était la réponse à cette question qui pouvait faire de vous un héros ! A Islington, dénicher de nouveaux coins pour faire l'amour n'était pas une mince affaire.

Nous cherchions tous des endroits nouveaux et un peu exotiques qui puissent imposer le respect aux autres. Les abribus, les petits chemins, les cours d'école, les cafés, tout ça était beaucoup trop facile ! En plus, les chauffeurs de bus devenaient enragés si vous essayiez dans *leur* bus, idem pour les patrons de bistrots. C'est pourquoi la plupart du temps, il ne nous restait plus que des chemins peu dignes de nos étreintes furtives.

Une fois, ça m'est arrivé dans les toilettes des filles du White Horse, ce qui a longtemps impressionné mes copains avant que Lee Hubbard n'ose le faire avec sa nana... dans le bureau du proviseur. Et en plus, sur sa table ! Alors là, total respect ! Le choix de l'endroit était censé en dire long sur notre ingéniosité d'adulte en matière de sexe.

Plus tard, nous nous sommes bien sûr posé d'autres questions : 3) Vous l'avez fait comment ? (entendez par là, dans quelle position ?) et 4) Combien de fois ? Naturellement, nous en rajoutions comme des malades sur cette dernière question. Une fois, ce n'était jamais assez.

Pour en revenir à Holly, il m'a fallu un sacré bout de temps avant que mon érection ne disparaisse. J'ai même plongé dans la piscine en comptant sur les vertus apaisantes de l'eau... Le temps que je sorte du bassin, Holly n'était plus seule. Une femme plus âgée et dans l'ensemble mieux fichue que Holly. Attention ! Par « mieux fichue », je veux dire « mieux fabriquée ». On dirait un robot bien huilé monté en usine !

En m'approchant des deux femmes, je me suis dit que c'en était fini de mes fantasmes d'escapade avec des gens connus dans les hauteurs de Hollywood... Cette fille est probablement le mentor de Holly. Elle donne l'impression de pouvoir se sortir de n'importe quelle situation, en force s'il le faut. A moins qu'elle ne soit le chauffeur chargé de me ramener à la réalité, c'est-à-dire à me remettre dans la peau d'un squatter de canapé sans aucun intérêt.

Elles ne m'ont pas entendu approcher, mais moi, je me suis rendu compte qu'elles parlaient de moi. Ce que j'ai entendu n'était pas très sympa, elles ont d'ailleurs cessé de parler quand elles ont pris conscience que j'étais là. La femme-robot s'est tournée vers moi en miaulant. Plus exactement, elle m'a dit quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Ça ressemblait à un long feulement...

Moi, je ne quittais pas Holly des yeux. Elle aussi avait l'air secoué, mais c'était plus intériorisé. J'ai déjà vu ce genre de regard chez une femme, pour moi, ça signifiait que je pouvais en obtenir quelque chose. Quand j'étais gosse, chaque fois que je surprénais ma mère et tante Lucy en train de parler de moi, j'avais toujours la même stratégie : je m'arrangeais pour avoir les yeux pleins de larmes et je quittais la pièce en courant.

Tante Lucy sortait alors un couplet à ma mère du genre « Bravo, Jean ! Tu peux être fière de toi », et l'une ou l'autre se lançait à ma poursuite pour présenter ses excuses et me promettre d'acheter le jouet de mes rêves, ou de m'emmener là où je voulais. J'avoue que, sur le principe, cette stratégie n'était pas très morale, mais c'était bien mieux que de passer mon temps à ruminer sur toutes les méchancetés que j'avais entendu dire sur mon dos.

J'ai donc appliqué la même stratégie avec Holly et son robot. J'ai fait en sorte d'avoir des larmes plein les yeux, histoire de montrer à quel point elles m'avaient blessé, puis je suis redescendu en direction du cabanon. Mon seul regret, c'était d'avoir mis ce ridicule maillot de bain. J'avais vraiment l'air d'un homo.

C'est le robot qui m'a suivi. Ce n'est pas précisément celle que je voulais, mais finalement tout s'est bien passé. J'ai eu ce que je voulais...

Elle a commencé par me dire que j'avais un corps superbe et par insister sur ma conduite héroïque avec Holly. Puis elle m'a demandé de rester dans le cabanon pour leur donner l'occasion de me prouver leur reconnaissance. Elle m'a vaguement parlé de me relooker, et j'ai répondu que ce serait un gros sacrifice pour moi, mais que j'étais prêt à envisager de le faire dans l'intérêt de chacun.

Elle m'a supplié.

J'ai fait la moue.

Elle m'a supplié de nouveau, et nous avons fini par conclure un marché. Nancy m'a dit que Holly serait ravie (« Qui sait ce qui pourrait arriver ? »), toujours en miaulant. C'est fou ce qu'elle miaule bien, le genre Cat Woman, vous voyez ?

Alors je me suis dit : adieu le squat du canapé dans le salon, bonjour Hollywood ! Avec un cabanon et un futon pour moi tout seul !

Il n'y avait pourtant pas que des bonnes nouvelles. Je me souviens qu'à un certain stade des négociations, il a été décidé que je serais la prochaine victime dans la nouvelle saison de *Changez de Vie*. Vous savez, cette émission à la noix qui fait revivre des vieilles actrices qu'on croyait mortes. Je suis à peu près sûr de l'avoir regardée une fois avec Kev et la Turbine. Même si ce n'était pas ça, c'était un truc du même style.

Apparemment, la chaîne en a marre du concept actuel de l'émission, et c'est ici que j'interviens. D'après Nancy, ma présence dans l'émission apporterait un peu de piquant. Ça fait bizarre de passer pour un bouquet d'épices...

Nancy a alors recommencé à miauler comme si elle me proposait une fellation.

— Vous nous rendriez un grand service...

Elle n'arrêtait pas de me reluquer et j'en avais ma claque, d'autant que je voulais rejoindre Holly. Alors j'ai accepté.

— O.K., d'accord. Tout ce que vous voudrez. C'est cool.

J'ai immédiatement eu la sensation que j'allais regretter amèrement ce oui. Mais pas sur-le-champ, car lorsque je suis entré dans la cuisine un instant plus tard, Holly m'a souri. Un sourire très prometteur, bien au-delà d'une simple coupe de cheveux ou d'un nouveau jean.

Elle avait enfilé un T-shirt sur le haut de son bikini, et elle avait dû se renverser de l'eau dessus. Ça m'a rassuré de voir que cette fille était capable de renverser quelque chose sur elle comme tout un chacun. Du coup, je l'ai trouvée plus craquante que jamais.

Mais quand elles m'ont parlé de l'émission, j'ai commencé à avoir les boules. Quand elles parlent de me transformer, j'ai l'impression qu'il ne s'agit pas seulement de relookage, de changer de jean ou de coupe de cheveux. Le problème avec les Américains, c'est qu'ils ne connaissent pas la demi-mesure. Pour eux, c'est tout ou rien.

En parlant de me métamorphoser, Holly et Nancy ont utilisé des formules sibyllines : « nouvelle architecture dentaire..., redressement de la colonne vertébrale... repositionnement du discours. »

Tout ça prenait une tournure inquiétante. Alors je leur ai dit d'un air pénétré :

— Les mecs comme moi — des mecs normaux d'une vingtaine d'années qui habitent à Islington — ne peuvent pas vivre dans un cabanon de Hollywood Hills comme des types entretenus. Et encore moins se laisser déguiser par des stylistes branchés.

Elles m'ont répondu en chœur.

— Vous verrez, vous allez adorer.

Moi, je savais que non. Elles ont eu beau feuilleter quelques magazines pour me montrer ce qu'elles concoctaient pour moi, on ne peut pas dire que j'aie été très impressionné...

Holly a brandi une photo de deux types debout près d'une Porsche, avec des coupes de cheveux de branleurs, des poses de milliardaires et un net penchant pour les chaussures à pompons. Le genre de mecs auxquels j'ai plutôt envie de filer un direct, mais que je n'ai pas la moindre envie de copier.

— Regardez ! Vous pourriez leur ressembler !

— Seulement si vous me retirez mon lobe frontal...

Après ça, elles m'ont emmené au spa de Sunset Boulevard. J'ai été passé à la vapeur, frotté et massé... Pas un seul centimètre carré de peau n'a été épargné ! Ça ne m'a pas trop déplu, mais j'ai nettement préféré les verres de tequila auxquels j'ai eu droit après.

Nancy a eu alors l'idée géniale de jouer au jeu de la Vérité. J'ai toujours choisi le défi, et elles, la vérité. D'une certaine façon, ça résume bien la guerre des sexes. Les femmes veulent toujours la vérité, mais les hommes préfèrent le risque.

En plus, ce jeu tourne toujours autour du sexe, c'est connu. Les verres de tequila aussi, d'ailleurs...

Voilà pourquoi, verre après verre, les filles ont commencé à me dévoiler leurs petits secrets.

Et voilà pourquoi nous nous retrouvons assis dans le salon de Holly — à peine plus petit qu'une cathédrale. C'est la fin de l'après-midi, et nous apercevons Tinseltown à travers les immenses baies vitrées. On dirait un lieu magique tout droit sorti d'un conte de fées, avec ses palmiers et ses buildings géants qui émergent au-dessus de l'épais brouillard qui

enveloppe la ville. C'est le décor le plus étrange et excitant que j'aie jamais vu et je suis là, étendu sur un canapé blanc, dans les fringues d'un certain Ted, tandis que deux superbes nanas me mettent au défi d'enlever un à un les trois piercings que j'ai sur le corps : en haut de l'oreille, sur le sourcil, et sur le téton.

Ce n'est peut-être pas de la baise au sens strict du terme, mais c'est quand même très érotique... Et ça prend une excellente tournure quand je demande à Holly de me donner un coup de main pour le piercing du téton. L'espace d'un instant, je crains d'avoir atteint le summum des plaisirs de ce bas monde... J'ai peur que tout me semble désormais fade et bien triste comparé à ce qui se passe dans cette pièce, sur ce canapé.

J'imagine que je devrais avoir une pensée pour Kev, me demander comment va ma mère, voire réfléchir au problème de la faim dans le monde. Mais non... Ma vie, au moment où je vous parle, n'a absolument rien à voir avec ma vie de ce matin. Et une partie de moi-même — sans doute pas la plus noble — me susurre à l'oreille que si jamais je prends le temps de penser à la *vraie vie*, cette nouvelle vie de rêve va disparaître...

Entre Nancy et Holly, les discussions vont bon train. Elles sautent d'un sujet à l'autre à une vitesse surprenante, et ce qu'elles disent ne manque pas d'intérêt. Chaque fois qu'elles abordent un nouveau thème, je me fais l'effet d'être le dernier des crétins. Je me souviens avoir entendu un acteur britannique déclarer à la télé que Hollywood était pleine d'abrutis et que l'art de la conversation y était mort, contrairement à ce qui se passe à Londres. Je me demande quel genre de conversation nous avons, d'après lui, dans notre immeuble d'Islington !

J'avale un nouveau verre de tequila et j'écoute Holly décrire avec force détails toutes les positions qu'elle a déjà testées pour faire l'amour. C'est dingue ce que les femmes peuvent être honnêtes concernant leurs rapports avec les hommes ! Au bout de cinq verres, je connais les raisons qui ont poussé Holly à sortir avec chacun de ses ex... D'après ce que j'ai cru comprendre, ils la traitaient tous comme de la merde. Surtout Ted.

Comme je lui pose des questions, elle me donne quelques explications.

— Il était gentil avec moi. Tout le monde disait que nous formions un supercouple.

Bon, alors tout va bien, non ?

— Vous m'avez pourtant dit qu'il avait vendu à la presse des trucs sur vous...

Elle a l'air surprise de ma réaction. Mais je suis certain que la plupart des mecs auraient un problème avec sa façon de raisonner.

Le seul point noir de la soirée, c'est que Nancy n'arrête pas de me tripoter. Le style ni vu ni connu. A un moment donné, elle s'empare de mon menton en disant à Holly qu'elle trouve mes lèvres faites pour le baiser. Sur le moment, en sentant ses lèvres si proches des miennes, je trouve son compliment vaguement menaçant... Mais compte tenu de ce que je suis, et du lieu où je me trouve, j'estime qu'il m'est difficile d'objecter quoi que ce soit. Et tel que vous me voyez, j'essaie toujours de me faire une opinion sur Nancy la Féline...

Lorsque la nuit tombe et que les lumières commencent à scintiller, on dirait que les hauteurs de la ville ont été saupoudrées de poudre magique. Je commence à avoir faim, mais je ne voudrais pas jouer les trouble-fête. Je persiste à croire que si je me pinçais, il y aurait de fortes chances pour que je me retrouve allongé sur le canapé près de la Turbine.

Holly m'a l'air particulièrement excitée. Elle est partie chercher des pashminas pour elle et Nancy. Comme elle est craquante, enveloppée dans ce châle ! Dehors, il ne fait pas froid, mais comme elles ont mis l'air conditionné à fond, on se croirait au pôle Nord ! Recroquevillée sur ce grand canapé blanc, Holly a l'air d'une gamine qui risque de tomber entre les coussins pour disparaître à jamais. Elle a l'air tellement vulnérable que je me mettrais volontiers sur les rangs pour la protéger. Mais je suis tiré de mes pensées par la sonnerie du portable de Nancy.

Elle vérifie la provenance de l'appel et murmure.

— C'est Larry.

Holly se cache la tête sous un coussin.

— Je n'ai pas envie de lui parler.

Nancy se concentre sur les propos de son correspondant, et son front se plisse. Elle donne quelques brèves réponses, et je vois que Holly ne peut s'empêcher d'écouter car, toujours cachée sous son coussin, elle lorgne en direction de Nancy. J'ai beau ne rien connaître aux agissements de leur monde, je suis quand même capable de deviner que ce Larry n'est pas porteur de bonnes nouvelles.

— Je sais qu'elle est allée trouver l'*Enquirer* pour leur dire que Holly l'a manipulée à propos de ses troubles de l'alimentation quand elle était petite, mais alors là, dans le genre coup de poignard dans le dos, on atteint des sommets ! Et on appelle ça un être humain...

Je n'y comprends rien.

Nancy n'arrête pas de répéter « Vous êtes sûr ? », entrecoupés de « Ça, alors ! » et de « Oh, non ! ». Puis elle finit par dire :

— Larry, si ça arrive, nous sommes finis...

Holly ne peut en supporter davantage. Elle tente d'empoigner le téléphone en demandant ce qu'il y a.

Nancy s'interrompt.

— Une seconde, Larry.

Elle se tourne vers Holly.

— Il a essayé toute la journée de te joindre ! C'est Catherine... ta mère.

Je vois le regard terrorisé de Holly avant qu'elle parvienne à demander ce qui se passe.

Que puis-je faire ? Mon esprit se met à échafauder des hypothèses sur ce qui a bien pu arriver à sa mère. Elle a peut-être été tuée dans un accident d'avion ? Ou alors, elle est morte des suites d'un cancer ? Je me vois déjà courir vers Holly pour la prendre dans mes bras.

J'irai avec elle à l'hôpital. C'est décidé.

Je parlerai au médecin en son nom.

J'irai lui chercher un café à la machine à café de l'hôpital.

Je la tiendrai dans mes bras quand on lui apprendra l'horrible nouvelle de la mort de sa mère.

Je la réconforterai devant la tombe.

Je sais, c'est affligeant, mais je commence à avoir hâte d'apprendre qu'il est arrivé quelque chose de terrible à sa mère...

Lorsque Nancy lâche : « Maintenant, elle s'en prend aux programmes nationaux ! », j'ai l'impression d'entendre que la mère de Holly est « devenue folle » et non pas « elle a fait un arrêt cardiaque »... Pas de chance !

Holly murmure d'une voix blanche :

— Oh, mon Dieu !

Elle devient verte et accuse le coup, mais elle n'a pas l'air surpris.

— Larry, je peux vous rappeler ?

Nancy s'assied près de Holly et lui prend la main. Holly est d'une pâleur... Elle s'écroule au fond du canapé, le visage figé, comme en transe.

— Alors ça recommence..., c'est ça ?

Nancy se lance dans un tas d'explications sur les tenants et les aboutissants du petit manège de sa mère, et des implications sur sa carrière. Plus elle parle, plus Holly se recroqueville. Elle disparaît presque derrière les coussins. Nancy insiste sur la stratégie de maîtrise de la situation mise en œuvre par Larry. Je suis assis juste en face et je vois Holly se ratatiner.

C'est ce que fait ma mère quand elle est en colère. C'est qu'il faut faire gaffe, quand elle pique une crise ! Elle est capable de renverser des gens trois fois plus gros qu'elle !

— Pourquoi me fait-elle ça ? C'est exactement comme la fois où...

Nancy lui coupe la parole.

— Désolée, chérie, mais c'est pire. L'interview ne sert qu'à inciter les gens à regarder son émission.

Holly la regarde comme si elle venait de lui flanquer une gifle.

— Quelle émission ?

— ABC vient de proposer à ta mère d'avoir sa propre émission. Un genre de truc à la Jerry Springer, pour les femmes entre deux âges. La première sera diffusée à l'antenne dans le même créneau horaire que la prochaine saison de *Changez de Vie*. Le thème sera : les reines de Hollywood et l'impact de leur carrière sur leur famille. Bon, j'ai besoin d'une cigarette.

— Tu plaisantes ou quoi ?

Nancy se lève, les mains autour de la poitrine et regarde par la fenêtre.

— Non, malheureusement. Et le slogan, c'est : « Catherine Klein s'attaque aux enfants gâtés de l'Amérique. »

Je sens Holly au bord des larmes.

Planté là comme un figurant dans un feuilleton à l'eau de rose, je lance bêtement :

— En plus, elle ne s'appelle même pas Klein, mais O'Reilly !

Je suis interrompu dans le flot de mes idées noires par Nancy qui me dit en enroulant une mèche de mes cheveux autour de ses doigts :

— Nous avons plus besoin que jamais de notre chevalier à l'armure scintillante. Lui seul peut nous sauver.

Holly tourne la tête vers moi, mais j'ignore ce que ce regard signifie. Il est à mi-chemin entre le regard insistant et le simple coup d'œil. Puis elle quitte la pièce. Nancy regarde sa protégée en soupirant.

— Pauvre Holly !

Puis elle part la rejoindre quelques secondes plus tard.

J'attends, seul, avec la bouteille de tequila à moitié vide, dans la pièce sombre et glaciale. J'essaie de rester éveillé, mais en vain. Mes prouesses de la journée commencent à avoir raison de moi, sans oublier la tequila qui me gratifie d'une gueule de bois prématurée...

Comme aucune des deux femmes n'est revenue au bout d'une heure, je décide d'aller voir au cabanon si j'y suis. Malheureusement, j'ignore totalement où se trouve le tableau de commande de la lumière extérieure. Je descends donc tant bien que mal la pente en me repérant aux petites lampes qui éclairent la piscine. Une fois dans le cabanon, je sonde les murs à tâtons pour trouver un interrupteur, mais la chance n'est pas avec moi. Je finis par ramper vers le futon sur lequel je m'écroule, complètement épuisé.

Il n'y a ni couvertures ni oreillers, mais je suis tellement crevé que je m'endors sans même ôter mes vêtements. Enfin, quand je dis « mes vêtements », c'est une façon de parler. Ils appartiennent à l'ex de Holly, ce Ted... Et pour une raison obscure que je ne

comprends pas, ça me procure un sentiment de satisfaction. Je tombe presque aussitôt dans un profond sommeil.

J'ignore combien de temps après, je suis réveillé par la présence de quelqu'un d'autre dans la pièce. Mes yeux scrutent l'obscurité, le corps prêt à bondir.

J'entends alors une voix minuscule, à peine audible.

— Léo... vous êtes réveillé ?

Je fais des efforts surhumains pour me rappeler où je suis.

— Je vous ai apporté des draps et des couvertures.

Je m'assieds, et mes yeux essaient de s'habituer à l'obscurité. Je ne reconnais rien de ce qui m'entoure.

— Merci. Mais ce n'était pas la peine...

Une lueur filtre à travers les volets de bois, venant de la piscine. Elle me suffit à entrevoir une silhouette de femme debout au pied du futon. J'attends que mes yeux se soient adaptés à l'environnement avant de parler. Pendant un instant, j'ai l'impression d'entendre son cœur battre, mais je m'aperçois qu'il s'agit du mien. Et si je lui demandais d'allumer la lumière ? Mais elle s'assoit alors au bord du futon, et je me dis qu'il vaut mieux ne pas m'imposer. Je m'assieds donc près d'elle, ne sachant que faire et que dire. Je ne comprends pas ce qu'elle attend de moi.

Je finis par demander :

— Ça va ?

Elle me chuchote.

— Oui.

J'aimerais lui demander pourquoi nous nous croyons obligés de chuchoter, mais il y a tellement de choses que je ne comprends pas dans son monde à elle... Pourquoi ses petits amis partent-ils sans leurs fringues ? Pourquoi vendent-ils des secrets sur elle à la presse ? Pourquoi laisse-t-elle les autres lui dire ce qu'elle doit faire avec tout l'argent qu'elle gagne ? Et surtout, pourquoi sa mère fait-elle tout pour lui gâcher la vie ?

Je répons à voix basse, moi aussi :

— Vous êtes sûre ? A votre voix, on dirait que vous êtes en colère.

— Un peu.

Pour la première fois, je sens son odeur, une odeur de citron fraîchement coupé. Je m'en imprègne, et je sais désormais que jamais je ne m'en laisserai. Car ce n'est pas un simple parfum. C'est aussi son odeur à elle.

— Désolé pour... enfin, pour ce qui s'est passé chez vous, ce soir. Cette histoire à propos de votre mère.

Je me sens tellement maladroit... Il faut dire que je suis si fatigué que j'ai du mal à me contrôler. J'ai la sensation d'être happé par l'obscurité et le silence. Et puis mon visage me fait de nouveau souffrir. Je voudrais reprendre ma position fœtale et me rendormir,

seulement voilà, je sens que Holly attend de moi autre chose... Et j'ai envie de lui donner cette autre chose, quelle qu'elle soit.

— Est-ce que votre mère... c'est-à-dire... A-t-elle déjà fait des trucs de ce genre ?

Holly émet une sorte de grognement, ou un de ces rires forcés que j'ai déjà entendus lorsque nous parlions de Ted. Un rire qui semble implorer avant de retomber et de s'éteindre.

J'attends patiemment qu'elle me parle. Je mets un certain temps à me rendre compte qu'elle est en train de pleurer. C'est le genre de fille à pleurer en silence, c'est à peine si on le remarque, on l'entend juste reprendre son souffle, en sourdine.

Moi quand j'étais gosse et que je pleurais, ma mère ne me demandait jamais ce qui n'allait pas. Elle ne m'a jamais dit des trucs débiles du genre : « Ça ne va pas, mon cœur ? ».

C'était sans doute une bonne stratégie de sa part, car je n'étais jamais absolument sûr des raisons qui me poussaient à pleurer. Et même quand je l'étais, je n'aurais sans doute pas souhaité en parler. Lorsque vous pleurez, et qu'on vous demande pourquoi, vous ressentez cette inquiétude comme une pression supplémentaire. Et quand on devient grand, ça reste vrai : expliquer aux gens pourquoi vous pleurez ne vous aide pas, sauf si vous êtes plus apte à donner des réponses satisfaisantes.

Quand je pleurais, ma mère se contentait de me prendre dans ses bras et de me demander un câlin. Comme si c'était *elle* qui avait du chagrin et qui avait besoin d'aide. Alors j'essuyais mes larmes, je faisais un câlin à ma mère et elle me pressait très fort contre elle, comme si elle avait vraiment besoin de moi.

Faire un câlin à ma mère quand j'étais triste me donnait l'impression d'appartenir à quelque chose de bien plus fort que les raisons de ce gros chagrin. Que je perde des billes, que je me fasse casser la gueule sur le terrain de jeux par un gosse qui me piquait mon

déjeuner, ou que je récolte une mauvaise note en orthographe, c'était toujours le même cérémonial. Parfois, je disais même : « Ça va aller, maman », en oubliant totalement que c'était moi qui venais de chouiner.

Au lieu de demander à Holly pourquoi elle pleure, ou de lui dire un truc sans intérêt, je lui demande si elle veut bien me prendre dans ses bras. Pas besoin d'insister lourdement. Aussitôt, elle s'accroche à mon cou comme si j'étais une bouée de sauvetage. J'ai presque l'impression qu'elle va m'étouffer. Mais comme je n'ai pas envie de l'éloigner de moi, je me contente de respirer par à coups comme le font les *junkies* au cinéma.

Je réponds à son élan par une caresse tandis qu'elle sanglote dans mon cou, et bien que je sois au bord de l'apoplexie, je me sens le plus heureux des hommes. Et quand elle m'embrasse, alors là...

Voilà, c'est le moment et le lieu où nous nous aimons pour la première fois. Sous les lumières bleutées de la piscine, nous nous embrassons passionnément — un baiser interminable — et nous passons des heures à explorer nos corps. Ce sont sans doute les plus longs préliminaires de toute l'histoire de l'humanité.

Je me sens un autre homme, amoureux fou, sauf lorsqu'elle a le malheur de m'appeler Ted. Je ne vais tout de même pas en faire une maladie...

Enfin, pas encore.

9

Holly

« Un moment donné, alors que je lui faisais une fellation, je me suis dit que les

magazines se régalerait de toute cette histoire. Puis je me suis souvenue qu'il est incroyablement futile de penser à des sondages quand on est en pleine action... »

A l'aube, je décide de quitter furtivement le cabanon, comme j'ai déjà quitté une centaine de fois (un peu moins, peut-être) l'appartement, la villa, la maison, la chambre d'hôtel ou la résidence d'autres types avant lui.

En fait, ce n'est pas vrai... Ce n'est pas le cabanon de Léo puisque c'est *le mien*. Quant à Léo, c'est un minus, un mec que j'ai rencontré quand il faisait la manche, et j'ai juste couché avec lui parce que j'avais une fringale d'amour, comme dans 9 semaines 1/2.

Jamais je n'ai fait l'amour comme ça. Toute la nuit, et sans aucune inhibition.

Un moment donné, alors que je lui faisais une fellation, je me suis dit que les magazines se régalerait de toute cette histoire. Puis je me suis souvenue qu'il est incroyablement futile de penser à des sondages quand on est en pleine action...

Pas de problème concernant le sexe, donc. Ça ne me pose pas de cas de conscience insurmontable. Il n'en est pas de même pour la conversation que nous avons eue ensuite...

Il m'a chuchoté à l'oreille :

— Parle-moi.

Alors je l'ai fait. Je lui ai dit des tas de choses honteuses, d'autres beaucoup moins, des choses que je n'ai jamais racontées à qui que ce soit, pas même à mon psy. Et nous nous sommes endormis dans un enchevêtrement de bras et de jambes, de cheveux, de lèvres, de battements de cœur et de secrets...

Ce n'est que lorsque la lumière crue du jour s'infiltré à travers les volets de bois que je comprends quelle terrible erreur je viens de commettre. Je viens de m'envoyer en l'air avec un vagabond et de lui raconter ma vie. Et j'ai beau incomber la faute de cet instant d'égarément à ma mère, à la tequila et aux yeux de Léo, je sais très bien que la principale responsable, c'est moi.

Je me détache de son corps et je m'enveloppe dans un des draps qui s'est retrouvé par terre pendant notre joute amoureuse, et je quitte la pièce sur la pointe des pieds. Je pique un sprint pour traverser la pelouse, rouge de honte, terrifiée à l'idée que Joseph ou Maria puisse me voir.

Mais qu'est-ce que j'ai fait ! Et maintenant, je fais quoi ? Je n'arrive même pas à croire que j'ai pu me laisser aller à ce point... Et en plus, c'est moi qui ai pris l'initiative ! Heureusement que Maria n'est pas encore debout. Je me glisse dans ma chambre comme une voleuse et je prends une douche. Mon prof de yoga va débarquer dans une heure et demie, et je fais tellement d'exercices de respiration que je frôle l'hyperventilation.

Ça me rappelle la scène de la veille. Je revois Léo se ruer sur moi, armé de son paquet de céréales déchiré... Mais cette image ne me fait même pas sourire. J'ai perdu mon sens de l'humour car je crève de peur. Je me suis bien fait avoir, dans tous les sens du terme. Que faire ?

Je sais précisément ce que je vais faire. Il faut que Léo s'en aille, c'est aussi simple que ça. Je vais lui donner de l'argent, peu importe la somme. Je le renvoie à Londres, là où il ne posera pas de problème. J'en parlerai avec Jane ou Abby, ou alors Sienna ou Cameron ou Sloane... voire à toutes mes assistantes en même temps. Et elles en parleront à un autre de ces types que je paye pour veiller sur moi (et dont je n'ai pas besoin de connaître le nom). Puis ils régleront le problème entre eux. Tout compte fait, j'ai une meilleure idée... Je vais mettre ma nouvelle recrue, Rosie, sur le coup. Avant, elle travaillait pour Clinton.

En appliquant ma crème hydratante, j'ai les mains qui tremblent. J'entends Maria s'affairer dans le coin, je lui demande de me faire un café. Voilà des mois que je n'en ai pas bu une seule tasse, mais je n'ai pas beaucoup dormi et j'ai besoin d'un stimulant en prévision de l'inévitable affrontement avec Nancy dès que je l'appellerai pour lui donner les dernières nouvelles.

Les confrontations avec Nancy peuvent aller très loin quand elle est remontée, et là, ça risque d'être l'affaire du siècle ! Mais je m'en fiche totalement. Je camperai sur mes positions. Léo doit partir. Je compose le numéro de Nancy et elle décroche après trois sonneries.

— Vous venez d'interrompre le plus beau rêve que j'aie jamais fait de toute ma vie. Qui que vous soyez, vous avez intérêt à m'annoncer de bonnes nouvelles.

— C'est moi, Holly. Désolée de te réveiller, mais c'est important. Je n'ai pas dormi de la nuit et j'ai pris une décision.

— Tout ça ne me dit rien qui vaille. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je préfère avaler une bonne dose de vitamine C avant de t'écouter.

— Je suis désolée, Nancy, mais compte tenu de ce qui se passe du côté de Catherine, j'ai décidé de renoncer au projet avec Léo dans l'immédiat. Je suis persuadée que si Léo participe à *Changez de Vie*, ça ne marchera pas. Je préfère donc le renvoyer à Londres aujourd'hui même.

Et voilà, je l'ai dit ! Je suis libre. Je peux respirer de nouveau.

— Désolée, chérie, que disais-tu ? J'étais en train d'enlever mes boules Quies et je n'ai pas bien entendu...

— C'est au sujet de Léo... Je ne pense pas que...

— Mmm, justement j'étais en train de rêver à notre future émission. Ça va être génial ! Quand je pense que c'est toi qui as trouvé ce garçon... Tu es la reine du casting. C'est vraiment notre seule chance, surtout depuis que Catherine a décidé de nous faire concurrence sur le plan national.

Je suis mal barrée...

— Oublie cette idée !

Et je lui répète mon laïus. La seule différence, c'est que le ton est moins convaincant et que les raisons invoquées paraissent débiles. J'hésite, je bredouille... Dès que j'ai fini, j'attends ses commentaires. Mais on dirait que la ligne a été coupée. Elle ne va pas me faire le coup du : « Je n'ai rien entendu » une deuxième fois, quand même ! Je suis incapable de tout recommencer.

— Nancy ? Tu as entendu ce que je disais ?

— Si tu ne veux pas de lui chez toi, il peut venir chez moi. Mais, pour ta gouverne, je suis décidée à mener à bien ce projet, avec ou sans ton concours.

— Pardon ? Tu as bien dit « pour ta gouverne » ?

Je n'en crois pas mes oreilles... Elle qui déteste cette expression autant que moi, voire plus ! Nous la trouvons trop ampoulée.

— Avec ou sans ton concours... Je parle sérieusement, Holly. Avec... (petite pause)... ou... (petite pause)... sans toi.

With or Without You, c'est bien une chanson des U2, non ? Je le lui dis, mais apparemment, ça ne la fait pas rire du tout. Alors je me fâche à mon tour.

— Très bien, alors si tu le prends sur ce ton, je vais te dire une bonne chose : en tant que coproductrice, codirectrice artistique, présidente et je ne sais pas quoi encore, de

Holly Productions, et pour ta gouverne, *oublie ce projet* ! Il ne verra pas le jour. Et Léo rentre à Londres *dès ce soir*.

Pendant toutes ces années de collaboration, Nancy et moi n'avons jamais pris de gants ni usé de la hiérarchie pour arriver à nos fins. On peut se demander qui a le plus de pouvoir sur l'émission, mais si quelqu'un doit avoir le dernier mot, pas de doute, c'est moi. Nancy a peut-être des idées bien arrêtées — et souvent bonnes —, et elle s'occupe de beaucoup de choses, mais c'est parce que je l'ai voulu ainsi. Par nature, je n'aime pas particulièrement avoir à prendre des décisions. Comme je le dis toujours, je préfère déléguer. Ça me permet d'être moins stressée et de ne jamais faire figure d'accusée. En tout cas, c'est l'idée générale...

Nancy marque une pause, mais lorsqu'elle reprend la parole, elle emploie le ton de celle qui est fermement décidée à avoir le dernier mot. On la sent prête à casser des briques à main nue pour arriver à ses fins. Elle me redit qu'elle est prête à accueillir Léo sous son toit, ce qui me terrorise encore plus que de le savoir ici. C'est quoi, mon problème ? Serais-je jalouse ?

— Envoie-le moi. Tu ne veux pas de lui chez toi, et en plus, je peux lui proposer un lit bien plus confortable que ton horrible futon. Il peut même partager mon lit, si nécessaire... Je blague, bien sûr...

Je nous revois soudain, Léo et moi, enlacés sur ce futon. Je n'ai pas voulu que ça arrive. J'étais sortie pour lui apporter quelques couvertures, et quand il m'a prise dans ses bras, je me suis sentie bien au chaud, en sécurité. C'était merveilleux, comme... comme quoi, je n'en sais rien. Ah si ! Comme si quelqu'un avait branché ma peau sur « marche » et mon cerveau sur « arrêt ».

C'est vrai — je le jure, croix de bois croix de fer, si je mens, je vais en enfer — je n'ai pas voulu ça. C'est après, lorsque le tumulte de la passion s'est apaisé, que j'ai compris ce qui s'était passé. Tant que je suis restée étendue là, sur sa poitrine, écoutant son cœur avec cette délicieuse sensation d'entendre le mien battre au même rythme, je n'avais aucun regret. Mais maintenant, c'est différent ! Je n'ai rien voulu de tout ça.

Seulement voilà, c'est trop tard. Et le pire, si je veux être honnête avec moi-même (ce que mon précédent thérapeute me recommandait chaudement), c'est que je meurs d'envie de recommencer.

Léo ne partira pas. Mais d'une façon ou d'une autre, il faut qu'il s'engage à ne parler à personne de ce qui s'est passé cette nuit.

Je réponds à Nancy d'une voix décidée.

— Je continue à croire que c'est une erreur, mais si ça doit se faire, autant qu'il reste ici.

— Si ça te convient, parfait ! Sinon, mon offre tient toujours, il est le bienvenu chez moi. Avant le coup de fil de Larry, hier soir, j'ai passé un bon moment avec Léo. Il est tellement drôle, tu ne trouves pas ? Oui, vraiment. Pas le genre lourd, non, c'est sa façon de parler... Et puis ses réactions... Il est d'un naturel désarmant. Et il sait raconter les histoires mieux que personne. Tu te rappelles, celle avec sa mère et sa tante qui reviennent d'un festival de musique... C'était d'un comique !

Je confirme que Léo est un garçon hyperdrôle. Mais c'est curieux, je n'arrive pas à me souvenir de cette histoire.

— Et puis alors, quel sourire... même si je dois l'emmener aujourd'hui chez le dentiste. Il y a du boulot, chérie. C'est moi qui te le dis. Après ça, je risque fort de te le piquer pour la soirée et de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour lui ôter son pantalon. Mais non, je rigole.

Sur ce, elle éclate de rire comme si ce n'était qu'une simple plaisanterie.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, Nancy.

— Pourquoi pas ?

Elle a l'air réellement choqué que ça puisse me poser un problème. Normalement, ça n'en pose pas. Nancy a toujours été une grande consommatrice de mâles. En bonne végétarienne, Nancy prétend toujours que la seule viande qu'elle s'autorise à manger porte du Calvin Klein. Et puis nous n'avons jamais eu les mêmes goûts en matière d'hommes.

Il est un fait indiscutable, c'est que des femmes ne peuvent devenir copines qu'à condition de ne pas être attirées par le même type d'homme. Nancy aime les beaux mecs, et de préférence, ceux qui la craignent. Moi, en revanche, même si le physique a de l'importance, je veux aussi qu'ils aient quelque chose dans le crâne. J'aime les hommes qui ont un but dans la vie et de l'ambition. En d'autres termes, je veux qu'ils mettent leur QI à notre service.

Lorsque j'ai une liaison, j'attends autre chose qu'une simple relation sexuelle. Je trouve qu'on accorde trop d'importance au sexe. Beaucoup, beaucoup trop. Quoique... En repensant aux caresses érotiques de Léo, j'en ai encore des frissons dans le bas-ventre.

Je lance à Nancy d'un ton pincé :

— Je dis juste que ça pourrait mal tourner, c'est tout.

— Mal tourner ? Mais pourquoi ?

— Mal tourner, c'est tout. On dirait que ça te plaît de jouer avec ses sentiments.

— Personnellement, c'est avec autre chose que j'ai envie de jouer...

— Et que fais-tu de ses sentiments ?

Nancy éclate de rire.

— C'est un mec, Holly ! Depuis quand les mecs sont-ils sentimentaux ?

— N'essaie pas, c'est tout !

J'insiste un peu trop lourdement, ce que je m'étais bien promis de ne pas faire.

— Voyons, je plaisantais... La presse nous descendrait si une histoire de ce genre venait à se savoir...

Je prends soudain conscience du danger. Elle a raison.

Après ma leçon de yoga, je demande à Maria de préparer un petit déj' pour Léo, qui dort toujours comme un bienheureux. Et je descends au cabanon le lui apporter moi-même, pour avoir une conversation avec lui. Lorsque j'ouvre la porte, il s'assied.

— Je t'ai apporté un petit déj'.

Il est craquant, comme tous les mecs qui émergent du sommeil, les cheveux en bataille.

— Tu me fais marcher ou quoi ? Jamais on ne m'a servi mon petit déjeuner au lit ! Sauf une fois où on m'a apporté une tasse de thé et un biscuit parce que j'avais les oreillons. Mais alors celui-là, c'est dingue ! Et je parie que je ne trouverai pas de sachet flottant sur l'eau...

Ce qu'il est chou !

— C'est du café.

J'installe le plateau près de lui en évitant son regard. Je ne peux pas.

Il tend la main vers moi pour me prendre dans ses bras.

— Viens un peu ici...

— Léo ! Non ! Ecoute... écoutez ! Il faut que je vous parle de euh... l'incident de cette nuit, enfin, de ce qui s'est passé.

J'ai du mal à croire que ces mots sortent de ma bouche, les hommes que j'ai eus dans ma vie n'ont cessé de me seriner : « Il faut qu'on parle », mais jamais je ne l'avais fait jusqu'ici, *moi*.

— Vous me plaisez, Léo, je vous aime bien. Mais...

Il a l'air furax.

— Holly, ça suffit ! Deux choses. Premièrement, je sais parfaitement ce que tu veux me dire, et deuxièmement, ne te donne pas cette peine.

— Je pense qu'il est préférable de nous comporter comme si rien ne s'était passé cette nuit, et essayer d'être un peu professionnels...

Maintenant, il me lance un œil noir.

— Je viens de te dire de ne pas te donner cette peine.

Il se lève — nu comme un ver — et pendant un millième de seconde, j'ai presque envie de faire marche arrière. Ce n'est pas à cause de ce corps sublime, musclé et tellement désirable... Ni même parce que je regrette mes mots... Non, c'est parce que je ne sais pas du tout par où commencer ni où tout ça va nous mener.

Si jamais il part comme un voleur, Nancy va me tuer. Elle va me poser des questions — des questions très, très embarrassantes — et moi, quand on me met sous pression, je dis toujours la vérité. Je sais que je vais craquer et avouer non seulement que j'ai couché avec lui, mais que je me suis amusée avec lui, pour reprendre mes propres termes.

— Ne partez pas. Nous avons passé une nuit extraordinaire, je ne l'oublie pas. C'est juste que... euh... c'est trop compliqué. Tirons un trait dessus et restons bons amis.

Il ne dit rien. Il essaie toujours d'enfiler le *chino* de Ted. Le problème, c'est qu'il a commencé à l'enfiler à l'envers et qu'il est obligé de le retirer pour recommencer. Mais cette fois, je ne trouve pas ça drôle. Mon cœur s'emballe rien qu'en pensant aux ennuis que Nancy pourrait me faire. Dans le jargon de Hollywood, je dirais que je suis déjà en train de m'inventer une autre version des faits.

Quant à Léo, cette histoire de pantalon à l'envers ne le fait pas rire non plus. C'est le

moins que l'on puisse dire. Il commence à jurer comme un charretier, puis entreprend de l'enlever une nouvelle fois. Dans l'opération, il se trompe de jambe... Il ne s'y retrouve plus du tout ! Ça l'énerve tellement qu'il essaie de s'en débarrasser d'un coup de pied, mais il perd l'équilibre et s'écroule sur le lit en heurtant au passage le plateau du petit déj'.

C'est comme ça que je commets ma deuxième erreur. Mais comment résister ? Il est là, sur son lit, couché sur le dos, les jambes en l'air comme un poulet sur le point d'être farci, le pantalon bloqué aux genoux. Nous piquons tous les deux un fou rire. Profitant de ma distraction, il m'attrape par les chevilles pour m'attirer sur lui et roule sur le lit pour se retrouver sur moi... Prise au piège... Il commence alors à m'embrasser comme... je ne sais pas. C'est indescriptible !

Je suis bien trop prude pour trouver des métaphores applicables aux émotions et au sexe. Je laisse ce soin aux gens qui écrivent des cartes de vœux et à *Playboy*. D'autant que je suis bien décidée à garder le secret sur ces retrouvailles. Un secret d'alcôve...

Je dirai simplement qu'il m'embrasse, et que ses lèvres posées sur les miennes me procurent une sensation que je n'ai jamais ressentie auparavant. Et peu importe si les qualificatifs me manquent... Ces lèvres s'adaptent parfaitement aux miennes, comme si elles avaient été créées uniquement pour elles, sur mesure.

Léo soulève mon haut Anna Sui. Et avec une dextérité peu fréquente chez les hommes dotés seulement de deux bras et d'une langue, il dégrafe mon soutien-gorge. Puis il s'assied et murmure dans un souffle.

— Mon Dieu ! Ce que tu es belle... Je t'en prie... dis-moi que ces deux-là sont des vrais.

— Désolée. C'est du silicone.

Ce qui est totalement faux. Ils sont *d'origine*. Mais c'est juste pour voir sa réaction.

— De toute façon, je m'en fous ! Je n'ai jamais vu de seins siliconés aussi beaux.

Il se met à donner des petits coups de langue sur mes tétons, et je suis tellement excitée que j'ai envie de crier...

Mais je m'abstiens en pensant que Joseph arriverait en courant. Pendant un temps indéterminé, sa bouche court sur tout mon corps. Je m'aperçois qu'il m'a dépouillée de ma jupe et de mon slip, je décide donc d'envoyer valser mon haut, toujours coincé au niveau de la poitrine.

Vous vous imaginez sans doute que les gens célèbres ont tous des peaux de bébé, mais en fait, ils ont des rides comme tout le monde. Faire l'amour n'est jamais entièrement comme dans les films, sans cicatrices ni cellulite... Au cinéma, c'est fou le nombre de trucs qui existent pour gommer vos défauts : c'est le règne de la bande adhésive double face, des lumières tamisées et des doublures.

Je me retrouve nue, complètement nue, plus nue que je n'ai jamais eu la sensation de l'être de toute ma vie. L'épreuve de vérité.

Je vois d'ici les gros titres... *Holly toute nue*. J'ai l'impression d'être un panneau publicitaire, éclairé pour que tout le monde puisse le voir. Comme le nom de Hollywood sur le flanc de la colline.

Vous vous dites sans doute : « C'est une célébrité, normal qu'elle imagine ça, cette snobinarde. » Ce que je ressens n'a pourtant rien à voir avec la célébrité ou la vanité. Au contraire... Sous la lumière des projecteurs — les yeux de Léo — je me sens nerveuse et timide.

La nuit dernière, nous étions dans le noir, c'était différent. Mais dans la lumière crue du jour, je pose les mains sur mes seins pour les dissimuler... Réaction que je n'ai pas eue depuis la puberté. Un dernier doute m'assaille, trop fugitif pour que j'aie le temps de dire

ces mots : « Arrête, s'il te plaît ! Ne faisons pas ça, ce n'est pas bien ! » Nous sommes bien trop engagés sur le chemin de l'extase pour faire demi-tour...

C'est peut-être une folie, mais à ce moment précis, nous formons à nos yeux le couple le mieux assorti du monde.

J'ai envie de sortir en courant pour graver *Holly aime Léo* sur un tronc d'arbre. La seule chose qui me retienne, c'est la peur de blesser l'arbre. Mais je le fais en pensée... ça et bien d'autres choses encore.

ACTE 2

« La vie est la générale d'un film qui ne sort jamais. »

10

Léo

« Les deux expressions les plus courantes à Hollywood sont : « Je te promets de te rendre bientôt ton argent », et « Bien sûr que tu comptes pour moi ! »

Holly m'a confié des secrets. Les filles me confient toujours des pensées intimes, sous prétexte que je suis un bon confident. Ce qu'elles ignorent, c'est que je ne les écoute pas. Je me contente de leur caresser les cheveux en pensant à la musique. Ce n'est peut-être pas très sympa, mais j'ai toujours été comme ça. En grandissant, je me suis dit qu'il valait

mieux avoir un jardin secret et ne pas m'impliquer dans la vie des autres, ou trop m'y intéresser. C'est plus sûr. La première règle de survie lorsque quelqu'un vous confie un secret à garder jalousement, c'est de refuser de l'entendre.

Quand tante Lucy venait voir ma mère avec une rumeur qui faisait le tour de la résidence, ma mère lui disait :

— Pourquoi m'en parles-tu, à moi ?

Mais à présent, c'est différent... Je suis dans une propriété sur les hauteurs de Hollywood avec une authentique Hollywoodienne, et elle me dévoile ses secrets comme on abat des cartes. Nous sommes étendus dans le noir après avoir fait l'amour, et j'ai envie de lui raconter mon rêve de devenir D.J. Mais j'ai peur qu'elle rigole, alors je lui demande de me parler d'elle. Son secret à elle, c'est qu'elle a honte de ne pas avoir de maître d'hôtel.

Je lui fais répéter, craignant d'avoir mal entendu.

— Un maître d'hôtel ?

Mais non, je ne m'étais pas trompé. Apparemment, elle en a toujours eu un avant, un type qui venait d'Angleterre. Il s'appelait Periwinkle.

— Putain ! Tu parles d'un nom...

— Periwinkle est un nom fréquent chez les maîtres d'hôtel, en Angleterre. C'est un gage de prestige et d'élégance.

Quand elle s'est rendu compte qu'elle avait l'air de faire de la pub pour la profession, elles

s'est écroulée sur moi en gloussant.

Le problème qu'elle a eu avec Periwinkle, c'est que ce brave homme a été jalouxé par tout le monde et qu'il a pris de plus en plus de pouvoir. Les amis de Holly, ses collègues, tous ont pris l'habitude de demander conseil à Periwinkle. Alors naturellement, notre homme est devenu de plus en plus gourmand. Exigeant même.

— Maria le détestait. Ce que je vais te dire n'est pas très conforme à la pensée bouddhiste, mais moi aussi, j'ai commencé à le haïr. Il était trop parfait.

— C'est le comble...

— Et puis alors, quelles exigences ! Il a même réclamé qu'on lui fournisse avec son uniforme des boutons de manchettes faits sur mesure, avec des incrustations en diamant ! Et son initiale P dessus... C'est bien simple, il était devenu plus ruineux que Ted.

— Ted ? C'est bien le type qui a vendu des histoires sur toi ?

Et si je ne m'abuse, celui dont tu as crié le nom en faisant l'amour avec moi...

— C'est ça. Tout ce que Periwinkle avait, Ted le voulait aussi. Ça me coûtait une fortune.

J'émetts un vague grognement pour montrer combien je compatis à ce douloureux et délicat problème de boutons de manchettes.

— Mais j'ai eu de la chance. Un jour, Joseph l'a surpris en train d'essayer les sous-vêtements de Maria.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Quand Joseph est entré dans la pièce, Ted portait son corset. Ça ne lui a pas plu.

— J'imagine...

— Et son porte-jarretelles.

Le matin suivant, en me préparant un petit en-cas dans la cuisine, je pense toujours à ce cher Periwinkle paré de ses plus beaux atours... ou plus exactement de ceux de Maria. Je chantonne un vague air, aussitôt repris par Maria lorsqu'elle entre dans la pièce. La seule différence, c'est qu'elle chante le texte en version espagnole. C'est une vieille chanson d'Elvis que ma mère avait l'habitude de me fredonner quand nous faisons de longs trajets en voiture... « A little less conversation, a little more action... » Ça ne marche que si on le chante mal... Alors, par respect, et parce que ça sonne encore plus déjanté en espagnol, j'adopte à mon tour la version de Maria. Nous nous mettons très vite à swinguer, et je l'entraîne avec moi dans un rythme endiablé. Pour une femme pratiquement aussi large que haute, elle est d'une dextérité étonnante.

Sur ce, Holly arrive et, apparemment, je fais une grossière erreur d'interprétation sur son humeur du moment. Car lorsque je lui prends la main pour la faire danser à son tour, elle me repousse en me décochant un regard glacial qui me fait l'effet d'une gifle en pleine figure. Je termine le dernier couplet en duo avec Maria, mais le cœur n'y est plus. Alors je file en douce dehors pour m'asseoir au soleil. Quelques minutes plus tard, Holly sort à son tour et vient s'asseoir près de moi, l'air innocent, comme si elle ne cherchait pas particulièrement à me voir.

Je garde les yeux fixés sur Joseph qui s'active près du cabanon. Je sais que Holly veut me

parler de cette histoire de danse dans la cuisine, mais je n'ai pas l'intention de lui faciliter la tâche. Nous restons donc un instant sans parler, et c'est elle qui finit par rompre le silence.

— Ce serait peut-être le moment de te relooker ?

Je hausse les épaules.

— Oui, pourquoi pas... C'est cool.

J'ai les jambes étendues sur la chaise longue. Mes baskets ont largement dépassé leur date limite d'utilisation. Les coutures des côtés ont rendu l'âme et les lacets sont cassés.

— Mais je tiens à ce que tu te sentes bien pendant que nous travaillerons pour toi.

— Merci.

J'envoie valser mes chaussures, geste que je regrette aussitôt. Car en atterrissant, elles font un bruit de pneu crevé. En plus, mes chaussettes sont tellement usées qu'elles ont fini par laisser passer mon gros orteil à travers le trou. J'essaie de rentrer mes pieds dans mes godasses, mais elles ont roulé sous la chaise longue, et je ne peux pas les rattraper. Je commence à tâter le terrain du bout des pieds pour essayer de les localiser, mais rien à faire... Holly me regarde comme si j'étais sénile. D'accord ! Moi qui voulais jouer les types relax, c'est raté !

Tandis que j'agite les bras et les jambes dans tous les sens, elle me sort :

— Je ne voudrais pas jouer les trouble-fête, mais il serait peut-être préférable que

personne ne nous voie ensemble... surtout le personnel.

— Ça ne va pas être simple... Nous habitons pratiquement sous le même toit. Difficile de ne pas se croiser !

— Je sais bien. Tout ce que je dis, c'est que nous devons rester aussi professionnels que possible.

— Comme tu veux...

Je ne suis pas certain d'avoir compris le message. Mon seul contact avec le monde des affaires, c'est le marché de ma mère, à Islington. Mon boulot, c'était d'ouvrir l'œil pour empêcher les Pikey de faucher la marchandise. Et quand je les attrapais, de leur souffler dans les bronches. Avec un petit coup de pied en douce.

Encore que... Je ne suis pas sûr que ma mère était d'accord pour la deuxième partie du programme.

— Merci, Léo. Je suis ravie que nous nous comprenions.

Elle me pince le bras et je me tourne vers elle. Elle a l'air mal à l'aise, comme perdue. On dirait une employée qui a demandé une heure de plus pour le déjeuner. Ce n'est pas un comportement de star... Je me dis tout à coup que nous sommes peut-être aussi dépassés l'un que l'autre par cette histoire.

— Léo, ça va ?

Je fais des efforts pour ne pas avoir l'air totalement idiot, mais je ne suis pas certain que

le résultat soit probant.

— Il est hors de question que ce qui s'est passé là-bas se sache. Tu vois ce que je veux dire ?

Elle fait un geste vers la maison et le jardin.

Je regarde l'immense jardin, si bien entretenu. Ce n'est sûrement pas de « ça » qu'elle parle ! Je parie qu'elle a dû y faire plus d'une fois des séances photo pour les couvertures des magazines : Holly en promenade dans son jardin, Holly jouant au backgammon sous les bougainvillées, Holly et Nancy riant aux éclats près de la piscine, Holly faisant de la balançoire en longue jupe de satin blanc...

Non, ce dont elle ne veut pas qu'on parle, c'est de moi. Elle a peur qu'on raconte que je suis dans ses petits papiers, que nous avons dansé tous les deux dans la cuisine... ou que nous avons fait l'amour dans le cabanon.

— Tu veux dire qu'on ne doit pas savoir que tu traînes avec un type comme moi. C'est bien ça ?

Elle devient écarlate et se tripote nerveusement les ongles.

— Tu ne m'avais pas dit que tu parlais espagnol...

J'ouvre la bouche pour dire quelque chose d'intelligent, mais c'est Holly qui réagit la première.

— Nancy sera ici dans dix minutes. Elle a déjà pris rendez-vous avec son dentiste.

— Un dentiste ?

— Pour te refaire les dents.

— Me refaire les dents ? Mais elles ne sont pas cassées !

— C'est pour l'émission... Nous en avons déjà parlé, rappelle-toi. Tes dents sont de travers et tu as besoin de jackets.

Je tente de réagir avec fermeté, mais une fois encore, elle me devance.

— Elle a aussi réglé le problème du coach, et la semaine prochaine, mon coiffeur Visagiste s'occupera de toi.

— Mes cheveux aussi ? Mais mes cheveux sont très bien, merci.

Je remets un peu d'ordre dans ma tignasse rebelle. Au point de vue longueur, pas de problème. Aucun problème, d'ailleurs, si ce n'est que j'ai trop de cheveux. Mais l'expérience m'a appris une chose : chaque fois que je les fais couper, c'est encore pire... pendant au moins une semaine.

Elle hausse les épaules, comme si l'avenir de mes cheveux n'était déjà plus de mon ressort.

— C'est Emmanuel qui verra... Ah, j'oubliais ! Dinny va passer tout à l'heure. C'est un spécialiste en communication orale, le meilleur dans son domaine. Nancy pense que nous pourrions commencer à filmer pendant ta première séance de travail avec lui. C'est intéressant de montrer comment ça se passe. Wayne s'en chargera.

J'essaie de visionner dans ma tête ce que ma petite séance avec Dinny peut bien donner sur pellicule. Ce programme ne me plaît pas des masses.

— C'est quoi, tout ça ? Ces séances de travail ?

Elle me regarde comme si j'étais en train de perdre la boule.

— C'est pour te transformer... Pour l'émission. Nous avons déjà parlé de tout ça. Tu auras une caméra pointée sur toi quelques heures par jour, pour saisir les différents stades de la transformation. Au fait, tu ne prends pas de médicaments ou quoi que ce soit, Léo ?

— Bien sûr que non.

— C'est juste que... tu répètes tout ce que je dis.

Je ne réponds pas. Quand je pense qu'il y a seulement deux heures, j'essayais d'enfiler mon pantalon à l'envers, et qu'aussitôt après, nous avons renversé le plateau du petit déj' en nous ruant comme des bêtes l'un sur l'autre, en nu intégral ! Je me demande si cette histoire de pantalon à l'envers pourrait marcher une seconde fois.

Je me sens soudain dans la peau d'un cobaye qui sait d'avance que tout va foirer. Moi qui éprouvais jusqu'ici le besoin de protéger Holly, de la cajoler, je commence à me poser sérieusement des questions. Le ciel n'est plus tout à fait aussi bleu.

Au moment où elle se lève pour partir, je m'entends dire :

— Finalement, ce n'était peut-être pas une très bonne idée...

Elle me regarde de toute sa hauteur, les cheveux illuminés par le soleil, et lâche d'un ton faussement détaché :

— Je vois... Mais tu as donné ton accord, il me semble.

Je lui lance un coup d'œil oblique.

— Eh bien, oui... j'ai accepté, mais je n'ai pas dû réfléchir à tout ce que ça impliquait. Surtout cette histoire de dents, et puis... tous ces trucs pour me transformer.

Elle marque une pause.

— Très bien. Naturellement, c'est à toi de décider... Mais je te suggère de prendre en compte tout ce que ça peut t'apporter. Pour toi, c'est une chance extraordinaire... C'est vrai que le changement fait toujours un peu peur, mais c'est aussi l'occasion de prendre un nouveau départ. A condition de le considérer comme un travail. Un job de deux semaines.

Comme tout est simple, à l'entendre...

— Un job de deux semaines ?

Deux semaines ! Ce n'est pas que le travail m'effraie, mais le boulot le plus long qu'on m'ait jamais confié a duré quinze minutes. Pour faire des petites animations en boîte, pendant les pauses.

Elle me contemple de haut comme si j'étais sous Ketamine à haute dose.

— Tu as déjà travaillé, je suppose ?

Je la fixe.

— Evidemment... Pour qui me prends-tu ?

Elle éclate de rire, et je repense à nos ébats de la nuit dernière. Je me projette alors dans l'avenir... Deux semaines à passer avec Holly, à lui faire l'amour ! Comme un yo-yo au bout de son élastique, je rebondis et je redeviens son jouet. Si c'est ce qu'on appelle travailler, alors c'est un boulot de rêve !

La question est : suis-je capable de faire un boulot de rêve ?

— Au terme du processus de transformation, on organisera une grande fête au Mondrian. Il y aura des tas de gens de la profession. Si on te fait passer pour un des leurs, le monde est à toi. Tu pourras faire tout ce dont tu auras envie, réfléchis bien. Tout ! Tu auras ton billet d'avion pour rentrer en Angleterre, une nouvelle garde-robe, un nouveau look.

Je la regarde intensément pour tenter de comprendre ce qu'elle veut, ce qu'elle ressent. Ses lèvres sont si désirables... Je fais un effort surhumain pour ne pas la prendre dans mes bras. Je me dis que tout ça devrait être une sacrée partie de plaisir. Et puis changer de look, ça ne va pas me tuer... D'autant que mon look actuel n'a pas l'air d'attirer les foules !

Holly perçoit mon hésitation. Elle baisse les yeux.

— Je ne te demande qu'une chose, Léo. Si tu veux partir, dis-le maintenant.

— Maintenant ? Tu veux dire, là, tout de suite ?

Elle hoche la tête.

— Appelle Nancy et explique-lui. Mais attention ! Pas de vagues !

Et elle rentre dans la maison.

Je vais chercher mes chaussures, je les enfile et je la suis. Je ne sais pas quoi dire, et pourtant, il faut bien que je dise quelque chose si je veux conserver un minimum de contrôle sur la suite des opérations.

Elle n'est pas dans la cuisine, ni dans la salle à manger. Alors je me colle la tête dans le freezer et je prends une longue inspiration. C'est ce que faisait mon père quand il avait la gueule de bois. C'est tante Lucy qui me l'a dit. Ma mère, elle, m'a conseillé de ne jamais croire un seul mot de que dit tante Lucy.

Je ne peux me décider à oublier l'existence dorée de Holly. Je m'imagine de retour dans mon univers de squatter le canapé avec Kev, la Turbine et Tifanie. Non ! Pas question de partir maintenant. Dans deux semaines, j'aurai mon passeport et un billet pour Londres, les dents bien droites et une coupe de cheveux correcte. « Considère ça comme un boulot de deux semaines », m'a dit Holly, et c'est peut-être la chance de ma vie. Oui, c'est exactement ce dont j'ai besoin : élargir un peu le champ de mes ambitions.

Ne sachant où Holly est passée, je traîne dans le jardin où Joseph est toujours à l'ouvrage autour du cabanon. Il démonte l'extérieur de la douche. Je décide de descendre le regarder faire.

Je lance une phrase bateau, histoire de meubler la conversation.

— Il fait une de ces chaleurs...

Il se retourne et me sourit. Je lui demande ce qu'il est en train de faire, il m'explique que Holly lui a demandé de régler la pression du jet. Puis il me demande de lui passer une clé que je prends dans le sac à outils en suède posé par terre.

Nous commençons à deviser gaiement, une conversation entre hommes. Nous parlons de foot. Il me demande si je connais Michael Owen, j'admets l'avoir vu passer une fois ou deux — comme si nous n'arrêtons pas de nous croiser, lui et moi ! Nous tombons d'accord sur le fait que les Américains sont nuls en foot. Tout en parlant, je continue à lui passer ses outils. Finalement, c'est peut-être comme ça, les rapports père-fils : on bricole à droite à gauche, on parle sport en défendant chacun sa théorie du jeu offensif... J'essaie de m'imaginer passant une clé à Mike. S'il était resté à la maison, il aurait peut-être réparé la machine à laver, ou fait quelque chose pour éliminer le petit bruit du frigo. Mais rien n'est moins sûr.

Joseph me demande en remplaçant la rondelle :

— Vous aimez Miss Holly ?

— Oui, je crois.

— Beaucoup d'hommes, ils font du mal à Miss Holly.

Je hoche la tête en lui passant le pommeau de la douche, mais il ne fait pas d'autre commentaire. Je décide donc de m'étendre sur une chaise longue, près de la piscine. Dès qu'il en a terminé avec la douche, Joseph s'approche de moi avec sa trousse à outils.

— Vous ne pas faire de mal à Miss Holly.

Et il s'éloigne.

Est-ce une question ou un ultimatum ? Difficile à dire. D'ailleurs, j'ignore si je suis capable de faire du mal à Holly. D'autant que, dans l'étrange couple que nous formons, c'est elle qui a toutes les armes en main.

Peu de temps après, Nancy débarque pour m'emmener chez le dentiste, ce qui ne me laisse guère le temps de m'appesantir sur mes capacités à faire ou non du mal à Holly. Nancy porte un treillis de combat et des chaussures vernies avec des talons d'une hauteur impressionnante. Mais avec ses cheveux attachés derrière le dos et ses montures de lunettes foncées, elle n'a pas réussi à se débarrasser de son look de bibliothécaire.

Quand je grimpe dans sa BMW, elle me gratifie d'une claque sur les fesses. Je fais celui qui ne s'est aperçu de rien... C'était ma tactique avec tante Lucy qui avait la même attirance pour tous les postérieurs masculins. Pendant le trajet, Nancy me parle des changements que nous allons effectuer et répète à quel point toute l'équipe est enthousiaste à l'idée de travailler sur mon cas. Que je réponde ou pas, de toute évidence, elle s'en fiche. Je me replonge donc dans mes pensées. J'essaie d'imaginer ce que Holly est en train de faire. Elle a dit qu'elle avait un entretien avec son agent pour minimiser les dégâts du sondage. Pour quelqu'un qui est obsédé par l'idée de garder le contrôle, je trouve qu'elle passe beaucoup de temps à confier ce pouvoir aux autres...

Le cabinet dentaire est situé à Beverly Hills. Je commence à prendre peur lorsque Nancy insiste pour venir avec moi, mais quand le dentiste inspecte ma dentition et qu'elle regarde dans ma bouche, alors là, j'ai carrément l'impression de jouer les chevaux de foire.

Le praticien fait quelques radios et prend un moulage, puis déclare que ma dentition est en assez bon état mais qu'il a rarement vu des dents à ce point de travers. Il me montre un nuancier et me demande de choisir la couleur de mes futures jackets.

Je choisis quatre nuances de blanc pas trop flashy. Je n'ai aucune envie de ressembler à une pub vivante pour pâte dentifrice ! Mais Nancy passe outre et opte pour un blanc plus

proche de ce qu'elle souhaite.

Difficile de discuter, surtout avec la bouche pleine de coton. D'ailleurs, même si je n'avais pas ces boules de coton coincées sur les gencives, je ne crois pas que mon avis ait été le bienvenu. Pendant le trajet de retour, Nancy me décrit dans les grandes lignes le programme prévu pour les deux prochaines semaines.

— Ça va être assez chargé, Léo. Mais dès que vous en aurez terminé avec la chirurgie, c'est-à-dire dans deux semaines, vous verrez, vous nous direz merci ! Vous aurez une confiance en vous que seul un homme conscient du pouvoir de son sourire peut avoir.

— Si vous le dites...

J'ai quand même quelques doutes. Et beaucoup de mal à m'imaginer sortant de chez le dentiste avec des dents blanc fluo.

Nancy, elle, est résolument confiante.

— Vous verrez, vous pourrez utiliser vos nouvelles compétences et votre nouveau look pour mener votre vie comme vous l'entendez. Vous aurez de nouvelles ambitions !

Je me dis qu'elle doit me mettre en boîte, avec tout son laïus de pseudo-conseillère en management, et je commence à rigoler. Mais j'aurais mieux fait de m'abstenir. Je la vois accuser le coup en agrippant son volant.

— Et merde ! Désolé, Nancy... mais vous ne parliez pas sérieusement ?

— Je pensais que quelqu'un comme vous serait peut-être un peu plus reconnaissant.

Après tout, votre vie n'est pas des plus exaltantes...

Je préfère me taire. Je regarde par la vitre un mec coiffé d'un chapeau mexicain et qui nous salue au passage depuis sa baraque sur le bord de la route.

— Vous croyez que la maison de Holly en fait partie ?

Elle m'ignore. A la différence de Holly, Nancy conduit vite mais très bien.

— Léo, dans toute cette histoire, ce sera vous le gagnant. Vous vous en sortirez avec une nouvelle garde-robe, des dents toutes neuves, une nouvelle coiffure, une nouvelle façon de vous comporter.

— Un peu comme dans Frankenstein, non ?

Je croyais qu'elle allait avoir une attaque, mais elle se contente de me faire un clin d'œil. La voilà même qui sourit.

— Vous êtes impossible !

Je me la joue un peu rebelle, façon James Dean.

— Et alors ? C'est bien plus marrant.

Nancy éclate de rire et je ris avec elle.

— J'ignore d'où vous venez, et ce que vous voulez faire, mais avec un cul comme le vôtre, vous ne devriez pas avoir de problèmes.

— Je suis censé vous dire merci, j'imagine...

Elle hausse les épaules.

— Ne vous méprenez pas, Léo. Je ne vous ferais pas confiance une seule seconde.

— C'est réciproque, Nancy.

— C'est juste que je ne fais *jamais* confiance aux gens. Les deux expressions les plus courantes à Hollywood sont : « Je te promets de te rendre bientôt ton argent », et « Bien sûr que tu comptes pour moi ! »

— Ah bon... Mais je ne suis pas de Hollywood.

— Le temps que nous en ayons fini avec vous, et vous ferez partie du club, Léo !

Nous continuons de deviser gaiement pendant tout le trajet du retour. Nancy se contente de me déposer sans entrer, prétextant une course, et me dit qu'elle reviendra un peu plus tard avec le déjeuner. En sortant la tête par la portière pour me dire au revoir, elle m'affirme une nouvelle fois que je ne me reconnaîtrai plus quand elles en auront fini avec moi.

Au fond de moi, c'est bien ce que je crains...

Dinny m'attend déjà. Il est assis à la table de granite de la vaste salle à manger de Holly, là où s'est produit le fameux incident avec les céréales. Il tend vers moi une main couverte de bijoux en plastique en s'exclamant d'une voix savamment modulée :

— Vous êtes sûrement Léo, le Londonien. Salut ! Moi c'est Dinny. Je suis spécialiste en communication orale. Je serai votre professeur particulier.

Je lui serre la main. Les Américains adorent ça.

Dinny est d'une taille monstrueuse, à peu près aussi haut — il dépasse très largement les un mètre quatre-vingts — que large. Il porte un costume de soie vert fluo assorti d'une chemise de soie bleu vif du même ton que ses chaussures. Un vrai bonbon acidulé... mais géant. Il est légèrement maniéré, ce qui donnerait à penser qu'il est gay, et il a un sourire étincelant plaqué en permanence sur la figure.

Un autre type est assis près de lui, mais je n'arrive pas à distinguer son visage car il est dissimulé derrière une énorme caméra. Holly s'est changée. Elle porte un pantalon capri rouge assorti d'un T-shirt moulant arborant le nom de Coca-Cola en travers de la poitrine. Ses cheveux sont tirés en arrière et retenus par un chouchou rouge. Elle sourit comme une gamine excitée en me présentant Wayne, le cameraman.

Wayne s'adresse à moi, la caméra vissée sur l'épaule.

— Salut ! Faites comme si je n'étais pas là.

— Cool.

Je me tourne alors vers Dinny, lequel suggère que nous fassions « un brin de causette pour mieux nous connaître ».

Maria nous accompagne — Dinny, Wayne et moi — jusqu'au bureau de Holly, au premier. Une maquette en carton de Holly grandeur nature trône dans un coin de la pièce. Cette Holly-là a le poing levé comme en signe de triomphe.

Maria fait la leçon à Dinny et Wayne avant de donner un rapide coup de chiffon à la réplique en carton de Holly.

— Sourtout, né touchez à rien !

Puis elle me glisse à l'oreille avant de partir :

— Monsieur Léo, assurez-vous qu'ils né touchent à rien. Sourtout céloi-là.

Et elle esquisse un geste vers Dinny.

Lequel commence à me dire combien il est content de faire un travail sur moi, puis m'explique que son boulot consiste à rendre ma façon de parler et de m'exprimer un peu moins rustique.

— Nous aborderons tous les points, des présentations aux poignées de main en passant par les adieux et les petits signes de la main. Nous étudierons la conversation de base, notamment les sujets à aborder, et nous verrons comment en dire le moins possible sans passer pour un ignorant. Ça, c'est mon dada.

Il éclate de rire, mais ce qui me surprend le plus, c'est cette habitude déconcertante de rouler sa bille de clown dans tous les sens en parlant. Et le pire, c'est que je viens de m'apercevoir que je l'imitais par réflexe. Je le lui dis.

— Commençons justement par un exercice de mimétisme. Faites comme moi, répétez chaque phrase après moi en respirant comme je respire, les mains posées sur le diaphragme... de cette façon.

Il pose les doigts sur sa poitrine comme pour cacher les seins qu'il n'a pas. Je fais la même chose, tout en étant convaincu d'avoir l'air d'un parfait idiot.

— Attention, Léo, tenez-vous droit. Vous n'allez tout de même pas nous faire le dos rond, si ?

Je lui réponds que c'est en effet la dernière chose que je souhaite faire et je redresse les épaules.

— Quel privilège de vous rencontrer, monsieur Cruise.

Je fais de mon mieux pour imiter sa façon de parler faussement naturelle.

— C'était bien, mais je pense que vous devez établir un contact plus étroit avec le regard. Qu'en pensez-vous ?

Je plonge mes yeux dans les siens — si je puis dire.

— Voilà qui est mieux. Vous avez un très beau regard quand vous y mettez du vôtre. Maintenant, répétez après moi, et cette fois, faites exactement comme moi : « Les gens qui visitent Los Angeles ne doivent manquer sous aucun prétexte les magasins situés près du fameux Rodeo Drive, célèbre dans le monde entier. »

Au bout d'une vingtaine de minutes, il semble satisfait de mes progrès et me le prouve en

applaudissant à tout rompre.

— Il y a déjà une chose très positive, c'est qu'au moins, vous parlez anglais... enfin, plus ou moins ! Vous savez, Léo, lorsque notre travail sera fini, vous vous exprimerez comme une reine !

Il est plié en deux...

Je hoche la tête, un peu ennuyé cependant qu'il ait parlé d'« une » reine et non de « la » reine...

— Nous devons simplement nous efforcer de gommer votre accent et d'adoucir votre voix.

Il fait bouffer ma chemise.

— En somme, vous devez tenir les gens par la puissance de votre regard et laisser à votre bouche un rôle d'ambassadrice. C'est *votre* ambassadrice.

— D'accord.

Difficile de faire autrement. A son ton, il est clair qu'on ne discute pas. Puis il part d'un petit rire sournois.

— Ne prenez pas cet air horrifié, mon garçon, ça ne devrait pas être *trop* douloureux.

Finalement, ce type est assez gentil, même s'il est un peu bizarre. Pourtant, une petite voix au fond de moi se demande pourquoi Holly tient tellement à ce que je parle comme Dinny.

Après le départ de Dinny et Wayne, je rejoins Holly qui se trouve en compagnie d'une grande asperge prénommée Sienna, semble-t-il, bien que Holly ne prenne pas la peine de faire les présentations. Sienna ne remarque même pas ma présence. Je décide donc de m'asseoir en faisant semblant de ne pas la voir pendant qu'elle parle boulot. C'est sûrement une des assistantes dont Holly m'a parlé, mais je n'aime pas la façon dont elle parle à Holly, avec ce ton tranchant ponctué de soupirs exaspérés.

Au bout d'un moment, Nancy revient avec les provisions pour le déjeuner et nous prenons place autour de la table... devant un assortiment de salades qui viennent tout droit de chez Ivy. Sienna ne parle pas plus à Nancy qu'à moi, mais elle prend une voix plus douce avec Holly. Quand elle s'en va, elle a noté un million de choses compliquées à faire : des gens à appeler, d'autres à décommander, sans compter ceux à ignorer !

Elle vient à peine de franchir le seuil de la porte qu'un type appelé Brad arrive, les bras chargés d'un nombre incroyable de cadeaux et d'échantillons destinés à Holly. Une fois de plus, je n'ai pas droit aux présentations... Il parle à Holly avec le même ton condescendant que la fille d'avant. Impassible, je continue à brouter mes feuilles de salade pendant que Holly et Nancy se jettent avec enthousiasme sur les objets que Brad soumet à leur regard critique.

Il brandit un pot de rouge pétillant.

— Calvin pense que c'est l'idéal pour le créneau des « produits de beauté dont ne peut se passer, même sur une île déserte ».

Les filles ont l'air enchanté. Holly ouvre le bouchon et hume le contenu du flacon puis le passe à Nancy qui réagit de la même façon.

Holly fait une suggestion.

— Nous pourrions l'associer à l'un des derniers modèles de bikinis de Stella McCartney. Ils sont superbes.

— Et aux sandales de Jimmy Choo.

— Oui. Brad, occupez-vous de cela, voulez-vous ? N'oubliez pas : les sandales Jimmy et le bikini Stella. Je vois ça d'ici : « Même abandonnée sur une île déserte, jamais sans mon... » etc., etc.

Brad prend note.

— D'accord. Voyons le prochain article. Celui-là, si vous ne l'avez pas cet été, vous mourrez dans d'atroces souffrances.

Et il brandit un gilet à franges couleur prune pourrie.

Holly et Nancy se regardent. Elles n'ont pas l'air convaincu.

— Bon, d'accord ! Et que pensez-vous de ceci ? Couleur du jour ! *Couleur du jour !*

Il étale sur la table un nuancier de tissus pourpres.

Les filles papotent. Ça discute ferme...

Je me sers les restes de salades.

Tout au long de l'après-midi, les assistants défilent. Des décisions cruciales se prennent sur les nouvelles crèmes pour le visage et sur les teintures à la mode. Comme je me sens totalement inutile, je sors piquer une tête dans la piscine. Joseph arrive et me regarde d'un air vaguement menaçant, à moins que ce soit sa tête de tous les jours.

Holly et moi dînons séparément, chacun dans sa chambre. J'ai reçu pour les repas les instructions suivantes : je peux choisir ce dont j'ai envie dans un vaste choix de plats à emporter, sauf si Maria nous a concocté un menu spécial ou si nous dînons en ville.

Après dîner, je me dis que si je traîne dans la cuisine, Maria pourrait créer des problèmes... Je décide donc de regagner mon cabanon pour passer la nuit seul.

Tout en dégustant mes ravioli chinois et en zappant comme un malade d'une chaîne à l'autre, je n'arrive pas à me débarrasser d'un sentiment de malaise. J'ai l'impression qu'il doit y avoir une caméra quelque part. Au moment où je décide de me coucher, je lève la tête et je vois Holly debout près de mon lit.

— Hello...

Je me sens gêné tout à coup, à cause de l'état du cabanon.

Les mots sortent de ma bouche, mais je suis étrangement déconnecté d'eux. C'est tout de même une drôle de sensation de voir Holly revenir sur les lieux de notre étreinte matinale après une longue journée de froideur quasi sibérienne. Je m'entends présenter des excuses à cause du désordre. Et soudain, la voilà qui se glisse dans mon lit, et je me sens stupide d'avoir eu des pensées aussi négatives à son sujet tout au long de la journée. Elle se blottit contre ma poitrine et je l'embrasse sur le front.

Nous nous endormons sans faire l'amour, mais un peu plus tard, je rêve qu'une fan me caresse avec une habileté diabolique. La réalité est autre : pas de fan à mes côtés, mais bien une diablesse, si j'en crois ce qu'elle est capable de faire avec sa bouche !

Au petit matin, Holly est partie, et je commence à croire qu'au bout du compte, tout ça n'était qu'un rêve.

Un peu plus tard, lorsque j'entre dans la maison pour prendre mon petit déjeuner, Wayne est déjà là. Maria lui a préparé une *enchilada* et la femme de ménage est en train de passer l'aspirateur dans le hall.

Maria me demande d'un ton enjoué — et en m'embrassant — si l'*enchilada* me tente.

— Et comment !

Wayne enfourne le dernier morceau dans sa bouche.

— Cette Maria est vraiment la meilleure cuisinière de LA.

— C'est sûr ! Où est Holly ?

— Elle a dit qu'elle revenait plus tard. D'ailleurs, elle a laissé un message pour vous : votre coach personnel sera ici dans une demi-heure. Apparemment, elle veut absolument revenir à temps pour assister à la séance.

Maria me lance une œillade.

— Elle est chez son psy.

— Cool.

Wayne me fait un clin d'œil complice. J'ignore ce que je suis censé savoir, mais je lui rends la pareille.

Tom, mon coach, ne tarde pas à arriver. Il porte un short blanc minuscule et en a apporté un du même modèle pour moi. L'ennui, c'est qu'il est deux tailles trop petit. Tom s'est également donné la peine de m'apporter des baskets blanc fluo. Mais quand je me mets en tête de vouloir les enfiler, je découvre qu'elles aussi sont deux pointures au-dessous de la mienne.

Quand je sors équipé de pied en cap, je vois bien que Wayne, la caméra toujours scotchée à sa joue, est mort de rire.

Le regard de Tom me balaie de haut en bas et de bas en haut, comme une torche de flic, et il marmonne entre ses dents un vague commentaire sur mon manque de muscles. Puis il avise mes jambes couleur lavabo et ricane.

— Je crois qu'une petite séance d'U.V. s'impose.

Je trouve curieux d'avoir recours à la lumière artificielle pour bronzer alors qu'il y a un magnifique soleil dehors, mais comme la caméra de Wayne est toujours braquée sur moi, je décide de garder mes brillantes idées pour moi.

Tom me précède pour suivre un long couloir flanqué sur le côté d'un aquarium savamment illuminé. Au bout du couloir, nous pénétrons dans le gymnase personnel de Holly. En comparaison, le gymnase de la municipalité que je fréquentais à Londres, dans Ironmonger Row, a l'air d'un cimetière pour machines de fitness du néolithique ! C'est

d'ailleurs le cas.

Un mur entier est recouvert d'un écran plasma géant. Tom l'allume et le dernier tube de Missy Elliot nous hurle dans les oreilles. Tom attrape au passage une serviette blanche bien moelleuse qu'il met autour de son cou. Comme je n'ai pas envie de passer pour un crétin, je l'imité.

— Pour commencer, je vais vous montrer comment utiliser chacune de ces machines.

Et c'est ce qu'il fait, en bon professionnel. Wayne continue de me filmer comme si j'étais un rat dans un labyrinthe. Puis Tom passe à la pratique, me collant successivement sur le vélo, le tapis de course et le cyclorameur. Le résultat n'est pas fameux.

Holly arrive juste au moment où je termine mon circuit et demande si tout se passe bien. Le regard de Tom s'éclaire.

— Nous avons fait du bon travail.

Bras et jambes en croix sur le cyclorameur, je sens la sueur suinter par tous les pores de ma peau.

— Ouais, génial ! C'est vraiment top. Je peux faire une deuxième série si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Tom ?

Je croyais faire de l'humour, mais Tom accepte en affirmant que si l'exercice me tente, ça ne peut être que bénéfique. Puis il m'enferme dans le solarium pendant une demi-heure après m'avoir demandé d'enfiler le maillot d'opérette du fameux Ted. Et je reste là tout seul dans mon sarcophage, baignant dans la lumière artificielle, égrenant les secondes qui deviennent vite des minutes, et me demandant comment le trouverai la force d'endurer ce supplice trois fois par jour. Nous en sommes au tout premier jour de mes deux semaines

de travail, et j'en ai déjà ras-le-bol !

Le soir, je dîne en tête à tête avec Holly, mais nous échangeons à peine trois mots, sauf lorsque Maria apporte les plats ou nous verse de l'eau. Holly en profite alors pour me demander poliment comment s'est passée la journée. Bien que nous dînions aux chandelles, l'ambiance est aussi décontractée que pour un repas d'affaires guindé. Enfin un repas d'affaires tel que je l'imagine, car il est évident que je n'ai jamais vécu ce genre d'expérience.

J'ai l'impression que Holly et moi prenons part à un jeu de rôles, elle dans la peau de la « femme de tête », celle qui se charge de tout, et moi dans la peau de l'élève. Mais une chose me rassure... la façon dont elle tripote nerveusement son verre de vin et ses cheveux. Elle n'est pas plus à l'aise dans son rôle que moi dans le mien. J'ignore pourquoi je reste stoïque alors que je ne rêve que d'une chose : franchir la longue table de granit qui nous sépare pour m'emparer de ces mains tremblantes. Au lieu de ça, je la laisse parler de ma transformation et du résultat qu'elle en attend. Nancy et elle ont déjà regardé quelques images du film que Wayne a tourné, et l'ont trouvé génial.

— Vous avez l'air vraiment macho, dans le bon sens du terme, et nous aimons beaucoup la façon dont vous vous êtes sorti de ces exercices.

Je la remercie en faisant semblant de m'intéresser et d'être aussi enthousiaste qu'elle, alors qu'en réalité je suis fasciné par la façon dont elle remue la bouche et que je ne rêve que d'une chose : poser mes lèvres sur ses lèvres...

Juste après le café, elle m'explique qu'elle est fatiguée et me demande si je lui en voudrais de se coucher tôt. Je lui fais signe que non. Elle me souhaite alors bonne nuit en m'embrassant chastement sur la joue, serre Maria dans ses bras et sort de la pièce d'un pas rapide. Je reste à table en regardant les bougies se consumer, en me disant que je ferais mieux de regagner mes pénates pendant que j'en suis encore capable. Je suis bien trop crevé pour rentrer à Los Feliz, et de toute façon, je ne saurais pas y aller. La flamme de la dernière bougie vacille avant de s'effondrer dans une mare de cire et de rendre l'âme.

Je me mets debout avec peine et je reprends le chemin de mon cabanon, bien décidé à parler à Holly dès le lendemain matin. Il est évident que pour elle, je ne suis qu'un objet sexuel un peu rustre avec lequel elle s'est roulée dans le foin pour se donner des sensations. Demain, je lui présenterai mes excuses et je chercherai une solution pour réintégrer l'appart' de Tifanie. Je ne suis vraiment pas fait pour cette vie, et il vaut mieux que je m'en aille avant de mener en bateau Holly et Nancy plus longtemps. En arrivant près du cabanon, je remarque que Joseph me regarde entrer. J'ai beau lui faire un petit signe pour lui souhaiter bonne nuit, il ne répond pas, et pourtant, je suis certain qu'il m'a vu.

Lorsque j'ouvre la porte, je trouve Holly lovée au creux de mon lit, complètement nue, mais je ne suis même pas surpris. Allez savoir pourquoi... Je me dis simplement que c'est le seul moment de cette fichue journée où je redeviens enfin moi-même.

Je m'allonge sur le futon et je la prends dans mes bras.

11

Holly

« Les secrets des gens célèbres, voilà la nouvelle pornographie. »

Je détiens un horrible secret. Je suis pratiquement certaine d'avoir tué mon lapin domestique, Ruben, quand j'avais cinq ans. Je ne l'ai pas fait exprès, bien sûr. Je ne suis pas *Rosemary's baby*, ou un autre monstre du même genre...

J'adorais Ruben, c'était mon meilleur ami et je voulais juste lui apprendre à sauter dans les escaliers. Ça l'amusait beaucoup, lui aussi. Pour un lapin, il était très doué... un vrai génie. A un moment donné, il a voulu sauter d'une marche à l'autre, et moi, je l'ai un peu poussé pour l'encourager. Et il s'est mis à dévaler les escaliers. J'ai bien essayé de caresser un peu son corps inerte, mais il était clair qu'il ne bougerait plus jamais. Même à cinq ans,

je me doutais qu'il était mort. J'avais tué Ruben.

J'étais dans tous mes états, mais terrifiée à l'idée de ce qui pouvait m'arriver. Je n'osais pas imaginer ce qu'on faisait aux tueurs de lapins. Alors je l'ai laissé là, en bas des escaliers, j'ai filé dehors comme une voleuse et j'ai joué normalement comme si de rien n'était. Lorsque ma mère a découvert Ruben, elle m'a dit de venir et a pointé son doigt vers le petit corps sans vie en me demandant si je savais ce qui s'était passé. J'ai secoué la tête avec force et j'ai dit que je n'en avais aucune idée, puis j'ai fondu en larmes. J'espérais sans doute que l'incident serait clos, mais ma mère — teigne comme elle est — ne l'entendait pas de cette oreille.

Elle s'est souvenue que le petit Robbie, le fils des voisins d'a côté, avait joué avec Ruben lorsque sa mère était venue prendre le café, le matin précédent. Ma mère a toujours eu des rapports compliqués avec la voisine, et elle avait le petit Robbie dans le collimateur depuis qu'il avait bu une gorgée de son « thé maison » et déclaré à tout le monde que « la dame buvait de l'alcool ».

Elle n'a pas été longue à prendre sa revanche. Elle a marché droit sur Mme Prince en l'accusant d'avoir pour fils un tueur de lapin. Et comme le petit Robbie était une vraie peste, personne n'a jamais douté de sa culpabilité.

Je ne voulais pas qu'on punisse Robbie à ma place, c'était le seul gosse de mon âge dans le quartier, et par conséquent, mon seul ami du genre humain. Sa mère a eu tellement honte de son assassin de fils qu'elle a fait cadeau de son chien et l'a consigné à la maison pendant deux semaines. Ma mère a banni Robbie de notre maison et, pour se venger, Mme Prince m'a bannie de la sienne, ce qui a eu pour effet de ruiner ma vie sociale. Je n'ai raconté cette histoire à personne, mais jamais je n'ai cessé de me prendre pour un être malfaisant à cause de ce que j'ai fait à Ruben et au petit Robbie.

A présent, ce n'est plus un secret. J'en ai parlé à Léo la nuit dernière.

Nancy ne cesse de répéter que les secrets des gens célèbres sont la nouvelle pornographie. (Si elle savait que j'ai mes petits secrets, moi aussi, elle craquerait au niveau des

coutures...)

Car à présent, j'ai un nouveau secret. Léo.

Faire l'amour avec Léo est devenu une obsession. C'est même pire que ça... Après l'amour, je reste pour parler avec lui. Je lui dis tout. Tous les matins, je me jure de ne plus recommencer, mais voilà plus d'une semaine que ça dure. Il connaît tout de mes petites manies. Je lui ai même révélé la cachette où je planque mon stock de chocolat blanc bon marché. Si la presse savait que je mange du chocolat blanc bon marché, elle ferait une de ces fiestas ! J'ai déclaré publiquement que je n'avais pas un goût immodéré pour les sucreries...

Je vous l'avais bien dit, je suis un être malfaisant. Mais il faut que ça cesse. Chaque matin, quand je me réveille dans le lit et les bras de Léo, je m'arrange pour échapper à son étreinte, j'enfile mes vêtements et je regagne ma chambre à toute vitesse avant que Joseph et Maria ne se lèvent. Mais il va falloir arrêter ce petit jeu avant d'être prise au piège. Cette relation avec Léo — quel que soit le nom qu'on lui donne — ne peut pas durer éternellement. Il faut que je fasse quelque chose.

La chaîne nous a appelées, Nancy et moi, pour une réunion de travail sur l'avenir de l'émission. Quand une chaîne organise une réunion alors même que l'avenir vous semblait radieux, c'est toujours mauvais signe ! Nancy n'est pas inquiète, car la réunion aura lieu après l'émission sur Léo. Mais moi, je me ronge les sangs... D'après les rumeurs, Jack songerait à faire des « changements en profondeur » dans la grille de programmation de la chaîne.

Tout dépend donc de l'émission avec Léo. Nancy est persuadée que tout se passera bien mais il ne nous reste que quatre jours pour parachever la transformation, ce qui signifie que Léo retournera bientôt à sa vie d'autrefois en emportant mes secrets avec lui. Je suis déjà terrifiée de le perdre, mais chaque fois que j'essaie de me détacher de lui, je me sens irrésistiblement attirée vers le cabanon.

J'ai envisagé d'envoyer Léo chez Nancy pour ne plus avoir la tentation de faire l'amour

avec lui et de lui raconter tous mes petits secrets, mais je sais très bien que j'en crèverais de jalousie.

Nancy m'appelle pour m'annoncer qu'elle a décidé de louer les services d'un coach pour donner des cours de théâtre à Léo. Pour qu'il se sente plus sûr de lui au cours de la grande fête qui doit avoir lieu au Mondrian, lorsque nous ferons passer Léo pour un célèbre D.J. de Londres.

Je ne comprends pas l'intérêt d'engager un coach pour ça, mais Nancy ne tolère aucune question. Elle va même jusqu'à me donner un avertissement.

— Si tu ne tiens pas à mourir comme un chiot noyé à cette fameuse soirée, tu as besoin de Nile. C'est le meilleur.

Nile jouit d'une bonne réputation, en effet. Je me souviens encore du livre qu'il a écrit, *Le Livre de Nile*. Même moi qui suis, à ce qu'on dit, plutôt du genre égocentrique et superficielle, je suis battue à plate couture. Son ego prend des proportions alarmantes...

Avec la chance que j'ai, Nile rapplique juste au moment où Léo me tend mon soutien-gorge.

Soyons juste, Léo n'a probablement pas vu Nile arriver, mais je suis quand même en rogne contre lui. Je le lui arrache des mains et je le flanque illico à la poubelle... C'est pourtant un des tout derniers modèles de la boutique Agent Provocateur !

Je bredouille trois mots pour expliquer qu'il appartient sans doute à Maria, alors qu'à eux deux, les bonnets auraient beaucoup de mal à contenir un des seins de Maria. Le visage de Nile a pris une expression sournoise. Je sais qu'il va classer l'incident pour le ressortir contre moi plus tard, quand ça l'arrangera.

Il est évident que Léo est aussi remonté que moi contre Nile, mais avec cette histoire de soutien-gorge qui peut devenir pièce à conviction, difficile de l'envoyer balader. Et puis je n'ai pas du tout envie de me planter au cours de cette soirée.

A Hollywood, le bruit court que Nile a couché avec la plupart des grands noms du show-biz. Nancy dirait plus joliment qu'il sait où tous les corps sont enterrés... Rien qu'à sa façon de s'adresser à Léo et à moi, on sent qu'il veut nous faire prendre conscience de son pouvoir sur nous, le style « je-sais-tout-de-vous »...

— Je suis la personne la plus influente que vous aurez jamais l'occasion de rencontrer. Le plus gros et le plus retors des requins de ce milieu. Et je suis ici pour vous aider à faire partie du club !

Il parle avec l'accent traînant des Texans. Il aurait pu dire quelque chose de plus « hollywoodien », mais finalement, ça revient au même. Ce Nile ne me dit vraiment rien qui vaille.

Il porte un kimono blanc, un *chino* de la même couleur assortis d'un T-shirt noir et de socquettes noires très pop'art, mais sans chaussures. Rien qu'en le regardant, j'ai l'impression qu'une armée de cafards rampe sur mon cou.

Comme je n'ai pas très envie de laisser Léo seul avec lui, je ne bouge pas d'un pouce.

Nile nous explique qu'il préfère travailler dehors, pour mieux sentir sous ses pieds la sève de la terre. Nous passons à l'extérieur. Joseph venant d'arroser, les petites socquettes de Nile vont être trempées en un rien de temps, ce qui me comble de joie. Tandis que Nile traverse la pelouse en pataugeant dans l'eau, j'échange un clin d'œil avec Léo.

Wayne ne filmera pas ce cours, c'est une décision que nous avons déjà prise... et je m'en félicite. Car dans le cadre de la méthode de la prise de conscience de son moi et de la pensée positive, Nile commence par demander à Léo d'aboyer !

J'ai du mal à en croire mes yeux (et mes oreilles...), mais Léo accepte. Du coup, mon impression de malaise s'accroît. Après la séance d'aboiement, Léo est prié de jouer les poissons dans le jardin, puis de brouter la pelouse comme une chèvre. Léo n'est pas très chaud, mais Nile prétend que ça le mettra « en condition » pour lui permettre d'endosser n'importe quel rôle à son gré.

J'ai honte de la vie que je mène, mais honte !

Nile applaudit.

— Ça ira comme ça, Léo. Vous avez mangé suffisamment d'herbe. Maintenant, vous souhaitez prendre possession de tout cet espace.

— Attendez une seconde... je veux ça, *moi* ? C'est des conneries...

Le visage de Nile s'assombrit et le maître martèle une nouvelle fois sa phrase.

— Je disais donc que maintenant, vous souhaitez prendre possession de cet espace.

Et maintenant, c'est qui la chèvre ? Bon, d'accord, je ne pose pas la question tout haut, mais je devrais. En tout cas, je le pense très fort.

Léo fait le tour du jardin des yeux et se gratte la tête. Il fait remarquer avec un certain bon sens.

— Mais... ce n'est qu'un jardin, Nile.

Nile le toise avec mépris.

— C'est une façon de parler, mon pauvre ami ! Je veux que vous fassiez appel à votre imagination.

Je l'entends marmonner entre ses dents : « Si vous en avez, bien sûr. » Puis il pose les yeux sur moi et je lui renvoie un regard totalement inexpressif.

— Imaginez que cette propriété est à vous. Vous êtes le maître de tout ce que vous voyez.

Son regard fait le tour du jardin, et il montre du doigt Joseph en train de tailler une haie sans s'intéresser à ce qui se passe... Entendez par là qu'il n'en perd pas une miette !

— Dites à ce domestique là-bas de vous apporter une feuille de palmier et de vous éventer avec. Vous avez très chaud. Vous désirez que votre domestique vous évente.

Maintenant, Joseph a les yeux fixés sur nous. Je sais qu'il a entendu. Si seulement je pouvais disparaître sous terre...

— Est-ce que ça n'est pas un peu...

— Un peu quoi ? C'est moi qui commande.

Non seulement il ose dire ça, mais il faut voir sur quel ton ! J'interviens :

— Je croyais que c'était Léo qui commandait...

— Exact.

Il esquisse une révérence faussement servile devant Léo.

— C'est vous le maître, Léo. Ce jardinier est votre serviteur. A vous d'imposer votre volonté pour qu'il obéisse.

— Bon. Mais... c'est quand même un peu moche, non ?

Je déteste la façon de sourire de Nile. Léo cherche mon regard, il a besoin d'encouragement.

Je suis parfaitement consciente que je ne lève pas le petit doigt pour arrêter ce jeu de massacre.

Nile le pousse dans ses retranchements.

— Vous avez peut-être peur de le faire ?

— Ça n'a rien à voir avec la peur. Je ne suis pas un enfoiré comme vous, c'est tout.

— Euh, est-ce bien nécessaire ?

Je n'emploie pas le ton grave qui s'impose. Je pourrais faire mieux, je *devrais* le faire. Mais je ne le fais pas.

— Si vous voulez que ce type ait confiance en lui, oui, c'est nécessaire. Enfin, regardez-le ! C'est un con.

L'espace d'un instant, je crains que Léo ne le frappe. Je vois déjà les gros titres : « Le chien égaré de Holly Klein lève la main sur un célèbre coach de stars. »

Mais Léo ne le frappe pas.

— Hé, Joseph ! Venez ici une seconde !

Joseph nous rejoint à grandes enjambées, sécateur en main. A le voir, c'est lui le maître. Il paraît furieux et jette un « Si ? » méprisant.

Dans un espagnol parfait, Léo lui demande de faire vider les lieux *manu militari* à ce crétin en kimono blanc, il or donne à Joseph d'user de la force si nécessaire. Nile, qui de toute évidence n'a pas compris un traître mot, regarde la scène d'un air satisfait.

Joseph fait une courbette tout à fait charmante devant Léo et se tourne vers Nile. Il brandit le sécateur, l'ouvre et le referme brutalement sous le nez du coach.

Ce dernier ne sait plus sur quel pied danser.

— Mais... qu'est-ce qu'il fabrique ?

Joseph refait le même geste.

— Hé là... doucement, mon garçon !

Tout en exhortant Joseph à s'arrêter, Nile recule d'un pas. Il n'en mène pas large et cherche de l'aide dans mon regard. Je me contente de sourire en tortillant une mèche de cheveux.

Joseph avance d'un pas. Le sécateur se fait de plus en plus menaçant et approche dangereusement du visage de Nile. Joseph accompagne sa manœuvre d'intimidation d'une bordée de jurons en espagnol.

— Voyons, l'ami !

Nile se tourne de nouveau vers Léo et moi. Nous haussons les épaules en faisant des efforts insensés pour ne pas piquer un fou rire.

Nile continue de reculer, les mains en l'air comme un criminel qui se rend. Joseph accompagne sa retraite pas à pas jusqu'à ce que Nile se mette à courir... toujours en marche arrière. Tout à coup, il trébuche et tombe, mais Joseph ne fait pas de quartier. Je l'entends qui respire avec peine, mais il ne se démonte pas pour autant. Je sais que je devrais dire quelque chose ou intervenir pour l'arrêter — je ne peux vraiment pas me permettre ce genre d'incident en ce moment — mais c'est trop drôle ! Et puis je sais que Joseph ne lui fera pas de mal... enfin j'espère.

Nile tourne les talons et détale comme un lapin vers sa voiture en proférant déjà des menaces de procès. Joseph est trop essoufflé pour continuer la poursuite et vient nous rejoindre. Je ris tellement que j'ai du mal à tenir debout, Léo est aussi hilare. Maria se précipite dehors pour voir à quoi rime tout ce bruit et Joseph prend une bouffée de Ventoline.

Tandis que la voiture de Nile descend la rue en trombe, Maria serre Joseph sur sa poitrine. Ça ne l'impressionne pas.

— Ne vous inquiétez pas, Maria. Il ne reviendra pas.

Cinq minutes plus tard, il me faut déchanter. Nancy est au bout du fil, furieuse après moi. Elle m'avertit que Nile a la réputation de ne jamais rater l'occasion de se venger, et me rappelle à quelle sauce Jack va nous manger si jamais la presse s'acharne encore contre nous. J'accepte donc à contrecœur que Nile revienne pour un nouveau cours, mais je m'en veux terriblement de faire cette concession.

Le soir, lorsque je me retrouve au lit avec Léo, je lui en parle, je lui explique dans quelle situation je suis. Je n'ai pas le choix. Mais il n'essaie même pas de comprendre. J'ai envie de lui dire qu'il se comporte comme un sale gosse, mais il reste là, étendu sur le dos, les yeux fixant le plafond.

Comment peut-il être aussi gamin ! Agacée, je reprends le chemin de la maison et je passe une nuit horrible toute seule dans mon lit. J'ai des problèmes à tous les niveaux. Je sais bien que Nile est un sale con, moi non plus je n'ai aucune envie qu'il revienne. Mais j'estime qu'il y a des moments où il faut savoir rester professionnel et mettre de côté ses sentiments personnels. Je me tourne et me retourne dans mon lit pendant des heures, je teste tous mes *mantras*.

J'appelle même Wilhelm qui me somme de déclarer la guerre à mes émotions en éclatant de rire au bout du fil, Il plane complètement, c'est moi qui vous le dis ! Un vrai cerf-volant. Je finis par prendre un somnifère et je me réveille d'une humeur de chien.

Il ne reste que trois jours avant le grand soir. Aussi, lorsque Emmanuel arrive à 10 heures flanqué de son chien Curly, et de Tina, son assistante pour s'attaquer aux cheveux de Léo, et que je m'aperçois que ledit Léo est toujours en train de dormir, j'ai un coup de sang. J'envoie Maria le chercher. Ne la voyant pas revenir, je décide d'y aller moi-même.

Maria est près du lit et retape les oreillers de Léo.

— Monsieur Léo m'a dit de vous dire qu'il est *crevé*.

Léo a une tête à avoir passé une nuit blanche, et je suis à deux doigts de lui présenter mes excuses. Maria s'agite autour de lui. Une chose est sûre : il est *plus qu'urgent* que Léo se lève. Je tente de le raisonner.

— On ne peut pas renvoyer un artiste comme Emmanuel. En plus, c'est un garçon charmant. Je sais qu'il vous plaira.

Léo n'a pas l'air impressionné, mais je vois bien qu'il réprime un sourire. Il m'a pardonné. Cette fois, ça se passera bien, car Emmanuel sait toujours exactement quoi faire.

Si seulement j'étais comme lui.

12

Léo

« Tu passes ta vie à essayer de te faire connaître, mais quand ça arrive, tu prends des chemins mal éclairés avec des lunettes de soleil sur le nez pour éviter d'être reconnue. »

Ça fait deux nuits que je ne dors pas bien. Être amoureux ne me réussit pas. C'est plus néfaste pour mes cycles de sommeil que de partager un canapé avec un taré et une pâle imitation de star du porno. Je finis par piquer une tête dans la piscine en me disant que quelques brasses sous les étoiles finiront bien par me détendre. Pourtant, au fond de moi,

j'espère toujours que Holly m'entendra et qu'elle viendra me rejoindre. En vain...

Sur le plan sexuel, pas de problème, c'est toujours le pied. Oui, mais voilà...

Demain, c'est le grand soir, et j'imagine qu'ensuite, je ne la reverrai plus. Je suis en partie soulagé, mais l'autre part de moi-même m'intime de chasser cette pensée pour passer la journée au mieux.

Me voici revenu chez le dentiste pour essayer mes jackets. J'ai le visage bourré de Novocaïne et Nancy m'exaspère avec ses bavardages. Le temps que le dentiste, Nancy, Dinny, Nile et les autres en finissent avec moi, ma propre mère ne me reconnaîtrait sans doute pas. Tiens, et si je lui écrivais une lettre, ou ne serait-ce qu'une simple carte postale ? Un petit bonjour de L.A., la Mecque des touristes, la ville des stars. Mais que lui dire d'autre ?

« *Chère maman,*

» *J'ai passé toute la journée à Beverly Hills pour me faire poser un sourire en plastique. J'ai pris pension chez une femme célèbre qui habite sur les hauteurs de Hollywood, tous frais payés, le temps qu'elle fasse aussi de moi une célébrité. Mais assez parlé de moi... Comment ça va, à la Résidence des chiens perdus ? »*

Maman n'aime pas beaucoup les dentistes. C'est comme les médecins, les églises et les grands-parents... C'est bon pour les gosses qui ne mangent pas leurs lentilles.

— Etes-vous satisfait de la couleur, monsieur Monroe ?

Le dentiste tient un miroir devant moi pour que je puisse voir la jacket qu'il vient de mettre en place. Je réponds par un grognement approbateur. Pour être blanc, c'est blanc ! De quoi se faire repérer facilement dans le noir... Ou alors, c'est par contraste avec la

teinte brunâtre de mes vraies dents. Je me dis que ce sera comme pour le coiffeur. Je m'en faisais une montagne, mais je m'y suis très bien fait. Ça pourrait être la même chose avec mes dents, non ? Enfin, c'est ce que je me dis...

Ma coupe de cheveux est un croisement entre une coupe à la *Hoxton Fin* et la tignasse bouclée que j'avais avant. En mon for intérieur, j'admets qu'elle me donne un air plus dynamique, mais jamais je ne l'avouerai à Holly. Je lui ai dit que je trouvais cette coupe affreuse, ce qui a été effectivement ma première réaction. J'avais les cheveux couverts de gel... Et puis je suis toujours furieux à cause de ce Nile.

Pendant que Nancy et le dentiste examinent ma bouche, je ferme les yeux et je repasse le film de tout ce temps passé avec Holly. J'adore sa façon de se ficher royalement que ses cheveux soient ou non coiffés en pétard... Et plus que tout encore, j'adore la tache de rousseur qu'elle a sous le bras et que personne d'autre n'a jamais remarquée. J'ai l'impression que c'est une partie d'elle qui n'appartient qu'à moi.

Nous avons commencé à nous disputer à propos de Nile, ce sombre crétin dont Nancy s'est assuré les services pour me donner des cours de comportement. Ce type me gonflait sérieusement et j'ai dû demander à Joseph de le flanquer à la porte. En constatant à quel point ce mec était idiot, Holly et moi avons rigolé comme des malades, et à cet instant, je me suis senti particulièrement proche d'elle. C'était la première fois que j'avais le sentiment d'être son égal, en dehors des moments passés au cabanon, bien sûr. C'était en quelque sorte ma petite amie du moment. Mais tout le reste du temps, le spectre de Nancy et de ma métamorphose n'a cessé de planer au-dessus de nous.

— Vous savez, Léo, si ça ne vous donne pas confiance en vous, rien ne le fera.

A côté de Nancy, mon prof de maths du collège a l'air d'un amateur. Elle n'a pas le moindre conflit intérieur lorsqu'il s'agit de me prendre en main, allant même jusqu'à choisir mes sous-vêtements, en l'occurrence un caleçon Calvin Klein. Oui, un caleçon ! Je me sens gêné aux entournures chaque fois que je l'enfile.

— Le temps qu'on en finisse avec ça, les chaussures et les vêtements devraient arriver.

Comme si c'était le centre de mes préoccupations...

Nancy ferme son Palm Pilot d'un geste décidé.

— Il vous reste de la Novocaïne, docteur ?

C'est bien moi qui pose la question, enfin, c'était l'idée, mais comme j'ai la bouche pleine de coton et de tuyaux en caoutchouc, je n'émetts qu'un vague grognement. Je préfère fermer les yeux pour penser à Holly.

Nancy commence à papoter avec le dentiste de ses problèmes d'hygiène dentaire. Cette femme est un vrai moulin à paroles ! Parfois, quand je me retrouve seul avec Holly, je l'imite, et il m'arrive de la faire rire. Le second jour, j'ai lacéré les posters que Nancy avait placardés sur les murs de mon cabanon pour m'insuffler des images positives, mais Holly a pris le parti de Nancy, ce qui m'a profondément révolté. Vous me direz, moi, je défends bien Kev...

Ma vie a tellement changé, ces deux dernières semaines, que je ne suis même plus certain de savoir quoi dire à ma mère si je devais communiquer avec elle. Rien de ce que j'aurais envie de lui dire ne peut être écrit sur une simple carte postale. Ce qui m'effraie le plus, c'est que j'ai pris l'habitude de tout ce qui constitue ma nouvelle vie : le paysage, les lumières scintillantes de Tinsel Town, les gens célèbres que je croise dans la rue.

Hier soir, dans un bar où je suis allé en compagnie de Nancy et Holly, je me suis retrouvé en pleine conversation avec Ben Stiller tout en dégustant mon Virgin Mary. Bon, d'accord, nous n'avons parlé que de pistaches, et alors ? Un peu plus tard, je suis resté sur le cul en voyant qui était assis à la table d'à côté. Johnny (Rotten) Lydon, le chanteur des Sex Pistols en personne ! Ça va faire un choc à ma mère quand je lui en parlerai, même si elle me fait une scène sous prétexte que je ne lui ai pas demandé d'autographe. Quant à Holly, elle m'a foudroyé du regard pour avoir osé poser les yeux sur lui.

J'ai même fini par m'habituer à ce qu'on filme au quotidien les différentes étapes de ma métamorphose. La transformation d'un indigent — c'est le propre terme de Holly — en Hollywoodien idéal.

La seule chose à laquelle je ne me sois pas « habitué », c'est de faire l'amour avec Holly, mais ce n'est pas le genre de truc que je vais écrire à ma mère. Nous sommes proches, mais pas à ce point...

Quand vous couchez avec une fille, au bout de quelques séances, vous finissez la plupart du temps par le faire par simple politesse. Avec Holly, ça n'a rien à voir : plus nous faisons l'amour, mieux c'est... Contrairement à nos relations humaines qui se détériorent à vue d'œil. A croire que nous ne sommes pas amants.

Même Nancy, qui passe quasiment toute la journée avec nous, n'a pas l'air de se douter de ce qui se passe. Est-ce parce que j'ai l'art de garder les secrets, ou parce que personne au monde ne pourrait soupçonner une fille comme Holly de porter ne serait-ce qu'une once d'intérêt à ma modeste personne ?

A part les moments où nous nous moquons tous les deux de Nile, j'ai l'impression que nos nuits dans ce cabanon appartiennent à un univers parallèle. Un univers où les paumés sans avenir et les gens célèbres peuvent tomber amoureux et vivre ensemble.

Le monde dans lequel vit Holly est déformé par son image, et l'inverse est également vrai. Elle m'a confié plusieurs vidéos de son émission que j'ai visionnées dans mon cabanon, et j'ai été tout de suite fasciné par le personnage télévisuel incarné par la femme que j'aime. La première fois que je l'ai vue rire avec des *people*, j'ai ressenti un sentiment de fierté incroyable. Mais au bout d'un moment, j'en suis venu à détester l'émission et ce qu'elle montre des gens. Rien à voir avec Holly, qui est ravissante et drôle. Non, c'est le concept même de l'émission qui ne colle pas.

Le principe de *Changez de Vie* repose sur l'idée fausse qu'il existe une sorte d'intimité entre Holly et les stars qu'elle fait « revivre ». Vous en arrivez à la conclusion implicite que sans Holly et toute l'équipe de *Changez de Vie*, votre vie ne vaut pas un clou et qu'elle

finira dans la cuvette des WC, comme la carrière des cons qui se prêtent au jeu.

Le bonheur en arrive à se définir en fonction de l'image. Pour Holly, la qualité d'une vie commence et finit par l'image : le bon mariage des couleurs, le style de coiffure adopté, le choix des chaussures peuvent révolutionner le monde. Il vous suffit d'un maquillage appliqué dans les règles de l'art pour obtenir le job de vos rêves... Nancy et Holly ne font qu'exploiter la peur de tout un chacun, celle d'échouer parce que l'image qu'on donne de soi n'est pas bonne. Et dans ce conte hautement moral, c'est moi la dernière marionnette en date ! La morale de tout ça : la beauté est aussi superficielle que l'épiderme, et l'image est reine. Mais si vous grattez un peu, ça n'a aucun sens. C'est du vent... Et ça s'applique autant à moi qu'aux autres.

Il y a quand même un élément rassurant, c'est que Holly a l'air de détester la vie qu'elle mène. Elle est complètement parano — pas seulement à mon sujet, mais dans toutes les facettes visibles de son existence. Même sa prédilection pour le chocolat blanc devient un secret honteux qu'elle doit cacher à tout prix. Le prix de l'argent et du succès est lourd à payer : les célébrités sont obligées de se terrer dans l'ombre pour vivre, terrifiées d'être pourchassées par l'objectif d'appareils photo ou de caméras cachés. Chaque fois que nous allons quelque part, Holly et moi, nous sommes obligés d'entrer par une porte dérobée, et elle porte toujours des lunettes de soleil. Un jour, je le lui ai dit au cours d'une discussion où nous parlions en toute franchise :

— Tu passes ta vie à essayer de te faire connaître, mais quand ça arrive, tu prends des chemins mal éclairés avec des lunettes de soleil sur le nez pour éviter d'être reconnue.

La réponse a claqué comme un fouet.

— Et alors ? Tu crois que je n'ai pas conscience de cette contradiction et de l'ironie de la situation ?

Elle m'a raconté qu'elle rêvait parfois qu'elle faisait du *treadmill* et qu'elle ne pouvait pas en descendre. Elle a fait ce cauchemar une nuit, au cabanon. C'était impressionnant, elle agitait ses bras dans tous les sens. Quand j'ai pris une main dans la figure, je l'ai réveillée.

C'est cette nuit-là qu'elle m'a tout raconté tandis que je la tenais dans mes bras en caressant ses longs cheveux caramel.

Je lui ai demandé pourquoi il lui était impossible de descendre de la machine, mais je n'ai pas eu de réponse. Elle s'était rendormie. En sombrant à mon tour dans le sommeil et dans mes propres rêves, où Holly tient de plus en plus de place, je lui ai chuchoté :

— Je crois bien que je pourrais tomber amoureux de toi, Holly Klein.

C'est la seule femme dont j'ai partagé le lit qui ne me tourne pas le dos pour s'endormir.

Dans les magazines, les femmes n'arrêtent pas de se plaindre des types qui leur tournent le dos après l'amour, mais mon expérience personnelle m'a montré que ce sont elles les plus fautives. Holly, elle, s'endort dans mes bras comme le font les héroïnes de films. C'est une des choses que j'apprécie le plus dans notre histoire d'amour, enfin peut-être pas la plus importante, mais cela compte beaucoup pour moi. Le côté que je supporte le plus mal en revanche, c'est qu'elle n'est jamais là quand je me réveille. J'ouvre les yeux, et elle a disparu... Comme si elle n'était jamais venue, comme si tout ça n'était qu'un rêve.

Et puis, elle s'attache à ne laisser aucune trace de son passage dans le cabanon... à part la fois où elle a oublié son soutien-gorge ! Pas l'ombre d'une empreinte sur le futon où elle dort, juste son odeur. C'est tout ce qui subsiste de son passage. Parfois, je roule sur son oreiller et je le hume comme on sniffe une ligne de coke...

Je ne connais pas le nom de son parfum, mais quel qu'il soit, je ferais n'importe quoi pour en avoir un flacon. Si j'aime tant son odeur, c'est parce qu'elle ne peut l'emporter avec elle quand elle part. C'est la seule partie d'elle-même qu'elle ne peut me reprendre, la seule partie d'elle-même qui refuse de comploter contre ce que nous partageons la nuit. L'odeur de ses cheveux sur l'oreiller, le léger parfum de son corps sur le lit, autant de preuves tangibles que je n'ai pas rêvé.

Je la soupçonne de courir chez elle dès qu'elle m'a quitté pour appeler le fameux Wilhelm, cette fouine qu'elle s'obstine à appeler son « thérapeute ». Son « laveur dé cerveau », comme l'appelle Maria. Je suis sûr qu'elle lui raconte tout sur ses batifolages nocturnes avec ce « sans-abri ». Elle doit payer la peau des fesses pour recevoir une sacrée dose de conseils en thérapie émotionnelle !

Quand elle parle des nuits que nous passons à faire l'amour, elle fait toujours référence à des « incidents ». Par exemple : « Tirons un trait sur cet incident, Léo. Tout ça est derrière nous. » Du coup, nos nuits d'amour passent pour un crime, comme si nous n'étions pas sains d'esprit au moment où nous nous aimons, comme si elle préférerait tracer à la craie le contour du cadavre et consulter son avocat.

Par moments, quand Holly me fout en rogne, je fais le vide dans mon cerveau pour rester sourd à ses paroles et je repense à la dernière fois où je la tenais dans mes bras... Je me fais du cinéma, repassant les séquences de nos nuits torrides, faisant un arrêt sur image au moment où nous sommes tous deux au bord de l'orgasme. Puis je savoure nos baisers, et l'instant magique où elle s'endort dans mes bras. C'est le seul moyen que j'ai trouvé de pouvoir supporter les journées, car c'est seulement dans l'obscurité de la nuit qu'elle me traite d'égal à égal.

Nancy et moi sommes sur la même longueur d'onde concernant Wilhelm, bien qu'elle soit persuadée que Holly s'en lassera vite.

— Elle laisse toujours tomber ses thérapeutes, comme elle laisse tomber ses agents et ses mecs, d'ailleurs. Holly ne s'engage jamais, m'a-t-elle dit une fois.

On ne peut pas dire que ça m'est beaucoup remonté le moral.

Le roi de la dentition me tire de ma rêverie.

— Voilà, monsieur Monroe, c'est fini. Vous pouvez regarder.

Je prends le miroir en tremblant comme une feuille pour affronter le sourire de mon nouveau moi.

13

Holly

« Lorsqu'on dit : "C'est une bonne question", c'est qu'on n'a aucune idée de la réponse. »

Je commence à remettre en question des choses qui jusqu'alors ne me dérangent pas. Des aspects de mon existence que je n'ai pas particulièrement appréciés, que je me suis contentée d'accepter. En fait, je commence à tout remettre en question. Hier soir, au cours d'un dîner avec Léo et Nancy au Jardin d'Eden, j'ai demandé :

— Finalement, pourquoi faisons-nous tout ça ?

J'avais déjà mis un temps fou à me préparer, traumatisée de devoir choisir entre le jean Earl et le jean Juicy Couture. J'ai fini par opter pour le premier, mais le choix n'a pas été facile. Et même maintenant, je ne suis pas sûre d'avoir pris la bonne décision.

Nancy a eu l'air surprise par ma question et m'a répondu avec son faux accent anglais.

— Mais parce que nous avons besoin de manger, chérie.

— Je ne parle pas de ça. Je parle de ce concept de changement d'image, ma chérie.

Et j'ai lourdement insisté sur le mot « chérie » pour l'embêter.

Nancy était très classe dans sa robe drapée Diana Vreeland, un modèle dans les tons bleu-vert. Elle incarne le chic à elle seule, et, contrairement aux miennes, les tenues de Nancy ne sont jamais, *jamais* froissées.

— Qu'entends-tu par « ce concept de changement d'image » ? C'est notre job. Nous sommes le symbole même de l'image.

— Mais pourquoi ? Pourquoi y attachons-nous tant d'importance ?

— Peut-on passer la commande, s'il vous plaît ?

J'ai battu en retraite devant le ton irrité de Nancy. Mais Léo intervient :

— Je pense que Holly vient de poser une très bonne question.

— Lorsqu'on dit : « C'est une bonne question », c'est qu'on n'a aucune idée de la réponse... Bien, si nous commandions, à présent ?

J'ai lancé à Léo un regard solidaire tout en commandant un espadon, puis nous avons discuté des marques que nous avons choisies pour la dernière interview de Léo.

J'avoue qu'aujourd'hui, je ne suis plus sûre de rien. Pas le genre de doutes insignifiants, ces petits riens qui vous titillent le cerveau et sont plus drôles que méchants. Non, je parle de doutes sérieux sur notre démarche, sur la transformation que nous avons opérée avec Léo. Ça fait deux heures que je fais des longueurs de piscine pour essayer de me détendre, mais ça ne marche pas.

Ce soir, c'est le grand soir... Visiblement, Léo est presque prêt. Une peau couleur de miel, une nouvelle coupe de cheveux qui — même s'il s'en défend — lui va à merveille. On va nous livrer aujourd'hui un choix de chaussures et de costumes de marque, et demain matin, il va dans Rodeo Drive chez Armani pour les dernières retouches de son smoking. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est attirer l'attention de la chaîne... Car avec l'émission de ma mère qui doit passer à l'antenne dans quelques semaines, nous comptons plus que jamais sur la métamorphose de Léo pour nous sauver.

Nancy ne doute absolument pas de notre succès. Pour elle, nous allons faire un triomphe. Mais Nancy n'est pas femme à douter, c'est une femme de certitudes alors que moi, je suis l'esclave de mes questionnements. J'ai toujours été comme ça, depuis la toute première fois où j'ai atterri à Hollywood. A l'époque, c'était davantage pour fuir (ma mère) que pour trouver autre chose (la gloire et le succès).

Depuis qu'on m'a annoncé que ma mère doit présenter une émission qui va coïncider avec mon propre passage à l'antenne (un règlement de comptes qui date de mon enfance), toutes les blessures que je m'efforçais de refermer depuis des années se sont immédiatement rouvertes. En fait, quand je suis arrivée ici, je me suis imaginée que la seule façon de couper le cordon ombilical était de me jeter à corps perdu dans le travail. Je ne dis pas que je crachais sur la célébrité et l'argent, non. Mais ça, c'était le bonus, pas le but.

En tout cas, c'est ce que des cohortes de gourous et de thérapeutes se sont acharnés à m'expliquer. Vous savez ce que me dit Wilhelm ?

— Tu es une réfugiée du passé, de ton passé. Tu n'arrêtes pas de courir pour fuir ta mère !

Le seul problème, c'est que ma poursuivante m'a rattrapée. Elle fait toujours partie de ma vie. La nuit, j'entends sa voix résonner dans ma tête.

Un de mes thérapeutes a essayé de me faire sortir des labyrinthes du passé en m'exhortant à considérer ma mère avec plus d'indulgence. Il me donnait des conseils du

genre : « Essayez de parler d'elle en disant *maman* au lieu de *ma mère*. »

Il n'empêche que ma mère — enfin, *maman*, si vous y tenez — est et a toujours été un magnifique spécimen de garce. Je me souviens de mon premier rendez-vous galant... J'avais quinze ans, je me préparais à sortir avec un des mecs les plus sexy de ma classe, et j'ai demandé à ma mère comment j'étais. Elle a levé le nez de son verre de gin et m'a détaillée des pieds à la tête de ses petits yeux méchants. Je haïssais ses yeux, car ils cherchaient toujours en moi le défaut dans la cuirasse. Mais ce soir-là, j'ai eu la surprise de la voir sourire.

Pleine d'espoir, prête à croire qu'elle approuvait enfin mon look, je lui ai demandé :

— Ça va ? Tu me trouves vraiment bien ?

Elle est restée un instant sans rien dire. Puis elle a tiré une longue bouffée d'une de ces immenses cigarettes très fines qu'elle avait l'habitude de fumer.

— Je vais te dire ce que tu veux entendre. Oui, tu es *bien*.

Dans sa bouche, le mot bien avait presque une connotation négative. Comme si elle parlait de viande pourrie... Je savais que la suite serait terrible, même si ma mère continuait à sourire.

— Tu es bien, pas de doute là-dessus. Aussi bien que peut l'être une gamine vulgaire...

Et elle a explosé de rire en poussant d'horribles grognements.

Ce qui m'a le plus blessée, c'est ce sourire trompeur, l'espoir déçu de l'entendre enfin me

dire quelque chose d'encourageant. Cet épisode m'a achevée. Mais à présent, je suis au-dessus de ça, vraiment. Des tas de gens ont des problèmes avec leur mère, il suffit de lire n'importe quel magazine pour s'en assurer. Ma mère a beau être un vrai cauchemar, je ne suis pas un cas unique. C'est en quelque sorte une maladie de *people* !

Nancy m'a faxé une interview accordée par ma mère à un journal à scandale et dans laquelle elle explique comment elle a mené et remporté sa bataille contre l'alcoolisme. Elle prétend aussi faire amende honorable auprès de tous ceux à qui elle a pu nuire. C'est Léo qui a lu l'interview le premier, puis il l'a déchirée. Il était furieux que Nancy ait pu avoir l'idée d'envoyer ce fax.

Soyons juste, Nancy a tenté de m'en épargner la lecture en me lançant cet avertissement.

— Je te préviens, si tu lis cette chose, tu vas t'ouvrir les veines, ma chérie !

Mais je n'avais aucune envie de me taillader les poignets. Je dois dire que l'article m'a fait rire, surtout le passage où elle se justifie d'avoir choisi le même créneau horaire que le mien... Pour « faire amende honorable » !

J'ai tellement rigolé que j'ai dû prendre un Valium.

Mais je ne suis pas aussi remontée contre ma mère que j'ai bien voulu le laisser croire à mon entourage.

Dans un premier temps, la nouvelle m'a anéantie, bien sûr, mais maintenant, j'y pense uniquement pour essayer de ne plus penser à Léo. Aujourd'hui, j'ai refusé de l'accompagner chez le dentiste bien qu'il me l'ait demandé. Sa grande peur, c'est de finir par avoir le look formaté de tous ces types efféminés qu'on voit dans les magazines. Je sais qu'il me trouve distante et un peu garce, mais qu'attend-il de moi au juste ? Quels que soient les sentiments que j'éprouve pour lui, nous ne serons jamais du même monde. Franchement, je me trompe ?

J'ai beau garder mes petits secrets pour moi, j'ai toujours tout raconté à Nancy en ce qui concerne les hommes de ma vie. En plus, depuis que j'ai signé mon premier contrat, j'ai un thérapeute sous la main pour gérer mes émotions et mes psychoses. Je lui dis tout sur mes relations avec les hommes, et pourtant... Je n'ai jamais dit un mot sur Léo à Wilhelm, *surtout* à Wilhelm ! Je ne lui parle que de ma mère et de ce que j'endure à cause d'elle, mais de toute façon, j'ai comme l'impression qu'il ne m'écoute même plus, ces derniers temps. Il est en train de mettre la dernière main à un nouveau bouquin qui devrait faire sensation. La révolution affective, ça le fait plutôt rigoler, depuis quelque temps. Léo est comme Nancy, il n'a pas confiance en Wilhelm.

Le plus étrange dans tout ça, c'est que Nancy n'a toujours pas intégré qu'il se passait quelque chose entre Léo et moi. J'étais persuadée qu'elle lisait en moi mieux que n'importe qui. Et puis, jusqu'ici, elle a toujours régenté ma vie privée comme s'il s'agissait de la sienne.

Récemment, elle m'a longuement parlé de Ted. Apparemment il l'a appelée pour lui poser des tas de questions sur moi. Du coup, elle commence à donner du « cher Ted » au lieu de parler comme avant de « ce salopard de Ted » ! Elle pense qu'il est encore amoureux de moi et m'encourage fortement à lui pardonner. Excusez-moi, mais ce mec a divulgué des infos très personnelles me concernant à un journal de merde. Je ne vois pas pourquoi je lui ferais de nouveau confiance sous prétexte que sa carrière vient de prendre un nouvel essor...

Ce à quoi Nancy m'a répondu que c'était juste pour « le business ».

Voilà pourquoi ma liaison avec Léo n'a aucun avenir. Dans cette ville, on ne fait pas le distinguo entre la vie privée et le business !

Je termine ma dernière longueur de piscine et je réintègre la maison en me frottant les cheveux avec une serviette. D'habitude, je vais au cabanon pour les sécher, mais pas aujourd'hui. Pas pendant la journée. Il est imprégné de l'odeur de Léo, et rien que de penser à lui, j'ai l'estomac qui se noue. Chaque fois que je pense à lui et à ce que nous avons fait, je culpabilise terriblement. J'ignore ce qui m'a pris... Comment ai-je pu m'embarquer dans cette histoire, et plus grave encore, pourquoi n'ai-je pas été capable d'y mettre un terme ?

Nancy m'appelle.

— Holly, tu es là ? Notre star est de retour. Viens vite admirer ses nouvelles dents.

Je sors sans me presser. Léo ressemble davantage à un prisonnier de guerre qu'à une star. Il a ce visage un peu figé qu'on a tous en sortant de chez le dentiste, surtout après quelques piqûres. J'ai envie de le prendre dans mes bras.

— Bon, allez, un sourire ! Voyons voir ce que notre investissement nous a rapporté.

Réaction enjouée typique de L.A. ! Je prends alors conscience de mon manque de délicatesse. Franchement, parler de l'argent que l'émission a dépensé pour refaire sa dentition, c'est d'un goût... Une belle gaffe, Holly ! Je tente de dédramatiser, mais je vois bien dans le regard de Léo que j'ai raté mon coup.

— Je plaisantais...

Trop tard, le mal est fait. Il n'y a pas l'ombre d'un sourire sur son visage.

Nancy insiste lourdement, avec sa voix à la Dick Van Dyke.

— Eh bien ! Vous allez vous décider à ouvrir la bouche ou quoi ? C'est quand même elle qui paie, ne l'oubliez pas !

J'en suis malade pour Léo, avec son visage encore figé par la Novocaïne, et cette blessure dans le regard... Je sais qu'il est dans une situation très inconfortable. Ce n'est pas comme s'il avait demandé lui-même cette transformation, c'est nous qui l'avons précipité là-dedans pour sauver notre émission. Je lui presse le bras.

— Vous avez dû avoir très mal, non ? Je déteste ces piqûres.

— Pas de problème.

Et il sourit. Je deviens rouge tomate. J'ai encore plus honte de moi que je ne l'aurais cru. Ces dents, c'est... c'est ridicule.

— Super ! C'est incroyable. Je veux dire, vous êtes superbe.

J'ai envie d'ajouter : « Si votre conception de la beauté n'est pas incompatible avec des dents en plastique... » Sérieusement, qu'est-ce que j'ai fait ? Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait !

Et le pire, c'est que Léo a l'air de me croire. Il me demande, plein d'espoir :

— C'est vrai ?

Nancy et moi nous exclamons en chœur.

— Absolument !

J'ai une furieuse envie de hurler : « Comment peux-tu accorder le moindre crédit à ce que te dit la femme la plus superficielle de toute l'Amérique du Nord, crétin ! »

Pauvre Léo. Il ne savait même pas ce que signifiait le mot crétin avant de me rencontrer, et en moins de deux semaines, il l'est devenu, grâce à moi. Heureusement, l'arrivée de

Maria fait diversion. Pour un peu, je l'embrasserais !

Je lui demande d'un air faussement jovial.

— Est-ce que les vêtements et les chaussures de M. Léo sont arrivés ?

— Mon pauvre monsieur Léo, mé qu'est-ce qu'il vous est arrivé ?

Je ne me trompe pas, c'est bien un regard horrifié que je lis sur le visage de Maria ?

— Je reviens de chez le dentiste.

Léo se tourne vers moi comme pour se rassurer. Je hoche la tête pour confirmer. Mon regard lui intime de me frapper, mais il n'a même pas l'air en colère. On dirait qu'il me fait une confiance aveugle, et il sourit. J'ai envie de me donner des gifles.

— Oh, mon Dieu, monsieur Léo. Cé qué vous êtes beau !

Maria, Dieu la bénisse, a l'air sincère. Jamais je ne l'ai appréciée autant qu'en cet instant. Léo la prend dans ses bras, et je me fais soudain l'effet d'être une étrangère dans ma propre maison.

— Vous êtes la plous belle star de Hollywood, monsieur Léo!

Et elle lui donne un baiser très maternel.

— Et vous, vous êtes la plus sexy de toutes, Maria !

Léo embarque ma femme de ménage dans un swing endiablé à travers la cuisine comme si c'était un poids plume. Je sais que c'est ridicule, mais je suis soudain prise d'une jalousie féroce. Je suis jalouse que Maria puisse prendre Léo dans ses bras en public !

Nancy applaudit et suggère de fêter ça en ouvrant une bouteille de Champagne. Je suis écarlate, mon visage me brûle de partout. J'ai peur de ce que je suis sur le point de perdre maintenant que la métamorphose de Léo est achevée. Je suis une garce. Je ne veux pas de Léo, mais je ne veux pas non plus le perdre...

Je casse l'ambiance en redemandant à Maria si les affaires de M. Léo sont arrivées, et en ajoutant d'un ton sec :

— Impossible de boire du Champagne maintenant, Nancy. Wayne va arriver pour filmer la dernière interview de Léo, et nous devons nous assurer que les vêtements lui vont bien.

Percevant mon stress, Léo repose Maria. Elle tire sur son tablier pour le défroisser et sourit à son cavalier d'un air coquin.

— Maria, je vous demande si les affaires de M. Léo sont arrivées !

— Oui, mademoiselle Holly. Je les ai mises dans la suite réservée aux invités.

— Très bien. Si nous allions voir votre garde-robe, Léo?

J'ai une voix de gardienne de prison.

Léo fait un salut très militaire, et nous nous retrouvons tous dans l'escalier. Il me prend pour une sorte de dictateur de l'image, et il n'a pas tort.

Des douzaines de boîtes de chaussures et un rang complet de costumes attendent notre verdict. Nancy se remet immédiatement en mode *business*, oubliant toute idée de Champagne. Elle fait sauter les couvercles des boîtes. Je choisis une magnifique paire de chaussures anglaises, des *Oxford*. Léo s'assied sur le lit et ôte ses chaussures pour les essayer.

— Il ne devrait pas y avoir de problème.

Mais Nancy brandit une autre paire de chaussures, des italiennes cette fois, noires et à pompons. Elle est hilare.

— Essayez donc celles-ci !

— Il n'en est pas question.

Le regard de Léo accroche celui de Nancy, comme pour lui faire comprendre que lui aussi trouve ces chaussures immondes... Et moi, je me sens exclue de cette scène, et jalouse de ne pouvoir partager avec Léo ce qu'il partage avec Nancy : une amitié qui ose s'afficher.

Je suis prise d'une subite envie de les frapper tous les deux, et j'entends ces mots sortir de ma bouche.

— Pourquoi pas ?

Nancy réagit.

— Holly, tu es folle ? Ne me dis pas que tu parles sérieusement... Nous détestons ces chaussures.

J'en rajoute, par défi.

— *Nous ?*

Nancy me regarde bizarrement. Elle voit bien que quelque chose ne va pas. Je dirais même qu'elle a des soupçons, et si je renie mon intérêt pour ces chaussures ridicules, elle comprendra.

Les yeux verts de Léo me transpercent, me mettant au défi d'affronter ma propre trahison. Je suis en train de me payer sa tête, et je ne peux pas m'en empêcher. Je n'ai pas envie de m'arrêter.

— Je pense qu'elles sont parfaites.

Je suis un monstre. Mon sens des réalités et de la mesure est faussé à cause de ma terrible frustration. Ce sont des années de thérapie qui m'ont donné cette faculté d'auto-analyse. La seule chose que j'ignore, c'est pourquoi j'agis ainsi : est-ce parce que Léo ne veut rien accepter de ce que je pourrais lui donner, ou au contraire parce qu'il est prêt à accepter ce que je n'ose lui donner ? Toujours est-il que je lui fais essayer ces stupides chaussures à pompons.

Il plaide sa cause.

— Franchement, j'ai l'air d'un con, avec ça...

Il a raison. Je ne sais pas trop ce que ça signifie, mais il a sûrement raison.

Je réponds tout en appuyant sur l'intercom.

— Vous êtes parfait... Maria, pouvez-vous monter dans la chambre d'amis ? Vous verrez, elle va adorer.

Et naturellement, la suite me donne raison.

Je me déteste.

14

Léo

« Des tas de questions indiscretes, des flashes en pleine figure, des chaussures à pompons... toutes ces conneries me font penser à toi. »

L'objectif du dîner de charité de ce soir est d'ouvrir le débat avec Jack Harris — le grand ponte de la chaîne — sur l'émission « revisitée », celle qui met en scène mon relookage, ou plus exactement ma métamorphose. L'idée, c'est que Jack me prenne pour un comédien, et Nancy n'aura plus qu'à faire son boulot. Mais j'ai un mauvais pressentiment concernant cette histoire, et je soupçonne même Holly d'avoir des arrière-pensées.

Hier, elle m'a interviewé sur ma transformation, devant la caméra. Elle m'a demandé ce que je retenais de l'opération. Lorsque j'ai levé un sourcil d'un air suggestif, elle n'a même pas ri. Moi, en revanche, j'ai bien rigolé quand elle m'a demandé comment je me trouvais. J'ai même tellement rigolé qu'ils ont cessé de filmer pour que je puisse boire un verre d'eau et leur permettre de faire une retouche de maquillage. Parce que, bien entendu, j'ai été obligé de me maquiller...

Tante Lucy disait toujours que mon père Mike avait horreur des interviews, prétendant que c'était un peu comme « des empreintes digitales sur vos tripes »... Prisonnier des griffes de Holly, de l'intérêt professionnel et quasi clinique qu'elle me manifeste, je comprends très bien ce qu'il voulait dire.

Nancy est persuadée que Jack va « a-do-rer » ! Chaque fois que le nom de Jack est prononcé, les filles commencent à parler par sous-entendus. Holly, Nancy et tout leur staff veulent obtenir un nouveau créneau horaire pour que *Changez votre Vie* n'entre pas en concurrence directe avec l'émission de la mère de Holly. Ils voudraient aussi que la première saison de l'émission passe à l'antenne une semaine plus tôt que prévu.

Je suis la clé de voûte du projet.

Mes talents de D. J. mis à part, je n'ai jamais été l'élément crucial à la réussite d'un projet. Bien que ce sentiment d'être indispensable soit loin de me déplaire, j'ai peur de n'être qu'un cobaye de laboratoire, et je redoute que l'expérience puisse tourner mal à n'importe quel moment. Et cette angoisse ne me quitte pas.

La seule chose dont je sois réellement sûr, c'est que je vais leur faire faux bond, à tous.

Le « grand déballage » — c'est le terme utilisé par Holly et Nancy — aura lieu ce soir au cours du gala de charité au Sky Bar de l'hôtel Mondrian. C'est là que je serai présenté officiellement au gratin de Hollywood.

Si je suis à la hauteur, c'est gagné. L'émission sera diffusée, et on peut même s'attendre à un triomphe. Mais bien qu'une partie de moi-même — mon côté Dr Jeckill, sans doute — soit prête à tout pour aider Holly en souvenir de ces nuits où je l'ai tenue dans mes bras, l'horrible Mr. Hyde est, lui, prêt à tout pour que l'émission n'ait aucune chance de passer à l'antenne. Sans doute l'histoire des *chaussures à pompons* qui ressort...

Plus l'heure avance, et plus je suis convaincu que cette émission n'est pas une bonne idée.

Je sens l'odeur de ses cheveux lorsqu'elle me tend les clés de la Porsche.

— Désolée, mais je ne peux pas venir avec toi prendre le smoking. J'ai une réunion avec Larry pour préparer le discours que nous allons tenir à Jack et à la chaîne. Et tout de suite après, j'ai une séance avec mon psy, Wilhelm. Tu vois d'ici le topo...

Pas vraiment. D'ailleurs, elle le sait très bien.

— Ça ira.

— Au fait, Léo...

Je m'arrête net. Va-t-elle m'embrasser ? Va-t-elle enfin me dire que je représente bien plus pour elle qu'une simple partie de jambes en l'air ?

— ... merci de profiter de la course pour aller chercher mon livre.

— Pas de problème.

Je grimpe dans la voiture et je mets la clé de contact.

— S'il te plaît, ne sois pas trop long. N'oublie pas que tu as une dernière séance avec Nile...

— Je n'ai vraiment pas envie de revoir ce branleur.

— Je sais... moi non plus. Mais c'est la dernière fois, et si nous réussissons notre coup ce soir, ce sera la gloire !

A l'entendre, nous ne vivons tous deux que pour ça. La gloire...

Je passe la marche arrière et je descends tout doucement l'allée. Bien que tout ça ne soit pas facile à expliquer par carte postale interposée, je vais quand même écrire à ma mère. Je vais acheter la carte et l'écrire dès aujourd'hui. Ça lui donnera au moins une occasion de rigoler, surtout si j'arrive chez elle avant la carte et qu'elle m'accuse de ne pas lui avoir écrit ! Je me vois déjà, l'air innocent :

— Comment ça ? Mais puisque je te dis que je t'ai envoyé une carte ! Ce n'est tout de même pas de ma faute si les services postaux sont incompetents.

Mais elle ne me croira pas, et quand la carte arrivera quelques jours plus tard, elle culpabilisera à mort. Elle me préparera mes petits plats préférés et fera ma lessive.

Après avoir pris livraison du smoking, je fonce vers le Beverly Hills Mall. En garant la Porsche dans l'immense parking à étages, je commence à prendre réellement conscience de ce que sera pour moi cette nuit au Sky Bar. Si les choses se passent *vraiment* bien, si nous faisons les gros titres, il n'y aura plus de « nous »... C'est bien ma dernière soirée avec Holly. Dès demain, je ne lui serai plus indispensable.

J'appuie sur le bouton de la télécommande pour verrouiller les portières et me dirige vers les ascenseurs.

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais si vous possédez une Porsche, vous ne dites jamais : « J'ai garé la voiture »... Vous dites : « J'ai garé la Porsche. » Avant, chaque fois que j'entendais les gens parler de leur voiture ou de leurs vêtements en citant la marque, je les traitais mentalement de frimeurs. Et voilà que je suis devenu membre du club ! C'est comme quand j'étais gosse et que je singeais ma mère en traitant tous les hommes

de salauds. Aujourd'hui, j'en suis un à mon tour.

J'arrive chez le libraire au dernier étage du Beverly Center pour prendre le livre que Holly a commandé. C'est l'autobiographie d'une grosse pointure de Hollywood qui est censé dévoiler ses petits secrets avant de mourir.

Pendant que je fais la queue à la caisse, je regarde la couverture, et notamment le titre : *A Hollywood, pour devenir célèbre, il suffit que quelqu'un souhaite votre mort*. Le genre de déclaration que Holly adore faire. La page intérieure est illustrée par la photo de l'auteur, qui reflète une morgue et une prétention incroyables. En arrivant à la caisse, j'ajoute une carte postale.

— Carte ou espèces ?

— Carte.

Je tends celle de Holly. Au même moment, quelqu'un me cache les yeux avec les mains.

— Devine qui c'est !

Je fais volte-face.

— Tifanie !

— Si vous voulez bien signer ici, monsieur.

— « Si vous voulez bien signer ici, monsieur... » J'y crois pas ! Tu t'es regardé, avec ton pantalon de star ? Une vraie gravure de mode.

Elle me détaille des pieds à la tête, des cheveux jusqu'aux chaussures à pompons.

Je la prends dans mes bras avec un tel élan que je la soulève de terre. On ne m'a encore jamais dit que j'étais une gravure de mode et je me sens tout émoustillé. Je sais, c'est idiot... Mais j'imagine que si ma mère ou tante Lucy me voyaient maintenant, elles me diraient sûrement la même chose. Ou alors, elles me traiteraient de snobinard.

Je rends au caissier le ticket de la Visa dûment signé en lui souhaitant une bonne journée (si l'on peut dire, compte tenu de l'heure...) et je demande à Tifanie si elle veut prendre un café avec moi. Elle me répond qu'elle en serait ravie, mais que c'est vraiment impossible.

Je la supplie.

— Tif, allez... Dix minutes, pas plus.

— Impossible, je te dis. Je fais de l'intérim au bureau de Larry Flint en bas de la rue. Tu te rappelles... cet acteur de porno sur lequel on a fait un film ?

Je dois avoir l'air ahuri.

— Il y avait bien Courtney Love, dans ce film ?

Tifanie me regarde comme si je venais d'une autre planète. Du coup, je fais celui qui se souvient très bien, alors que je n'ai toujours aucune idée de quoi elle parle. A Hollywood, les gens utilisent toujours des films comme points de repère.

— Juste un café... le temps de me rafraîchir la mémoire ! S'il te plaît...

— Tu sais, je suis déjà en retard à cause du déjeuner, et mon patron est un vrai con. Sérieux ! Un vrai con ! Mais j'ai *tellement* besoin de ce boulot. Tu sais, j'ai changé de coach. Le nouveau est vraiment cool, mais bonjour la facture ! Je claque un fric fou. Des quantités *énormes* de tunes, je veux dire. Bon, d'accord, va pour un café, mais vite fait.

Elle m'embrasse sur le nez.

Tifanie est une des personnes les plus expansives que je connaisse. Heureusement qu'elle ne donne pas dans la drogue dure car elle est déjà l'exemple vivant de ce que vous devenez si vous prenez trop d'ecstasy ou d'amphétamines. Machinalement, je caresse la coke dans ma poche, celle que Nancy m'a donnée hier.

Tifanie continue de débiter son « connard de patron » et de s'épancher sur son « nouveau coach de théâtre, qui est supercool ». Nous quittons le magasin.

Tifanie me donne un grand coup de poing dans le plexus solaire, en signe d'affection.

— Tu sais que j'ai failli ne pas te reconnaître, mon vieux ! Alors, il est devenu quoi *Monroe, le Maître du Mix* ?

Quand nous vivions sous le même toit, je parlais souvent avec Tifanie de mon rêve de devenir D.J. C'était la seule personne que je savais capable de m'écouter sans rire.

Tout en lui commandant son malheureux café au lait décaféiné et mon vrai café au vrai lait bien crémeux, je jette un coup d'œil sur mes chaussures à pompons. Et je me pose toujours la même question. Je pense à ma platine vinyle, là-bas, chez ma mère. Je voulais m'en servir au L.A. 2 ou l'un des autres clubs de Londres où l'on m'accordait un petit quart d'heure de temps à autre pour exercer mes talents.

— Tu ne m'avais pas dit que ton vieux vivait à L.A. !

Elle ponctue sa phrase d'un nouveau coup de poing, plus violent que le premier. Tifanie a toujours eu pour habitude de cogner dans le plexus solaire des mecs... C'est parce qu'elle est toujours sortie avec des malabars qui n'arrêtent pas de lui dire : « Vas-y, Tif, frappe-moi de toutes tes forces ! » A cause de ces types, elle est convaincue que le coup de poing dans le plexus solaire est une façon comme une autre d'exprimer toute une gamme d'émotions, de l'affection à la rogne.

J'imagine que c'est Kev qui lui a parlé de mon père, car personnellement, jamais je n'y ai fait allusion. De toute façon, quelle importance à présent ? Je vais bientôt quitter L.A.

— Pourquoi veux-tu que je te parle de ça ? Si je t'avais dit que mon père vivait à L.A., tu m'aurais peut-être envoyé dormir sur son canapé, et je n'aurais pas eu le plaisir de côtoyer Kev.

— Toujours prêt à plaisanter, je vois.

Elle me donne un nouveau coup de poing, mais léger cette fois, sur le bras.

— Tu veux que je te dise, Léo ? Ta présence me manque. C'est sincère, je t'assure. Nous n'avons trouvé personne pour te remplacer... Mais je suppose que tu n'as pas l'intention de revenir. Sans toi, c'est plus pareil.

— Je suis touché...

Elle fait la moue et agrippe mon T-shirt, labourant mon estomac au passage.

— Bizarre, j'ai l'impression que c'était plus dur avant, quand je te donnais un coup de poing dans l'estomac. On dirait que tu as perdu tes abdos, mon cher !

— Peut-être un peu.

Je vois bien qu'elle essaie de m'aguicher, et comme on m'a appris la politesse, je joue le jeu. Elle porte une robe décolletée, qui n'est pas mal du tout. Tifanie et moi, nous avons couché une seule nuit ensemble, mais je n'ai pas envie de répéter l'expérience. Car même avant de connaître Holly, faire l'amour avec Tifanie n'avait rien de très excitant.

— Mais tu es bronzé...

Je ne fais aucun commentaire. Je n'ai vraiment pas envie de parler de ma transformation à Tifanie. C'est bien trop gênant.

Tout à coup, la voilà qui se frappe sur le front.

— Attends ! Je savais bien que j'avais autre chose à te dire.

Je lui passe la main dans les cheveux.

— Que tu meurs d'amour pour moi, peut-être ?

Elle m'attrape le poignet et me repousse, comme écoeurée par ma remarque.

— Toi et ton ego, je te jure ! Ah, ces hommes...

— Au fait, comment va Kev ?

Je suis subitement inquiet.

— Kev n'a pas changé d'un poil. Il n'a même pas changé de chaussettes depuis ton départ !

Elle prend un petit air dégoûté.

— Tu devrais aller le voir, Léo. Tu lui manques vraiment. Il n'a jamais rien dit, mais je le sens bien. Vous êtes tellement coincés, vous autres Anglais, que vous êtes incapables d'exprimer ce que vous ressentez. Mais moi, je le sais.

Bien que l'idée de passer voir Kev pour lui demander de changer de chaussettes me paraisse assez tentante, j'ai d'autres projets pour la journée.

— Seulement voilà, *môssieur* joue les gravures de mode et porte des pantalons de luxe ! Je parie que tu es devenu un objet sexuel très coté, je me trompe ? Et que tu vas au Mondrian pour une réception très glamour...

Elle plaisante, naturellement.

Nous nous disons au revoir en nous promettant de rester en contact, ce que font tous les gens dans notre cas sans tenir parole... Tif me répète qu'elle est certaine d'avoir quelque chose à me dire, mais qu'elle a oublié quoi. Etant totalement incapable de mémoriser mon numéro de portable, je préfère noter celui de Holly (le fixe) sur le ticket de caisse de la librairie.

Tif me hèle depuis l'autre côté de la rue en se tapant la main sur le front.

— Je suis sûre que je me souviendrai de ce que j'avais à te dire dès que j'arriverai au boulot.

Je prends mon café et je vais m'installer sous la verrière. J'ai une vue plongeante sur un palmier géant. C'est du plastique ou pas ? Difficile à dire.

Je me mets à penser à Tif. Que peut-elle bien avoir à me dire ? Au cas où vous ne l'auriez pas compris, je ne suis pas le genre de mec à qui on envoie des messages en urgence.

Tout en sirotant mon café, je feuillette le bouquin que Holly m'a demandé de lui acheter. Le premier chapitre est intitulé : « Si vous n'avez jamais traversé la cuisine d'une boîte de nuit en cherchant les coulisses, vous ignorez ce qu'est le show-biz. » Je ne me souviens pas avoir jamais vu de cuisine dans une boîte de nuit, même si les coulisses, ça me connaît. C'est peut-être ça, mon problème : je ne fréquentais pas les « bons » clubs...

Un autre chapitre est intitulé : « Ce fut court, mais ce fut bon » et le dernier : « Il faut que j'arrête avant de devenir aveugle ». Le temps que je lise tous les titres de chapitres, c'est presque l'heure de mon cours de théâtre avec Nile. Mais je n'ai aucune envie de rentrer.

Ces cours, c'est une idée de Nancy. Elle a dit que ça m'aiderait à jouer le rôle d'un acteur anglais connu. J'ai bien proposé de tenir le rôle d'un D.J. londonien à la place, mais les filles ne le sentaient pas.

En traversant le Beverly Hills Mall pour regagner le parking, je remarque que les gens que je croise me regardent d'un sale œil. Je ne suis jamais venu ici avec Kev, mais si je l'avais fait, les gens ne se seraient pas gênés pour jeter sur nous des regards inquiets. Quelqu'un qui m'aurait connu à Londres serait incapable de me reconnaître aujourd'hui : dents de porcelaine, T-shirt de marque, chaussures à pompons. Tifanie a raison. Je suis bien une gravure de mode.

Ça fait un drôle d'effet de croiser dans la rue des gens qui ont mon look d'avant, et de les voir me regarder en pensant : « Encore un connard qui se croit mieux que les autres. »

Si je n'ai pas pris conscience de mon nouveau look plus tôt, c'est que je ne suis jamais sorti seul depuis ma rencontre avec Holly. Tout est toujours programmé, et je n'ai jamais de temps libre au programme. Je ne suis pas maître de ma vie, les autres l'imaginent à ma place. Les autres, ce sont Holly, Nancy et toute leur équipe de battants.

On m'a dit de jouer le type riche mais qui sait rester discret. D'ailleurs, l'expression qu'on me serine sans arrêt, ces derniers temps, c'est : « On te l'a dit »... comme dans la phrase : « On te l'a pourtant déjà dit, Léo. » Effectivement, on m'a dit beaucoup de choses : comment marcher, comment parler, comment me comporter, comment m'habiller et même où aller. Oui, on me l'a dit et redit. Et surtout, de marcher droit ! C'est Nancy qui a tout régenté, mais je présume que cette fille n'est que le porte-parole de la femme que j'aime le plus au monde.

Ne vous méprenez pas. Je sais que c'est pathétique, ce qui m'arrive. Aimer une femme comme Holly, une femme dont le visage parfait est placardé aux quatre coins de la ville ! Une star qui possède une propriété sur les hauteurs de Hollywood, et qui ne lèverait pas le petit doigt s'il m'arrivait quelque chose... sauf que le destin a provoqué notre rencontre (brutale) et que Holly a décidé de booster son audimat en me transformant de pied en cap.

Le plus pathétique de l'histoire, c'est que je ne pense pas qu'au sexe. Je n'ai pas seulement envie de coucher avec elle — ça, tout le monde peut le comprendre, y compris moi. Mais je veux aussi la tenir dans mes bras et entendre mon cœur battre au même rythme que le sien. Je veux sentir ses cheveux. Je veux la jeter dans la piscine et entendre ses petits cris de protestation indignés, je veux l'emmener en boîte, la regarder danser. Je veux que ma

musique la fasse vibrer de bonheur.

Mais c'est fichu d'avance. Mon amour pour Holly n'est qu'une chimère, une pure folie. Holly avait raison : notre liaison n'en est pas vraiment une. Ce n'est que du sexe, et rien d'autre. Sans oublier que Nancy fait de nombreuses allusions à Ted ! Elle espère toujours que Holly pardonnera à son ex et le laissera réintégrer sa vie. Et comme Holly fait tout ce que Nancy lui dit de faire, je pense que c'est une simple question de temps.

En sortant de l'ascenseur du parking, et en appuyant machinalement sur le système de déblocage des portières de la Porsche, je repense à ce que Tifanie m'a dit à propos de Kev. Il a besoin de moi.

Après quelques minutes d'âpre discussion avec le Dr Jeckyll qui sommeille en moi (à moins que ce ne soit Mr. Hyde ?), j'en arrive à la conclusion que je dois passer voir mon vieux pote.

Je sais que Holly flipperait à mort si elle savait ce que je projette de faire, mais j'ai besoin d'y aller.

J'éteins mon portable pour que personne ne puisse me joindre. Jouer les dissidents, refuser l'autorité... voilà mon but.

15

Holly

« Grattez un peu sous les mensonges hollywoodiens, et vous trouverez les vrais mensonges qui se cachent derrière ! »

Lorsque j'ai interviewé Léo pour l'émission, j'ai fait celle qui venait à peine de le rencontrer. Bien que les interviews définitives soient toujours réalisées en direct, j'ai insisté pour que celle-ci ait lieu au bureau. Parce qu'il peut toujours y avoir des impondérables. Et si ça arrive, autant que tout soit sous contrôle... Nancy continue d'insister pour que Léo fasse une apparition en direct. J'ai donné mon accord, mais en fait, c'est hors de question.

J'ai adopté un ton mi-décontracté, mi-charmeur. Quant à Léo, il est passé du registre sérieux au registre facétieux, faisant exprès de mal interpréter mes questions. Je sais que l'enregistrement est quand même bon, mais j'étais très en colère, et nous avons eu une prise de bec.

Il m'a dit qu'il se sentait diminué, presque humilié ! Franchement, qui se sent humilié ici, à part toutes les stars qui jouent les enfants gâtés (et dont je fais partie, naturellement) ? Nous nous sommes attardés un instant sur ses raisons (à lui) et sur la puérité de son comportement (d'après moi). J'ai eu beau prendre un ton supérieur, je n'en menais pas large.

— Léo, voyons ! C'est purement sexuel...

Ce soir, nous allons affronter le public au cours de ce gala de charité, et après, nous aurons tous les éléments pour monter l'émission. Toute la période « avant » a déjà été enregistrée, ainsi que chaque étape du grand relookage. Nous aurons une caméra pour rendre compte de la présence de Léo à cette nuit de gala au profit d'une bonne œuvre. Et une fois que tout sera « dans la boîte », Léo sera libre de rentrer à Londres et moi de reprendre une vie normale.

Une vie normale... Pour moi, c'est le nirvana. Et en même temps, je redoute ce moment comme la peste !

Lorsque je rentre de mon rendez-vous avec Larry, le téléphone sonne.

— Devine qui est au bout du fil, chérie ! Si tu savais comme je suis content que tu m'aies appelé.

C'est la voix de Ted.

Il y a des tas de choses que j'aimerais lui dire. Du style : « Mais je ne t'ai pas appelé... Jamais il ne me serait venu à l'idée de te téléphoner. » Seulement voilà, on ne reste pas longtemps copains avec des réponses de ce genre, à L.A.... J'ai toujours cru que Ted n'était pas sincère, mais la vérité, c'est qu'il est presque trop franc... le concernant. Il faut dire que nul n'est plus prévenant envers Ted que Ted lui-même.

Il tenait à ce que je sache qu'il serait présent au gala de ce soir, mais il ne voudrait pas que cela nous mette mal à l'aise, lui et moi.

— Faisons table rase du passé

Ce sont ses propres mots... Ce qui, dans le langage hollywoodien, signifie : « Surtout, ne dis pas à la presse à quel point je me suis mal conduit avec toi. » Et s'il est vrai que Ted m'a fait beaucoup de mal, à Hollywood, on ne peut se permettre d'avoir des ennemis... Je préfère donc le laisser parler du dernier ranch qu'il vient de s'acheter et me comporter comme si de rien n'était.

— J'aimerais tellement t'y emmener, Holly. Tu pourrais monter à cheval, nager dans la rivière. C'est incroyablement tranquille.

Ted adore ce genre de formule. C'est l'archétype même de la star de L.A. : c'est du faux, mais du faux authentique. Nous papotons de choses et d'autres, de nos vies respectives, en évitant soigneusement d'aborder les sujets importants (ce sont ceux qui fâchent, c'est bien connu). Je ne lui parle donc pas de Léo, et lui ne fait aucune allusion à ma mère. Nous sommes avant tout des professionnels. Nous savons tous les deux comment éviter d'aller trop loin. Grattez un peu sous les mensonges hollywoodiens, et vous trouverez les

vrais mensonges qui se cachent derrière.

Dès que j'ai raccroché, Maria entre dans la pièce en tortillant des hanches et en brandissant son plumeau. Elle est dans tous ses états.

— Monsieur Léo ! Son professeur est arrivé, mais lui pas là !

Je la suis vers le cabanon pour rejoindre Nile, toujours habillé de blanc, ses chaussettes noires aux pieds... et vert de rage.

Je tente une explication d'un ton très naturel, comme si j'étais la personne la plus charmante de tout L.A. (Mais non, je n'étais pas là le jour où mon jardinier a failli vous découper avec son sécateur...)

— Il a dû être retardé. Je vais essayer de le joindre sur son portable.

Nile flanque des coups de pied dans le parterre de fleurs. Maria le foudroie du regard et agrippe son plumeau.

— Il n'y a pourtant aucun problème de circulation, aujourd'hui.

Il ne parle pas, on dirait qu'il expire... J'ai horreur de cette façon de faire. Il faut tendre l'oreille en redoutant de mal comprendre, être à l'affût de chaque mot. Il me gonfle vraiment, celui-là !

Il ajoute d'un air faussement inquiet :

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

Je commence à paniquer. Qu'entend-il par là ? Qu'est-ce qui aurait pu lui arriver ? Mon cerveau fonctionne à toute allure, échafaudant mille hypothèses, tandis qu'une voix d'opératrice m'informe d'un ton neutre d'automate que le portable de Léo est éteint.

— Impossible de le joindre sur son téléphone.

La panique perce sous ma voix, ce qui n'empêche pas Nile de me faire de nouveau part de son inquiétude. Quant à Maria, j'ai l'impression très nette qu'elle a une envie folle de lui taper dessus, elle aussi. Je me dis *in petto* que si Maria cogne la première, je prendrai le relais.

Je lance d'un ton brusque, à la limite de l'hystérie :

— Je suis certaine qu'il est coincé dans un embouteillage.

Naturellement, Nile se fait un plaisir de me rappeler qu'aujourd'hui, on circule sans problème... Si seulement je pouvais lui crever un œil sans avoir la justice sur le dos, je le ferais avec délectation !

Je repense à toutes les fois où Léo m'a pratiquement suppliée de ne plus revoir Nile, ces derniers jours. Pourquoi ne me suis-je pas opposée à la volonté de Nancy ? Je suis vraiment nulle. Pauvre Léo ! Je n'arrête pas de le harceler. Je lui donne des ordres, je lui dis de faire des trucs qu'il n'a pas envie de faire... et tout ça pour quoi ? Plus nos ébats nocturnes étaient passionnés, plus j'étais glaciale le matin suivant. Une façon très personnelle d'effacer tous les baisers et les caresses dont je l'avais comblé la veille... Oui, tout ça parce que mon esprit rationnel de femme d'affaires me commandait de faire quelque chose pour tirer un trait sur notre liaison.

Nile passe d'un pied sur l'autre comme un gamin qui attend la permission de sortir. Il sait très bien que je lui paierai ce cours quoi qu'il arrive, mais il a besoin d'avoir son après-midi de libre pour rendre visite à tous ses amis et clients et leur dire du mal de moi.

— Vous pouvez partir, si vous voulez.

Maria lui montre le chemin de la sortie, armée de son plumeau.

La dernière fois que Léo et moi avons passé la nuit ensemble, il m'a demandé s'il m'arrivait de me sentir dans un état d'euphorie. Comme je voulais savoir ce qu'il entendait par là, il m'a répondu :

— Si ça t'arrivait, tu le saurais.

— Si tu le dis...

Et j'ai calqué ma respiration sur la sienne. Comme nos battements de cœur n'étaient pas à l'unisson, il m'a demandé :

— Tu entends ?

J'ai fait signe que oui, n'osant pas parler, de peur de perdre le rythme.

— J'essaie de mixer au tempo...

Je ne savais pas du tout ce qu'il entendait par là, alors je me suis contentée d'écouter

battre nos cœurs et j'ai pris sa main dans la mienne.

— Je veux te rendre euphorique, Holly Klein.

Pour moi, c'était sans doute chose faite, mais je n'ai pas osé le dire.

Il m'arrive d'imaginer que Léo me chuchote des mots doux, mais je finis par découvrir qu'il est endormi. Une fois, j'ai même cru l'entendre murmurer : « Je crois bien que je suis en train de tomber amoureux de toi, Holly Klein. »

En fait, c'est l'inverse qui se produit. Je crois que je suis en train de tomber amoureuse de lui... Mais comment suis-je censée le repousser si je l'aime ? Il faut pourtant que je le fasse, qu'il réintègre le monde glauque des D.J. londoniens. Qu'il retrouve les étals de son marché et sa famille, aussi minable soit-elle.

Mais il n'est pas censé partir *tout de suite* !

Pas avant le grand soir !

Je me glisse alors dans le cabanon. Il y fait toujours frais pendant la journée, et je m'affale sur le lit défait. Léo ne veut pas que la femme de ménage fasse son lit, il dit que les lits refaits lui donnent des cauchemars.

La première chose que je veux vérifier, c'est si la fausse Rolex dont sa mère lui a fait cadeau est toujours là. Il la garde ici depuis que je lui en ai offert une vraie. Mais avant même d'ouvrir le petit tiroir où elle est rangée, je sais déjà ce qui m'attend.

Rien. Il n'y a rien.

Quand je pense à ce que ce truc sans valeur représente pour lui, je commence à paniquer pour de bon.

16

Léo

« A Hollywood, les seules personnes sur lesquelles on peut compter, ce sont les morts. »

A Wiltshire, je passe tous les feux à l'orange. Il n'y a presque pas de circulation aujourd'hui. Je jette un coup d'œil à ma montre — pardon, à ma Rolex. C'est toujours celle que ma mère m'a donnée et que je conserve pour des raisons sentimentales bien que Holly m'en ait achetée une vraie. La vraie est au fond de ma poche.

Ma mère dirait que c'est une connerie de porter une contrefaçon quand on a une authentique Rolex. Les Monroe n'ont jamais fait beaucoup de sentiment, mais cette fausse Rolex est le seul objet « de valeur » auquel j'ai réussi à m'accrocher malgré l'insistance de Kev à la vendre. Elle est devenue une sorte de talisman. Bon, voilà que je deviens un grand sentimental, aujourd'hui ! Que voulez-vous, je suis un macho qui a mal tourné.

Malheureusement, la fausse Rolex n'indique pas la bonne heure et je dois repêcher la vraie tout au fond de ma poche. Putain, déjà 15 heures ! Même si je retourne chez Holly maintenant, je vais rater mon cours de théâtre. Et alors ? Je m'en tape complètement.

Holly, elle, va sûrement avoir des envies de meurtre.

Je sais déjà à l'avance ce qu'elle va dire quand Nile débarquera et qu'ils s'apercevront que je ne suis pas là. En fait, c'est simple : elle ne dira pas un mot. Holly est la seule personne

que je connaisse capable d'être folle de rage sans proférer un seul mot. J'ai eu une petite amie autrefois qui était en colère si je ne la faisais pas jouir. Mais la reine de toutes, la championne toutes catégories des grosses crises, c'est tante Lucy. Je me souviens qu'une fois, elle a massacré son téléphone à coups de marteau sous prétexte que l'opératrice était incapable de lui fournir une liste de dealers !

Pourtant, celle qui réussit le mieux à me culpabiliser, c'est Holly. Il n'y a même pas photo ! De là à faire demi-tour et retourner affronter Nile pour échapper à ses incantations silencieuses, n'exagérons rien... Que Nile aille se faire foutre, qu'ils aillent tous se faire foutre. Je ne suis pas une gravure de mode. Pour employer le langage coloré de Kev, je dirais qu'il y a « du mou dans la corde à nœuds » !

J'écrase mon pied sur l'accélérateur et voilà que tout à coup, sans le faire exprès, je grille un feu rouge. Les autres automobilistes se mettent à klaxonner de tous les côtés. Je jette un coup d'œil dans mon rétroviseur pour voir si les flics sont à mes trousses, mais on dirait que je m'en suis bien sorti. Je pousse un grand soupir de soulagement.

Quelques centaines de mètres plus loin, je m'aperçois que j'ai soupiré un peu trop tôt. Une sirène commence à hurler. Je caresse le sachet de coke au fond de ma poche... Oui, elle est bien là. Juste à côté de la Rolex et de la carte de crédit de Holly. Bien joué, mon vieux Monroe, ça s'annonce plutôt bien pour toi !

En sortant de la voiture, je sue à grosses gouttes. Je vois d'ici ce qui m'attend. J'ai été arrêté et fouillé par les flics suffisamment souvent pour savoir à quoi m'en tenir. D'ailleurs, tout le monde a entendu parler des méthodes musclées de la police de Los Angeles. Souviens-toi de Modney King, mon vieux Monroe... Les flics anglais sont moins coriaces : quand ils vous tapent dessus, ça ressemble plus à des chatouilles. Mais ceux de Los Angeles, avec leurs pectoraux de bodybuilders, leur plaque rutilante et leur allure de top models de *Vogue*, on les croirait tout droit sortis d'*Alerte à Malibu*.

Incroyable mais vrai, ils se révèlent on ne peut plus charmants. Nous discutons de la conduite des Porsche et du tout dernier modèle de boîte de vitesses. Après une dernière poignée de main, et un semblant d'avertissement en forme de boutade, ma cocaïne et moi reprenons la route avec un petit signe amical en guise de sanction.

Je devrais me sentir soulagé de me retrouver sur le droit chemin, et sans bobos. Mais la vérité, c'est que l'avertissement poli de ces flics me fait plus mal que quelques bons coups de matraque ou de coup de poing américain ! Ils ne voient donc pas qui je suis ? Un type qui se ballade avec de la drogue, qui passe ses soirées en boîte, et qui n'en a rien à foutre...

Mais cinq minutes plus tard, toute capote baissée, je me sens d'humeur très Steve McQueen. J'ai eu tort de juger si durement toutes ces stars au comportement formaté. Ça m'a toujours paru facile, trop facile. Je suis bien obligé d'admettre que j'ai toujours méprisé les gens qui se plient aux règles sous prétexte que tout leur tombait tout cuit dans la bouche et qu'ils avaient un petit pois à la place du cerveau. Pour moi, ils se contentaient de copier ceux qui les entouraient. Mais la vérité est sans doute un peu plus complexe...

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que ces gens ont beau être ennuyeux, se comporter comme de vrais mollusques et avoir la vie facile, le problème n'est pas là. Ce que je commence seulement à entrevoir, c'est qu'en se pliant à la règle, ils sacrifient une partie d'eux-mêmes sur l'autel du conformisme. Ils sont obligés de renoncer à certaines facettes de leur personnalité. Et le pire, c'est que tout le monde se fiche comme de l'an 40 que leurs idoles soient ainsi obligées de passer au hachoir. On les félicite chaque fois qu'ils disent adieu à une nouvelle partie d'eux-mêmes.

Tenez, moi, par exemple. Si je parle comme Dinny, on se répand en éloges : « Très bien, Léo ! ». Et quand je me retrouve avec de nouvelles dents pour ressembler à l'ex-fiancé de Barbie, on me roucoule au creux de l'oreille : « Vous ne vous sentez pas mieux, maintenant ? »

Vous voulez vraiment le savoir ? Eh bien, la réponse est non. Non, je ne me sens pas mieux. J'ai l'impression d'être un vendu, un traître à mes principes, à l'homme que j'étais et à celui que j'aimerais être.

Etre au volant de cette voiture, c'est vraiment génial. Je n'ai jamais été fana des bagnoles, mais quand je revenais de Glastonbury, il m'arrivait parfois de regretter de n'avoir jamais eu entre les mains que la succession de voitures déglinguées de ma mère. Elle se les procurait pour une bouchée de pain un mois ou deux avant qu'elles ne tombent en rade, puis elle les abandonnait dans un terrain vague. Il y a un vrai cimetière de bagnoles

autour de notre résidence, et la plupart des voitures étaient à nous. En conduisant cette Porsche, je me sens dans la peau du mec snobinard et frimeur que je suis devenu (en apparence)... Mais je m'en fiche.

En passant près du Hollywood Cemetery, je suis submergé par une vague de nostalgie. Je suis venu ici tellement souvent avec Kev... Je décide de faire une petite halte et d'écrire la carte postale pour ma mère.

En franchissant la grille, je fais un signe de la main au garde en essayant de me rappeler son nom. Joe ? Cliff ? Dave ? Je serais surpris qu'il me reconnaisse aujourd'hui, et pourtant...

Le cimetière est l'endroit le plus paisible de L.A. Chaque fois que nous venions ici, le garde nous disait : « A Hollywood, les seules personnes sur lesquelles on peut compter, ce sont les morts. »

Nous venions ici pour fumer un joint au bord du lac. Kov a un petit faible pour Cecil B De Mille pour la simple raison qu'il a croisé le chemin d'une vieille nommée Cecil quand il était gosse. Je lui ai dit qu'avec un nom pareil, il aurait dû se méfier.

Rudolph Valentino, Peter Finch et Nelson Eddy sont tous enterrés ici, ou plus exactement stockés dans les travées en marbre du mausolée, près du lac. C'est un endroit authentique, surprenant, à L.A.

Une fois, Tifanie, Kev et moi avons passé la nuit à guetter l'apparition du célèbre fantôme du cimetière, la Femme en Noir. Une idée de Tifanie, bien sûr. Elle voulait même apporter une planche Oui-ja pour faire une séance de spiritisme, mais Kev et moi nous sommes fichus d'elle. Nous n'avons jamais su si la Femme en Noir était venue se montrer car nous avons passé notre temps accroupis derrière une pierre tombale à regarder deux mecs s'envoyer en l'air.

Kev était mort de rire, et nous avons dû lui mettre la main sur la bouche pour l'empêcher d'exploser. Après, nous nous sommes endormis sur un certain M. Young, qui fut un père et un fils aimant si j'en crois l'inscription qui figure sur sa tombe.

J'ai l'impression que ça fait une éternité... Bon sang ! Mais que m'est-il arrivé ?

Je m'allonge de nouveau sur ce pauvre M. Young, et le simple fait d'écrire l'adresse de ma mère me donne le mal du pays... Je ne sais vraiment pas quoi dire, tout ça a l'air si mélo.

« *Ma chère maman,*

» *J'aimerais tellement t'avoir près de moi... »*

Mais qu'est-ce que je raconte ! Ma mère n'est pas faite pour L.A., et puis de toute façon, elle n'abandonnerait jamais son marché en cette période de l'année. En revanche, je verrais bien tante Lucy venir ici, ça lui irait parfaitement. Après tout, c'est pratiquement à elle qu'on doit l'invention du casting sur canapé ! Quoique... les types dont elle a profité ne devaient pas avoir une idée très précise du rôle pour lequel ils passaient une audition.

En désespoir de cause, je finis par lui annoncer qu'elle peut s'attendre à me revoir d'ici peu, et je lui demande de ne pas laisser ses fauchés de *boyfriends* toucher à mes guitares ni à mes disques. J'ajoute ensuite un *post-scriptum* : « Bonjour à tante Lucy. »

Tout en m'efforçant de coincer le P.S. dans un coin de la carte postale, je me souviens à quel point Holly a été surprise de découvrir que je n'étais pas illettré... Je lèche le timbre pour le coller sur la carte. Ma mère m'a toujours laissé lécher ses timbres. Encore maintenant, elle garde le courrier qu'elle doit poster en attendant mon retour, juste pour me laisser le plaisir de coller les timbres...

Elle ne trouve rien à y redire. Et moi non plus.

Quand je suis chez elle, c'est toujours ma mère qui prépare mes repas et aussi une bouillotte s'il fait froid. Si elle fait tout ça pour moi, c'est sûrement pour prouver qu'elle est capable de prendre soin d'un gosse. Il faut dire qu'au début, elle a eu beaucoup de mal. Elle me serinait à longueur de temps qu'elle n'avait pas la fibre maternelle. Une phrase qui donne à réfléchir.

Toujours est-il qu'elle s'est appliquée à apprendre son rôle de mère puisque ce n'était pas une vocation. Et maintenant que je n'en ai plus besoin, elle tient toujours à jouer les mères poules. A mon avis, c'est parce qu'en devenant mère à part entière, elle a le sentiment d'avoir gagné une bataille, et que des batailles, elle n'en a pas gagnées beaucoup dans sa vie. Alors pourquoi voulez-vous que je me formalise si elle reste persuadée que j'adore coller les timbres sur ses enveloppes ?

Ce point étant réglé, je prends la direction de Hollymount Apartments. En tournant dans Vermont Avenue, j'évite de peu la collision frontale avec un type en skateboard qui fait du slalom entre les voitures. Il me fait un doigt d'honneur. Je trouve une place pour me garer juste en face de la résidence.

Je sens mon taux d'adrénaline grimper à toute allure en collant mon visage contre la vitre de Vinyl Fetish pour voir ce qui se passe à l'intérieur. Une agréable sensation de retour aux sources... Le patron me dévisage un moment. Il pense sans doute que je lui rappelle quelqu'un. Je suis tenté de lui faire un petit signe, mais je réussis à me contrôler.

On ne revient jamais en arrière. Enfin, c'est Kev qui le dit.

Holly

« Si vous entendez le mot *probablement* dans la bouche des gens de Hollywood, vous pouvez être sûr que vos pires craintes vont se concrétiser. »

Je suis en état de choc. C'est terrifiant. Je hurle à Nancy au téléphone.

— Il est parti ! Parti...

Maria traîne derrière la porte, toujours agrippée à son plumeau. Elle aime énormément Léo, ce qu'elle ressent pour lui a quelque chose de très maternel. Et je sais qu'elle est aussi désespérée que moi.

Elle essaie de me reconforter, mais je lui fais signe de ne pas insister bien que je crève d'envie de me réfugier dans ses bras comme une enfant. Maria et Joseph n'ont jamais eu d'enfants, mais je sais qu'ils auraient adoré en avoir. Quand arrive le jour de mon anniversaire, ils m'offrent toujours un cadeau royal, bien au-dessus de leurs moyens. Mais l'affection qu'ils me manifestent à travers ce geste passe toujours au second plan car je me sens coupable de leur faire dépenser autant d'argent. Je m'efforce toujours de me rattraper à Noël, au moment des étrennes.

A l'autre bout de la ligne, Nancy reste d'un calme olympien. Elle demande d'un air détaché :

— Si tu me disais qui est parti, chérie ?

Croyez-moi ou pas — je vous jure que c'est vrai ! — elle est en train de se limer les ongles ! Moi qui ne jure jamais (je sais, je viens de le faire, mais ce n'est qu'un faux pas), je m'entends crier :

— Qui ? Mais Léo, voyons ! Putain, qui veux-tu que ce soit ?

— Il est parti où ? (la voix est toujours aussi posée).

— Si je le savais, je ne serais pas en train de hurler au téléphone, figure-toi !

Maria entre dans la pièce. Je baisse d'un ton.

— Il n'est pas revenu pour le cours de Nile.

Elle marmonne entre ses dents.

— Génial !

— C'est ta faute ! Il déteste Nile, je ne sais même pas pourquoi tu lui as imposé ces séances. Je te jure que par moments, j'ai l'impression d'avoir affaire à une sadique.

— C'est juste pour le business, ça n'a rien de personnel. J'étais censée faire quoi, chérie ?

Je continue à parler du même ton pour ne pas lui montrer à quel point je suis bouleversée. Que je sois en colère, rien de plus normal. Mais si elle me sent désespérée, alors là, elle comprendra tout.

— Ça ne change rien au problème : il est parti et c'est ce soir que nous devons faire le dernier enregistrement pour l'émission !

— Calme-toi. Il a sans doute eu envie de faire l'école buissonnière pour son dernier jour. Tu l'as dit toi-même : ce soir, il en aura fini avec ses séances de torture, et après, il sera en quelque sorte libéré... Il est sûrement parti faire une balade.

— Il a pris la Porsche. Je l'ai envoyé chercher son smoking pendant que je discutais avec Larry pour préparer mon petit laïus de ce soir à Jack.

Il faut espérer que Nancy prenne enfin conscience de la tuile qui nous arrive. Jusqu'ici, je n'avais jamais laissé Léo sortir seul. Certes, il a réussi à récupérer mon sac à main, et c'est mon amant, et il ne m'a jamais donné aucune raison de douter de lui, mais... comment dire... Jamais je n'ai laissé Ted conduire ma voiture. Et pourtant, il a vécu chez moi (à temps partiel) pendant un an !

— Eh bien, la voilà, l'explication ! Arrête de paniquer. Il est évident qu'après avoir pris livraison de son smoking, il a eu envie de faire une belle balade en voiture autour de L.A. Pourquoi veux-tu l'en empêcher ? Il a travaillé dur. Même si je suis obligée d'appeler Nile et de le supplier de m'accorder son pardon.

— Mais il a pris la montre de sa mère. Tu sais... la fausse Rolex.

— Et alors ?

— Il a une vraie Rolex. Pourquoi prendre l'autre ?

— Il se sent probablement plus à l'aise avec celle de sa mère.

— Mais il a aussi emporté la vraie !

— Ah bon ?

Je sens que j'ai marqué un point, mais elle se reprend vite.

— Ça ne prouve toujours rien.

— Et il a aussi ma carte de crédit.

Là, elle perd un peu de sa superbe. Je l'entends déglutir.

— Je vois... Etait-ce bien raisonnable, Holly ?

— Que veux-tu dire par là ? Tu le crois capable de me voler ?

Ça me rappelle le premier jour, quand Nancy était persuadée que Léo allait m'égorger sous l'emprise de la drogue, dans un rituel sauvage...

— Non, je n'ai pas dit ça ! C'est juste que... enfin, non. Je me fais probablement des idées.

— Que cherches-tu à me dire ?

— Mais je ne dis rien. Il n'y a probablement rien à craindre. Il est probablement en train de s'amuser un peu, de se calmer les nerfs...

C'est fou ce que le mot *probablement* lui plaît ! Et moi je n'aime pas ça... Si vous entendez le mot *probablement* dans la bouche des gens de Hollywood, vous pouvez être sûr que vos pires craintes vont se concrétiser.

— Tu insinues qu'il est en train de boire ?

— Non plus ! Mais je lui ai filé un peu de coke hier soir.

— Tu lui as donné *quoi* ?

— Juste un peu de coke.

— C'est pas vrai !

Voilà Maria qui revient. Lorsqu'elle me passe l'autre téléphone en me disant que c'est « un appel pour M. Léo », je bondis de joie.

— C'est qui ?

— Une voix de femme.

Je dis à Nancy de ne pas quitter et je prends l'appel sur l'autre ligne.

— Allô ? Holly Klein à l'appareil. Vous désirez parler à Léo ?

— Ouais, c'est de la part de Tif. Vous pouvez lui dire que son père est venu et qu'il a essayé de le voir en début de semaine ?

— Son père ?

— Ben oui ! Ce mec est trop cool... Léo n'a jamais voulu dire aux gens que Monroe « l'indomptable » est son père, c'est dingue, non ? Figurez-vous qu'il a débarqué chez moi, pour me demander où était Léo, lui, une star du rock... en chair et en os. Moi, si mon père était une star, je n'arrêtera pas d'en parler.

Je réfléchis aux conséquences de la nouvelle que je viens d'apprendre. Si le père de Léo est une célébrité, pourquoi n'en a-t-il jamais parlé ? Me voilà de nouveau en pleine crise de paranoïa. Et en plus, je culpabilise.

Je répète lentement, pour ne pas me trahir par des bavardages inconsidérés.

— Son père ?

— Ouais. Comme je vous ai dit, il a débarqué chez moi il y a à peu près une semaine. Mais le problème, c'est que j'ai oublié d'en parler à Léo quand je l'ai vu tout à l'heure.

Cette femme a rencontré Léo aujourd'hui même ! Je tiens une piste. Comme toute bonne détective qui se respecte, je lui demande de décliner son identité.

— Tifanie... Léo ne vous a pas parlé de moi ? Il y a quelque temps, il couchait chez moi, enfin je veux dire, il *habitait* chez moi. Mais attention, pas dans le même lit, si vous voyez ce que je veux dire...

Elle éclate de rire.

— Mais aujourd'hui, je l'ai rencontré au Beverly Center. Il était passé vous acheter un livre, et j'avais l'intention de lui parler de son père... et puis ça m'est sorti de la tête. C'est à cause de mon patron — je travaille chez Larry Flint Corporation, vous devez connaître. Bref, je parlais de mon patron... un sale con, celui-là ! Un vrai de vrai, toujours en train de me demander combien de temps j'ai pris pour déjeuner, enfin vous voyez le genre. Un vrai cinglé. Entre nous, si je n'avais pas besoin de fric pour payer mes cours de théâtre, je serais partie depuis longtemps...

J'é mets quelques grognements pour lui faire comprendre à quel point je compatis.

— En tout cas, grâce à mon crétin de patron, j'étais drôlement pressée quand j'ai rencontré Léo et... j'ai tout juste eu le temps de lui dire où je bossais. Mais comme je vous l'ai dit, c'est uniquement parce que j'ai besoin d'argent. Vous comprenez, j'ai un nouveau coach pour mes cours de théâtre. Il s'appelle Nile. Vous avez sûrement entendu parler de lui ?

Je confirme d'une voix blanche.

— Vous savez, c'est vraiment le meilleur. Mais si je vous dis le tarif qu'il me prend, vous ne me croirez jamais. C'est pas donné !

Est-ce à cause de mon sentiment de culpabilité, ou parce qu'elle m'a rassurée sans le faire exprès sur l'utilisation que Léo a faite de ma carte de crédit... Ou peut-être que j'apprécie son franc-parler, toujours est-il que je lui propose de prendre des cours particuliers avec Nile pendant quelques semaines. A mes frais, naturellement ! Puis je lui demande son numéro de téléphone. Ce n'est pas que ne j'ai pas confiance en lui, mais c'est à tout hasard.

Elle est aux anges. Je prends note du numéro et je reprends ma conversation avec Nancy.

- Tu ne devineras jamais qui c'était... Une amie de Léo.

- Qu'est-ce qu'elle voulait ?

- Elle m'a dit que le père de Léo a débarqué chez elle. Il cherchait son fils.

- Je ne savais même pas que Léo avait un père. Bizarre, non ?

- Oui. Apparemment, c'était une grande star du rock.

- Ma chérie... Tout le monde a connu son heure de gloire, dans cette ville ! Au fait, j'ai envoyé la manucure faire un tour chez toi.

C'est officiel. Le magazine avait raison. Nous sommes vraiment les femmes les plus superficielles qui soient.

18

Léo

« On atteint l'âge adulte lorsqu'on prend conscience que les autres se foutent pas mal de vous. »

Revenir là où j'ai vécu, ça fait tout drôle. Je suis presque surpris que la clé tourne dans la serrure. Je n'ai pas bonne conscience, comme si j'étais un intrus dans un monde qui ne m'appartient pas. Pourtant, rien n'a changé depuis que je suis parti.

Kev est affalé tout habillé sur le canapé. J'esouris en imaginant comment il a passé le début de cette journée. Il a dû déjà sortir en quête de crack, a réussi à s'en procurer, puis a bu quelques verres et maintenant, il a son compte. Son chapeau, son écharpe et ses gants sont entassés pêle-mêle par terre, à ses pieds.

Si j'étais resté ici, je serais certainement en train de dormir moi aussi, à ronfler comme une turbine aux côtés de Kev. Après avoir bu un coup de trop dans un club d'East Hollywood.

Je repousse les jambes de Kev de l'accoudoir du canapé et je m'assieds. Il n'a pas bougé d'un poil. Bien que je me sois laissé aller à l'attendrissement en imaginant que Kev avait besoin de moi, je doute qu'il ait beaucoup ruminé sur la perte de son ancien copain de canapé ! Kev n'est pas du genre à s'inquiéter. Si je mourais, sans doute ne viendrait-il même pas à mon enterrement.

D'après ma mère, on atteint l'âge adulte lorsqu'on prend conscience que les autres se foutent pas mal de vous.

Je lui donne un coup de coude dans les côtes.

— Allez, debout ! Réveille-toi.

Je me sens toujours coupable de réveiller quelqu'un. Chez moi, c'était aussi grave que de demander une remise à ma mère au marché. Je me souviens que ma mère a eu une attaque quand un de ses petits amis l'a réveillée en lui apportant le petit déjeuner au lit. Dix ans après, on enlève encore des morceaux de céréales collés sur le mur !

Ces derniers jours, j'ai été réveillé à 7 heures par un réveil qui n'a jamais manifesté la moindre trace de culpabilité. Tom, mon coach personnel, arrivait généralement à 8 heures dans son petit short blanc moulant.

Kev ne bouge pas. Je jette un coup d'œil autour de moi sur les objets familiers. Le faux narguilé que la Turbine a fabriqué et qui n'a jamais fonctionné, mais qui trône toujours fièrement dans un coin de la pièce pour épater les filles qui auraient la mauvaise idée de rentrer avec lui. Je me penche sur le pan de mur représentant Las Vegas.

Holly serait dans une colère noire si elle découvrait que je suis ici. Mais elle ne piquerait pas une colère comme n'importe qui. Elle se contenterait d'en parler d'un air détaché, comme si ça n'avait pas réellement d'importance. Si vous voulez tout savoir, je rêve de l'entendre hurler, de la voir se lâcher, sans retenue aucune. Casser un téléphone, par exemple, donner un coup de pied dans une boîte de conserve, pousser des cris, jurer et tempêter.

Lorsque je réussis enfin à faire reprendre à demi conscience à Kev en le secouant comme un prunier, je ne suis pas éminemment surpris de le voir réagir avec un temps de retard. En voyant mon nouveau look, il se met à grogner. Puis il se cache la figure dans son oreiller — un pull roulé en boule — et grommelle quelques mots inintelligibles. Rien qui ressemble à : « Tu as un look d'enfer »...

Ce qui est changé chez moi, en dehors de la transformation radicale de look, ce sont des détails moins évidents comme la confiance en moi que j'affiche. On s'imagine que les riches mènent des vies pépères et passent leur temps à faire des choses qui leur plaisent, mais tout ça, c'est des foutaises ! Ce sont des mecs comme Kev qui ont la belle vie, qui dorment autant qu'ils le veulent, et quand ils le veulent. Ils n'ont pas de thérapeutes, pas de coaches personnels, de dentistes ni de lampes à bronzer, et ne s'embêtent pas à faire des trucs qui ne leur plaisent pas. C'est Kev qui a une vie de rêve.

— Lève-toi et dis-moi bonjour, espèce de grand paresseux ! Est-ce que je t'ai manqué ?

Il ouvre un œil encore plein de sommeil et dit d'un ton geignard.

— Pourquoi tu as l'air si content, espèce de branleur ? Si tu as l'intention de rester ici à me faire des sourires, tu ferais aussi bien de foutre le camp. Tes dents me collent la migraine.

Et il enfonce de nouveau sa tête dans l'oreiller.

C'est Dinny qui m'a donné pour consigne expresse de sourire tout le temps. Surtout quand on me prend à partie ! Si ma mémoire est bonne, quand j'étais gosse et que j'osais sourire à quelqu'un comme je le fais en ce moment, je récoltais une bonne claque derrière la tête... Ma mère ajoutait à voix basse pour que la personne en question ne soit pas censée saisir un seul mot de ses propos :

— Je t'interdis de sourire à ces pervers.

Généralement, l'inconnu concerné tournait les talons et décampait sans demander son reste pendant que ma mère lui lançait un juron bien senti. Une fois, j'ai essayé d'expliquer à Holly ma répugnance à sourire aux inconnus.

— Vous autres Anglais, vous êtes vraiment bizarres !

J'adore sa façon de prononcer le mot « bizarre ». Le double r roule dans sa bouche comme une bille. Holly estime que tous les Anglais sont étranges. C'est marrant, car ma tante Lucy n'arrête pas de me seriner la même chose. Il faut dire qu'elle est irlandaise (de la troisième génération).

Je donne un nouveau coup de coude à Kev. Il émerge de son oreiller et me scrute des pieds à la tête d'un seul œil en lançant une bordée de jurons. Mais il finit par tendre le bras vers la blague à tabac posée par terre. C'est bon signe.

Après avoir roulé un joint, il se décide à parler.

— Tu as une drôle de touche, mec ! Et ces foutus pompons, ils sont bien sur tes groles ?

Je regarde mes pieds en hochant la tête. Je ne sais plus où me mettre. C'est la honte...

— Pendant un moment, j'ai cru que j'étais encore dans les vapes. Bon, eh bien, reste pas planté là comme un con... Rends-toi utile. Va nous chercher une bière !

Un peu plus tard, après que je lui ai raconté mes malheurs d'homme entretenu, il demande d'un air lugubre :

— Dis-moi, Belle Gueule, elle baise comment ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que je la baise ?

Je me fais l'effet d'un ado qui parle à ses potes derrière les toilettes de l'école.

— Et comment, tu te la fais ! J'suis peut-être un peu fêlé, mais j'suis pas un imbécile.

— C'est pas tes affaires.

De toute façon, pas la peine de discuter avec Kev. Et puis, bizarrement, le fait de laisser entendre que je suis avec Holly uniquement pour le sexe rend ma situation plus claire qu'elle ne l'est en réalité.

Kev commence à me raconter ce qui s'est passé dans la vraie vie... Deux de ses anciens potes de galère ont été expulsés dans leur pays, et Kev est indigné. Il serait question d'organiser une manif, mais personne n'a encore trouvé le temps ni l'occasion de s'y coller.

Avant, j'espérais toujours qu'on me renvoie dans mon pays... Ça m'aurait évité de faire des économies pour acheter un nouveau passeport et un billet d'avion. Mais maintenant, je sais que le ticket et le passeport m'attendent chez Holly.

Après sa deuxième bière, Kev n'a plus le moral. Je ne sais pas pourquoi il s'obstine à passer son temps à boire, ça lui flanque toujours le cafard.

— Putain, si seulement c'était moi qui avais vu ce piqueur de sac !

— Mais bien sûr... Tu veux dire que ça aurait été toi le héros avec le nez en compote ?

— Cet enfant de salaud n'aurait jamais osé me foutre un coup de poing, mec. J'suis un pauvre idiot ! J'ai vraiment pas de bol !

Il me coule un regard de cocker déprimé et fait sauter la capsule d'une nouvelle canette de bière.

— D'ailleurs, c'est qui qui a empêché ce foutu gosse de traverser la rue quand sa mère le regardait pas ?

Touché. Il me tend sa bière pour que j'en avale une lampée, mais je la repousse. Pour commencer, c'est sûrement incompatible avec mon régime pauvre en glucides.

— J'ai bien vu que cette nana avait le béguin pour toi dès que je l'ai retapissée. C'était sûr. Je m'étais déjà préparé tout un scénario pour elle avant que le gars lui pique son sac.

J'émet un vague son, à mi-chemin entre le rire et l'ironie. Ken n'arrête pas de monter des scénarios pour les filles, mais depuis que je le connais, ça a toujours foiré.

— Bref... Tif m'a dit que tu n'avais pas changé de chaussettes depuis un bail.

Il hausse les épaules et me regarde comme si je parlais chinois.

— Fous-moi la paix ! Je ne change jamais de chaussettes. Tu m'as déjà vu changer de chaussettes ?

Je secoue la tête.

— J'vais te dire, mec, t'es devenu un sacré branleur. Moi, changer mes chaussettes !

Kev reprend sa tête de demeuré et vide sa canette d'une seule traite. Je reste un moment avec lui, mais plus par devoir qu'autre chose. La vérité, c'est que nous n'avons plus grand-chose à nous dire. Ce qui nous liait, c'était surtout le besoin de gagner notre croûte.

Une relation d'ordre purement pratique... Comme à LA.

Je pêche la Rolex au fond de ma poche.

— J'aillais oublier... Je t'ai rapporté ça.

Il prend la montre et la regarde dans la lumière, comme s'il était expert en la matière. Je lui explique que c'est Holly qui me l'a donnée.

— Je croyais que c'était ta mère ?

— Non, ma mère m'a donné celle-là.

Et je lui tends mon poignet.

— Mince alors ! Comment t'as fait ?

Il met la montre dans sa poche.

— Pas mal ! Sacré fils de pute, tu as une de ces veines... Et qu'est-ce que tu m'as ramené d'autre ?

Je lui refile la dose de coke que Nancy m'a donnée.

Il l'ouvre et sniffe un coup.

— Beurk, j'en veux pas ! J'donne pas dans la poudre. Ça te pourrit les boyaux et ça te ramollit le cerveau. Mais c'est peut-être ce que tu cherches à faire, mec ?

— Non, c'est quelqu'un qui me l'a donnée. Une des copines de Holly.

— Ouais, eh bien, tu peux te la mettre où je pense ! J'ai pas besoin de tes restes...

Il me tend la coke, mais je refuse de la prendre. J'ai déjà eu un sacré coup de bol

aujourd'hui avec les flics, et je n'ai pas envie de tenter le diable.

— Donne ça à un de tes potes.

— Tu me charries ou quoi ? J'ai pas envie que mes gardes du corps se mettent à la coke. Je dors avec eux, moi !

Il me redonne le paquet, et cette fois, je le prends. Puis je lui annonce que je dois filer.

— Alors, ta Holly, c'est vrai qu'elle a un petit pois dans la tête ?

Je me retourne pour jeter un dernier coup d'œil à la pièce. Kev a la tête dans le frigo, il a déjà oublié sa question.

Je lui crie avant de franchir la porte.

— Affirmatif ! Avec la cervelle qu'elle a, il doit y avoir de sacrés courants d'air dans sa tête...

19

Holly

« Donner quelques pièces à un clochard, c'est une chose. Lui donner son cœur, c'est une autre paire de manches. »

J'essaie de jouer les filles décontractées, en espérant qu'à force de jouer ce rôle, je le deviendrai naturellement. Etendue sur le futon du cabanon, je lis *L.A. Magazine* comme si je n'avais pas l'ombre d'un souci, alors que j'attends le retour de Léo et que mon corps n'est qu'une houle de stress.

Lorsque Léo finit par réintégrer son domicile, il est un peu surpris.

— Holly ! Mais que fais-tu ici ?

Lui aussi joue les mecs cools. La seule différence, c'est qu'il s'en sort beaucoup mieux que moi. Quand je me retourne, il est dos à moi... Il est en train de suspendre son smoking à la porte de l'armoire.

— Tu ne ferais pas mieux de te préparer ?

En fait, j'ai déjà enfilé ma robe. Je ne me suis pas mis dans la tête de lui faire la grande scène de la séduction, non, mais quand même ! Je suis un peu surprise qu'il ne se jette pas sur moi. Surprise, ou plutôt dépitée. Et ma déception ne fait que croître.

En se débarrassant de ses chaussures d'un coup de pied, il me demande :

— A quelle heure envoient-ils la limousine ?

J'ai l'impression que les pompons me font des reproches, et je deviens écarlate en me remémorant la mesquinerie de mon comportement. J'ai bien essayé de faire amende honorable en lui commandant une magnifique paire d'*Oxford*, mais Léo ne lâche pas prise aussi facilement. Les chaussures n'ont pas quitté leur boîte, en bas de son armoire.

Il n'y a pas que cette histoire de chaussures. Rien que sa question en dit long sur le changement qui s'est opéré en Léo depuis qu'il est chez moi, c'est-à-dire deux semaines. Jusqu'à quel point est-il transformé ?

Je note qu'à présent, il n'hésite pas à dire « ils » ou « eux » en parlant de cette foule de gens anonymes et sans visage qui régit ma vie et la sienne, comme s'il les connaissait personnellement. Ces garçons et ces filles qui attendent impatiemment de percer à Hollywood en jouant le rôle d'assistants... Ce sont eux qui commandent les limousines, prennent les rendez-vous, gèrent le courrier de mes fans et — si nécessaire — dépêchent les brigades de « maîtrise de la situation ». Il s'en est fallu d'un cheveu pour que j'envoie ladite brigade s'emparer de Léo et le renvoyer à Londres. C'était juste après que nous avons fait l'amour pour la première fois.

J'essaie de répondre d'une voix aussi assurée que la sienne.

— Ils envoient la limousine à 18 heures, pour 18 h 30.

— Mais alors... tu ferais peut-être bien de commencer à t'habiller !

Léo n'a pas pour habitude de me dire ce que je dois faire. L'espace d'une seconde, il me regarde bizarrement, un peu comme on regarde le soleil en craignant qu'il ne vous abîme les yeux.

Je tente de calquer le ton de ma voix sur la sienne.

— Au fait, où étais-tu passé ?

Mais je n'émetts qu'un gargouillis d'une voix chevrotante et haut perchée.

Il fait comme si je n'étais pas là et commence à retirer son pantalon et son slip pour enfiler le maillot de bain ridicule de Ted. Comme si le spectacle de sa nudité n'avait aucune raison de me toucher !

— Si c'est pour me parler de Nile, c'est inutile. Ce type est un connard. Je me suis dit qu'il valait sans doute mieux l'éviter car je risquais d'être tenté de lui balancer mon poing dans la figure. Et ça t'aurait valu un procès. Je n'ai aucune intention de te mettre dans l'embarras ce soir, mais dès que tout sera fini, je m'en irai d'ici, O.K. ?

— Je voulais juste...

— Tu as mon passeport et mon billet d'avion ?

Je les ai préparés depuis le début. C'était sa condition pour accepter notre marché. Alors pourquoi ai-je la sensation d'avoir reçu une gifle ?

— Mais bien sûr, et tu le sais.

— Parfait. Alors, en avant pour le grand show !

D'après le ton de sa voix, il est clair qu'il a envie d'être débarrassé de moi. Pourquoi parle-t-il de grand show ? A Hollywood, tout le monde utilise cette expression. Mais Léo n'est pas tout le monde. Hollywood aurait-il déteint à ce point sur lui ?

Il ne se contente pas de m'éviter, il me repousse... comme je l'ai repoussé moi ces deux dernières semaines. L'inanité de nos vies à tous les deux m'apparaît tout à coup, et je suis au bord des larmes.

— Est-ce que tout va bien ?

Je voudrais tellement qu'il me dise non, qu'il tende les bras vers moi et me serre contre lui. Qu'il me dise que la seule pensée de me quitter lui est insupportable et qu'il me supplie de le laisser rester toute sa vie à mes côtés...

— Pourquoi veux-tu que ça n'aille pas ? J'essaie juste de te faire comprendre que je suis sur la même longueur d'onde.

Il est à deux doigts d'éclater de rire, mais se ravise et secoue la tête d'une façon qui m'est familière. Mais tout « sonne » faux, fabriqué. Et l'impression que tout ça ne rime à rien fait place à une terrible sensation de perte et de tristesse. Il sait aussi bien que moi que notre couple n'a pas d'avenir, que c'était perdu d'avance. Mais je ne peux m'empêcher de me demander où est passé le Léo qui m'a dit un jour qu'il voulait me voir euphorique...

— Tu as l'air d'être en colère, c'est tout.

— En colère ? Absolument pas. Pourquoi le serais-je ? Je suis l'homme le plus chanceux de la terre.

Et pourtant, pas de doute, il est *vraiment* en colère !

— Très bien, n'en parlons plus.

— C'est fini. Tu m'as permis de marquer une pause dans ma vie, tu m'as aidé à prendre un nouveau départ et je t'en suis très reconnaissant. Mais l'heure est venue de passer à autre chose, de voir plus loin.

Pourquoi me raconter tout ça ? Il n'y a pas un soupçon d'amertume ni d'ironie dans sa voix. Il est sincère. Tout ce qu'il vient de dire, il le pense. Et le pire, c'est que c'est exactement le discours que je voulais lui voir tenir depuis son arrivée. On dirait qu'il est en train de lire un scénario écrit tout exprès pour lui par moi.

— Mais toi, Holly, tu vas bien ?

Il dit mon nom comme si nous n'avions jamais fait l'amour ensemble. C'est une vraie torture, mais je me force à sourire pour qu'il se sente l'esprit tranquille.

— Je ne me suis jamais sentie aussi bien.

— Tu sais, il serait temps que tu t'habilles. Ta robe est arrivée ? Est-ce qu'ils vont venir te maquiller ?

Il sourit de nouveau, mais cette fois, c'est un vrai beau sourire, comme la toute première fois après que je l'ai catapulté contre l'abribus. Si seulement j'avais le pouvoir de remonter le temps et d'arrêter cette folie. De balancer du haut de la falaise ces ridicules chaussures à pompons, d'ébouriffer ses cheveux pour retrouver dans mes bras le vrai Léo. Avec ses dents de travers et son sourire nonchalant.

Quand je l'ai vu dans Vermont Avenue, tout ce qu'il voulait de moi, c'était quelques pièces de monnaie. Mais depuis deux semaines, je croyais qu'il désirait bien plus qu'un peu d'argent... Donner quelques pièces à un clochard, c'est une chose. Lui donner son cœur, c'est une autre paire de manches. Il devrait le comprendre.

Léo ôte sa chemise, offrant à mon regard le spectacle de son torse musclé. Deux semaines d'U.V. ont eu raison de la pâleur de sa peau. La première nuit où je l'ai rejoint dans son lit, on aurait dit une sculpture de marbre.

— Je vais nager un peu et je reviendrai me préparer.

Je le regarde partir : l'homme idéal, beau comme un dieu grec, séduisant, drôle et intelligent. Nancy et moi avons misé sur le bon cheval. Ce sera notre meilleure émission. Ce soir, nous allons le filmer pendant la réception en pleine conversation avec les *people* et les gros bonnets de Hollywood, comme s'il appartenait à leur monde. Et notre émission sera prête à être diffusée. Léo a raison, notre boulot est pratiquement terminé. Dès que cette soirée sera finie, nous n'aurons rien d'autre à faire. Le hic, c'est que je voudrais que ça ne s'arrête pas là.

Il enlève sa montre et la lance sur le lit. Je la ramasse et je l'examine.

— Où est la montre que je t'ai achetée ?

Il répond sans me regarder.

— Tu l'as dans ta main.

— Non ! C'est celle que ta mère t'a donnée.

— Ecoute, je l'ai donnée à Kev, d'accord ? Considère ça comme une gratification.

Son ton est glacial. Je le regarde comme si je ne l'avais jamais vu de ma vie.

— Une gratification ? Mais en quel honneur ?

Il va pendre son pantalon.

— Holly, lâche-moi un peu, tu veux bien ? Toi, tu peux te payer cent Rolex si ça te chante, mais Kev, lui, a besoin de cet argent.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Tu me fais marcher ? Ne me dis pas que tu as donné à Kev la Rolex que je t'ai offerte ?

Je sais bien que je parle comme une enfant gâtée, mais c'est plus fort que moi. J'ai autre chose à faire que de penser à mon image.

— Et alors ? N'en parlons plus, s'il te plaît.

Il sort du cabanon et ouvre le robinet de la douche. Je le suis dehors.

— Désolée, mais moi, j'ai envie d'en parler.

Je sais très bien que je crie, que je perds mon sang-froid, ce qui ne m'arrive jamais car je dépense un fric fou pour être sûre de garder mon calme en toutes circonstances. Mes cris couvrent le bruit de la douche, et je sais que Joseph ne perdra pas une miette de mes vociférations.

— Léo ! C'est pour *toi* que j'ai acheté cette fichue montre... C'est à *toi* que j'en ai fait cadeau !

— Tu dis n'importe quoi. Tu m'as acheté cette montre parce que tu avais honte de l'autre.

Il ferme le robinet de la douche et se retourne vers moi, me défiant de nier l'accusation qu'il vient de porter. Je ne l'ai jamais vu dans cet état. C'est moi qui baisse les yeux la première.

— Je te l'ai dit, toi, tu as les moyens...

Je regarde ses lèvres remuer, et j'ai une envie folle de me jeter sur lui.

— Ce n'est pas une question d'argent. Je l'ai achetée pour *toi* ! Pas pour ton tapeur de copain.

Je suis sincère. Même si ce n'est pas tout à fait exact, au moment où je parle, je suis convaincue de ce que je dis. Ou peut-être ai-je envie que ce soit vrai...

Léo a l'air tellement remonté que je commence à avoir peur.

— Fais très attention à ce que tu dis, Holly.

— A ce que je dis, *moi* ? Tu pars et tu donnes une montre de prix qui t'était destinée à un traîne-savate, et c'est *moi* qui dois faire attention à ce que je dis ?

Je crie tellement que ma gorge me fait mal. Comment a-t-il pu donner à Kev la montre que je lui ai achetée !

— Oui, c'est toi qui dois faire attention. Ce traîne-savate, comme tu dis, t'a aidée lui aussi à récupérer ton sac. Seulement voilà, il n'est pas assez bien pour toi, pas vrai ? Moi, je n'avais pas fière allure non plus, mais disons que ça passait mieux.

Il est très calme, et parle d'une voix posée.

Je reste une seconde immobile, comme statufiée, revivant ce qui s'est passé ce matin-là.

— Non, c'est faux ! Il t'a dit de laisser tomber, je m'en souviens. Tout ce qu'il a fait, c'est ramasser mon diaphragme en faisant quelques remarques déplacées !

— Il s'est frayé un chemin au milieu des voitures et il a ramassé tout le bordel qui était dans ton sac. D'ailleurs, il n'a pas fait de remarque déplacée, il a juste dit que ton diaphragme était grand, c'est tout. Ça n'a rien de désobligeant, c'est une simple constatation.

Je hurle d'une voix haut perchée que je ne me connaissais pas.

— Comment oses-tu ! Tu n'es qu'un salaud et un bon à rien !

Je le pousse dans la piscine et je remonte en direction de la maison comme une furie. Je ne me suis jamais mise dans un état pareil... J'en tremble de colère.

Joseph est là. Il me regarde en tenant à la main un désherbant qu'il n'utilise jamais dans le jardin en cette période de l'année. Ça, j'en suis certaine. Il a dû attraper la bombe au vol dans la remise pour avoir un prétexte... En fait, il voulait être aux premières loges pour voir et entendre notre concours de hurlements.

Il a tout de même l'air inquiet et me demande si ça va. Je lui dis de foutre le camp et je me retourne vers la piscine où Léo fait des longueurs comme si de rien n'était.

C'est alors que je craque. Je commence à pleurer. Joseph me passe le bras autour du cou et s'efforce de me consoler. Je le suis jusqu'à la maison où Maria nous attend.

Joseph et Maria échangent un regard. Elle me tend un siège.

— Asseyez-vous, ma petite demoiselle. Maria va vous préparer un thé commé vous l'aimez.

— Je préférerais une tequila, Maria.

Mais elle sait déjà ce dont j'ai besoin et je me retrouve aussitôt avec un verre dans la main. Joseph hoche la tête d'un air sentencieux.

— Pauvre petite !

Je vide mon verre d'un trait et je tends la main pour en avoir un autre.

Quelle chance j'ai de les avoir, ce Joseph et cette Maria !

ACTE 3

« Les familles n'ont pas peur de savoir où les corps sont enterrés. Elles ont peur parce que vous les avez vues entasser les corps en pleine nuit. »

20

Léo

« J'ai essayé le bouddhisme, la Scientologie, la cabale, le *feng-shui* et le *Deepak Chopra*, mais ce qui marche le mieux, c'est la vodka pure. »

Je savais que Holly m'en voudrait à mort d'avoir manqué mon cours de théâtre, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle se transforme en bombe humaine. Dire que je ne l'imaginai pas du tout dans le rôle de furie ! Je croyais qu'elle se contenterait d'émettre des vibrations, négatives certes, mais totalement silencieuses.

Au lieu de ça, la voilà qui se met à hurler, à crier et à jurer comme un charretier... pour finir par me pousser dans la piscine et par rentrer chez elle verte de rage, ce brave Joseph sur les talons. Je suis presque soulagé qu'elle m'ait fait une scène quasiment publique et qu'elle m'ait poussé dans la piscine. Ça me déculpabilise un peu.

Depuis cette histoire, nous nous ignorons.

Après avoir enfilé ma tenue de gala, je me dirige vers la maison. Je trouve Maria dans un état d'énerverment inhabituel. Quand je tente de me verser un jus de fruits, elle me donne une tape sur la main pour m'en empêcher.

— Ça, c'est le jus de fruits de miss Holly. Allez acheter le vôtre, monsieur.

— Reçu cinq sur cinq ! Apparemment, je ne suis pas le bienvenu...

J'ai dit ça pour blaguer, mais il devient de plus en plus clair que Maria parle très sérieusement.

Elle m'agite sous le nez un fouet à œufs.

— Vous vous prénez pour Souperman maintenant, avec vos cheveux bien coiffés et vos dents bien droites...

— J'ai compris. Je ferais mieux de ne pas rester dans vos jambes, c'est ça ?

Elle semble satisfaite de ma conclusion.

— Miss Nancy est au premier. Allez donc lui porter un verre.

— Bien sûr.

Je bats en retraite. Je ferais peut-être bien de me prendre un verre, moi aussi.

Holly parle toujours des problèmes de Nancy avec l'alcool. Elle entend par là, je suppose, que Nancy boit. A L.A., avoir un problème avec le café signifie qu'on apprécie le café. Même chose pour le chocolat.

J'ai tenté d'objecter qu'apprécier quelque chose n'en fait pas nécessairement un problème pour autant. Il est certaines contrées du globe où apprécier quelque chose peut même être

un plaisir ! Mais la logique pesante de L.A. joue contre moi.

Prenez Kev. Il boit comme un trou, mais demandez-lui s'il a des problèmes avec l'alcool et il vous rira au nez ! D'ailleurs, Kev a tellement de problèmes que la boisson arrive en bas, tout en bas de la liste...

Kev ne serait plus Kev s'il ne buvait pas. Si Kev ne buvait pas, il lui faudrait trouver de nouveaux amis, de nouveaux passe-temps, je dirais même une nouvelle identité. Et on est en droit de se demander si ça en vaudrait vraiment la peine ! Est-ce que ça l'aiderait ? Est-ce qu'un Kev sevré d'alcool s'intégrerait mieux dans la société ?

Quand j'arrive avec mon verre, Nancy m'embrasse sur les lèvres. Son haleine empeste tellement l'alcool qu'elle n'avait même pas besoin de m'embrasser pour m'en faire profiter. Les vapeurs qu'elle exhale sont tellement fortes que je n'essaierai pas de craquer une allumette !

Elle m'observe à la lumière du lustre et m'assure que j'ai le plus beau regard du monde. Pour la faire rire, je m'amuse à rouler des yeux... Elle ronronne comme une chatte.

— On dirait des yeux de chat, la nuit.

Sérieusement, que voulez-vous répondre à ça ? Des yeux de chat, la nuit... J'aimerais bien qu'elle me lâche un peu, mais elle insiste.

— Alors, Léo, j'ai appris que vous aviez raté votre cours avec Nile ?

Je hausse les épaules. Je ne suis pas d'humeur à discuter de la haine que j'éprouve pour ce type.

— Ne vous faites pas trop de souci pour ça, je suis certaine que vous serez parfait. Vous êtes l'incarnation de l'Homme Idéal Hollywoodien !

— Eh bien si vous voulez mon avis, cet homme idéal est un sacré con, et je ne vois pas — mais alors, vraiment pas ! — ce qu'une femme pourrait avoir envie de faire avec lui, sauf si elle n'est pas dans son état normal, évidemment. Surtout Holly, qui n'arrête pas de se faire avoir par des copies conformes de l'Homme Idéal Hollywoodien depuis qu'elle a débarqué à L.A. !

Nancy hausse un sourcil, surprise par ma véhémence. Je desserre ma cravate et je m'assieds en empoignant la télécommande pour me donner une contenance. J'imagine la tête que feraient ma mère et tante Lucy si elles me voyaient habillé en pingouin !

— Tu essaies de prouver quoi, avec ce déguisement ?

Voilà ce que dirait ma mère, de préférence à haute voix et en public pour que le premier mec venu possédant un pitt-bull dans un rayon de six cents mètres puisse rappliquer et me faire décamper vite fait.

Nancy se dirige vers la fenêtre pour jeter un coup d'œil sur la ville qui s'étend à nos pieds. Le vent souffle avec violence, ce soir, et les grands palmiers au tronc gracile s'agitent dans tous les sens comme des danseurs de disco des années 70.

— J'adore votre smoking.

J'attrape une poignée d'olives dans un bol posé sur la table, et je commence à les jeter une à une dans ma bouche grande ouverte. Nancy me jetant un regard appuyé, je mâche sans fermer la bouche, histoire de mettre fin à son petit jeu. Elle finit par me prier d'un ton sec de manger avec plus de distinction. Il faut voir la façon qu'elle a de prononcer le mot « distinction »...

Je lui souris de toutes mes dents et elle éclate de rire.

— Désolée, mais je commence à me demander dans quelle galère nous nous sommes embarqués. Le trac de dernière minute... Promettez-moi juste de ne pas nous mettre dans l'embarras.

Elle a prononcé ces mots tout bas, comme si elle ne voulait pas que je l'entende.

— Je ne serais pas le seul mec de L.A. à le faire !

Bien que j'aie la bouche pleine, la pertinence de ma remarque me fait rire, et des morceaux d'olive volent un peu partout. Ignorant le regard courroucé de Nancy, je brosse mon veston du revers de la main. Je sais que je me conduis comme un porc, mais je n'en ai rien à faire. J'en ai ras-le-bol, et je foutrai le camp de cette ville dès la soirée terminée.

— Léo, on ne vous a jamais dit de ne pas parler la bouche pleine ?

Elle m'enlève le bol encore plein d'olives et le repose sur le bar.

Je zappe d'une chaîne à l'autre.

I Love Lucy... Encore des rediffusions, j'ai vu tous les épisodes. Au suivant !

Sister, Sister... Je les déteste autant l'une que l'autre. Au suivant !

Are You being Served ? Beurk. Au suivant !

Fawlty Towers... Ça, c'est assez marrant (petite pause) Finalement, non, je ne suis pas d'humeur.

Road Chase (petite pause)... Je reste scotché jusqu'à ce que la police prenne en chasse le véhicule sur l'autoroute 10.

Absolutely Fabulous (petite pause)... Juste le temps de vérifier si c'est l'épisode que nous avons regardé hier. C'est bien le même. Au suivant !

Tweety Bird... Bof. Au suivant !

Larry King... Au suivant !

Roseanna... Berk !

Real World... J'adore, mais Nancy déteste.

Nancy se laisse tomber à côté de moi et s'empare de la télécommande. Elle zappe sur le *Millionnaire* et colle la télécommande entre mes jambes, histoire de faire un peu de provoc. Génial ! C'est tout à fait ce qu'il me fallait, une productrice ivre et en chaleur...

Quelque chose me dit que si je lui donnais le feu vert, elle serait prête à coucher avec moi dès ce soir, après l'émission. Mais son petit doigt à elle lui dit qu'il ne faut pas y compter.

A en croire la théorie de Holly en matière d'hommes, Nancy hérite toujours des losers et elle des salauds. Ma mère disait la même chose à propos d'elle et de tante Lucy. Mais je pense que c'est faux dans les deux cas.

Mon père n'était pas un salaud. Enfin, par rapport à d'autres. En tout cas, il était généreux... tant qu'il était là ! Ma mère elle-même en convient. Avec moi, il a toujours été gentil, il paraît même que lorsque j'étais bébé, il changeait mes couches et faisait le tour du marché en me baladant sur ses épaules.

Chaque fois que je croise des gosses juchés sur les épaules de leur père, je pense à Mike Monroe. J'ai envie de me hisser jusqu'à eux et de les mettre en garde contre la trahison. Attention, petit ! Ces épaules sur lesquelles tu es installé, cet homme, ton père... ne t'y fie pas trop ! Garde les distances ! Je sais que ça prête à sourire, pour un type grand comme moi qui dépasse la foule d'une tête. Je sais aussi que tous les enfants pensent que leur papa est le plus chic type du monde, c'est leur héros. Mais ça n'empêchera peut-être pas le héros en question de leur pourrir la vie demain, la leur et celle de leur mère. Comme ça, du jour au lendemain.

Nancy doit lire dans mes pensées.

— Dites-moi, beau ténébreux, votre père vit à L.A. ?

— Je suppose. A dire vrai, je n'en suis pas très sûr.

— Holly ne vous a donc rien dit ?

— Elle était censée me dire quoi ?

— Eh bien, qu'il a fait un saut jusqu'à votre ancien appartement. Une certaine Tifanie a appelé aujourd'hui pendant que vous étiez sorti.

C'était donc ça que Tif voulait me dire... Mon père essaie de reprendre contact avec moi ! Ça ne m'étonne pas de lui. J'ignore Nancy et je reviens sur MTV où Liv Tyler est interviewée au sujet de son père. Je n'entends pas ce qu'elle dit, mais elle a l'air d'être

heureuse, satisfaite de sa vie... et de son père.

— Elle a dit que votre père était une ancienne rock star?

Nancy me regarde. Manifestement, elle attend mes commentaires. Je zappe sur des dessins animés.

— Je ne l'ai jamais vraiment connu. Il nous a quittés quand j'étais gosse.

Nancy me reprend la télécommande et rezappe sur Liv Tyler.

— Vous ne trouvez pas que son visage est trop allongé ?

— Il y a de ça. Mais repassez-moi la télécommande.

Elle s'exécute sans broncher car elle sait par expérience que je suis le genre de mec prêt à recourir aux chatouilles. Et ce n'est pas le genre de fille qui aime être chahutée.

Je rezappe donc sur *Tweety Bird* en priant le ciel pour qu'on oublie un peu mon père... Je pourrais compter sur les doigts d'une seule main les questions que Holly et Nancy m'ont posées sur mon passé, et je ne m'en plains pas. Mon passé n'est sans doute pas aussi glorieux que celui de Liv. Car il faut voir les choses en face : si c'était aussi génial, je n'aurais pas accepté de faire cette émission de merde.

— C'est quand même sympa de savoir qu'il vous cherche, non ?

Mon père me recherche. Ça ne me fait pas spécialement plaisir, juste tout drôle. Je ne suis pas certain d'avoir envie que Mike Monroe, dit « l'Indomptable », cherche à me voir après avoir passé des années à essayer de me larguer. Je desserre de nouveau ma cravate et je zappe sur les chaînes comme si j'avais un train à prendre. L'idée que mon père est dans la même ville que moi me rend nerveux. Je prends soudain conscience de sa présence, lui qui était jusqu'ici pour moi synonyme d'absence.

Je zappe une nouvelle fois sur *South Park*. Au moins, Nancy se tiendra tranquille car elle adore cette émission. Elle commence déjà à rire avant même d'entendre la première réplique, et quand elle rit, son visage se détend. Elle devient presque jolie. Holly n'arrête pas de me dire que Nancy est raffinée, mais personnellement, je trouve qu'elle a une tête de bibliothécaire. Sauf lorsqu'elle rit... là, elle me fait penser à Diane Keaton.

D'après Holly, un psy me dirait que si j'aime la compagnie des femmes, c'est parce que je tente de recréer mon enfance avec ma mère et tante Lucy pour essayer de résoudre les problèmes qui restent en suspens. Mais tout ça, c'est du pipeau.

Le seul « problème en suspens » que je dois résoudre avec elles, c'est leur période végétarienne. Pendant un moment, elles me nourrissaient exclusivement de pois d'Asie et de haricots rouges. Essayez un peu d'échanger vos sandwiches aux pois d'Asie et au bourgeon de luzerne avec les copains, à la récré ! Surtout quand on connaît la réputation des haricots.

Quelqu'un tousse derrière moi pour attirer l'attention. Je me retourne. Holly se tient dans l'encadrement de la porte. Elle est d'une beauté à couper le souffle... On dirait une de ces poupées de porcelaine qu'on vend à Islington (béret et jupons en moins). Son maquillage est très discret, à peine visible et elle porte des talons à la Audrey Hepburn (elle m'a appris tout ce qu'il y a à savoir sur les chaussures de femme et les types de talons). Je connais la robe — un modèle d'Alexander McQueen — car c'est moi qui l'ai aidée à la choisir en dépit des protestations de sa styliste.

Une vision éthérée... à la fois vulnérable et intouchable. Son regard me traverse sans me voir. Elle attend que Nancy se retourne et s'aperçoive de sa présence, mais Nancy hurle de rire en regardant *South Park*.

J'aimerais lui parler, lui dire ce qu'elle a réellement envie d'entendre. Et retirer tout ce que j'ai dit ou fait qui a pu la blesser. A présent, elle pose son regard sur moi — c'est la première fois depuis notre empoignade de l'après-midi — et on dirait qu'elle se fait toute petite... Nous nous regardons dans les yeux tandis que Nancy continue de nous ignorer, toujours pliée en deux.

Je vois bien que Holly attend un compliment de moi sur sa tenue. Belle comme elle est, je n'aurai pas à me forcer beaucoup. Je sens que c'est le moment, je dois prendre mon courage à deux mains et dire ce qu'elle veut entendre de ma bouche. Mais je suis bien trop stressé.

Avec ma mère et tante Lucy, dire les choses est plus simple. D'autant qu'elles sont trop affairées pour répondre, vu le temps qu'elles mettent à s'habiller (je devrais dire *se déguiser*). Lorsqu'elles partent en vadrouille avec un peu trop de peinture sur le visage, je leur lance : « Quelle allure ! Vous avez tout de deux vieilles courtisanes ! »

Mais je doute fort qu'Holly apprécie l'irrévérence, encore que je ne voie pas quoi dire d'autre.

Elle me fait un petit sourire que je lui rends aussitôt. Je déteste ce genre de situation.

Quelque chose se serre dans ma poitrine. Peut-être parce que personne n'a jamais eu besoin de mon approbation jusqu'ici.

Holly a la même expression que lorsque le piqueur de sac s'est enfui avec son Gucci. Son visage semble dire : « Je t'en supplie, sauve-moi, prends soin de moi, protège-moi. Aide-moi à m'en sortir. » Et pour la première fois de ma vie, j'ai le sentiment de pouvoir servir à quelque chose, mais ce n'est pas gagné d'avance pour autant. Comme si l'univers m'avait choisi entre tous pour accomplir une mission. Moi ? Ce mec au bonnet de laine noir avec des oreillettes ? Ce type apparemment sans ressources qui tape les passants de quelques pièces dans Vermont Avenue ? Vous avez vraiment besoin de *mon* aide ?

Elle toussote. Je l'entends dire :

— Dis-moi que je suis belle, désirable et merveilleuse, et que tu as envie de m'embrasser.

Enfin, elle ne dit peut-être pas exactement ça, c'est sans doute plus bref. Mais c'est ce qu'elle me crie de tout son être.

— Oh, mon Dieu..., tu es magnifique ! Holly, je t'assure, je n'en crois pas mes yeux...

J'entends ces compliments, j'y adhère à cent pour cent, mais le seul ennui, c'est qu'ils ne viennent pas de ma bouche. Nancy semble émerveillée par l'apparition de Holly.

Je comprends alors que je ne n'ai pas su saisir ma chance. Je me contente d'approuver.

— Je suis d'accord. C'est hypersexy !

J'ai l'impression de manquer de conviction. Non seulement le cœur n'y est pas, mais la bouche est pâteuse.

Holly montre le collier de chien en diamant qui lui a été prêté par un joaillier de Rodeo Drive. Le symbole même de la futilité de ce bas monde.

— Tu ne crois pas que le collier est en trop ?

— Si tu n'en veux pas, je suis preneuse.

Holly répond à la mise en boîte de Nancy en la gratifiant d'un baiser.

Je sais bien que je ne devrais pas être jaloux. Mais c'est plus fort que moi.

Lorsque nous nous entassons dans la limousine, Nancy et Holly prennent place dans un coin, et moi dans l'autre. Au cas où vous n'auriez jamais mis les pieds dans une limousine Siberia, sachez qu'il n'existe rien de plus froid et de plus inhospitalier. Je l'échangerais volontiers contre un coin de trottoir.

L'atmosphère devient glaciale au moment même où j'avise le frigo en imitation bois. La réflexion que je fais n'a pourtant rien d'extraordinaire, quelque chose du genre :

— Tiens, tiens ! Un minibar...

Mais j'ai le malheur de jeter mon dévolu sur une bouteille de bière. Aussitôt, Holly me donne une tape sur la main comme si j'étais un gamin et referme la porte du frigo d'un coup de pied. Elle me fait comprendre, en agitant une main fraîchement manucurée rouge sang à un centimètre de mon visage, qu'elle n'a pas envie de me voir ivre.

— Pas question que vous buviez et que vous me fassiez mourir de honte à ce dîner, Léo. C'est bien compris ?

Je me renfonce dans mon coin pour boudier.

Nancy me caresse le genou.

— Vous avez soif ? Désirez-vous une bouteille d'Evian, chéri ?

Elle a pris sa voix à la Dick Van Dyke. Je sais très bien qu'elle essaie d'être gentille, mais je perçois sa question comme une seconde gifle.

Je lance un coup d'œil en direction de Holly qui est absorbée dans la contemplation du paysage.

— Merci, mais je suis allergique à l'Evian.

Ignorant le rire sarcastique de Nancy, je m'enfonce de plus belle au fond de ma banquette. Les hauteurs de Hollywood défilent derrière les vitres de la Siberia comme des images de cartes postales un peu floues, au gré des virages en épingle à cheveu. Je concentre mon attention - et ma hargne — sur les piqûres de l'accoudoir en cuir. Je commence à m'y attaquer tandis que Nancy et Holly passent le reste du trajet à se faire des messes basses.

De temps à autre, elles jettent un coup d'œil de mon côté, juste pour s'assurer que je n'entends rien. De toute façon, je suis bien trop occupé à discourir avec moi-même... mais je devine de quoi elles parlent. Je sais qu'elles complotent et bâtissent des stratégies comme une armée en déroute qui s'appête à participer à des pourparlers de paix. Le temps que nous atteignons le Laurel Canyon, j'ai bien avancé dans mon travail de sape : il y a déjà un trou de deux à trois centimètres dans l'accoudoir ! C'est toujours ça... mais il m'en faudrait plus pour me calmer !

Ce qui me démange, c'est l'envie de graver dans le bois poli du minibar ces quelques mots : « C'est le siège de Léo. » Je glisse un doigt sous mon col empesé qui commence à m'étouffer.

Je pénètre dans l'univers de Holly et je m'appête à affronter le tribunal, le nœud coulant déjà autour du cou ! Sans l'ombre d'une bière pour me redonner du tonus... J'essaie de penser à ce que ferait Kev en pareille situation, mais je me rends compte que jamais Kev ne mettrait les pieds dans un tel endroit. Quand je pense que c'est *lui* qui passe pour le plus barge des deux !

Nous négocions les virages sans bruit avant d'amorcer la descente de Laurel Canyon. Je me concentre sur la perspective de mon prochain retour à Londres. Avec un peu de chance, je pourrais même arriver avant ma carte postale !

Je lève les yeux. Holly me regarde et, à ma grande surprise, elle sourit. Nancy étant absorbée dans la contemplation du paysage, je rends à Holly son sourire et elle articule (sans parler) le mot : « désolée ».

Je décide de renoncer à mes travaux de tapissier.

Tout à coup, Nancy intervient :

— Est-ce que l'un de vous deux a déjà fait l'amour dans une limousine ?

Je secoue la tête, agacé d'être interrompu dans mon dialogue silencieux avec Holly. Mais Holly lui répond :

— Oui, moi ! Tu te rappelles de cette soirée après les Golden Globes, quand je suis sortie pour la première fois avec Ted ?

Je ferme les yeux et j'arrache deux bons centimètres de couture.

Lorsque nous abordons le Sunset, Nancy traverse tant bien que mal le large fossé qui la sépare de moi et s'assied à mes côtés. Puis elle me prend la main. Elle me rappelle la petite *Miss Muffet* terrorisée de la comptine quand elle voit l'araignée s'approcher d'elle... Je comprends très bien ce qu'elle ressent.

— Vous n'avez pas l'air très joyeux...

Holly surenchérit :

— C'est vrai. Essayez de sourire, Léo.

Lorsque la limousine s'arrête devant le Mondrian — le genre d'endroit chichiteux où l'on ne vient jamais sans son press-book, où les toilettes sont une œuvre d'art et où les grooms officient en Armani — je me fais l'effet d'être un lièvre traqué par des chasseurs.

Derrière la vitre de la limousine, je me sens soudain très nerveux. Pour l'instant, j'arrive encore à faire bonne figure, mais j'ai du mal... Je passe le doigt entre le nœud pap et mon cou comme si je manquais d'air, tandis que de l'autre main, je poursuis mon travail de sabotage de l'accoudoir. Les filles regardent aussi par la vitre, absorbées dans leurs pensées. Ce qu'elles voient les fait réagir de façon diamétralement opposée.

Holly se tourne vers moi, de toute évidence morte de trac.

— Nous y sommes, Léo... Vous êtes prêt ?

Je sais, ça peut paraître mesquin, mais une partie de moi-même ne rêve que d'une chose : que Holly s'évanouisse de peur et que rentrions tous à la maison.

Nancy aussi se tourne vers moi. Manifestement ravie, elle arbore un large sourire.

— Holly ! Nous allons enfin tester notre petit numéro de transformation. Tu es prête ?

Holly répond par un petit gémissement de bête blessée.

Je me creuse la cervelle pour trouver un mot d'encouragement. La seule chose qui me vienne à l'esprit, c'est :

— Ça va aller !

Mais elle ne m'entend pas. Elle regarde de nouveau par la vitre. Les hommes du shérif de Hollywood Ouest s'efforcent d'éviter un embouteillage monstre de limousines devant l'entrée, et je finis par voir ce qui l'angoisse à ce point : la horde de paparazzi. Ils sont partout, grouillant comme une armée de fourmis affairées.

— Allez, viens, chérie ! Ne me dis pas que tu n'es pas excitée à l'idée d'exhiber Léo ? Regarde-le, il est superbe !

Tandis que Holly jette sur moi un regard froidement professionnel, Nancy me lance :

— Vous tiendrez le coup, Léo ?

Je regarde au plafond. Ça commence à bien faire, cette trouille qu'elles ont que je leur fasse honte. En l'occurrence, c'est surtout Nancy qui risque d'avoir l'air ridicule. En m'em pêchant de boire d'une tape sur la main, en freinant mon appétit, en corrigeant mes fautes de grammaire ou en me rappelant comment recevoir un compliment.

Je me radoucis pour trouver un mot apaisant.

— Ça ira.

Mais voilà que Holly gâche tout en ajoutant :

— N'oubliez pas, vous ne *dites* absolument rien, d'accord ?

— Comment ça, je ne dis *rien* ? Vous voulez que je fasse semblant d'être muet ou quoi ?

Holly jette un regard implorant à Nancy comme pour l'associer à son désespoir.

— Tu vois ? C'est de ça que j'ai peur.

J'ignore sa remarque.

— Je peux aussi jouer les étrangers... Tenez, passer pour un Français, si ça vous arrange. Je prendrai *l'accent français*... Naturellement, j'en rajoute une couche en jouant les Français d'opérette.

Les deux filles regardent de nouveau ce qui se passe dehors. Il n'y a plus qu'une voiture avant la nôtre, et les photographes commencent déjà à nous encercler. On les sent très motivés, arborant une barbe de deux jours. Une vraie bande de vautours affamés ! Certains d'entre eux semblent prêts à nous dévorer tout crus... Ils s'en lèchent déjà les babines...

Nancy dit d'une voix ferme :

— Ne vous inquiétez pas, tout se passera bien.

Au même moment, un costume Armani nous ouvre la porte tout en parlant à son oreillette. Les flashes crépitent, créant un mur de lumière blanche.

Le troupeau de photographes et de reporters commence à nous hurler des trucs dans les oreilles. Je pose ma main sur le bras de Nancy.

— Je sors le premier.

Avec l'aide de Armani Man, je réussis à repousser les assauts des plus acharnés, ce qui permet à Holly et Nancy de faire une sortie à peu près digne pour affronter les éclairs des flashes et les feux croisés des questions.

— Holly ! Qui est le créateur de votre robe ?

— Vous êtes splendide, Holly !

— Holly, par ici !

— Venez là, Holly !

— Holly, souriez !

C'est alors que je l'entends. Ça vient des seconds rangs. La voix est traînante et ne bat pas des records de décibels.

— Votre mère est venue ce soir avec votre *ex-boyfriend*, avez-vous un commentaire à faire ?

Une seconde après, des flashes aveuglants crépitent. J'attrape Holly sous le bras pour

l'empêcher de s'effondrer en lui murmurant à l'oreille :

— Ne cédez pas d'un pouce !

Mais les questions continuent de fuser :

— Holly, qu'allez-vous dire à votre mère ?

— Est-ce que vous allez taper sur votre ex, Holly ?

Quelqu'un va jusqu'à lui demander si elle envisage de flanquer une gifle à sa mère. Holly est statufiée, clouée sur place. Si je ne la poussais pas, nous serions encore à la voiture.

De nouveaux types en Armani — à mi-chemin entre le top model et l'acteur — nous ouvrent les portes de verre qui donnent accès à l'hôtel. Je pousse les deux femmes à l'intérieur, devant moi.

Tandis que les portes se referment derrière nous, Holly demande :

— Ted est ici avec ma mère ? Il ne m'a pas dit qu'il l'emmènerait.

La question n'était adressée à personne en particulier, mais c'est moi qui réponds en blaguant, pour la voir au moins sourire.

— J'aurais bien aimé le savoir avant, ça m'aurait permis de lui rendre son foutu maillot de bain !

Mais le visage de Holly est devenu blanc comme celui d'une geisha.

Nancy lui dit quelques mots d'encouragement avant d'aborder le tapis rouge, où une nouvelle meute de photographes est rassemblée. Nancy me chuchote à l'oreille :

— Quel besoin avait-il de venir, ce fils de pute ?

Je suis sur le point de proposer mes services pour lui envoyer mon poing dans la gueule, mais il y a mieux à faire. C'est qu'en matière de combat de rue, je suis loin d'être champion du monde. Je n'ai eu l'occasion d'exercer mes talents qu'à deux reprises : la première fois pour avoir couché avec la petite amie d'un mec de banlieue qui jouait les caïds, et la seconde parce que j'ai été pris pour un autre à Hoxton. Globalement, ma prestation n'a pas été très glorieuse. Dans les deux cas, j'ai opté pour la stratégie suivante : me recroqueviller en position fœtale jusqu'à ce qu'ils en aient marre de me filer des coups de pied, puis m'enfuir en courant dès que j'avais repris mon souffle.

On nous escorte jusqu'au tapis rouge du hall bourré de paparazzi. Ils posent tous les mêmes questions aux célébrités invitées qui se frayent un chemin en un défilé éblouissant de robes de grands couturiers empruntées pour l'occasion.

— Versace.

— Tom Ford.

— Armani.

— Donna.

— Duke.

— L'important, ce n'est pas ce qu'on porte, mais qui on porte.

Ça, c'est une répartie de Nancy. Prise d'assaut, Holly pose quelques secondes devant les flashes des photographes. Tout ça va si vite... et on en prend plein les yeux. Holly n'a qu'un millième de seconde pour adopter la pose qui lui convient, et il suffit d'un plissement de front ou d'une moue pour qu'on la catalogue à jamais comme une junkie. Chez elle, elle a deux press-books dont l'un est entièrement dédié aux photos les plus horribles qu'on ait prises d'elle.

Je lui ai proposé de faire un trou à la place des yeux, mais cet « Album des Horreurs », comme elle l'appelle, n'est pas un sujet de plaisanterie. En tout cas, pas pour Holly.

Finalement, nous parvenons jusqu'au sanctuaire Asia de Cuba, à savoir le restaurant qui pour l'occasion a ouvert ses grandes baies vitrées donnant sur la piscine, le Sky Bar et les lumières ambrées de la ville au loin.

Après avoir pris place à notre table recouverte d'une fine nappe blanche, je m'informe :

— Ce gala, c'est au profit de qui, déjà ?

— La fondation Faites un Vœu.

Holly, ajoute, anticipant ma question suivante :

— Ils versent des fonds pour accomplir le dernier vœu des enfants malades en phase terminale.

Elle me presse discrètement la main sous la table, ce qui me surprend un peu, et ajoute :

— Vous êtes vraiment magnifique, Léo. Je suis certaine que vous vous en sortirez comme un chef. Je ne sais pas ce qui m'a pris de m'être comportée ainsi ce soir. Le stress, je suppose.

Je regrette aussitôt d'avoir fait ce trou dans l'accoudoir de la limousine.

Le sommelier arrive. Je commande deux grandes vodkas et une bière en guise de «
pousse-vodka ». C'était censé être une blague, mais Holly me jette un tel regard que je laisse le type me prendre au sérieux et prendre note de ma commande. Holly a pris sa mine renfrognée des mauvais jours.

Tout compte fait, je ne suis pas si désolé que ça, pour le trou de l'accoudoir... Je me sens presque d'humeur à me laisser démolir pour la couvrir de honte devant tous ses amis les *people*. Comme si elle lisait dans mes pensées, Nancy me pointe discrètement du doigt quelques célébrités. Holly croit bon d'ajouter, comme si le compliment ne la concernait pas :

— Ils sont superbes, tous.

Nancy ajoute, en lorgnant sur le serveur, lequel me rappelle Joseph en plus jeune :

— Pas autant que le personnel...

J'échange un sourire poli avec Holly, mais je ne tarde pas à sombrer dans la morosité. La soirée va se terminer très vite par une gueule de bois carabinée, je le sens, et la journée de demain commencera par le classique : «
On ne m'y reprendra pas ! » avant même que j'aie bu mon premier verre ! Quant à Holly, elle ne m'aide pas beaucoup... Elle passe son temps à scanner la pièce pour repérer Ted et sa mère.

— Je ne le vois nulle part.

— Qui ?

En fait, je sais très bien de qui elle veut parler. Je n'aurais jamais dû poser la question, car en prononçant son nom, on dirait qu'elle va se mettre à pleurer. Ce que je peux être con, par moments !

Nancy la conjure de l'ignorer, et sur le coup, j'ai cru qu'elle parlait de moi. Mais je comprends qu'il s'agit de Ted lorsqu'elle ajoute :

— Si je le vois, je lui écrase la tête, à ce serpent !

Les vodkas et la bière arrivent. Je demande innocemment :

— Au fait, il ressemble à quoi, ce Ted ? Nous savons qu'il a des goûts désastreux pour le choix de ses maillots de bain, mais quelle tête il a ?

Nancy me flanque un coup de pied sous la table assorti d'un regard qui me signifie clairement de ne pas m'aventurer sur ce terrain. Elle change de sujet.

— Au fait, vous savez quoi ? Le bruit court que Barbra Streisand va chanter !

Je me renfrogne. C'est pas ça qui va faire swinger la salle ! Les autres invités prévus à notre table prennent place à leur tour, se confondant en salutations et en *ravi-de-vous-rencontrer*, sans oublier d'en rajouter une couche sur l'élégance de Barbra.

Je commence à rigoler doucement. Je repense à l'épisode de *South Park* d'hier soir, quand Robert Smith — l'ex-leader de Cure — envoie un grand coup de poing dans le nez de Barbra Streisand après qu'elle s'est transformée en Godzilla et qu'elle a dévasté South Park.

Je bois une gorgée de bière. Holly me lance aussitôt un avertissement.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention de boire autre chose après. N'oubliez pas que vous serez filmé. Ils vont vous filmer toute la nuit.

Je m'imprègne de l'ambiance. Les stars, éthérées mais les pieds bien sur terre, l'environnement glamour... C'est vrai qu'il y a des caméras partout, mais je ne vais pas me focaliser dessus ! Pour Holly, en revanche, c'est une idée fixe, et ça me fout en rogne. Nancy commence à laisser courir sa main sur ma jambe, et je fais un pas de côté pour fuir son contact. Holly est trop absorbée par la conversation avec nos vis-à-vis, elle ne s'aperçoit de rien. Quel plaisir y a-t-il à boire si Holly n'est pas là ? Je décide de laisser tomber les vodkas, en signe de représailles (muettes) devant la puérilité de mon comportement.

Pendant l'heure qui suit, j'ai l'impression qu'un millier de gens connus viennent à notre table pour saluer Holly. Tous se confondent en compliments sur sa beauté, regrettant d'être restés si longtemps sans la voir, et tous m'assurent qu'ils sont des fans convaincus de l'émission.

Personne ne fait mention de la mère de Holly ni de Ted. Pourtant, lorsque j'ai fait un tour aux toilettes tout à l'heure, les gens ne parlaient que de ça ! Quelqu'un a même pris la peine d'écrire à la craie « Holly & Ted » sur le tableau qui fait office de Livre d'or... Naturellement, j'ai tout effacé.

Holly me présente à tout le monde comme « un ami de Londres de passage à L.A. ». Tous me serrent la main en m'assurant de leur « amour immodéré » pour ma ville. Certains me citent même leurs endroits favoris, des noms de restaurants ou de boutiques dont je n'ai jamais entendu parler.

Hugh Grant me demande de quel quartier de Londres je viens. Lorsque je lui parle d'Islington, il veut savoir le nom de la rue. A ce stade, je décide de faire un gros mensonge, et je cite le nom de la rue la plus chic qui me passe par la tête. Car si je donne ma vraie adresse, ça ne va pas le faire... ça risque même d'être mal vu.

Il s'exclame alors :

— Mais c'est la rue où Tony Blair habitait...

Tout à coup, la remarque de ma mère sur les pervers me revient à la mémoire et j'éclate de rire.

Comme c'est un type sympa, il rit avec moi.

Parmi les célébrités qui défilent, il y a des tas de gens qui sont plus petits que je ne l'imaginai. Tom Cruise aurait presque besoin d'un escabeau pour me regarder dans les yeux. J'essaie d'être naturel et de charmer les gens sans me forcer, ce qui est conforme aux conseils prodigués par Dinny. Mais je me rends bien compte que, sous certaines lumières, mes dents éclatent de blancheur. En bavardant avec Kate Hudson, je finis par repérer Wayne qui lève le pouce en signe d'approbation.

Tous ces gens ont l'air si naturel que je commence à me demander si leur réputation leur tient autant à cœur que je le pensais. Tous sans exception sont bien plus brillants, plus élégants et plus drôles que je ne l'aurais imaginé.

Je commande deux autres vodkas, les deux premières ayant mystérieusement disparu alors qu'elles étaient censées tenir compagnie à ma bière, ce qui n'est pas très bon signe. En règle générale, je suis très conscient de ce que je bois et de la quantité d'alcool que j'absorbe, mais ce soir, c'est différent. En faisant disparaître une saleté sur la manche de ma veste, voilà que je pense à Londres et aux clubs que j'avais l'habitude de fréquenter. Le temps doit se radoucir, là-bas, c'est presque la saison touristique.

J'ai promis à maman de lui donner un coup de main au marché, cet été. Elle doit commencer à se demander où je suis et ce que je deviens... Tante Lucy a dû lui dire : « Il s'est sûrement déniché une nana, une amerloque bien sûr. Elles baisent toutes comme des lapins, là-bas ! »

Tante Lucy est persuadée que toutes les autres femmes baisent comme des lapins, surtout les étrangères. C'est le seul prétexte qu'elle ait trouvé pour expliquer son abstinence...

Je me demande si les bons vieux clubs où j'ai travaillé me reprendraient comme D.J. Sans doute pas... Dès que vous n'êtes plus sous les feux de la rampe, on a vite fait de vous oublier. Venir aux Etats-Unis n'a peut-être pas été la meilleure décision que j'ai prise pour booster ma carrière. Quoique... avant de venir dans ce pays, la notion même de « faire carrière » m'était totalement étrangère.

Holly s'est éclipsée pour « chauffer la salle ». Tandis qu'elle évolue au milieu de tout ce beau monde, je me dis que personne ne lui arrive à la cheville. Aucune des autres femmes n'est aussi sexy ! Elle a un port de princesse, même en buvant une gorgée d'eau minérale ou en éclatant de rire, la tête rejetée en arrière. Bon sang, qu'elle est belle !

Ses cheveux ébouriffés tombent en cascade dans son dos. J'ai une envie folle de me ruer sur elle et de plonger les mains dedans. Mais c'est impossible. Pas ici, pas devant tous ces témoins. La frustration me serre le cœur, me noue l'estomac.

Un mec que je ne connais pas attrape Holly par la main et la conduit vers la piscine. Ce n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler une « célébrité », c'est donc certainement un gros bonnet de l'industrie, en tout cas quelqu'un qui n'occupe pas en permanence le devant de la scène. Pourtant, compte tenu de son physique avantageux, il pourrait largement avoir sa place devant les caméras.

Je regarde tout ce joli monde de strass et de paillettes. C'est l'univers de Holly. Tous ces gens brillants et riches mènent une vie fabuleuse que des gars dans mon genre n'entrevoient que par magazines interposés. Ce qu'ils se racontent, des mecs comme moi

ne peuvent pas le comprendre.

Ils me serrent tous la main en me regardant droit dans les yeux et m'adressent la parole comme si j'étais un des leurs. Mais je ne suis pas leur pair. Je suis une contrefaçon, fabriquée de toutes pièces pour leur ressembler. Dans quelques semaines, l'émission passera à l'antenne et ils sauront tous qui je suis vraiment. Un type sans intérêt.

Un zéro pointé...

Les plats commencent à arriver. En revenant de sa énième expédition aux toilettes, Nancy s'écrie sans la moindre ironie :

— Des radis et de la chicorée... délicieux !

Je n'ai jamais été du genre à envier le succès ou le glamour, mais maintenant, je sais pourquoi. Vous n'avez pas le choix : vous faites une croix sur les minibars, et vous vous tapez Barbra Streisand et les radis. Franchement, c'est déprimant. Oui... déprimant !

En croquant dans un radis avec ravissement, Nancy m'informe de l'évolution de la situation.

— J'espère que Holly aura l'opportunité de s'expliquer avec Ted, ce soir. Ils forment un si beau couple, tous les deux.

Elle ajoute entre deux bouchées, et en glissant la main entre mes jambes :

— C'est vrai, je trouve qu'ils vont très bien ensemble...

J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans les testicules.

— Vous parlez sérieusement ?

— C'est ce que tout le monde dit aux toilettes. Le consensus... On peut se demander pourquoi il est venu avec la mère de Holly, mais je vais vous le dire. Pour moi, la raison est évidente : pour rendre Holly jalouse.

Elle bute un peu sur les mots, juste un peu.

— Je ne comprends pas...

— Quelle autre raison le pousserait à venir avec sa mère ? Il veut récupérer Holly, c'est tellement évident !

— Mais ce Ted, c'est bien le type qui a vendu ces salades sur le compte de Holly, non ? Et vous croyez vraiment qu'elle ait envie de renouer avec lui ? Franchement...

— Holly a toujours eu un penchant pour les salauds. Plus les mecs lui font des vacheries, plus elle craque. Et plus la chute est dure. Ce n'est pas comme moi, je préfère les losers.

Elle me pétrit l'entrejambe en me susurrant à l'oreille :

— Je les trouve craquants, ça m'excite et j'en connais un qui ne sait pas ce qu'il perd...

Je repousse sa main en regardant Holly embrasser le type sur la joue avant de revenir vers nous en se frayant un chemin dans la foule. Seul dans son coin, le type a l'air de se demander quelle attitude adopter, absorbé dans la contemplation du spectacle de L.A. Il ne paraît pas spécialement heureux, et vous ne pouvez pas savoir à quel point ça me reconforte !

Je sens la main de Nancy se poser sur ma braguette, et je la repousse une nouvelle fois tandis que l'orchestre nous sert une version revue et corrigée d'un vieux tube de Sinatra. Holly s'assied et entame une conversation à voix basse avec Nancy. On apporte une nouvelle vodka à notre table, mais je suis bien trop occupé à essayer d'écouter ce qu'elles disent pour m'en soucier. Holly n'a pas touché à son plat. Les bras croisés, elle a l'air très en colère. C'est sans doute la désinvolture de Nancy qui a le don de la mettre en rogne, même si je suis bien obligé de reconnaître que je n'entends pas un traître mot de ce qu'elles racontent.

Pendant que Nancy est en grande conversation avec Holly, sa main baladeuse ne s'avoue pas vaincue et remonte le long de ma jambe, de plus en plus haut. Et moi, je la repousse de plus en plus bas. Au moment où je suis sur le point d'avaler une gorgée de vodka, le serveur nous demande en passant si nous désirons une autre boisson. Nancy me commande une nouvelle tournée.

Le serveur a un piercing au sourcil. Je sens son regard posé sur moi, il doit se dire que je suis un de ces gros bonnets en habit qui a un problème avec l'alcool... Je suis mort de honte ! Voilà qu'on me prend pour un de ces dégénérés que j'ai toujours détestés. Je desserre un peu mon col de chemise. Inutile de me voiler la face : j'avais plus de dignité quand je tapais les gens de quelques pièces pour « un thé » sur Vermont Avenue.

Rongé par un sentiment de culpabilité, je tente de présenter mes excuses auprès des deux femmes pour m'être comporté de manière aussi nulle pendant toute la soirée, mais Holly me rembarre en m'assurant que ça n'a aucune importance et qu'elle retourne aux toilettes. L'instant d'après, elle laisse Nancy partir à l'assaut de mon pénis et je pousse un jappement. A table, tous les regards se braquent sur moi.

Holly revient vers moi et me siffle à l'oreille.

— Tu sais que tu n'es *vraiment* pas drôle...

Mon Dieu ! Nos relations ne s'arrangent pas ! Inutile d'essayer d'expliquer que son amie s'est attaquée à mes bijoux de famille.

Dès que Holly est repartie, Nancy me glisse d'une voix pâteuse :

— Ça vous dirait de passer chez moi une fois la soirée terminée ?

Je lui tends son verre d'eau minérale.

— Combien en avez-vous bus ?

Elle pouffe.

— J'ai ajouté un peu de vodka dessus...

Je renifle son verre, toujours incrédule. Et je décide de le finir. Pas de doute, ça sent la vodka... mais c'est de la vodka pure ! Elle n'a jamais été coupée avec de l'eau.

— Les femmes de Los Angeles sont fidèles à leur réputation, je vois !

J'ai du mal à cacher mon irritation. Dire que j'ai été accusé à sa place de boire pendant

toute la soirée ! Je lui conseille de laisser tomber, mais elle éclate de rire, bien trop fort d'ailleurs.

— Ecoutez-moi bien, chéri ! J'ai essayé le bouddhisme, la Scientologie, la cabale, le *feng-shui* et le *Deepak Chopra*, mais ce qui marche le mieux, c'est encore la vodka pure.

Un type chauve avec une petite queue-de-cheval rouge et épaisse qui a l'air collée sur son crâne s'assied à notre table. Nancy l'embrasse sur la joue et ricane bêtement avant de me présenter comme un ami londonien de passage.

J'apprends que j'ai en face de moi Jack, le responsable de la chaîne.

Nous échangeons une poignée de main.

— Vous êtes de Londres, Léo ? J'adore cette ville.

Ah ouais ? Génial, d'ailleurs on peut acheter des T-shirts avec *I love London* inscrit dessus.

Voilà ce que j'aimerais lui dire. Au lieu de ça, j'abonde en son sens en lui confirmant que Londres est une ville vraiment géniale.

Je suis obligé de desserrer mon col une nouvelle fois. Nancy continue son petit manège et je n'arrête pas de repousser sa main... Jack claque des doigts pour appeler un serveur. Nancy pouffe et claque des doigts à son tour. Jack la regarde d'un air bizarre en commandant un JB soda *on the rocks* avec une arrogance ! Mais ça semble au goût du serveur.

Pendant qu'il passe sa commande, Nancy me chuchote à l'oreille d'être prudent car Jack est un vrai salaud. Comme si j'avais besoin d'une fille soûle aux mains baladeuses pour le savoir !

— Que faites-vous à Londres, Léo ?

Tout en me posant la question, il fait un clin d'œil à Nancy. Je me présente comme un tueur à gages recruté par ses ennemis pour l'éliminer. Plus exactement, c'est ce que je meurs d'envie de lui dire, mais ma réponse est plus classique.

— Je suis D.J., Jack.

Nancy répète la phrase en singeant mon accent. Puis elle s'écroule en riant et en tapant sur la table.

Une seconde plus tard, elle se penche de nouveau vers mon oreille.

— Il s'est laissé pousser les cheveux après que la queue-de-cheval est passée de mode.

Impossible que Jack ne l'ait pas entendue... Le regard de Jack oublie Nancy pour se poser sur moi.

— Tiens donc ! Vous connaissez Chris Evans ? Je l'ai rencontré au cours d'une réception à Soho House. Un type charmant, vraiment.

— Ce type est nul. Sur ma liste des nullités, il arrive en tête, Jack.

En fait, je n'ai jamais vu de Chris Evans, mais j'avais une furieuse envie de clouer le bec à ce frimeur. On dirait qu'il va me frapper, mais cette fois, je suis bien décidé à ne pas adopter la position fœtale.

Il prend un ton doucereux.

— Il me semble détecter un soupçon de jalousie, je me trompe ?

Je hausse les épaules et je descends d'un trait la dernière vodka. Il faut bien que j'empêche la main libre de Nancy de se l'approprier (pour mémoire, l'autre main est toujours en train de caresser mon pénis).

— Pas du tout. Je ne fais pas de promo à la radio, je travaille dans les clubs. Sur platine vinyle. Je mixe au tempo, surtout de la techno. La jalousie n'a donc rien à voir là-dedans, Jack.

En voyant la façon dont je soutiens son regard et avec quelle maestria je termine mes phrases en citant systématiquement le prénom de Jack, Dinny serait fier de moi. Il m'a toujours conseillé de citer le prénom de mes interlocuteurs, pour accroître — selon lui — mon emprise sur eux. Mais Jack n'a rien du type qu'on peut espérer tenir sous sa coupe, d'autant qu'il doit peser quelque chose comme cent vingt kilos... Son ventre est suffisamment gros pour y loger un autre homme de taille normale.

Il me pose encore quelques questions en prenant toujours soin de regarder par-dessus mon épaule quand je lui réponds, sa façon à lui de me snober, j'imagine. Pour l'achever, je commence à le singer, mais en tendant davantage le cou pour qu'il comprenne bien que c'est un jeu.

Pendant ce temps, Nancy reprend ses grandes manœuvres là où elle les avait laissées. Elle remet sa main entre mes jambes, que j'ai croisées pour plus de sûreté, et réussit par je ne sais quel miracle à libérer mon pénis. Dire qu'elle ne s'est même pas aperçue que j'avais

laissé tomber ma « couverture » d'acteur londonien...

Elle me susurre :

— Il a un talent fou.

Jack me demande si je travaille pendant mon séjour à L.A., et j'avoue que je ne sais plus ce que je lui réponds car je lutte farouchement pour faire rentrer Popaul dans sa cachette. Cette fois, Nancy commence à me casser sérieusement les bonbons (si j'ose dire)... Je lui pince violemment la main et elle se met à pousser des cris d'orfraie.

Entre-temps, Holly est revenue et s'assied à la table, posant son regard alternativement sur Nancy et sur moi. Elle me lance un œil noir qui me glace le sang.

Jack lui passe le bras autour du cou et lui demande comment va sa jolie fille préférée. Elle lui répond que le simple fait de le voir lui donne la pêche, ce qui n'a pas du tout l'air d'être le cas, d'ailleurs... Elle semble terrorisée.

Jack fait le résumé des chapitres précédents :

— Je parlais avec Léo de son travail. Une carrière intéressante...

Je la sens très inquiète. Elle commence à se demander si je ne lui ai pas tout dit de mon parcours de clochard dans Vermont Avenue.

— Son... euh... travail ?

Elle croise les poignets sur la table. C'est ce qu'elle fait chaque fois qu'elle est nerveuse, je l'ai remarqué à la télé.

La voir aussi malheureuse ne me fait pas l'effet que j'escomptais. Du regard, elle cherche de l'aide auprès de Nancy, mais son amie est bien trop occupée à sermonner le pauvre serveur parce qu'il a oublié les glaçons.

— Alors, Holly, Léo... Où en sommes-nous ? Vous sortez ensemble ?

Nancy intervient :

— Ces serveurs, je vous jure ! Comment avez-vous pu oublier les glaçons ?

Je rate ce qui se dit ensuite. Mais j'ai une bonne raison pour ça : je viens de repérer un homme debout près du bar. Et cet homme n'est autre que Mike, « l'Indomptable » Mike Monroe en personne ! Il est en grande conversation avec une nana blonde vêtue d'un fourreau noir qui est pratiquement moulé sur elle. Je ne distingue pas nettement ses traits, mais je sais que c'est lui. Je le reconnais à la longue natte grise qui pend dans son dos, mais pas seulement. Instinctivement, je sais que c'est lui.

En me levant d'un bond, je renverse mon verre. La main de Holly s'agrippe à moi.

— Léo, que se passe-t-il ?

Je mens effrontément.

— Rien.

On m'oblige à me rasseoir et j'obtempère.

Jack est toujours en train de pérorer. Il s'adresse à Holly :

— Je suis venu jusqu'ici parce que je voulais vous faire rencontrer quelqu'un. Il est près du bar. En fait, c'est un vieil ami à vous. Vous vous souvenez de Ted ?

Holly répond comme si le sujet ne lui posait pas le moindre problème.

— Très bien. Il est d'ailleurs venu avec ma mère.

— Oubliez votre mère un instant. Je vous signale en passant qu'elle est dehors en train de donner une interview. Quant à Ted, il est seul au bar, et il vous attend.

21

Holly

« La Cité des Anges se fout pas mal de ses anges déchus. Un jour, les voituriers se bousculent pour garer votre bagnole, et le lendemain, on vous refuse une place. »

Je sais que ça semble futile — ça l'est, d'ailleurs — mais je n'ai jamais posé de questions à Léo au sujet de son père. Et lui n'a jamais cherché à m'en parler le premier, ce qui résume assez bien l'état de nos relations. Sans parler des nuits où nous nous retrouvons seuls ensemble, nous vivons de longs moments de silence chargés d'émotion.

Nous vaquons chacun à nos activités. Léo fait des longueurs de piscine et prépare des cocktails de fruits dans la cuisine avec Maria. Ou bien il écoute de la musique sur sa chaîne stéréo personnelle, celle que je lui ai offerte.

Notre liaison étant sans avenir, je n'ai jamais cherché à comprendre ni à analyser son mode de fonctionnement comme je le fais avec d'autres hommes. C'est sans doute pour ça que j'éprouve un sentiment si fort pour lui. J'ai dépensé une telle énergie mentale à m'efforcer de ne pas trop en savoir sur son compte que je n'ai même pas eu le temps d'analyser mes propres sentiments à son égard.

Jusqu'ici, je n'avais jamais apprécié le silence avec un homme.

Ce qui me pose problème, c'est plus j'apprends à le connaître, plus j'ai du mal à le laisser partir. Or je dois y renoncer. Même si je n'ai aucune envie de le voir s'en aller, même si je ne pense qu'à une chose, c'est de le serrer dans mes bras pour ne plus jamais le laisser partir, il faut qu'il s'en aille. C'est la raison qui le commande, et j'écoute toujours la voix de la raison. Quitte à m'en rendre malade.

C'est déjà difficile de donner le change auprès de tous les gens que je connais, de leur faire croire que je n'ai aucune attache avec Léo. Je vois bien la façon dont les femmes le regardent ce soir. Drew Barrymore lui a pratiquement fourré ses seins sous le nez en se penchant vers lui pour arranger sa cravate. S'il joue parfaitement son rôle d'acteur, c'est uniquement parce que je l'ai payé pour le faire. J'ai envie de hurler. Car au plus profond de lui, là où est sa vraie personnalité, Léo reste un homme de la rue, et je serais bien naïve de penser le contraire.

Je ferme les yeux, et je revis certains des instants passés avec lui. Sa main s'emparant de la mienne et se frayant un chemin sous mon string, provoquant aussitôt chez moi une sensation de chaleur et de sécurité. Et toutes ces fois où, privée du contact de Léo, j'ai été envahie par un froid intense.

Une fois que l'émission passera à l'antenne, tous les gens qui participent à cette soirée vont prendre conscience qu'ils ont serré la main d'un imposteur. Le pays tout entier

saura. Certains trouveront l'idée amusante et vont adorer. D'autres feront semblant de trouver ça drôle et vont détester. Je commence à me poser des questions sur l'intérêt de cette émission, et ça me rend folle. Il faut que je pense à autre chose, que j'avance dans la vie tout comme Léo doit vivre la sienne. C'est aussi simple que ça, mais que c'est difficile !

Jack me dit en vacillant un tantinet sur ses jambes (oh, si peu...) :

— Il est là-bas.

L'alcool lui donne la bouche pâteuse, et Larry a eu beau me répéter que cette soirée était l'occasion rêvée de brancher Jack sur le nouveau concept de l'émission, je ne suis toujours pas d'accord.

La foule est agglutinée autour de l'escalier de bois qui mène au Sky Bar. Jack me pousse à travers la foule. Des gens sont en train de nouer des contacts, des couples s'embrassent, des gros bonnets parlent de leurs grands projets... Il y a de tout, des gens déjà célèbres qui souhaitent le devenir plus encore et des prétendants au titre...

Disons les choses comme elles sont : avec ces gens rassemblés près de la piscine qui surplombe les lumières scintillantes de L.A., ce bar ressemble plus à une grande cabine de plage qu'à autre chose. En regardant autour de moi, je me sens soudain prise d'une envie folle de fausser compagnie à cette faune autosatisfaite et prétentieuse. Ces gens qui s'embrassent « dans le vide », ces poignées de main, ces accords passés, tout ici n'est que faux-semblants. Un ramassis de gens qui ne pensent qu'à leur ego et qui tentent désespérément de tromper leur désespoir. Des grands pontes au petit personnel, tous semblent en quête « d'autre chose ».

Des serveuses en sarongs se pavanent au milieu des gens, dévoilant leurs ventres plats. Elles proposent boissons et cigarettes, mais leur objectif — avoué ou non — est de se faire voir. Elles espèrent que cette nuit, quelqu'un les remarquera et leur permettra de se mesurer à leur vrai destin de star, ne serait-ce que dans un petit film d'auteur...

Voilà que je commence à penser comme Léo.

Jack est tellement impatient de rejoindre Ted qu'il me prend par le coude, me pousse et me propulse dans l'une des serveuses. La fille nous décoche à tous les deux un sourire désarmant et nous présente ses excuses avant de s'éloigner en ondulant des hanches.

Jack s'extasie un instant sur sa beauté avant de m'entraîner dans une nouvelle direction.

— Il est juste là, ma jolie. Et vous voyez que j'avais raison : il est *seul* !

Je lève le nez. Ted est effectivement à l'autre bout de la pièce et me fait signe. Il est on ne peut plus seul... Ça me met très mal à l'aise.

Jack se rengorge comme un paon.

— Et n'allez pas me dire qu'il n'a pas fière allure.

Tout à coup, j'éprouve l'envie irrésistible de prendre mes jambes à mon cou pour rejoindre Léo. Tout sonne tellement faux, ici. Je ne peux plus le supporter.

Lorsque j'ai parlé à Ted en début de soirée, il m'a dit que je ne devais pas prendre le fait d'accompagner ma mère pour un affront personnel. Naturellement, je l'ai rassuré (« Tout ça, c'est du business, pas vrai ? ») Mais maintenant que je le vois « sous son vrai jour », comme dirait Léo, je ne suis plus du tout dans le même état d'esprit. Je l'ai cherché des yeux toute la nuit, essayant même de les surprendre ensemble, ma mère et lui, sans doute pour satisfaire mon côté maso. Ou pour des raisons purement thérapeutiques... C'est pathétique, je sais, mais depuis qu'on m'a dit que ma mère était là, je n'ai plus qu'une idée fixe : les voir ensemble.

J'ai fait mon deuil de Ted. C'est ce dont j'essaie de me convaincre depuis notre rupture, et j'ai réussi. Il ne représente plus rien pour moi, il appartient au passé. C'est de l'histoire ancienne... D'ailleurs tout le monde le dit, à part un voyant iranien de Beverly Hills qui s'obstine à le considérer comme mon âme sœur. Wilhelm lui-même est totalement convaincu que Ted est d'ores et déjà passé par les pertes et profits de mon passé. Mais alors, pourquoi ai-je vomi à trois reprises ce soir en espérant le voir ?

Chaque fois qu'un homme vous brise le cœur, c'est le même refrain. Vous pleurez comme une madeleine pendant deux semaines en répétant sans arrêt : « Mais comment a-t-il pu me faire ça, à moi ? » Votre thérapeute vous conseille alors de ne pas chercher à refouler votre souffrance, et vos copines vous aident à traverser l'épreuve en vous assurant que « tous les hommes sont des salauds », y compris l'élus de votre cœur.

Puis vous traversez la période : « C'est peut-être un malentendu... Il n'a peut-être pas voulu dire ça... *bla bla bla*... » C'est ce que votre psy appelle le « stade de l'illusion ». Quant à vos copines, elles vous conseillent de forcer sur les margaritas.

Vous essayez alors tous les trucs qu'on vous propose, mais rien ne marche vraiment... à part le temps qui passe. Et un jour, en vous réveillant, vous ne ressentez plus cette sensation de solitude.

Vous êtes guérie.

Naturellement, vous laissez tomber le psy qui vous a accompagnée tout au long des phases un et deux, et vous en dénicher un autre plus efficace... Et vous commencez à prendre du recul, enfin, ce que votre nouveau thérapeute appelle du recul. Puis peu à peu, vous considérez votre rupture comme une chose positive. Vous arrivez à vous persuader que vous n'avez jamais été faits l'un pour l'autre, et que vous pouvez trouver mieux. Votre nouveau psy vous amène lentement mais sûrement à considérer votre rupture comme une leçon de vie. Ça vous reconforte, car vous vous dites que même si d'autres hommes vous font souffrir plus tard, ils ne le feront jamais de la même manière. Le problème, c'est

qu'ils trouveront de nouvelles façons de le faire, plus terribles encore, mais ça, jamais vos psy ne vous l'avoueront !

Et puis un jour, ce mec qui vous a brisé le cœur, vous retombez dessus par hasard. Vous allez à sa rencontre au cours d'un gala de charité et il vous regarde du même œil qu'avant, ce regard qu'il avait chaque fois qu'il rentrait tard. Comme dit Nancy, un regard de petit garçon qui vient de gaffer.

Alors vous retombez dans vos vieux schémas de comportement et vous lui souriez avec indulgence. Et vous vous retrouvez sous sa coupe. Vous êtes bonne pour aller tout droit là où il veut vous emmener, oubliant toutes les vacheries que vous vous proposiez de faire au cas où vous le reverriez un jour.

— Holly !

Ted m'embrasse sur la joue, une seule joue, mais en laissant un peu durer le plaisir. Il me fait reculer de quelques pas pour mieux m'observer. C'est l'une de ses manies... Il m'a confié un jour que ça aidait les filles à se sentir différentes des autres. Tu parles ! Mais vous savez le pire ? Ça marche... Pendant que Ted m'examine à la loupe, je me sens effectivement plus belle que les autres.

J'ai beau essayer d'avoir l'air détaché de celle à qui on ne la fait pas, je me retrouve en train de sourire timidement comme une débutante.

— Elle est belle, non ? Il faut bien lui reconnaître ça !

Je soupçonne Jack de parler par allusions sans avoir la moindre intention de révéler quoi que ce soit sur ses véritables projets.

Ted approche sa main de ma robe jusqu'à la frôler, mais il effleure à peine le tissu.

— Laisse-moi deviner... C'est du Givenchy ?

— Du McQueen.

Jack se tourne vers moi.

— Ted n'est pas mal non plus, n'est-ce pas, Holly ?

J'ai envie de le chasser de la main, comme on se débarrasse d'une mouche importune.

— Crois-moi, Holly, ce type s'y connaît en matière de mode.

Je repense alors au maillot de bains Versace que Léo déteste tant, et c'est plus fort que moi, j'éclate de rire.

Jack a l'air embarrassé. Il pointe l'index sur sa petite personne, excité comme un pou à l'idée de m'avoir fait partager son sens de l'humour.

— Je ne vois pourtant pas ce que j'ai dit de si drôle...

— Désolée, Jack. Ce n'est pas vous qui m'avez fait rire. Je pensais juste... à autre chose.

Jack a l'air déçu. Comme bon nombre d'hommes d'affaires à Hollywood, il pense être passé à côté de sa vocation de créateur. Ces mecs ont toujours l'impression qu'ils pourraient écrire, agir ou diriger mieux que les gens qu'ils paient pour ça. Le grand regret

de Jack, c'est la comédie. Il est persuadé qu'avec un peu de chance, il aurait pu être un Jim Carrey, mais que ses devoirs et ses responsabilités de cadre ne lui en ont pas laissé le temps.

Vous voulez savoir la vérité ?

Depuis que je le connais, jamais je n'ai entendu un mot drôle sortir de la bouche de Jack. Si l'humour est un aphrodisiaque, Jack a du souci à se faire quant à son pouvoir sur les femmes !

Seulement voilà, sa petite queue-de-cheval incendiaire lui laisse ses illusions. Il n'y a vraiment qu'à L.A. qu'un type comme Jack trouve toujours chaussure à son pied. Ces douze dernières années, Jack s'est remarié tous les trois ans, avec une fille chaque fois plus jolie, plus futée et plus jeune que la précédente. Un jour, il a fait un enfant à une fille et s'est tiré avec une autre. Naturellement, les commérages vont bon train sur les femmes de Jack. On raconte qu'elles l'épousent uniquement parce qu'il peut les pistonner. Mais personne ne se pose jamais de questions sur les motivations de Jack...

— Holly, Ted voudrait vous soumettre une idée !

Ted a l'air inquiet.

— Attendez une minute, Jack ! Ce n'est pas *mon* idée...

Je les regarde tout à tour en essayant de deviner ce qui se trame. Quand ils ont une idée derrière la tête, les hommes parviennent difficilement à garder le secret.

C'est Jack qui se lance :

— C'est à propos de l'émission.

Il prend bien soin de choisir chaque mot et d'articuler distinctement. Trop, peut-être. Car je n'ai aucune envie de parler affaires avec mon ex et un directeur de chaîne qui a trop bu.

— Désolée, mais de quelle émission parlez-vous ?

— Comment ça, quelle émission ?

Jack donne un coup de coude à Ted, puis rejette la tête en arrière et part d'un rire gras. Un peu trop gras.

Car il n'entend pas Ted me dire :

— Crois-moi, cette idée n'a rien, mais alors *rien* à voir avec moi, mon cœur !

Voilà qu'il utilise le petit nom que je lui avais donné — « mon cœur » — pour s'adresser à moi. Il ne respecte pas la règle. Après une séparation, on n'utilise jamais avec son ex le petit nom gentil qu'on vous donnait. Sauf si vous êtes particulièrement vicieux... ou ironique.

Jack sort un Cohiba de sa poche et l'allume.

— Elle nous fait marcher, pas vrai Ted ?

Ted me regarde droit dans les yeux.

— On dirait !

Il me passe le bras autour de la taille d'un air protecteur tandis que deux filles vêtues de quelques sequins et de pas grand-chose d'autre passent près de nous et se dirigent vers le bar.

Je sens la chaleur de la main de Ted. Avec l'odeur de sa peau, j'ai un sentiment de *déjà vu*. Ted me détaille du regard, et bien que je le déteste, je me dis qu'il est toujours un des hommes les plus séduisants que j'aie jamais vus. Il a une mâchoire carrée, et une petite lueur dans le regard qui me rassure alors que je devrais avoir *très, très* peur.

— Je lui ai dit que ce n'était pas une bonne idée. Je n'y suis vraiment pour rien.

Il ponctue sa phrase d'un geste pour lui donner plus de poids.

Ça y est, j'ai encore envie de vomir.

Jack m'envoie un nuage de fumée en pleine figure. Il tangué légèrement...

— Il joue les modestes, ma jolie. L'émission lui va comme un gant.

— Ted et mon émission ? C'est bien ce que vous voulez dire?

Jack se fait presque menaçant, à présent.

— Sans vous, la chaîne n'a pas d'émission. Mais sans la chaîne, ma jolie..., la

récioproque est vraie.

Il m'envoie encore quelques bouffées de fumée dans les yeux avant de continuer, en martelant ses mots.

— Ted ici présent peut coproduire l'émission. Il a comme moi le sentiment qu'elle a besoin d'être davantage scénarisée. Alors, qu'en dites-vous ?

J'ai l'impression d'avoir pris un énorme seau à glace sur la tête. Je continue à les regarder l'un après l'autre, en espérant encore qu'un de ces salauds me rassurera. Je me tourne vers Ted.

— Mais que dit-il ? C'est quoi, ce délire ? Tu cherches à t'imposer dans mon émission, c'est ça ?

J'ai du mal à croire ce qui m'arrive. Mon objectif de départ — discuter de la transformation de Léo — est complètement saboté. Je suis prise de court, je ne sais pas quoi faire.

Ted me caresse le bras.

— Ne t'inquiète pas, mon cœur, ce n'est pas mon intention.

Puis il s'adresse à Jack :

— Je vous avais bien dit qu'elle n'apprécierait pas, Jack.

Ce dernier hausse les épaules. Que ça me plaise ou non, il s'en tape complètement.

— Regardez les choses en face, ma jolie. L'audimat s'effondre. Sans compter que maintenant, nous devons affronter la concurrence de votre mère.

— Ce n'est pas ma faute.

Il hausse de nouveau les épaules comme pour me prouver le contraire.

— Savez-vous ce qu'on dit de vous, en ce moment ?

Il pose la main qui tient le cigare sur mon épaule, d'un geste protecteur.

— On me reproche d'être superficielle, je sais !

— Non, c'est pire. On vous surnomme la « Reine de qlace ». Et savez-vous ce que ça signifie ?

Tout ce que je sais, c'est que j'ai froid. Très froid.

Je me tourne de nouveau vers Ted — entre deux maux, il faut choisir le moindre — et je lui pose la question qui me démange depuis longtemps, mais que je n'ai pas osé poser pour ne pas faire de vagues :

— Ted, pourquoi es-tu venu ici avec ma mère ?

Ça y est, je l'ai dit !

Il me regarde comme si je venais de lui enfoncer un poignard en plein cœur.

— Tu sais, Holly, ne te fie pas aux apparences. C'est ta mère — enfin, Catherine — qui me l'a demandé. Et si tu veux tout savoir, je n'avais pas d'invitation pour ce soir, alors comment refuser ?

Aussi bizarre que ça puisse paraître, j'éprouve presque de la pitié pour ce garçon. Je prends conscience que la vie n'a pas dû être facile pour lui depuis qu'il a perdu son job, ce sitcom sur lequel il bossait quand je l'ai rencontré. Il n'y a pas que les envois d'invitation qui ont cessé... La cité des anges se moque pas mal de ses anges déchus. Un jour, les voituriers se bousculent pour garer votre bagnole, et le lendemain, on vous refuse une place.

Quand vous entrez dans un bar, ceux qui ont été vos collègues se détournent de vous, mal à l'aise pour vous, gênés aussi de vous avoir connu. Et voilà qu'aujourd'hui, on lui offre une seconde chance de se retrouver sous les projecteurs, mais c'est ma mère qui lui donne cette chance.

En cet instant précis, je me mets à détester ce milieu, ce qu'il oblige les gens à faire. Je ne pense plus qu'à une chose, Léo, que j'ai laissé tout seul.

— Pas de problème, Ted ! Oublie ce que je t'ai dit.

Une serveuse en sarong exhibant un ventre plat et bronzé passe à côté de nous. Je tente de me frayer un chemin pour fuir le nuage de fumée qui nous entoure. La serveuse demande, déjà pleine d'espoir :

— Souhaitez-vous boire quelque chose ?

— Champagne !

C'est Jack, évidemment. Et aussitôt, il nous gratifie de son rire stupide qui vire à la quinte de toux à cause de son cigare. Tout à coup, j'entends un grand splash. Je me retourne : c'est un type en smoking qui vient de tomber dans la piscine. Pourvu que ce ne soit pas Léo ! Je n'aurais jamais dû l'abandonner, surtout avec toutes les vodkas qu'il a bues...

Plusieurs autres types piquent une tête dans l'eau, tous en smoking.

— Le vent tourne, mon ange, c'est tout. Et vous ne devriez pas ignorer les résultats de ce sondage. Je vous rappelle qu'il a été réalisé auprès de dix mille femmes. Tenez, il me vient une idée. Si vous co-présentiez l'émission avec un homme ? Ça pourrait renverser la tendance. Naturellement, Ted me paraît le meilleur choix, vous êtes un couple superbe, les nouveaux Régis et Kathie Lee. Vous ne voyez pas que vous formez un très beau couple ?

Ted et moi échangeons un regard. Nous n'en avons jamais douté un seul instant. Jack nous passe le bras sur l'épaule.

— Je sais parfaitement que vous avez connu des moments difficiles, tous les deux, mais Ted est un pro. A condition qu'il accepte de faire une croix sur le passé...

Je hausse le sourcil.

— Parce que c'est *lui* qui doit faire une croix sur le passé ?

Incroyable, non ? Mais finalement, je ne suis pas aussi choquée que je devrais l'être. Les hommes ont une mémoire sélective, et Hollywood aussi.

Jack lève les mains, et mon attention se concentre sur la petite bague qui brille à son auriculaire boudiné.

— Mais c'est votre émission, mon ange, personne ne vous oblige à le faire. Vous tenez les cartes entre vos mains.

— Peut-être... mais qui les distribue ?

Jack rigole.

— Qui les distribue ? Ecoutez-moi ça, Ted. Une vraie gosse. Qui les distribue !

La serveuse apporte le Champagne dans un seau avec trois verres. Jack s'empare des

verres.

— Je dois filer, j'ai deux personnes à voir. Je vous laisse entre vous pour discuter de tout ça. Je suis certain que vous vous mettrez d'accord.

Ted attend que la silhouette trapue de Jack ait disparu pour rompre le silence.

— Tu as confiance en ce type ? Je lui ai dit que son idée ne tenait pas debout. Parce que tu dois me croire, mon cœur, l'idée ne vient pas de moi. Mais tu connais Jack.

— Je connais Jack, en effet.

Jack, Ted et bien d'autres. Ils finissent tous par vous baiser.

Ted me prend la main.

— Tu ne crois tout de même pas que j'ai joué un rôle là-dedans ? Ecoute, c'est vrai, j'ai fait une connerie. Je parle de mon interview dans *Star*, bien sûr. Je sais que je me suis conduit comme un goujat. Mais je vais te dire une bonne chose : j'ignorais *totalemment* que ce type travaillait pour le *Star*.

Que voulez-vous répondre à ça ? Des tas de choses me viennent à l'esprit : « Foutaises ! », par exemple... Mais j'aperçois Léo à l'autre bout du bar et je me sens soulagée qu'il n'ait pas atterri dans la piscine. Il est en grande conversation avec un type vêtu de cuir et une longue natte grise dans le dos qui ressemble à Willie Nelson. Le type est accompagné. La fille s'adresse à Léo et il se met à rire. Serait-il en train de lui faire un brin de cour ? Ted a beau continuer à me parler, je ne prête pas la moindre attention à ses propos.

— Mon cœur, tu dois me croire. J'étais ivre quand ce type du *Star* m'a contacté. J'étais au creux de la vague, ma carrière battait de l'aile... et la tienne était en plein essor... Tu ne peux pas me reprocher d'avoir eu un coup de blues. C'était un mec comme un autre, au bar. Je ne connaissais pas son identité.

Je continue à ignorer Ted et je vois le type à la longue natte prendre Léo dans ses bras. La blonde qui est avec eux sourit bêtement.

Ted continue de s'expliquer avec l'énergie du désespoir.

— J'ai essayé de t'appeler, mais quand tu as décroché, je ne savais plus quoi dire. Je suis désolé, j'avais l'impression que je ne serais pas à la hauteur. Et maintenant, je sais que tu me détestes. Oh, mon Dieu, pourquoi ?

Il attrape une mèche de mes cheveux et l'enroule autour de son doigt.

Léo est en train de me regarder du coin de l'œil. Son visage ne reflète pas la moindre émotion... Il me regarde, c'est tout. Au moment où Ted se penche vers moi pour m'embrasser, je vois ma mère arriver en zigzag depuis l'autre bout du bar. Elle tangué à droite à gauche, comme si elle avait du mal à se concentrer sur moi.

Il faut dire qu'il y a un monde fou entre ma mère et moi, mais en réalité, une seule personne nous sépare.

Léo.

Tandis qu'elle s'approche de moi en titubant, je repasse dans ma tête tout ce qu'elle m'a fait subir quand j'étais gosse. Les humiliations devant les copains, les arrivées fracassantes pendant les boums du lycée alors qu'elle tenait à peine sur ses jambes...

L'expérience m'a appris que la meilleure défense contre ma mère, c'est la fuite ! C'est ce que je me prépare à faire, mais Ted choisit ce moment pour m'attirer à lui et commencer à m'embrasser. Je rate donc la suite.

Le visage écrasé contre celui de Ted, tout ce que j'entends, c'est le bruit sourd de la chute.

22

Léo

« La seule chose qui soit pire que la célébrité, d'après moi, c'est d'être le fils d'une célébrité. Car on devient célèbre sans même le vouloir. »

Une fois, j'ai demandé à ma mère si elle avait vraiment aimé mon père. Elle m'a répondu que l'amour n'avait rien à voir dans tout ça. Mais tante Lucy m'a dit que c'étaient des bobards !

— Ta mère était folle de Mike, c'est sûr. Un amour romantique.

Je lui ai demandé si, d'après elle, Mike Monroe avait répondu à cet amour romantique, mais tante Lucy s'est contentée de hausser les épaules.

— Ton père, ce n'était pas le genre fleur bleue... Il était plutôt taciturne. Un rocker, un vrai, avec peut-être une pointe de New Age.

Je ne lui ai pas demandé ce que ça signifiait parce que ce jour-là, elle avait largement sa dose...

— Ton père, il adorait sa musique, tu sais. S'il avait pu, il aurait épousé sa guitare...

Apparemment, il aurait même eu l'occasion de faire une *jam* avec Hendrix. A en croire tante Lucy — et il arrive qu'elle dise vrai — il a fumé un joint avec Jimi la nuit où Jimi est mort. Ce type, c'est une vraie légende... un dieu. Il doit trôner sur le mont Olympe des rock stars. Une authentique célébrité. C'est ce jour-là que, pour la première fois, j'ai été frappé par cette évidence : je suis le fils d'une célébrité.

La seule chose qui soit pire que la célébrité, d'après moi, c'est d'être le fils d'une célébrité. Car on devient célèbre sans même le vouloir. Et moi, je n'étais pas fait pour ça.

Le point de vue de tante Lucy, c'est qu'un type qui se trouve là juste avant qu'Hendrix ait son overdose, c'est vraiment quelqu'un ! Vous vous rendez compte ! Partager un joint avec Hendrix pendant sa dernière nuit... Franchement, difficile d'être plus proche que ça du demi-dieu.

Holly n'arrête pas de dire que lorsqu'on a des contentieux avec ses parents qui ne sont toujours pas réglés, c'est un handicap dans la vie. Mais quand bien même ce serait le cas avec mon père — ce qui reste à démontrer — difficile de les régler alors que je suis resté plus de vingt ans sans le voir !

Ce que je sais, moi, c'est que mon père a été guitariste dans un groupe de *heavy metal* qui a eu son heure de gloire aux U.S.A., *Les Malfrats*. Ça remonte aux années 80. Après ça, j'ai un peu perdu sa trace, malgré les rumeurs et les on-dit qui ont circulé, notamment au White Lion. D'un point de vue purement égoïste, j'aurais préféré que mon père soit un peu plus cool dans ses choix musicaux, mais on ne peut pas tout avoir.

Lorsque je vivais à Los Feliz, j'ai rencontré un type qui prétendait avoir entendu mon père jouer dans un club.

— Oui, c'était bien Les Malfrats, mon vieux ! Des crétins.

J'ai même mis la main sur un vieux disque des Malfrats au marché aux puces de Fairfax. Ça s'appelait : « La Vengeance des *Malfrats*. »

J'ai réussi à faire baisser le prix à la fille qui le vendait, je l'ai eu pour deux dollars, mais finalement, je ne l'ai jamais écouté... Ce qui m'intéressait le plus, c'était la pochette, parce qu'on y voyait une photo pratiquement intacte de mon père, l'« Indomptable » Mike Monroe. Il portait une sorte de salopette, genre tenue de para noire cloutée et il tenait les mecs du groupe par le cou.

J'ai examiné ce visage sous toutes les coutures pendant des années, essayant d'éprouver autre chose qu'un profond sentiment de honte d'avoir été engendré par un homme qui n'hésitait pas à porter une salopette à clous pour booster sa carrière.

Tante Lucy a toujours prétendu que mon père avait des yeux sexy. Ma mère préfère dire « des yeux moqueurs ». Quand j'étais à Los Feliz, je sondais le regard de ce type sur la pochette de l'album pour essayer de lire en lui. Mais ça n'a jamais marché, et je n'avais plus qu'une solution. J'ai pris une fourchette dans la cuisine, j'ai pris la pochette de l'album et je lui ai crevé les yeux. Je lui ai même carrément fait sauter les yeux de la tête... Ce n'était pas par méchanceté, non. C'est simplement que je le trouvais mieux sans les yeux.

L'album a fini en lambeaux, dans la poubelle. Je suis persuadé que la Turbine a dû s'asseoir dessus et essayer de faire disparaître les preuves. Mais ça ne m'a pas traumatisé.

Je n'ai jamais ressenti l'absence du père. Il a plaqué ma mère pour poursuivre son rêve. Des tas de traîne-misère laissent tomber femme et enfants pour faire la même chose. La seule différence, c'est que Mike a réussi à réaliser son rêve.

Ma mère ne lui a jamais pardonné de nous avoir abandonnés, et je n'ai pas l'intention de lui pardonner non plus. Mais lorsque je le vois près de la piscine, je prends soudain conscience que j'ai des tas de questions sans réponse. Et tellement de choses à apprendre que lui seul connaît !

C'est le moment ou jamais... Juste après le départ de Holly et Jack, je marche vers Mike, je lui tape sur l'épaule et je lui annonce la couleur :

— Salut, je m'appelle Léo. Je suis le fils de Jean.

Je me figurais qu'en disant « le fils de Jean », ça lui ferait plus de mal que si je disais « ton fils »...

Mais il ne manifeste pas le moindre signe d'émotion. Il se contente de sourire et de me dire d'un air détaché :

— Je sais qui tu es, fiston. Je t'ai cherché dans toute la ville... Alors, mon gars, ça va ?

La première chose qui me vient à l'esprit, c'est qu'après toutes ces années passées à L.A., il parle toujours comme un type de l'East End. Logiquement, ma première pensée aurait dû être : « Comment a-t-il su que j'étais à L.A. ? »

Des souvenirs refont surface... Celui d'un homme qui se disputait avec ma mère pendant que je dormais dans une autre pièce. Mais ce souvenir m'appartient-il vraiment, ou est-ce un des souvenirs de ma mère que je me suis approprié ? D'après Holly, tous les gosses font ça.

— Tu as toujours l'accent de là-bas, on dirait...

Il éclate de rire et me donne l'accolade.

— Tu sais que c'est bon de te voir, fiston. Sacré bon sang, ça fait longtemps que j'attendais ce moment.

Sa voix se brise... C'est l'émotion. Le cynique qui sommeille en moi trouve que Mike en fait un peu trop. C'est quand même un mec qui m'a laissé tomber du jour au lendemain, sans jamais faire le moindre effort pour reprendre contact... Je prends sur moi pour garder mon calme.

Mike embraye :

— Allons boire un verre. La fille qui m'accompagne doit être là-haut, au bar. Je ferai les présentations. Elle doit avoir à peu près ton âge.

Et il s'essuie les yeux sur la manche de sa veste en cuir.

Nous nous frayons tant bien que mal un chemin à travers la foule, en prenant soin d'éviter quelques types qui s'amuse à se jeter à l'eau. Je prépare mentalement la question n° 1 de ma liste : a-t-il déjà couché avec tante Lucy ?

— Tu sais, ce n'est pas ta vraie tante...

Ça, c'est typique des Monroe ! Ne jamais répondre à la question qu'on vous pose. A présent, je sais de qui je tiens cette manie.

— Sans blague ! Tu me fais marcher ? Tu parles d'une surprise...

J'essaie de prendre mon ton le plus sarcastique... Et tout à coup, j'éprouve moi aussi le besoin urgent de pousser Mike dans la piscine avec tous ces autres connards en tenue de pingouin.

— Mais pour répondre à ta question, c'est non. Il n'y a jamais rien eu entre nous.

Je sais qu'il ment.

— Mais bien sûr que si ! Tu es un menteur.

Il courbe la tête comme un écolier pris en faute.

— C'est possible, mais c'était il y a bien longtemps. Tu sais que tu ferais un bon flic, toi ?

— Oui, il y a bien longtemps...

On dirait le début d'un conte de fées, sauf qu'il s'agit de mon enfance. Il nous a abandonnés, maman et moi, et il lui a brisé le cœur. Je n'avais jamais réellement pris conscience de ça auparavant.

Ma mère a terriblement souffert. Et aujourd'hui encore, la plaie n'est pas refermée.

— Tu as foutu en l'air la vie de ma mère.

Il a fallu que je prononce ces mots pour que ce soit une évidence. Et le responsable est là, devant moi. Je suis certain qu'il le sait très bien. La culpabilité se lit au fond de ses yeux. Il cherche bien à éviter mon regard, mais je ne le lâche pas d'un cil.

— Cette tante Lucy, c'est quand même une sacrée salope, non ?

Ma réflexion le fait rire. Je décide de ne pas lui poser d'autres questions. Il a raison, ça fait

si longtemps...

La petite amie de Mike se coule près de lui et il fait les présentations, mais je note qu'il a du mal à se souvenir de son nom... Il me présente comme son fils, Léo, et je lui serre la main. La fille s'appelle Jilly et Mike semble un peu gêné, mais pas autant qu'il le devrait.

— Alors, on le boit, ce verre ?

Nous nous dirigeons vers le bar en échangeant des banalités.

Holly est à l'autre bout de la pièce, en grande conversation avec le type que Nancy a désigné comme étant Ted. Derrière son comptoir, un barman attend notre commande. Mon choix s'arrête sur un Jameson's... surtout parce que j'ai noté qu'ils en avaient en stock. Mike a l'air d'approuver mon choix, et du coup, je suis bon pour une nouvelle accolade.

— Un Jameson's ! Tu n'es pas mon fils pour rien ! Ça me plaît.

Ted, enfin je crois, tient les mains de Holly. Mike commence à m'interroger :

— Au fait, comment va Jean ? Elle a toujours son étal au marché ?

— Elle va bien.

Il faut dire que j'ai du mal à me concentrer.

— Fais gaffe !

Mike me pousse contre le comptoir. Une femme entre deux âges et complètement ivre traverse la pièce en titubant. Elle a l'air de vouloir rejoindre quelqu'un, et c'est à ce moment précis que je vois Holly embrasser Ted. Ça n'a pas l'air de réjouir la pocharde. Elle grommelle :

— Tu n'es qu'une chieuse !

Quelques têtes se tournent vers elle.

Comme si elle avait attendu ce moment toute la soirée. C'est peut-être même pour ça qu'elle est venue. Jilly nous lance :

— J'ai l'impression que ça va chauffer.

Nos consommations sont arrivées, mais Mike et Jilly n'ont d'yeux que pour la pocharde qui continue à crier de plus en plus fort.

— Tu n'es qu'une chieuse !

Elle a repris sa marche hésitante et lève le poing comme pour engueuler quelqu'un, juste devant elle. Jilly pousse des petits cris d'excitation.

— Ça y est. On est bons pour la grande scène !

Je m'aperçois que j'avais mal saisi ce que disait la pocharde. Elle ne disait pas : « Tu n'es qu'une chieuse ! » mais « Tu n'es qu'une chienne ! » C'est déjà plus clair, parce que comme boute-en-train, elle n'a pas de leçon à donner !

Mais plus important encore, je comprends qui est la « chienne » en question. C'est Holly.

Et son accusatrice, c'est sûrement sa mère...

Jilly a raison, ça va chauffer.

Mike a dû parvenir à la même conclusion que moi, car au moment où la mère de Holly se jette en avant, le poing en l'air, je lui lance mon whisky à la figure tandis que Mike lui fait un croche-pied. Et la mégère s'écroule dans un bruit sourd.

C'était bien le but, non ?

Je suis ravi.

23

Holly

« Dans la vraie vie, les célébrités sont rarement des héros. Leur forte personnalité les marginalise, et la plupart du temps, elles finissent par perdre le contact avec les vrais gens. »

Dans la vraie vie, les héros sont des gens qui font un tas de trucs comme risquer leur vie pour sauver des chiots ou des gosses d'immeubles en flammes. Mais les films traitent rarement des actes héroïques de la vie réelle. Nicolas Cage, Russel Crowe et Ice-Cube attendent davantage d'un scénario. Pour être le héros d'un film, vous devez commencer par être célèbre.

Les héros célèbres arrachent eux aussi les chiots et quelques gosses surdoués aux flammes, mais seulement après avoir pris une balle dans le ventre. Ils entrent dans le bâtiment en feu en baignant dans leur sang (mais sans se départir de leur calme) tandis qu'un hélicoptère les bombarde de missiles.

Une fois à l'intérieur du bâtiment en feu, nos héros célèbres découvrent qu'en plus de l'incendie, les lieux sont bourrés d'explosifs et autres pièges en tout genre et qu'ils grouillent de terroristes équipés d'armes de pointe... Et à chaque instant, ils savent parfaitement qu'en « perdant » du temps à sauver le chiot ou le gamin surdoué du bâtiment en feu, ils gâchent de précieuses minutes sur les dix qu'il leur reste pour sauver la planète.

A Hollywood, tout le monde pense que ce sont des héros célèbres. C'est pour ça qu'on voit autant de gens célèbres se consumer peu à peu. Dans cette ville, même pour travailler dans un Starbucks, il faut la patte du héros célèbre, arrogant et narcissique.

Les peurs et les doutes du héros célèbre sont bien plus grands et plus terrifiants que ceux du commun des mortels. Car si les héros célèbres ratent leur coup, c'est la planète entière qui explose. A la base, le stress est énorme !

Alors, la prochaine fois que vous lirez des articles critiques sur la vie étrange et décalée des Hollywoodiens, n'oubliez pas ceci : pendant que nous livrons ces batailles de héros célèbres (pour rester célèbres, précisément), nous nous débattons aussi avec les problèmes bien réels du quotidien, comme n'importe qui. L'ennui, c'est que nous sommes beaucoup moins bons pour jouer les héros dans la vraie vie. Notre forte personnalité a tendance à nous marginaliser, et dans la plupart des cas, nous finissons par perdre le contact avec les vrais gens.

C'est ce qui m'est arrivé.

Il est 11 heures du matin, nous sommes le lendemain du gala de charité. J'ai à peine fermé l'œil, et le type qui est debout sur le seuil de ma porte, inondé de soleil, a le sourire aux lèvres. Deux de ses molaires du devant qui portent des couronnes en or brillent de mille feux. Il arbore des lunettes de soleil réfléchissantes dans lesquelles je peux me voir. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que je fais une sale tête.

Au fait, je le connais, ce type ?

Est-ce que j'ai envie de le connaître ?

Est-il d'une importante vitale dans le monde où je vis ?

Non ! Rien n'est important dans l'état où je suis. Je me sens moche, fatiguée, bouffie et en plus, j'ai la gueule de bois. J'ai passé toute la nuit à livrer bataille, des batailles de héros célèbres. Qu'est-ce qui a bien pu prendre à Maria de me tirer du lit pour faire la conversation à ce crétin ? Il me tend la main. Il a une toile d'araignée tatouée entre le pouce et l'index.

Je ne suis pas le genre de femme qui adore rencontrer des inconnus après avoir passé la nuit à sauver la planète. Surtout quand je n'ai pas eu le temps d'enfiler mes lunettes de soleil.

— Je suis Mike Monroe, le père de Léo !

La main reste suspendue entre nous comme un gantelet. C'est une vieille main calleuse. J'aperçois sur son index une grande tête de mort en alliage d'argent — avec les tibias croisés dessus, comme il se doit.

Je me masse les tempes. La mémoire me revient peu à peu... La nuit au Sky Bar. Et cet homme qui est là sur le seuil de ma porte, c'est le père de Léo. Je prends un visage plus avenant.

— Mais oui, bien sûr. Bonjour ! Que puis-je pour vous, Mike?

— C'est à propos de Léo.

— De Léo ?

— Nous déjeunons ensemble.

Je répète bêtement :

— Vous déjeunez ensemble ?

— Oui, nous nous sommes mis d'accord pour aujourd'hui.

Il faut juste que j'arrive à intégrer que quelqu'un doit déjeuner avec Léo, c'est tout.

— Mais il n'est pas ici... Et je ne sais pas où il est.

Je suis allée vérifier moi-même à 9 heures ce matin, à la piscine, après avoir réussi à calmer Jack, mais Léo n'est pas rentré. J'en déduis qu'il a passé *toute* la nuit avec Nancy. Alors que je n'ai jamais été fichue de passer une nuit entière avec lui car je suis toujours partie aux aurores. Je me demande s'ils sont en train de faire l'amour... Je suis tellement

perdue dans mes pensées que j'entends à peine ce que Mike me dit.

— Léo m'a dit que vous le chercheriez sûrement. Je suis désolé de n'avoir pu vous rencontrer hier soir.

Il sourit comme si nous partagions une bonne blague.

Le seul problème, c'est que je ne vois pas très bien de quelle blague il s'agit. Et l'attitude de cet homme me déconcerte. Est-il en train de faire de l'ironie, ou s'agit-il tout simplement de cet humour anglais bien connu ? Une chose est sûre : j'ai passé une très mauvaise soirée, et sans l'aide de Ted, je n'y aurais pas survécu. C'est bizarre, le tour que prennent les événements. Ted est chez moi en ce moment, il dort... en ronflant comme s'il se sentait ici chez lui.

— Votre mère va bien ?

— Qui ça ?

— Catherine Klein... C'est bien votre mère, non ? Ils l'ont emmenée à l'hôpital après sa chute. Les journaux ne parlent que de ça, aujourd'hui. C'est l'affaire du siècle !

Mike commence à me donner des détails sur les articles en question, mais je ne l'écoute pas. Car je reprends peu à peu mes esprits, et je passe mentalement en revue tous les événements de la nuit dernière. Résultat : j'ai l'impression de vivre un cauchemar. C'est l'enfer !

Ça a commencé avec Jack. Après avoir vidé tout le contenu de sa bouteille de Champagne, il a rejoint la bande de joyeux lurons qui se poussaient dans la piscine. Il a un talent certain de plongeur, mais une fois sous l'eau, il a eu beaucoup de mal à revenir à la surface. Ted a été obligé de m'aider à le tirer de là, puis il a eu la gentillesse de rester assis

près de lui pendant que je retournais auprès de Nancy et de Léo.

Enfin, façon de parler. Impossible de mettre la main sur eux... Ni sur ma limousine, d'ailleurs. Ils ont dû partir ensemble, et dans ma voiture ! Ted a proposé de ramener Jack chez lui, dégoulinant d'eau, et de me déposer chez moi ensuite. Mais je n'avais qu'une chose en tête : où sont passés Léo et Nancy, et que font-ils en ce moment ?

Quoique... inutile de se voiler la face. Pas besoin d'un détective privé pour répondre à la question !

— Ils disent que son émission pourrait être supprimée.

— Qui êtes-vous donc ? Un ami de ma mère ?

— Non, je ne la connais pas du tout. Mais j'ai pensé que vous pouviez vous faire du souci pour elle, c'est quand même votre mère.

Les gens des RP m'ont toujours répété et ne cessent de le faire — un vrai lavage de cerveau ! — que je ne dois en aucun cas parler de ma mère avec quiconque. Si jamais le sujet est abordé au cours d'une interview, j'ai pour consigne de laisser l'équipe des RP demander à un rédacteur de faire un papier pour moi. Ça a toujours fonctionné à merveille. Je décide donc de stopper net toute discussion à propos de Catherine, et je débite mon couplet habituel à Mike :

— Ma mère est une grande personne ! Naturellement, je suis triste de la voir se comporter ainsi, mais ne comptez pas sur moi pour expliquer ou justifier ses motivations.

Tiens, il me semble bien avoir déjà entendu cette phrase dans la bouche de Meg Ryan...

L'homme éclate de rire.

— O.K., j'ai compris. Alors c'est moi qui vais le dire ! Votre mère est une vraie possédée ! Elle est bonne pour l'asile, cette femme... Un conseil, laissez tomber ! Croyez-moi, une des premières leçons qu'on reçoit dans cette ville est de ne pas se mêler des délires psychotiques des autres.

Je lance un nouveau coup d'œil à Mike. Il sourit comme si, par expérience, il connaissait tout de ce genre de névrose et n'avait aucune envie d'être à ma place. Son sourire ressemble à celui de Léo, et je ne peux m'empêcher de lui sourire à mon tour. Tout à coup, j'ai une envie folle de lui poser des milliers de questions sur son fils, et de lui demander pourquoi Léo ne m'a encore jamais parlé de lui.

Mais comme il a eu le tact d'éviter de parler de ma mère, je me sens obligée de lui rendre la politesse.

Le démon de Léo, c'est peut-être lui... et Léo celui de Mike.

A cet instant, mon attention est détournée par Joseph, debout près du jacaranda, il est pris d'une de ses quintes de toux habituelles. Je lui fais signe, je sais qu'il m'a vue, mais il fait comme si de rien n'était et prend le large.

Hier soir, quand nous sommes rentrés, nous avons dû réveiller Joseph pour qu'il nous aide à sortir Jack de la limousine. J'ai été obligée de ramener Jack chez moi, sa femme ayant refusé de lui ouvrir sa porte lorsque nous avons tenté de nous en débarrasser devant chez lui. Elle nous a dit d'attendre qu'il ait dessoûlé pour le ramener. C'est ce qu'on appelle une femme avisée... D'autant qu'il ne s'est pas rendu très populaire auprès de ses voisins, à force de rôder autour de leurs jardinets et de mettre en marche en douce tous les systèmes d'arrosage...

Ted et moi avons réussi — avec beaucoup de mal — à le traîner jusqu'à la voiture où il a

dormi comme un bébé. Dès que nous nous sommes arrêtés devant chez moi, il a retrouvé son second souffle et entonné *I'm in the Mood for Love* en donnant de la voix.

Je me rappelle subitement qu'il a même essayé — en vain — de m'embrasser, mais qu'il a réussi en revanche à embrasser Joseph pendant que le pauvre homme nous aidait à le transbahuter à l'intérieur de la maison. Pauvre Joseph ! Il est clair que l'homosexualité ne le tente pas... Il est sorti en tempêtant comme un beau diable et en jurant pour se faire bien comprendre !

Mike agite la main devant mes yeux pour me faire redescendre sur terre.

— Vous allez bien ?

Je me reprends aussitôt.

— Oui, ça va. Mais je suis complètement vannée.

— Ouais, la nuit a été longue.

Je baisse les yeux sur ses pieds. Il est chaussé de sandales, et ses orteils sont longs et fins comme ceux de Léo, avec le même gros orteil surdimensionné. Tout à coup, j'ai une terrible envie de fondre en larmes.

— Comme je vous le disais, Léo et moi avons prévu de déjeuner ensemble, mais j'espérais aussi vous parler.

— Me parler ?

Je pointe l'index sur moi, au cas où il me confondrait avec quelqu'un d'autre.

— Simplement... J'espère que je ne tombe pas au mauvais moment ?

Il ôte ses lunettes et plonge son regard dans le mien. Je fais un pas en arrière, car il a exactement les yeux de Léo, plus verts que verts.

— Je ne serai pas long.

Au même moment, je sens deux mains se plaquer sur mes fesses.

Je fais volte-face et je me retrouve devant un Jack rigolard.

— Hmm, comme c'est ferme tout ça !

Jack porte des boxers de soie argentée et mon kimono jaune citron qui lui arrive aux genoux et qui coince un peu au niveau de la taille. Il essaie de se débarrasser de Mike on me demandant si j'ai besoin d'aide.

— Je suis Mike Monroe, le père de Léo.

Les deux hommes se serrent la main. Jack se marre en pointant deux doigts vers Mike.

— Je... je vous cherchais.

— Voilà, vous m'avez trouvé ! Vous êtes... ?

Mike a déjà l'air beaucoup moins enthousiaste.

— Je m'appelle Jack, mon vieux. Je suis enchanté de vous rencontrer.

Pourquoi prend-il la voix affectée du type de la côte Est qui débarque à L.A. ?

Mike ignore Jack et me fait un clin d'œil comme si nous étions tous deux complices d'une bonne blague. Pour ma part, je suis convaincue que la blague en question, c'est de voir Jack dans mon kimono !

J'interviens :

— Voulez-vous entrer un moment pour attendre Léo ?

— Non, c'est bon. Il a peut-être oublié.

— Oui, ça doit être ça.

Un pieux mensonge...

— Je ne sais pas si vous connaissez toute l'histoire, mais ça fait un sacré bout de temps que je n'ai pas vu mon garçon. Trop longtemps.

Jack a l'impression qu'on le tient en dehors du coup, et il n'apprécie pas. Alors il ajoute son grain de sel :

— De quel garçon parlez-vous ?

Mike fait encore mine de n'avoir rien entendu.

— Je sais bien que c'est un adulte, et qu'il a sa propre vie. Sans vouloir faire de mélo, il est resté pour moi le gamin que je promenais sur mes épaules, au marché.

Jack hoche vigoureusement la tête en signe d'approbation.

— Je vous comprends, Mike, je vous comprends. Moi aussi, je suis père, et pour moi, un gosse reste toujours un gosse.

Tu parles ! Son fils à lui n'a que six mois...

Je le regarde, debout dans mon kimono. Son ventre est tellement énorme qu'on voit son nombril. C'est plus fort que moi, je lui demande de se rhabiller.

Mike éclate de rire. Jack n'a pas l'air d'apprécier, et il se renfrogne un peu plus lorsque Mike me tend sa carte de visite.

— Pouvez-vous lui demander de me passer un coup de fil, Holly ? Dites-lui que je suis désolé de l'avoir manqué. Je serais tellement content de le voir avant son départ pour notre chère vieille Angleterre.

Je lui promets de le faire.

— Merci, vous êtes un ange. Je peux vous demander un dernier service ?

— Bien sûr.

Pour l'instant, à part le décevoir, je n'ai pas fait grand-chose pour lui.

— J'ai apporté un exemplaire de tous mes vieux disques pour mon garçon, et aussi quelques platines. J'ai pensé que ça pourrait lui plaire.

Je ne sais pas du tout de quoi il parle, mais j'ai l'impression d'avoir mal jugé ce Mike Monroe, et j'ai envie de lui faire plaisir pour me rattraper. Je le regarde remonter l'allée pour rejoindre sa Mercedes décapotable dernier cri. Il ouvre le coffre et revient vers la maison en croulant sous le poids d'une boîte métallique noire.

Pourquoi Léo ne m'a-t-il jamais dit que son père possédait une Mercedes décapotable ? Et pourquoi faisait-il la manche à Los Feliz alors que son père n'a manifestement pas de problème d'argent ?

Dès que Mike est sorti, Jack me demande :

— Comment avez-vous fait la connaissance de Mike Monroe ?

— Il vient de le dire, c'est le père de Léo.

- Mais qui est donc ce Léo qui joue les filles de l'air ?

- Vous l'avez rencontré à ma table, hier soir.

- Vous parlez de ce punk anglais un peu poseur ? « l'Indomptable » Mike Monroe serait son père ?

- Pourquoi ? Mike est D.J., lui aussi ?

- S'il est D.J. ? Il se contente de posséder JJJ, la station la plus branchée de L.A. Il a créé cette station tout seul, lorsque son groupe a éclaté. A l'époque, je possédais tous leurs albums.

- Un groupe ?

- Ne me dites pas que vous n'avez pas entendu parler de « l'Indomptable » Mike Monroe et ses Malfrats ?

Je secoue la tête.

- Ils ont connu leur heure de gloire dans les années 80, mais la drogue a eu raison d'eux. Toujours la même chanson... Mike a alors connu une période de galère, mais depuis deux ans, il a participé à pas mal de projets assez lucratifs. Et maintenant, il possède sa propre maison de production, Monroe Pictures.

- Ah bon ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— La boîte pond des tas de documentaires, la plupart sur le mouvement hippie anti-drogue en faveur de l'amour libre. Mais il a des appuis influents.

Je regarde la boîte métallique noire, et je me sens soudain flotter sur un petit nuage, curieusement détachée des réalités de ce monde. Léo dirait que je déconne.

24

Léo

« En descendant les marches du Sky Bar, je me suis rendu compte que je parlais comme tous ces snobinards... »

Dans le film *Casablanca*, lorsque Claude Rains demande à Rick (Bogey) pourquoi il est venu au Maroc, Rick répond qu'il est venu pour « voir la mer* ».

* En anglais « the waters », qui crée un jeu de mots avec le nom « Rains ».

J'adore ce passage.

Rains fait alors remarquer que Casablanca est dans le désert et qu'il n'y a pas de « mer ». C'est alors que Rick sort sa réplique qui tue, ces quelques mots qui résument si bien son

personnage et les anti-héros en général.

— On m'aura mal informé...

Cette courte phrase est lourde de sens. Non seulement vous en déduisez que vous n'arriverez jamais à saisir totalement le personnage, mais qu'en plus, vous ne saurez jamais pourquoi il a atterri dans cette ville. Et pire encore, vous n'aurez de cesse d'avoir la réponse aux deux questions ! C'est ça le charme des anti-héros, ils n'ont pas de passé.

Avant de rencontrer Holly, non seulement j'ignorais tout de mon passé, mais je n'étais même pas conscient d'en avoir un. Elle m'a forcé à voir des tas de choses que je ne connaissais pas sur moi et à y réfléchir. Par exemple, croire que mes rêves peuvent se réaliser. Comme le dit ma mère, je me contente de laisser les choses arriver. Tenez, prenez ma carrière... Mais quelle *carrière*, au fait ?

Bien sûr, j'ai réussi à décrocher des petits boulots à droite à gauche, mais je n'ai jamais fait des pieds et des mains pour y arriver, ni tiré parti de ces premières expériences. Holly m'a montré ce que signifie se battre pour atteindre un objectif, et c'est ce que j'ai décidé de faire à partir de maintenant.

Je veux être de ceux qui font bouger les choses.

Quand j'ai signé le contrat pour cette sombre arnaque de *Changez de Vie*, je croyais n'avoir rien à perdre. Pour moi, ce n'était qu'un moyen de me rapprocher de Holly. Les événements m'ont prouvé que j'avais raison sur ce point. Je me suis même tellement rapproché d'elle que nous avons fini par faire l'amour comme des bêtes pendant deux semaines. Mais voilà que tout à coup, coucher avec Holly ne m'apparaît plus comme un but dans la vie.

Lorsqu'on m'a poussé vers la sortie de cette réception du Mondrian pour monter dans la limousine, j'ai compris que ce n'était pas ce que j'avais perdu qui m'avait coûté cher,

c'étaient toutes les choses que j'avais gagnées. A commencer par mon histoire personnelle, et puis mon père.

Impossible de continuer à me prétendre « mal informé ». Je suis entré dans le cercle des gens célèbres. Comme dans le film...

Lorsque je suis resté avec Mike au Sky Bar, après avoir empêché Catherine de faire une scène à Holly, je me suis rendu compte que tante Lucy avait raison. Mike est un chic type. Un père pas très reluisant, c'est sûr, mais dans l'ensemble, c'est un type bien. Pourtant, même si j'étais plutôt content d'avoir fini par le rencontrer, j'ai aussi été un peu déçu. Car « l'Indomptable » Mike Monroe n'avait plus pour moi aucun mystère.

Après qu'ils ont embarqué la mère de Holly direction l'hôpital, j'ai dit à Mike que j'allais rejoindre mes amis. Jilly avait l'air soulagé de le récupérer pour elle toute seule. Nous nous sommes donc dit au revoir, en nous mettant d'accord pour déjeuner ensemble le lendemain. Je lui ai confié que je rêvais de devenir D. J., mais je me suis retenu de lui demander de m'apporter ses anciens disques. Il faut dire qu'il ne me l'a pas proposé non plus.

En descendant les marches du Sky Bar, je me suis rendu compte que je parlais comme tous ces snobinards...

Je n'avais pas envie de me retrouver en face de Holly, qui devait être en train de rouler des patins à Ted quelque part. J'avais l'impression de ne plus la connaître, de ne plus comprendre son mode de fonctionnement. Peut-être ne l'avais-je jamais su... De toute façon, c'était déjà de l'histoire ancienne. Notre histoire était finie. Ter-mi-née !

Je suis retourné au restaurant chercher Nancy. Au début, je me suis dit qu'elle était partie lorsqu'une vieille peau arrogante couverte de diamants a tendu le doigt sous la table d'un air pincé.

Nancy était en train de s'envoyer en l'air avec le serveur préposé aux boissons, dans un état « proche de l'Ohio » !

— Tout ce que je veux, c'est qu'il me donne un peu de plaisir dans cette bouteille d'Evian. Pour plus tard.

Et elle m'agitait la bouteille vide sous le nez.

Le serveur gisait les bras en croix sur le carreau. Il avait l'air déprimé, au sens clinique du terme.

J'ai soulevé Nancy pour le libérer. Je regrettais de ne pas avoir quelques billets sur moi, je les aurais donnés avec plaisir à ce type. Je n'avais que la coke de Nancy, que je lui ai refilée. J'ai l'impression que ça lui a remonté un peu le moral.

J'ai chargé Nancy sur mes épaules comme un paquet de linge sale et j'ai demandé au portier de faire avancer la limousine de Holly.

Holly était probablement rentrée avec Ted. De toute façon, ce qu'elle faisait ne me regardait plus. Et il en a toujours été ainsi. Je n'avais été qu'une parenthèse dans la vie de Holly, et maintenant, tout était bel et bien terminé.

Nancy n'habite pas très loin d'ici, dans une rue de Hollywood Ouest aux haies bien taillées. Lorsque la voiture s'est arrêtée devant chez elle, Nancy était déjà endormie. Je l'ai transportée à l'intérieur et je l'ai laissée tomber sur son lit. Elle a émergé un instant, juste le temps de se battre avec ma braguette pour essayer de faire sortir le petit oiseau... Cette femme a le feu au cul même lorsqu'elle est inconsciente !

Elle s'est rendormie au moment où, n'y tenant plus, je l'ai traitée de vieille vicieuse impénitente... J'ai remonté le couvre-pieds sur elle, l'abandonnant à son triste sort sans

même la déshabiller. Je n'allais tout de même pas courir le risque de la réveiller, elle se serait mis en tête que son jour de chance était arrivé !

C'est bien joli, mais où vais-je aller à présent ? Que faire ? Maintenant que le jour J est passé, ma vie n'est plus qu'un cul-de-sac. Je jette un coup d'œil sur la Rolex de ma mère et je constate que rien n'a changé. Entendez par là : elle s'obstine à ne pas marcher.

Après tout, il me reste la limousine et son chauffeur, et la soirée ne fait que commencer... Je grimpe à l'arrière, je m'allonge sur la banquette en cuir en réfléchissant à ce que je pourrais bien faire pour forcer le destin.

Le chauffeur me demande où je souhaite aller, et je lui indique l'adresse de Holly. Il s'enhardit :

— Vous avez passé une bonne soirée ?

— Non.

Je ne suis pas d'humeur à faire la conversation.

— Avec votre permission, monsieur, vous avez l'air HS !

— Totalemment...

Il éclate de rire et se présente. Dave est un ex-chauffeur de taxi londonien. Naturellement, nous discutons de la vie à LA. (moi) et de la difficulté de conduire une limousine à L.A (Dave).

— Si je vous racontais ce que j'ai pu voir sur cette banquette arrière, vous ne me croiriez jamais...

Est-ce parce qu'il vient de Londres ? Toujours est-il que je me retrouve en train de lui raconter tout ce qui m'est arrivé depuis que j'ai atterri dans cette ville. Les semaines passées sur le canapé de Tifanie, le coup de poing que j'ai reçu pour récupérer le sac de Holly, et la façon dont elle m'a ramené chez elle pour faire de moi le héros de son émission.

Dave se marre.

— Tout s'explique... Je dois dire que je me posais des questions à propos de vos dents. Elles sont tellement droites, tellement éclatantes...

En arrivant chez Holly, je constate qu'une autre limousine est déjà garée devant.

Pas question de m'effondrer, de la maudire ou je ne sais quoi encore. Je n'en suis pas à ce point. Je me demande simplement ce que ferait Kev à ma place.

Dave me demande si je descends. Je ne réponds pas car je viens de comprendre que jamais Kev ne se retrouverait dans une situation pareille. CQFD ! Quand je pense que c'est lui qui passe pour le crétin de service...

— Ça vous dirait de faire un tour en voiture ?

C'est plus un encouragement qu'une simple question. Je saisis la balle au bond.

— Ça ne vous ennuie pas ?

— Pensez-vous ! Depuis que ma femme m'a quitté pour son coach, je n'arrive pas à fermer l'œil. Et puis quelque chose me dit que vous avez besoin de compagnie... Vous inquiétez pas, j'ai déjà reçu ma petite enveloppe.

— Eh bien, c'est d'accord ! Je m'en remets à vous.

Ce n'est pas tous les jours que j'ai à ma disposition une limousine avec chauffeur, sans compter le mini-bar ! D'autant que j'ai pas mal de choses à rattraper... et pour commencer, toutes ces vodkas que Nancy a sifflées sous mon nez.

Je demande à Dave s'il a envie de boire un verre avec moi au Bourgeois Pig, à Hollywood Est. Il arrive à Kev de traîner dans le coin. Pas comme client, vous vous en doutez bien, mais pour faire la manche. Lorsque nous arrivons, il n'y a pas trace de Kev et le Bourgeois Pig est en train de fermer. Nous nous remettons en route pour sillonner les rues de L.A. à la recherche de Kev, dans tous les coins qu'il a l'habitude de fréquenter. Une bataille perdue d'avance. Finalement, la fatigue commençant à se faire sentir, je demande à Dave de me déposer devant l'appartement de Tifanie. La nuit a été longue...

Tifanie n'est pas encore couchée. Elle apprend quelques lignes pour un nouveau rôle dans une minisérie. Je m'assieds avec elle pour l'aider à répéter en lisant le texte des autres personnages. Nous sommes seuls.

Nous fumons un joint déniché au fond de la boîte à thé, et Tif me raconte comment elle a enfin trouvé le moyen de percer dans le métier. Quand elle me parle de Nile, nous piquons un fou rire géant... Enfin, *moi*. Tifanie, elle, prétend que c'est un vrai gourou. Lorsque le soleil se lève, nous appelons un taxi pour aller au Swingers Diner où elle m'offre un petit déjeuner.

C'est donc sur le coup de midi que je reviens chez Holly, après une longue nuit blanche. Je tombe de sommeil. Au moment où je suis sur le point de m'affaler sur le futon pour rattraper le temps perdu, Maria frappe à ma porte.

— Vénez vite, monsieur Léo.

Elle m'empoigne pour me conduire *manu militari* jusqu'à la cuisine.

— Elle est révénuée avec deux hommes. Un des deux a embrassé mon Joseph sur la bouche, monsieur Léo. Il était pas content dou tout ! L'autre, il est dans la couisine. Vénez vite ! Ces hommes né sont pas bons, monsieur Léo, pas bons dou tout !

Lorsque je pénètre dans la pièce, l'homme qui est devenu mon pire cauchemar est en train de se faire un café. Il me tend la main :

— Vous êtes Léo, je présume ? Moi c'est Ted. Ravi de vous rencontrer. Holly m'a tout raconté à votre sujet.

Je ne suis pas un grand fana de la violence, vous le savez. N'oubliez pas que mes copains de classe m'appelaient « le fœtus », allusion à la position que je prenais dès qu'une bagarre éclatait et que mes adversaires étaient en surnombre...

Alors vous imaginez ma surprise quand mon poing part tout seul, sans même me demander mon avis.

Holly

« La nuit entière n'a été qu'une succession d'avertissements : quand on est attaché à quelqu'un, on ne s'enfuit pas dans sa limousine et on ne couche pas avec son producteur. »

Léo est dans la cuisine, debout près de l'évier, en train de passer sa main sous l'eau froide lorsque Jack et moi pénétrons dans la pièce. Il porte toujours son pantalon de smoking et sa chemise de la veille. Mais les boutons sont défaits, et je ne peux m'empêcher de lorgner sur ses plaques de chocolat... Il ne lève pas la tête à notre arrivée.

Ted est là aussi. Il a revêtu une de mes robes de chambre et tient une poche de glaçons contre sa bouche.

Maria est très affairée, jonglant avec les bouilloires et les pots. Elle s'agite beaucoup mais ne fait que brasser de l'air. J'ai l'impression qu'elle se sent coupable de quelque chose, car elle s'obstine à éviter mon regard. Je pose les yeux tour à tour sur Ted et Léo, attendant une explication.

Mais eux aussi évitent mon regard.

Jack se sert tout seul dans le frigo. D'habitude, Maria ne le supporte pas et pique une crise, car la cuisine est son royaume. C'est tout juste si j'ai le droit, moi, d'accéder au frigo.

Jack marmonne à Léo :

— Votre père est venu. Il vous cherchait.

— Ouais, je sais.

J'attrape une bouteille d'Evian dans le frigo.

— Pourquoi m'avez-vous caché que votre père possédait une station de radio ?

Il hausse les épaules.

— Parce que je l'ignorais, voilà pourquoi. C'est d'ailleurs pour ça qu'il nous a abandonnés, ma mère et moi... pour réussir dans la vie. Nous l'empêchions de réaliser ses projets...

Il me fixe de ses yeux verts et sourit.

— Je ne collais pas avec son image de soliste dans un groupe de rock...

Je sais ce qu'il a derrière la tête. Sa critique est autant dirigée contre moi que contre son père.

Ted éloigne les glaçons de son visage et m'annonce qu'il doit partir. Sa lèvre supérieure saigne, elle est toute enflée.

— Mon Dieu, Ted, mais que t'est-il arrivé ?

Léo ouvre un peu plus le robinet d'eau froide et ignore ma question.

Ted tente une explication.

— Je me suis cogné contre une porte.

J'entends l'exclamation étouffée de Maria.

Le silence plane sur la cuisine. Nous sommes tout ouïe pour entendre les explications de Ted, mais le malheur, c'est qu'il ne dit pas un mot. Vous en connaissez beaucoup, vous, des gens qui se prennent une porte dans la figure ? C'est la grande excuse invoquée par les femmes battues.

Léo ferme le robinet et égoutte sa main dans l'évier. Je note qu'elle a doublé de volume. Il a suivi mon regard, mais ne donne aucune explication.

Ted observe Léo, puis moi et revient sur Léo.

— Bon, il faut que j'y aille. J'ai rendez-vous pour le déjeuner.

— Tu es sûr ? Tu ne prends pas de petit déjeuner ?

La voix de Léo claque comme un coup de fouet.

— Puisqu'il vous dit qu'il veut partir ! Ça vous pose un problème ?

Si ça me pose un problème ? Attendez une minute... Mon invité a la figure en miettes et la main de Léo ne vaut guère mieux.

Je réponds aussi sec :

— Mais pas du tout. Tout va bien. Pourquoi voulez-vous que j'aie un problème ?

Léo s'essuie la main avec un torchon.

— Heureux de vous l'entendre dire.

Quelques minutes plus tard, je vais prendre des nouvelles de Ted qui a réintégré la chambre d'amis. Il est en train de se changer et remet ses clés et son portefeuille dans la poche de son veston.

— Nous devrions sortir ensemble, un de ces jours...

Il accueille plutôt favorablement ma suggestion. Je regarde de nouveau son visage.

— Ted, cette fois, il va falloir me dire la vérité ! Tu ne t'es pas cogné dans une porte, je n'y crois pas une seule seconde. C'est une explication bancale. Et si tu me disais pourquoi la main de Léo est enflée à ce point ?

Il s'assied sur le lit.

— Tu me promets de ne pas te mettre en colère ?

Je hoche la tête, mais je sens déjà la moutarde me monter au nez. D'ailleurs, regardons les choses en face, je suis à deux doigts d'exploser.

— Je pense que lorsqu'il est entré dans la cuisine et qu'il m'a vu avec ta robe de chambre sur le dos, ça l'a mis en rogne. Il a fait le calcul : deux plus deux égale cinq.

Mais c'est scandaleux ! Ça dépasse les bornes. Comment ai-je pu me tromper à ce point sur Léo ?

— De là à te frapper, c'est insensé !

Ted a l'air inquiet.

— Mon Dieu, non ! Attends une minute, tu n'as pas compris. Léo ne m'a pas frappé moi. Il a tapé dans le frigo.

Nous restons immobiles à nous regarder dans les yeux. Dix bonnes minutes peut-être...

— Mais... et ton visage ?

— C'est Maria qui a ouvert brusquement la porte en entrant avec lui. Ce n'est qu'un accident.

Je ne suis pas certaine de le croire. Evidemment, ce n'est pas impossible, mais pour faire ce genre de dégâts, il faut ouvrir la porte avec une sacrée poigne... Maria aurait dû savoir qu'il était là. Et puis pour lui abîmer le visage à ce point, elle aurait dû arracher la porte de ses gonds, non ? Remarquez, maintenant que j'y pense, ce serait assez dans son style.

— Ted, c'est bien vrai ?

— Absolument !

Il sourit et me prend dans ses bras.

— Franchement, si ce con m'avait frappé, je lui aurais rendu son coup de poing !

Je me détends un peu, soulagée que Léo n'ait pas fait ça. Je caresse le visage contusionné de Ted.

— J'ai quand même mauvaise conscience. Ta lèvre est tout enflée. Et toi qui as un déjeuner en ville ! Je ne sais pas ce que ton rendez-vous va penser.

Il rigole.

— Tu sais, je pense que Léo avait très envie de me taper dessus. Mais c'est Maria qui est entrée la première.

Je me love contre lui pour qu'il me prenne dans ses bras.

— Tu as été tellement génial. Jamais je n'aurais survécu à cette soirée sans toi, Ted.

Et je le pense vraiment.

Il me presse contre lui.

— Holly, il tient à toi, tu sais.

— Ah oui ? Et comment le sais-tu ?

— Je suis un homme. Je suis capable de détecter certains signes.

Mais je n'ai pas envie de parler de Léo, et d'ailleurs, il ne tient pas à moi. Tout le problème est là. La nuit entière n'a été qu'une succession d'avertissements : quand on est attaché à quelqu'un, on ne s'enfuit pas dans sa limousine et on ne couche pas avec son producteur.

Je feins la jovialité.

— Bien, de toute façon, ça n'a pas d'importance. C'est fini, et c'est sans doute mieux ainsi.

— Ne cherche pas à t'esquiver, Holly.

— Je ne veux pas parler de Léo, d'accord ? S'il tenait tant à moi, il ne m'aurait pas abandonnée à cette réception. Il aurait évité de se soûler et ne se serait pas enfui avec Nancy dans ma limousine.

Ted ne répond pas. Il sait que j'ai raison.

— Plus vite il repartira à Londres, et mieux ça sera.

— Donne-lui une chance, Holly. Tu ne sauras jamais ce qui s'est réellement passé si tu

n'as pas un entretien avec lui.

— Je n'ai pas envie d'en discuter, point barre ! Changeons de sujet. Comment va ta lèvre ?

— Je ne répondrai pas tant que tu ne m'auras pas promis que tu donneras une chance à Léo de s'expliquer.

J'ai raconté à Ted ce qui s'est passé entre Léo et moi vers les 4 heures du matin, après que nous avons réussi à calmer Jack. Je n'aurais jamais cru ressentir un tel soulagement de pouvoir me confier à quelqu'un. Hollywood est le genre de ville où vos ennemis peuvent se transformer en amis et vos amis en ennemis en l'espace d'une soirée au Sky Bar...

Ted s'est vraiment comporté en ami, même si ce qu'il m'a dit m'a confortée dans l'idée que j'ai eu raison de ne plus voir en lui un petit ami. J'ai découvert qu'il avait le sens de l'écoute. Ce n'est généralement pas ce genre de qualité qui fait craquer une femme pour un mec, mais je constate qu'il ne me juge pas. Il ne me demande pas non plus de reprendre mes esprits, ni de m'attendre à être défigurée par vengeance, comme le ferait Nancy.

C'est sans doute à cause de ce qu'il a fait — ses déclarations à la presse, je veux dire... Il m'a même parlé de la liaison qu'il a eue avant de me rencontrer, une relation passionnée avec une serveuse de Las Vegas.

— Notre liaison a tourné court parce qu'elle était serveuse. Comme je culpabilisais à mort, je l'ai mise en contact avec un de mes amis qui est agent. Et maintenant, c'est une des actrices les mieux payées de Hollywood.

— Mais tu ne m'as jamais raconté cette histoire !

— J'avais bien trop honte.

Si seulement j'étais capable de me confier... avant qu'il ne soit trop tard. Avant que Léo ne décide de me quitter pour toujours.

Dès que Ted est parti, je retourne dans la cuisine pour constater que le ventre de Jack s'obstine à exhiber sa proéminence. Je prie Jack une nouvelle fois de fermer son kimono.

Léo n'a pas un regard pour moi. Quant à Maria, on ne peut pas dire qu'elle saute de joie ! Les bras croisés (enfin, dans la mesure du possible) sur son opulente poitrine, elle a le regard vissé sur Jack, comme pour le défier de lui faire ouvrir une porte...

Je lâche à Léo, l'air le plus détaché possible :

— Vous n'êtes pas rentré, cette nuit.

L'ennui, c'est que mes paroles ressemblent davantage à une accusation et à du harcèlement qu'à une simple constatation. Il ouvre le frigo et se prend une bouteille d'Evian.

« Non. En fait, j'ai baisé toute la nuit avec ta meilleure amie, Nancy ! Eh ben dis donc, c'est une sacrée mangeuse d'homme ! »

Nancy se vante toujours de ses talents à ce petit jeu.

En fait, la vraie réponse de Léo n'est pas celle qui trotte dans ma tête. Il se contente d'un laconique :

— J'étais occupé.

Son ton est si désinvolte que ça me perturbe. Si seulement Jack et Maria pouvaient s'en aller pour nous laisser seuls ! J'ai besoin d'avoir une conversation avec Léo en tête à tête, pour lui dire les trucs que j'ai confiés Ted. Je veux l'entendre dire que Nancy n'a pas d'importance à ses yeux. Je veux remonter dans le temps et l'entendre répéter : « Je crois bien que je suis en train de tomber amoureux de toi, Holly Klein... »

Au lieu de ça, je demande d'une voix qui sonne faux.

— Vous étiez... occupé avec quelqu'un que je connais, peut-être ?

Jack, qui ne s'intéresse qu'à sa petite personne, demande s'il a une chance qu'on lui serve un petit déj', tout en se versant un jus d'orange.

— Vous ne deviez pas retrouver votre femme chez vous ?

C'est assez clair, non ? Logiquement, il devrait saisir l'allusion et foutre le camp. Maria le foudroie du regard et s'empare du mixer pour servir une boisson à Léo, qui arrête son geste :

— Merci, Maria. Mais je préfère aller nager avant.

Jack s'engouffre aussitôt dans la brèche.

— *Moi*, j'en veux bien, Marcia ! Et pendant que vous y êtes, préparez-moi donc un bon café !

— *Maria ! Elle s'appelle Maria.*

Je suis intervenue tout de suite, mais c'est déjà trop tard. Maria sort comme une furie en me jetant un regard à vous glacer le sang. Et comme pour ajouter à ma frustration, Léo lui emboîte le pas.

Pour quelqu'un qui a bu comme un trou, Jack n'a pas l'air d'avoir la moindre trace de gueule de bois. Il s'installe sur une chaise comme s'il allait y passer la journée et commence à se verser des céréales dans un bol.

— Vous ne m'aviez pas dit que votre punk habitait chez vous.

— Il loge dans le cabanon.

Jack me jette un regard polisson, l'air de dire qu'il n'est pas né de la dernière pluie...

— Et où l'avez-vous rencontré ?

— Je vous demande pardon ?

— Où avez-vous péché ce... ce personnage ?

Il passe de la chaise au tabouret et commence à engloutir son petit déjeuner. Un morceau de céréale tombe sur mon kimono de soie...

— Il a... euh... récupéré le sac à main qu'un voleur à la tire venait de me prendre.

— Ah oui ? Le classique chevalier en armure scintillante... Mais pourquoi reste-t-il chez vous ? Pourquoi ne loge-t-il pas chez Mike ?

— C'est-à-dire, c'est une longue histoire. Je vous la raconterai peut-être un autre jour.

J'espère lui clouer le bec. Je ne me sens pas de lui parler de cette histoire de transformation... Subitement, le principe même de l'émission me paraît nul.

— Mais je ne suis pas pressé. Dites-moi tout.

Il se gratte l'intérieur de l'oreille tout en continuant à laper son lait dans sa cuiller.

Je lui tourne le dos et je commence à fourrager dans le frigo pour me donner le temps de réfléchir à ce que je vais bien pouvoir lui dire. Il lui en faut ni trop ni pas assez... Lui ai-je dit que Nancy et moi avons opéré un relookage sur le fils de Mike Monroe ? Comme le père de Léo a l'air d'être un gros bonnet, et qu'il est plein aux as, je doute que Jack trouve l'idée géniale...

Mais Jack est têtu comme une mule. Je n'ai jamais eu beaucoup affaire à lui, juste des réunions de temps en temps et toujours en présence de mon agent. Le fait que mon responsable de chaîne soit là, dans ma cuisine, en train de manger des céréales, à côté de moi en kimono de soie, est tout de même étrange, pour ne pas dire plus ! Pourtant il semble attendre mes explications, il tient absolument à savoir pourquoi j'ai logé le fils de Mike Monroe dans mon cabanon.

Et naturellement, comme je suis la reine des sous-douées, je commets l'erreur la plus grossière de toute ma vie en lui crachant le morceau.

Le voilà qui part à rire, un rire tonitruant... Il rit aux larmes. Puis il m'enveloppe de ses grosses pattes d'ours.

— Bien joué !

Sans oublier les petits noms gentils du genre « ma jolie » et « mon ange »... Puis il me fait une bise sur le haut du crâne. *Beurk !*

Je comprends aussitôt que je suis allée trop loin pour rebrousser chemin. J'ai traversé le Rubicon, j'ai trahi Léo, et toutes les brigades de « maîtrise de la situation » de L.A. ne peuvent plus rien pour me sauver. Avant que j'aie le temps de l'arrêter, Jack marche à grandes enjambées vers la piscine où Léo fait ses longueurs. Il allume un cigare et regarde Léo nager sans effort d'une extrémité du bassin à l'autre.

Au bout d'un moment, il se tourne vers moi.

— Vous voulez savoir ce que je pense, ma jolie ? Vous venez peut-être de faire le plus beau coup de votre carrière. Tout compte fait, il n'est pas sûr que Ted nous soit indispensable.

Il marche de long en large d'un coin à l'autre du bassin.

— Alors, et cette vidéo ? Le fameux avant/après... Car je suppose que vous avez *tout* filmé, n'est-ce pas ?

Nous avons des kilomètres de film, mais inutile d'en parler à Jack.

— Eh bien, enfin, je veux dire...

— Vous en avez, oui ou non ?

Comme je n'ai pas les talents de menteuse de Nancy, j'avoue.

— Croyez-moi, mon petit, les gens vont adorer. Et dire qu'en plus, c'est le fils de l'ancienne star du rock Mike Monroe ! Mais ça, on ne leur dira pas !

Ouf!

— Enfin, pas tout de suite...

Zut!

— Non. Nous allons d'abord dévoiler l'histoire d'un pauvre type qui tape les passants de quelques pièces dans la rue, puis nous leur montrerons comment s'est opérée sa métamorphose. Et c'est seulement après que nous révélerons qu'il est le fils de Monroe. Vous verrez les réactions... Ça fera encore plus de vagues que l'assassinat de Kennedy !

J'en reste muette de stupeur. Ce n'est pas possible, ça ne peut pas arriver.

Mais si... Tout ce dont je rêvais depuis que l'idée de la transformation a germé dans nos esprits est en train de se réaliser. J'ai cherché à utiliser Léo pour booster mon audience, pour améliorer mon image et paraître moins futile. Mais il ne m'est jamais venu à l'esprit un seul instant que tout cela puisse être *mal*...

Je pique un sprint autour de la piscine pour rejoindre Jack.

— Jack, n'oubliez pas que Léo est un être humain qui a des sentiments, quelqu'un de fier. Enfin, vous me comprenez...

Mais pendant tout ce beau plaidoyer, je me traite d'hypocrite. N'ai-je pas traité Léo comme un simple objet ? Bien sûr que si, je l'ai traité comme si je l'avais acheté, comme s'il m'appartenait... Je faisais l'amour avec lui la nuit, mais pendant la journée, je le considérais comme un employé.

— Pas ce genre d'argument avec moi, Holly. Vous connaissez ce métier aussi bien que moi.

— Oui, mais...

— Mais je ne vous ai pas encore dit le meilleur. Vous voulez tout savoir ?

Non, mais ai-je bien le choix ?

— Je ne peux pas remettre en cause la perfection de ce plan, c'est notre atout de la saison. Imaginez un peu la tête des gens lorsqu'ils découvriront que ce pauvre bougre est le fils que Mike Monroe a perdu de vue depuis des années ! C'est la gloire assurée...

Jack renverse la tête en arrière et part d'un rire tonitruant. Il rit si fort que Joseph arrive en courant, le tuyau d'arrosage à la main. Je m'empresse de le rassurer.

— Ça va, Joseph, merci.

Il lève le nez vers moi d'un air dubitatif avant de reluquer Jack des pieds à la tête. Comme si Jack était un violeur. Sans doute à cause de ce baiser sur la bouche de la nuit dernière !

Léo sort de la piscine. Son regard vert intense me fait chavirer. Quand je pense à tous ces baisers dont nous nous sommes repus, à ces nuits d'amour, à tous les secrets que nous

avons partagés, à toutes ces choses que j'ai voulu lui dire mais que je n'ai pas réussi à formuler... Sauf à Ted. Des choses comme... *Je t'aime, Léo Monroe.*

Jack rompt le charme.

— Holly vient de me mettre au parfum sur le concept de l'émission. Cette fameuse transformation...

Léo me jette un regard noir.

— C'est vrai ? Elle s'est enfin décidée ?

— Mon cher ami, cette émission va faire un tabac !

Léo continue de me fixer sans rien dire. Pas la peine, son regard est suffisamment éloquent. J'ai été hypocrite, égoïste. Je l'ai trahi.

Jack se lance dans un flot de considérations sur les créneaux de programmation et les plages de pub... Pourtant, j'ai le sentiment que nous sommes seuls, Léo et moi.

Léo interrompt le flot de paroles de Jack et lâche d'un ton calme :

— Excusez-moi une minute, le temps de chercher une serviette.

Il marche vers le cabanon et ferme la porte.

— Ecoutez-moi ça : nous mettrons en musique de fond les plus grands succès de Mike Monroe. Voilà ce qui arrive à un garçon quand son père le laisse tomber... Ça y est ? Vous pigez maintenant ?

Lorsque je suis certaine d'être hors de portée de voix de Léo, je réponds :

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Jack hausse les épaules. Plus il reste planté là, devant moi, plus je le trouve ridicule. S'il y en a un qui méritait d'être relooké, c'est bien lui !

Ça fait une éternité que Léo s'est enfermé dans le cabanon. Je décide donc d'aller frapper à la porte, bien que je n'aie pas encore une idée précise de ce que je vais lui dire, surtout avec Jack qui rôde dans le coin.

Peu importe, d'ailleurs. Car au même moment, la porte s'ouvre, et Léo sort comme un diable de sa boîte. Il a enfilé un jean et le bonnet noir à oreillettes qu'il portait le jour où nous nous sommes rencontrés. Il est très sexy et laisse traîner derrière lui des senteurs de citron. Ça me rappelle toutes ces nuits où nous avons fait l'amour, et où je me sentais en sécurité dans ses bras. Je tends la main pour le toucher, mais il m'agrippe le poignet.

— Ne t'inquiète pas. Je t'ai laissé tous les trucs que tu m'as achetés. Il y en a même que je n'ai jamais portés, tu pourras peut-être les rapporter pour te les faire rembourser. Je vais prendre la voiture pour la rendre au garage où Joseph fait le plein.

Je ferme les yeux, et les regrets affluent dans ma tête. Je suis incapable de prononcer une parole, de m'expliquer. Les seuls mots que je réussis à sortir, c'est : « Ne fais pas ça... »

Jack réagit à son tour.

— Hé, attendez une minute... Où va-t-il ? Il ne peut pas s'en aller comme ça ! Je ne sais pas ce que vous lui avez dit, mais vous feriez bien de régler ça tout de suite et de le ramener. Il faut que cette émission se fasse. A-t-il signé un contrat ? Je l'espère pour vous.

Il agite son bras gauche en l'air, comme pour essayer de se cramponner à un rêve et avance la main droite (celle qui tient le cigare) vers ma poitrine, ce qui a pour effet d'ouvrir un pan de son kimono.

— Ce que les gens veulent voir, c'est l'aspect humain de toute l'opération.

J'essaie de dire quelque chose (quoi, je ne sais pas), mais il m'ordonne de parler à *sa main*...

— Jack, écoutez-moi. En fait...

Il met sa main à son oreille comme s'il s'efforçait de percevoir le bruissement d'une aile de papillon au Chili...

— Voyons voir si j'entends quelque chose...

— Jack...

Il pointe son cigare à quelques centimètres de mon nez.

— Juste six mots, princesse. Faites en sorte que ça marche !

C'est à ce moment-là que je craque. Après avoir passé des années à m'interdire de pleurer, je fonds en larmes. Je n'ai pas pour habitude de pleurer pour des hommes ou pour des responsables de chaînes. Je sais par expérience que les larmes font dire ou faire aux hommes des choses qu'ils vous reprocheront par la suite.

Ma mère a toujours eu la larme facile, surtout quand elle a trop bu. Elle s'obstine à dire que les larmes sont l'arme la plus puissante de la femme dès qu'il s'agit de faire du chantage aux sentiments.

Mais Jack ne réagit pas comme un homme menacé d'une arme terrifiante. J'ai l'impression qu'il est assez blasé. Les filles qui pleurent, il connaît ! Je le soupçonne même d'adorer ça... Il envoie valser son cigare dans un parterre de fleurs et, quelques instants plus tard, saute à l'arrière de la voiture venue le chercher.

Je rentre à la maison pour appeler Wilhelm. J'ai besoin de ses conseils ! C'est alors que le téléphone sonne. Mon Dieu, et si c'était Léo ? Je plonge sur le combiné, mais c'est Jack qui m'appelle sur son portable.

— J'ai oublié de vous dire. Larry a appelé...

Le sang se retire de mon visage. Larry est mon agent, et lorsque votre agent parle à votre directeur de chaîne, de deux choses l'une, ou c'est pour une très bonne nouvelle, ou pour une très mauvaise. Pas la peine de jouer à pile ou face.

— Eh oui, figurez-vous qu'il a essayé de me joindre pour discuter de votre contrat. J'ai envie de lui passer un coup de fil maintenant, pour lui dire à quel point je suis intéressé par le concept de l'émission sur Léo Monroe.

— Jack, oubliez ça !

— Rappelez-vous, nous devons rediscuter de votre contrat le mois prochain. Si l'histoire de Monroe marche bien, je ne pense pas que nous hésiterons à le renouveler.

Puis c'est le silence radio.

Un peu plus tard, lorsque j'ouvre ma porte à Wilhelm, il me dit :

— Je me demandais quand il allait se décider...

Avec sa casquette de base-ball et ses baskets aux lacets volontairement défaits, il a l'air d'un Beastie Boy sur le retour... Avant même d'avoir posé le second pied à l'intérieur, il est déjà en train d'allumer un énorme joint et de me pousser à le fumer. La dernière fois que j'ai fumé de la marijuana, j'ai dévoré trois paquets d'Oreos et décroché tous les téléphones de la maison.

— Je n'ai pas vraiment besoin de paranoïa en ce moment, Wilhelm. Mais merci quand même. Au fait, qu'entendiez-vous par : « Je me demandais quand il allait se décider » ? *Qui* allait se décider à faire *quoi* ?

— Quand Mike Monroe allait se décider à rappliquer.

— Attendez une minute ! Comment savez-vous qu'il a rappliqué ?

Je sais bien que tout se sait à Hollywood, mais quand même !

— Disons que je fournissais certaines substances à Mike autrefois, lorsqu'il faisait ses tournées avec le groupe. Mike et moi, ça remonte à loin, et dès que vous m'avez dit que Léo Monroe habitait chez vous, j'ai fait le rapprochement. Je savais que c'était le fils de

Mike depuis le début.

— Mais je ne vous ai pas dit qu'il logeait chez moi. Nous n'avons jamais parlé de Léo, d'ailleurs.

— C'est vrai ? Alors, ça doit être de la transmission de pensée...

— Certainement pas. Vous avez consommé bien trop de champignons, vous vous souvenez ? Mais que vous soyez psychotique, ce n'est pas impossible...

— Je ne prétends pas le contraire. Sérieusement, je ne suis pas contre un bon champignon de temps en temps... Mais si vous voulez tout savoir, c'est sûrement Nancy. Elle est très indiscreète, vous savez. C'est certainement elle qui me l'a dit.

— Attendez... Nancy et vous, vous vous détestez ! Vous ne vous adressez pas la parole.

— J'ignore d'où vous vient cette idée, chérie. *Moi*, je déteste Nancy ? C'est absurde.

— En tout cas, *elle* vous déteste.

Wilhelm se met à hurler du plus fort qu'il peut.

— *Détester*... Vous n'avez que ce mot-là à la bouche ! Il faut apprendre à détester le mot « détester », ma belle...

Je lui lâche d'un ton venimeux :

— Je vous déteste.

Wilhelm se jette sur le grand canapé blanc et pose les pieds sur la table de verre.

— Si seulement vous arriviez à dépasser le stade de la haine, ma jolie... C'est un coup à vieillir plus vite !

— Oh, fermez-là un peu !

— D'accord, si c'est vraiment ce que vous voulez. Mais sachez simplement que Nancy et moi sommes amants depuis des années. Je suis son philosophe particulier.

— Ne soyez pas ridicule. Lui, il s'appelle...

— W... Absolument, c'est bien moi ! C'est le nom que j'utilise pour la partie philosophique de mon enseignement. Figurez-vous que c'est un domaine autrement plus lucratif que l'anarchie des sentiments, chérie.

Puis il se remet à rire.

Je suis à deux doigts de le frapper.

— Vous saviez que Mike était le père de Léo, et vous n'avez rien dit...

— Hé, attendez une minute ! Je suis juste le messenger... Je me suis contenté de passer l'info à Mike. C'était à lui d'agir, pas à moi.

Il fait une pause pour rallumer son joint.

— Et Léo, dans tout ça ?

— Je n'ai jamais rencontré ce type. Pour moi, il n'existe pas. Un zéro pointé. Mais vous rendez-vous bien compte de ce que Mike Monroe représente ?

— J'ai cru comprendre qu'il possédait une station de radio, ou un truc de ce genre.

— Mieux que ça. Mike a fumé un joint avec Jimi le soir de sa mort !

Dans la foulée, il colle le sien entre mes lèvres.

— Comment avez-vous pu me cacher que vous connaissiez le père de Léo ?

— Fumez ce joint et calmez-vous, jeune fille ! Nous nous attaquerons aux causes après en avoir fini avec les effets.

Le voilà qui se met debout sur ma table de verre en hurlant : « C'est une guerre ! », puis il m'arrache le joint de la bouche et en tire une longue bouffée...

Maria, qui passait par là, armée de son fidèle plumeau, renifle ostensiblement et s'informe :

— Où est M. Léo ? Son cocktail dé vitamines, il est prêt.

— M. Léo nous a quittés, Maria.

Je tente une explication, mais en vain. Dès qu'elle entend le mot « quittés », elle devient folle. Si Léo était là, il se sentirait obligé de lui tenir un sac en papier sur la bouche.

— Tenez, Maria, essayez-moi ça !

Wilhelm l'aide à s'asseoir. Une fois installée, elle enfourne la cigarette aux trois-quarts de sa longueur.

Wilhelm soupire et secoue la tête en me regardant, comme s'il était très, très déçu par mon comportement.

— Si je comprends bien, encore un homme qui vous quitte, Holly ?

Maria rajoute son grain de sel en pointant vers moi un doigt accusateur.

— Toujours ils la quittent ! Toujours.

Je la foudroie du regard tandis que Wilhelm rit bêtement.

J'en profite pour rafraîchir la mémoire de Maria, les dents serrées.

— Vous ne deviez pas passer chez votre sœur, Maria ? Il est déjà plus de midi...

Elle va toujours voir sa sœur pendant son jour de congé, et même si ce n'est pas aujourd'hui, son jour de congé, je suis prête à faire une exception.

Entre deux accès d'hilarité, Wilhelm bougonne.

— Cela vous ennuerait beaucoup de ne pas parler quand je ris ? C'est très déstabilisant.

Maria prend le relais. Elle s'adresse plus à Wilhelm qu'à moi.

— Non, je reste. Je suis inquiète pour M. Léo.

En une nuit, je suis devenue l'ennemi numéro un sous mon propre toit ! Même moi, je me déteste... Mais j'essaie de calmer Maria.

— C'est un grand garçon, vous savez, je suis certaine qu'il va bien. Et ce qui est sûr, c'est qu'il n'aimerait pas que vous vous fassiez du souci pour lui.

— Non, je veux que M. Léo il revienne avec moi, dans sa maison !

Wilhelm inhale une bonne bouffée de marijuana et se met debout sur sa chaise.

— Non, Maria ! Vous devez déclarer la guerre à ce que vous croyez vouloir. L'anarchie des sentiments ! Ne cédez jamais, Maria !

Fumer un joint n'a jamais beaucoup réussi à Wilhelm. Son sens de la mesure en prend

toujours un sérieux coup. Je lui dis d'un ton très désagréable :

— Vous disiez que l'anarchie des sentiments était un concept dépassé...

— Faux ! J'ai dit qu'il n'était pas lucratif.

— C'est la même chose.

— C'est ça, votre problème, Holly. Vous êtes persuadée que c'est la même chose, mais la vie n'est pas un jeu de vieille fille... L'anarchie des sentiments en est toujours à ses balbutiements. Vous devez faire la guerre à vos certitudes, Holly. Oui, leur faire la guerre.

Il pousse un cri puissant en se remettant debout sur la table basse.

— Ce n'est qu'un tissu de mensonges !

Les doigts pressés sur mes tempes, je lui glisse :

— Tout ça n'est pas très relaxant.

— Ah non, ne jouez pas la diva hollywoodienne avec moi, jeune fille ! Je me fiche de ce que vous ressentez. Je ne suis même pas sûr que vous soyez capable d'éprouver des sentiments.

— Mon cher Wilhelm, ou W, si vous préférez, vous êtes complètement défoncé.

Il se laisse de nouveau tomber sur le canapé, la tête sur les cuisses de Maria.

— Oh, allez vous faire voir... Bienvenue à Hollywood, le temple du soleil, la ville où même les cafards ont des agents.

Il éclate d'un rire de dément.

— Vous êtes complètement camé...

— Et alors ? Demain, je serai redevenu moi-même, alors que vous, vous serez toujours à côté de la plaque.

— Non, demain, vous serez toujours défoncé.

— C'est assez bien vu.

Maria lui caresse les cheveux et sourit comme une collégienne. Je me demande ce que Joseph va dire de tout ça. Je l'imagine entrant dans la pièce en brandissant son tuyau d'arrosage ou, pire encore, son sécateur. Toujours la paranoïa qui me joue des tours...

Nous fumons encore un peu de hasch. Wilhelm ne tarde pas à chanter *Every Star's a Winner* pendant que Maria attrape un fou rire... intériorisé.

Je partage le second joint avec eux, mais je ne me sens pas relax pour autant. Je regarde d'un œil bovin la pièce où nous sommes, les gens qui m'entourent et je me sens désespérément futile et seule ! Wilhelm, ou W, est ridicule. Même Maria a l'air idiot, avec sa façon de pouffer pour un rien. Je me suis entourée de gens ridicules.

Ma vie est le comble du ridicule.

Je laisse Wilhelm et Maria faire une orgie de Cap'n Crunch dans la cuisine et je pars chez Nancy. Il va bien falloir que je me décide à l'affronter à propos de l'émission sur Léo et plus généralement de nos carrières. Et puis, j'espère confusément — même si je le redoute — que Léo sera là-bas.

Lorsque Nancy m'apprend qu'elle ne l'a pas revu depuis qu'il l'a déposée chez elle hier soir, je suis à la fois déçue et soulagée. Je fais à Nancy un résumé des chapitres précédents : la visite de Mike, la réaction nullissime de Jack quand je lui ai parlé de l'émission... Nancy n'a pas l'air de tomber des nues. Mais après ce que Wilhelm m'a dit, ça ne me surprend pas.

Je demande à Nancy où Léo pourrait bien avoir passé la nuit.

— Chérie, j'étais *tellement* soûle que j'ai dormi avec mes chaussures. Alors comment le saurais-je ? Tout ce que je sais, c'est qu'il n'a pas été très galant avec moi quand j'ai essayé de lui faire une gentille petite pipe.

— Quelle ingratitude !

— C'est ce que je lui ai dit.

Elle éclate de rire.

— Allez ! Si nous buvions quelques margaritas pour oublier ce petit joueur, ma chérie ? Après tout, nous n'avons plus besoin de lui. Nous avons des kilomètres de pellicule. J'ai déjà vu le montage vidéo, et je peux te dire que nous avons entre les mains de quoi faire un tabac ! A propos, le spectacle que nous a offert ta mère hier soir lui a coûté son émission. Il y avait une clause dans son contrat qui stipulait qu'elle ne devait pas boire

une goutte d'alcool. Alors tu vois, tous nos soucis sont derrière nous, à présent !

Elle commence à siffloter un petit refrain joyeux en versant les ingrédients du margarita dans le mixer.

— Non, tous les soucis ne sont pas derrière nous, Nancy. Je n'ai pas envie d'oublier Léo, voilà mon problème. Je me fous pas mal de cette émission. Je veux juste savoir où il est, et lui présenter mes excuses. Et puis... je veux aussi lui dire que... que je suis...

— Que tu es quoi ?

— Que je l'aime... Nancy, je suis amoureuse de Léo !

26

Léo

« Quand votre copine donne une interview exclusive à *L.A. Times* sur ses amours avec un autre mec, alors là, plus de doute, c'est que vous vous êtes fait baiser ! »

L'ennui avec l'argent, c'est qu'après y avoir goûté, si jamais vous reperdez tout, vous êtes obligé de vous réadapter à la vie de pauvre. Et ça, c'est loin d'être simple...

Le problème, le voici : quand vous êtes complètement fauché et que vous faites la manche juste pour survivre, vous éprouvez une sorte de sentiment de sécurité parce que vous savez que vous ne pouvez pas tomber plus bas, question fric. Il n'y a pas d'huissiers à votre porte, pas de lettres menaçantes qui s'accumulent dans votre boîte... Juste la pauvreté. Et au bout d'un certain temps, vous vous laissez aller au bien-être, au confort

routinier de cette pauvreté. Vous commencez même à vous prendre pour le roi dans la forteresse imprenable du dénuement et du néant.

Mais se retrouver à partager un canapé avec un mec qui ne change pas de chaussettes, c'est l'enfer ! Le bon côté, c'est que Tifanie vient de signifier son congé à la Turbine, c'est donc avec Kev et *lui seul* que je vais pieuter désormais. Le mauvais côté, c'est que je vais pieuter avec Kev...

Tifanie, elle, est sur un petit nuage. Non seulement elle a décroché ce rôle dans la série, mais en plus, elle a été choisie pour une pub de déodorant... C'est confetti, serpentins et margaritas à l'appartement 96 ! Comme elle n'a plus besoin d'aide financière, elle a décidé qu'il était temps de se débarrasser de ses « bagages » encombrants.

Si elle a permis à Kev de rester encore un peu, c'est uniquement parce qu'il était d'accord pour repeindre l'appart.

— Kev ? Repeindre un appartement ?

— Je sais. C'est dingue, non ?

A l'heure qu'il est, vous aurez probablement compris que le gène du travail n'existe pas dans l'ADN de Kev...

— Et alors, tu voudrais que ce soit moi qui...

— Tu ferais ça pour moi, Léo ?

Vous parlez d'un sale boulot ! Les palmiers de Las Vegas sur ce pan de mur me font

penser à des spectres qui refuseraient la mort. Dire que je l'aimais, ce mur ! C'est qu'il m'a fait rêver... Je me voyais déjà au casino, dans la moiteur de la nuit et pris par la fièvre du jeu, assis à une table de black-jack... Mon *Ocean Eleven* à moi...

Neuf couches plus tard, ces fichus palmiers me font toujours un doigt d'honneur !

Le lendemain, la veille de mon retour à Londres, Kev me lance en revenant d'un après-midi riche en crack :

- Toujours en train de bricoler ce foutu mur ?
- Ouais, je n'ai toujours pas fini.
- On voit encore un arbre ou deux.
- Merci. C'est gentil de me le dire, Kev.
- Pas de problème. Quelle heure est-il ? Je suis revenu exprès pour regarder *South Park*.

Kev n'a jamais réussi à vendre la Rolex pour la bonne raison qu'il l'a perdue. A mon avis, c'est la Turbine qui l'a barbotée.

Chaque fois qu'il y a un léger flottement dans la conversation, et sachant que j'y pense toujours, Kev insiste.

— On la retrouvera. Je sais que je l'ai mise en lieu sûr. Parole !

Pour d'obscures raisons, je commence à me faire du souci pour Kev. Que va-t-il devenir après mon départ ? Je n'ai pas l'impression que Tif ait envie de l'avoir éternellement dans les jambes maintenant qu'elle vient de décrocher le job de sa vie. Quand j'ai fait part de mes inquiétudes à Kev, il est devenu fou.

— Fous le camp... et arrête de t'faire du mouron pour moi, ça ira. Je trouverai bien une petite bagarre quelque part, pour éviter de me rouiller. Il paraît que les choses se gâtent à South Central... Alors te fais pas de bile pour moi, Monroe, tu ferais mieux de penser à toi. Moi, j'me ferai des nouveaux copains de castagne.

Je lui dis que je lui enverrai l'argent pour rentrer en Angleterre dès que j'aurai de quoi payer, mais il est formel : pas question pour lui de rentrer au bercail.

— J'suis un requin, moi ! Je nage toujours vers l'avant, je fais jamais demi-tour.

Il mime un aileron de requin avec la main pour mieux se faire comprendre.

Pas de doute, Kev va me manquer. Qui d'autre que lui pourrait dire et faire des trucs aussi insensés avec autant de naturel ?

Il s'installe sur le canapé, une bière à la main.

— J'ai vu une autre affiche tout à l'heure, à Melrose. Quand j'suis allé chercher du crack.

J'étais avec Tif depuis trois jours quand les affiches ont commencé à apparaître sur les murs et dans les abribus. La première, c'était à l'arrêt de bus où j'ai heurté Holly.

Je venais de me réveiller, j'étais sorti prendre un café et vlan !... Je me la suis prise en pleine figure.

Un nouvel homme dans la vie de Holly Klein !

Un reportage exclusif dans le dernier numéro de *L.A. Times*.

Ça m'a sapé le moral plus que je ne l'aurais cru. J'imagine Holly dans son jardin, peut-être sur la balançoire, devisant gaiement avec le journaliste sur son amour profond pour Ted. Quand votre copine donne une interview exclusive *au L.A. Times* sur ses amours avec un autre mec, alors là plus de doute, c'est que vous vous êtes fait baiser !

Kev n'a rien dit. Comment pouvait-il faire des commentaires, puisqu'il ne sait pas lire ? Tif, en revanche, avait beaucoup à dire sur le sujet.

— Tu ne peux pas partir sans lui avoir dit au revoir.

J'ai joué les indifférents, comme si ça ne m'était même pas venu à l'idée. J'en étais à ma onzième couche sur Las Vegas, j'ai donc continué à passer le rouleau de peinture comme si de rien n'était, pour qu'elle ne voie pas l'expression de mon visage qui m'aurait trahi, à coup sûr.

— Allez, Léo, passe-lui un coup de fil. C'est une chouette fille. Elle a payé mes cours avec Nile, rappelle-toi.

Depuis qu'elle bosse avec Nile, Tif est aux anges. Elle l'a rencontré dans son studio de Beverly Hills, ce qui m'a évité d'avoir à prendre contact avec lui. C'est quand même une consolation... Mais depuis, elle ne tarit pas d'éloges sur lui, comme s'il avait inventé un nouveau régime révolutionnaire, ou un truc de ce genre.

— Tifanie ! Tu ne la connais même pas.

— Mais toi, tu couchais avec, non ? Ou je me trompe ?

Kev fait son entrée, mais nous ignorons sa présence.

— Elle ne me connaissait absolument pas... Elle n'était pas obligée de payer mes cours avec Nile. Je suis sûre que c'est une chic fille. Allez, un bon geste ! Elle veut que vous soyez amis, alors quelle importance si elle a rencontré quelqu'un d'autre ? Il faut te ressaisir, mon vieux. Elle a encore beaucoup d'influence...

— Ah oui ?

— Bien sûr.

Tifanie regarde le bout de ses chaussures d'un air maussade. Elle vient de comprendre qu'elle a eu un mot malheureux. On ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu... ni de gens influents à ceux qui ne le sont pas.

Mon rouleau s'acharne de plus belle sur les feuilles de palmier du mur. Je ricane.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça change pour moi ? Je n'ai rien à faire avec les gens influents.

Kev se remet à mimer les requins sous mon nez.

— Un conseil, vieux ! Joue les requins, toi aussi ! Ne pense pas au passé, fonce !

— J'en ai ras-le-bol de ces putains de palmiers ! Ce que j'ai hâte de rentrer à Londres pour ne plus les voir !

Tif insiste.

— Léo, tu es dans une phase classique de dénigrement systématique. Laisse parler ton cœur.

Kev écrase sa canette de bière dans sa main et l'envoie valser dans la cuisine d'un coup de tête. Il assiste à notre discussion en simple spectateur, comme si nous étions de parfaits inconnus, dans le seul but de le distraire.

— Tif, elle est avec un gros bonnet à la con, maintenant ! Et elle n'a pas envie de me voir. Elle a juste tiré un coup avec un mec qu'elle a trouvé dans la rue, pour se donner des sensations.

Kev lève le poing en signe de victoire.

— Bingo ! Je le savais bien que tu t'la faisais, vieux ! J'te l'ai même dit. J'ai dit que...

— Bon Dieu, Kev ! Tu vas la fermer, ta gueule ?

Je jette le rouleau contre le mur et je sors en trombe.

L'histoire de Holly est sortie la veille de mon retour prévu à Londres. On trouve le journal partout, mais je ne l'achète pas. Je passe pourtant une bonne centaine de fois à côté de kiosques à journaux...

Elle est donc avec Ted, à présent. Si j'avais une once de générosité, je lui souhaiterais d'être très heureuse. Mais le problème, c'est que je ne suis pas comme ça. Je suis amer et je me rends malade à force de m'apitoyer sur mon sort.

Ted se promène main dans la main avec Holly, en public.

Ted l'embrasse comme elle ne m'a jamais permis de le faire en public.

Ted donne des interviews, et parle ouvertement de leur vie amoureuse.

Il y a de quoi être fier de cette liaison. C'est comme une évidence, digne d'être célébrée comme il se doit. Ce que nous avons partagé avec Holly n'était qu'un secret honteux à ne révéler sous aucun prétexte.

Ce jour-là, Tifanie rentre tard en brandissant le *L.A. Times*.

— Tu l'as acheté ? Tu l'as lu ?

Je suis étendu sur le canapé avec Kev, l'œil rivé sur le dernier palmier albinos qui reste au mur. Je crève de chaud, mais je n'ai toujours pas réussi à finaliser mes travaux de peinture.

Je dis à Tif, le doigt pointé sur le mur :

— J'ai fait ce que j'ai pu. Mais pas moyen de faire disparaître le dernier palmier.

Rien à faire, je refuse d'accuser réception de sa question.

Tifanie ne s'avoue pas vaincue pour autant.

— Tiens, lis !

Elle feuillette les pages pour trouver celle qui l'intéresse. Je continue de fixer le palmier qui me nargue à l'autre bout de la pièce, et j'ignore Tifanie.

— Léo, je crois que tu ne regretteras pas de jeter un coup d'œil à ça.

Elle me tend le journal, et je me décide enfin à tourner la tête.

Je vois une photo pleine page de moi, tenant Holly par la main. Nous nous dirigeons vers le Mondrian pour assister au gala de charité.

Je parcours l'article. La rumeur court que si Holly Klein se retire de l'émission *Changez de Vie*, je pourrais en être la cause.

Holly

« A-t-il sauté ou l'a-t-on poussé ? »

Dans les films, il y a toujours un moment où vous croyez que tout est perdu. Un moment où vous vous dites que le superhéros va peut-être échouer. Ce mignon petit chien ne sera peut-être pas sauvé de l'immeuble en flammes... Et la planète finira sans doute par exploser et toute trace de vie aura disparu.

Les scénaristes appellent ça : « Le grand coup de bluff »... C'est généralement l'avant-dernière scène, et le public est tellement déboussolé, tellement persuadé que son héros n'a plus aucune chance d'accomplir sa mission qu'il a du mal à regarder l'écran...

Eh bien moi, j'en suis là. Une semaine après le départ de Léo, je me sens tellement déprimée que je n'ai pas envie de continuer. Je vois tout en noir.

Le téléphone n'arrête pas de sonner. Ce sont pour la plupart des appels de ma brigade de « maîtrise de la situation », pour m'informer qu'ils ne maîtrisent plus rien du tout ! La nouvelle saison de *Changez de Vie* est sur le point de commencer et la rumeur selon laquelle je refuse de renégocier avec la chaîne s'est répandue dans la presse. A cause d'une fuite.

Après en avoir discuté avec Nancy, j'ai appelé Jack chez lui pour lui annoncer qu'il pouvait se foutre son idée d'émission sur Léo quelque part ! Il m'a dit que la chaîne ne renouvellerait pas mon contrat et j'ai rétorqué que je considérais ça comme une bonne

nouvelle, étant donné que je n'avais aucune envie de continuer. Nancy a applaudi depuis son poste d'observation, et nous avons fêté ça à la tequila.

La suite de l'histoire mérite qu'on s'y arrête. Le lendemain, Jack a été saqué par la chaîne. Et le jour suivant, *Variety* a fait paraître un article qui démentait catégoriquement le renvoi de Jack Harris. Celui-ci précisait qu'il prenait juste un congé sabbatique pour être plus proche de son dernier fils.

Tout ça, je m'en fiche complètement... Même si la chaîne souhaite reprendre les pourparlers avec moi, je maintiendrai ma décision de partir. J'en ai plus que marre de *Changez de Vie*. J'ai envie de faire autre chose que de relooker une célébrité éphémère, et Nancy aussi. Nous avons décidé de changer le monde, mais le seul problème, c'est que nous ne voyons pas bien comment.

Toujours est-il que Nancy, dans l'euphorie du moment, a commencé à porter des fringues de sympathisante écolo en fibre de cannabis et qu'elle est devenue végétarienne. Et en accord avec Wilhelm (W, si vous préférez), elle s'est décidée à rendre publique leur liaison. Nous nous sommes mis d'accord sur un point : quoi que nous décidions de faire, il y aura toujours un créneau pour Wilhelm et ses théories philosophiques.

En revenant d'une énième réunion avec Larry, je trouve Joseph qui m'attend dans l'allée. Soit dit en passant, mon agent s'arrache les cheveux, il se demande ce qu'il va advenir de moi, vu qu'aucune offre ne lui a été faite à mon sujet. Il trouve la situation particulièrement critique.

Comme Joseph a l'air de vouloir me parler, je baisse la vitre de ma voiture.

— Tout va bien, Joseph ?

Il marmonne entre ses dents.

— M. Léo, c'est un homme gentil.

— Oui, bon ! Merci, Joseph. Dites-moi, si vous passiez un coup de râteau sur ces feuilles mortes, cet après-midi ?

J'ai pris mon ton le plus autoritaire, et pour cause. Depuis le départ de Léo, il me serine tous les jours le même refrain !

A la différence de son mari, Maria est incapable de se contenter de marmonner. Elle serait plutôt du genre à claquer les portes... J'entre chez moi et je lui demande du thé au ginseng. Elle me rétorque de le faire moi-même et claque la porte du placard le plus proche, n'hésitant pas à l'ouvrir d'abord pour pouvoir le fermer ensuite... Et pour faire bonne mesure, elle remet ça avec une autre porte de placard.

C'est comme ça depuis que Léo est parti. Je dois faire face à une mutinerie de mon personnel.

On sonne à la porte. Maria va aux nouvelles pendant que je fouille dans l'office pour trouver du ginseng.

Je sors avec le pot lorsqu'il entre dans la pièce.

Je ne sais pas quoi faire. Je reste là, debout, serrant le grand bocal de verre contre ma poitrine, me demandant s'il s'agit réellement de Léo ou si c'est le fruit de mon imagination. J'ai rêvé si souvent de son retour... Je me dis que c'est sans doute un rêve de plus.

— Bonjour.

— Bonjour.

Il me sourit, et le vert de ses yeux me réchauffe le cœur. Non, je ne rêve pas, c'est bien lui, là, en chair et en os. Il est revenu, comme Nancy me l'avait prédit.

Les affiches et l'article, c'est elle qui a tout manigancé. Elle m'a dit que si nous mettions des affiches et des pubs sur les abribus, Léo aurait la preuve que je ne suis plus du tout obsédée par mon image. Et qu'il y a bien une place pour lui dans ma vie, même sous les feux des projecteurs. Elle a insisté : « Fais comme moi, ma chérie ! Etale ton amour au grand jour ! »

Nancy a été vraiment géniale quand je lui ai avoué ce qui s'était passé entre Léo et moi, même si elle était furieuse que je ne lui aie rien dit avant.

— Quand je pense que, pendant tout ce temps, je me suis ridiculisée auprès de lui !

Elle a sorti des cartons le film de Léo qu'elle a pris le tout premier jour, lorsque Joseph et moi lui avons administré une bonne douche près de la piscine. En le regardant, plaqué par le jet puissant contre les carreaux de la douche, j'ai aussitôt la confirmation de ce que j'ai toujours su. Je l'ai aimé dès le début, et c'est tout ce qui compte.

Mais il était plus facile de m'en rendre compte après son départ...

Il me prend le bocal des mains.

— Laisse, je m'en occupe.

— Tu es venu...

Je n'arrive toujours pas à croire à ce qui m'arrive.

- J'ai vu le journal. Il fallait que je sache si toutes ces rumeurs étaient vraies.
- Quelles rumeurs ?
- On dit que tu as laissé tomber ton émission pour un sale paumé d'Anglais.

Nous restons un instant immobiles, les yeux dans les yeux, comme s'il y avait un écran invisible entre nous. Je me dis que tout va s'arranger. Il est revenu, et ma vie va prendre un nouveau cours.

Il pose le bocal par terre, me prend dans ses bras et me fait tourner comme une toupie. Il m'entraîne le long du couloir jusqu'à ma chambre et commence à me déshabiller. Et moi, je suis assez bête pour croire que tout est bien qui finit bien, et que nous avons enfin notre *happy end*...

Effectivement, tous les ingrédients d'un *happy end* sont réunis.

Nous faisons l'amour.

Nous prenons notre pied *ensemble* !

Nous dînons au lit (en ignorant les miettes).

Nous regardons le film *Casablanca*.

Et nous refaisons l'amour...

Puis nous nous endormons dans les bras l'un de l'autre.

Nous glissons en douceur de la lumière à l'obscurité.

En sombrant dans le sommeil, j'imagine le générique : « Interprètes principaux : Holly et Léo, une production de Nancy Catkin ». Le *happy end*, quoi ! Les spectateurs se lèvent et quittent la salle en confiant à leurs proches : « Personnellement, je trouve ça mieux que *Coup de foudre à Notting Hill*. »

Mais la suite me prouve que j'ai eu tort...

Il n'y aura pas de *happy end* à notre histoire, car ce n'est pas une histoire d'amour, ni même une comédie romantique. Non, nous sommes au bord du gouffre, et je n'ai pas su utiliser les dix minutes qui m'étaient imparties pour sauver la planète !

Lorsque je me réveille, le matin suivant, je trouve une note écrite d'une main ferme, de sa main. Quand je pense qu'avec le mauvais esprit qui me caractérise, ma première impression a été de croire qu'il était illettré...

« *Ma chère Holly,*

» *Tu es si belle quand tu dors ! J'ai envie de te réveiller et de te faire l'amour jusqu'à l'épuisement. Au lieu de ça, je me retrouve comme un con à écrire cette lettre, et je te regarde une dernière fois avant de m'en aller.*

» *Suis-je le dernier des crétins pour te quitter sans même te dire au revoir ? Je vais*

répondre à ta place.

Oui, c'est vrai. Mais tu es bien trop merveilleuse pour un loser dans mon genre.

» Je veux que tu saches que je suis dingue de toi. Tu es celle que je n'aurais jamais cru avoir la chance de rencontrer, et encore moins d'aimer. Mais aussi vrai que je rêve de te tenir dans mes bras durant le restant de mes jours, tu n'es pas faite pour un mec avec un C.V. aussi pourri que le mien. Tu es belle, tu as du succès, tu es célèbre...

» Je sais, tu t'obstines à dire que ça n'a pas d'importance, mais c'est une erreur. Tu te sentiras gênée quand je t'accompagnerai à des réceptions, et je te décevrai en répondant aux interviews. Ce sera toujours le contraire de ce que les gens attendent. Regardons les choses en face ! Je risque d'avoir des tas d'occasions de ne pas être "à la hauteur". C'est pourquoi j'ai choisi de ne pas être "à la hauteur" une bonne fois pour toutes. En prenant la décision de partir !

» Peux-tu dire au revoir à Nancy de ma part.

» Je t'embrasse.

Léo. »

« P.S. : mon père voudrait te parler d'un projet qui lui tient à cœur. Je lui ai promis que je te demanderais de l'appeler. »

Alors je donne un coup de fil à Mike... Parce que je ne vois rien d'autre à faire.

Léo

« La vie n'a rien à voir avec le destin ou la chance. Il faut juste savoir appuyer à bon escient sur les touches pause, rembobiner, avance rapide ou éjecter. »

Je me souviens d'une horrible chanson de Paul Simon que ma mère adorait, intitulée : *Cinquante façons de quitter celle qu'on aime*. Quand j'étais ado, mes potes et moi en chantions une version revue et corrigée : « Cinquante façons de se faire tailler une pipe. »

En fait, il n'y a qu'une façon de quitter celle qu'on aime, et qu'une façon de se faire tailler une pipe.

Pour quitter celle qu'on aime, il n'y a qu'une chose à faire : se lever et partir. Je ne dis pas que c'est facile, mais c'est la seule manière.

En revanche, se faire tailler une pipe exige davantage d'implication. En premier lieu, il faut trouver une fille au visage d'ange qui vous juge suffisamment beau gosse pour faire l'effort de vous faire ce plaisir.

Je sais, des tas de mecs vous diront qu'elle peut ressembler au cul d'un bus, peu importe puisque vous ne pouvez pas voir son visage lorsqu'elle s'active sur vous. Mais ça, c'est un peu facile...

Je vais vous dire comment je vois la scène...

Ou plutôt, non, je vais laisser agir votre imagination. Les seuls indices que vous aurez sont que j'avais hier encore à mes pieds la fille la plus canon de l'univers, capable de m'envoyer au paradis avec la bouche la plus sensuelle de l'univers...

Cette fille, c'est Holly... et je viens juste de la quitter. Alors, vous voyez, je n'ai plus grand-chose à ajouter. C'est la fin de l'histoire. Ou, comme on dit à Hollywood, la fin du film.

Et si vous voulez que ce soit plus clair, je vais résumer l'affaire en deux mots : je me dégoûte ! Je me sens au-dessous de tout !

— Hublot ou couloir ?

Je dis au type que je préfère le côté couloir. Au moment où il me tend ma carte d'embarquement en me souhaitant un bon voyage, j'éprouve une sensation de soulagement que je n'ai pas connue depuis des siècles... Je respire !

Le plus dur est derrière moi. J'ai beau me dégoûter, je sais que ça ne pourra pas être pire. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est de garder une certaine distance entre Holly et moi. Et d'avancer dans la vie.

Qui a dit que le pire était derrière moi ? J'entends crier mon nom par une voix d'homme et une voix de femme, et je vois Kev et Tifanie courir vers moi dans la panique la plus totale. Il ne manquait plus que ça !

C'est vrai que je leur ai donné l'heure de mon départ... Mais après tout ce qui s'est passé, je n'ai vraiment pas envie de les affronter. C'est que j'ai déjà passé un bon moment à leur faire mes adieux ! Je songe un instant à prendre les jambes à mon cou, mais ils ne m'en laissent pas le temps.

Ils s'approchent de moi en soufflant comme des phoques.

— On croyait que tu avais fait une fugue.

— Mais c'est exactement ça. Je vous ai dit que j'allais faire une fugue, et la clé du succès pour y arriver, c'est de ne pas s'éterniser à faire ses adieux.

Ils me dévisagent comme s'ils venaient de prendre conscience qu'ils s'étaient trompés sur mon compte. Je précise donc ma pensée :

— C'est bien pour ça que vous êtes venus, non ? Pour prolonger les adieux...

— Oui, c'est à peu près ça.

Ils commencent à se calmer. Et moi à me demander comment ces deux-là vont pouvoir s'en tirer sans moi.

Tifanie s'inquiète.

— Tu as bien pris ton passeport et tes billets, j'espère?

Je la rassure. J'ai vraiment tout ce qu'il faut.

— Tu permets que nous jetions un coup d'œil sur la photo de ton passeport ? J'adore voir la tête que font les gens sur ces clichés !

Je le lui tends.

— Très chouette ! Sur le mien, je fais plutôt boulotte.

Kev se penche pour jeter un coup d'œil, pas impressionné pour deux sous. Puis il repousse le passeport d'une pichenette.

— Je déteste ces documents fascistes...

Tifanie demande d'un air enjoué :

— Alors, ça s'est passé comment avec Holly ?

Je hausse les épaules. Tif change de sujet.

— Ta mère va être contente de te voir...

Je suis d'accord. Ma mère va être excitée comme une puce. Tif est vraiment gentille, je préférerais d'ailleurs qu'elle ne le soit pas trop car sa gentillesse me donne mauvaise conscience. Mais elle a raison, je suis vraiment impatient de revoir ma mère. Je l'ai appelée au téléphone la nuit où j'ai erré dans la ville en limousine, et elle m'a promis de venir me chercher à Heathrow dans sa nouvelle voiture, avec tante Lucy. C'est une vieille bagnole... La carte grise n'est valable que trois mois.

Je me dirige vers la boutique de souvenirs pour acheter des casquettes des L.A. Lakers destinées à ma mère et à tante Lucy. Et je me retrouve nez à nez avec qui ?

Mike et Holly.

Je n'ai même pas le temps de prendre la fuite... Holly se pend à mon cou et... je sens que je suis cuit. Elle dégage un parfum paradisiaque. Je respire l'odeur de ses cheveux comme le ferait un junkie après avoir entamé une cure de désintoxication.

— Ne pars pas. Je t'en prie, dis-moi que tu vas rester !

Mike me pose la main sur l'épaule.

— Reste, Léo. C'est important pour moi que tu restes.

Je n'ai pas envie de repousser Holly, mais je *dois* le faire. Je prends la voix assurée du mâle qui prend ses responsabilités.

— Il faut que je parte.

Mais ça sonne tellement faux que je me crois obligé d'ajouter :

— D'ailleurs, mon vol est annoncé.

C'est inexact, mais ce mensonge devrait me permettre de leur fausser compagnie plus vite.

Seulement voilà, Kev joue les empêcheurs de voler en rond.

— L'avion part à quelle heure ?

Tifanie, qui a toujours mon billet en main, répond à ma place.

— 13 h 15.

Je lui arrache le billet. Mike s'exclame :

— Mais alors, on a encore du temps devant nous, non ?

Les voilà tous à retrousser leur manche pour regarder leur poignet. Kev annonce le premier.

— Il est 12 h 05 !

Ma parole, mais c'est la Rolex ! Il a vu mon regard se poser sur sa montre et me regarde droit dans les yeux en se fendant d'un sourire d'une oreille à l'autre.

— Je t'avais bien dit que je la retrouverais...

Mike nous pousse en direction du Starbucks, jouant le rôle du père qui veille sur sa couvée d'ados.

— Allons nous asseoir une minute. Nous avons largement le temps de discuter de tout ça autour d'un café.

— Non, je veux partir. Ma mère m'attend.

Un vrai gamin !

— On peut toujours lui passer un coup de fil...

— De toute façon, je ne peux pas rester. Le billet n'est ni échangeable, ni remboursable.

Aussitôt, Mike et Holly s'empresent de s'exclamer en chœur.

— Je t'en achèterai un autre.

Kev ricane.

— Vous, les riches, vous me faites vomir. Vous croyez pouvoir vous tirer de n'importe quelle situation en alignant des billets, c'est ça ? Mais tout ça va changer après notre prochaine manif : « A bas les riches ! ». Plus question de foutre le bordel, vos jours sont comptés.

J'interviens. Et Tif m'emboîte le pas :

— Boucle-la, Kev !

— Oui, tu ferais mieux de te regarder, avec ton pantalon classe et ta Rolex de luxe...

Elle lui donne un petit coup sur l'oreille, juste pour l'embêter. Il rentre la tête dans les épaules en jetant un nouveau coup d'œil admiratif sur la montre accrochée à son poignet.

Quant à Holly, elle attend d'être sûre que personne ne nous écoute pour me demander calmement :

— Comment as-tu pu partir en me laissant juste cette lettre ?

Kev rigole.

— Parce que tu lui as laissé une lettre ? Quel salaud, quand même ! Dis-moi un peu ce qu'il te disait, Holly !

Puis il prend une voix de petite fille que je ne lui connaissais pas :

— « Je t'aime, Holly ! Je t'aime comme le feu aime la pluie ! »...

— Au fait, est-ce qu'il a pas piqué un passage d'une chanson de Tom Jones, par hasard ? Allez, Holly, dis-moi tout... Tu devrais nous faire la lecture ! Vas-y !

Il lui flanque un coup de coude en battant des cils.

Mike et Tif lui demandent gentiment de la fermer.

Je suis déjà assez gêné comme ça d'avoir servi à Holly toute cette soupe sans que Kev vienne mettre son grain de sel. Je n'ai qu'une envie, appuyer sur la touche rembobiner pour me retrouver au lit avec Holly lovée contre moi.

Mike et Holly finissent par me convaincre que j'ai le temps de prendre un café. En réalité, je me laisse faire. Pendant ce temps, Kev et Tifanie vont faire le tour des boutiques.

Mike m'annonce qu'il va produire une nouvelle émission.

— Le thème tourne autour du concept de changement, mais ça concerne l'environnement.

— Vrai ? C'est super, Mike.

Holly et moi nous tenons la main sous la table, comme deux ados coincés.

— Nous allons revoir entièrement certaines façons de faire dans le domaine de l'environnement, les mauvais réflexes qui...

Je n'entends pas un mot de ce qu'il dit. Mon esprit est axé sur une seule chose : la main de Holly qui se glisse dans la mienne. Je refais surface au moment où Mike m'annonce que Holly a donné son accord pour présenter l'émission et que Nancy fera aussi partie de l'équipe en tant que productrice.

Au même moment, mon vol est annoncé. Cette fois, je dois vraiment partir. Je rassemble mon manteau et mon sac, et je commence à m'éloigner de la table.

Ce qui se passe alors, lorsque je franchis le tourniquet, est le pire moment de toute ma vie. Holly éclate en sanglots et Tif se pend à mon cou pour essayer de me retenir. Quant à Mike, il se lance dans un discours digne d'un père pour évoquer ce qu'il appelle ma « fuite en avant ».

Je ne peux m'empêcher de ricaner.

— Magnifique, ton discours, papa ! D'ailleurs, tu parles d'expérience, non ?

J'ai insisté sur le mot « papa » avec un rien de sarcasme dans la voix.

Kev s'en mêle en continuant de reluquer sa montre.

— C'est pas faux... N'empêche que ça sert à rien de te barrer comme ça. Les requins ne prennent pas la fuite.

Je vous l'ai dit, ce type est complètement givré. Mais d'où sort-il cette histoire de requin ?

Je leur répète à tous, en cherchant Holly des yeux :

— Il faut que je parte. Je ne peux pas supporter ça.

Mais je sens que les larmes ne sont plus très loin. J'aurais tant voulu embrasser Holly une dernière fois, mais elle est à l'autre bout du hall de départ et regarde les avions décoller. Je prends conscience que c'est bel et bien fini pour nous deux.

En repensant à cette lettre prétentieuse que j'ai laissée, je fais la grimace. Mike, lui, a eu au moins la décence de ne pas laisser de mot. Ma mère lui a dit : « Si tu franchis cette porte, ne t'avise jamais de revenir. »

Nous avons reçu un télégramme des USA quelques mois plus tard.

*« Suis en tournée. Le public nous adore. Je ne crois pas que je reviendrai. Désolé. »
Baisers.*

l'Indomptable Mike Monroe. »

Je sors mon billet de ma poche et je le tends à l'hôtesse.

— Vous êtes le dernier...

Je m'interdis de jeter un regard en arrière.

Il serait facile d'y réfléchir à deux fois, mais je me concentre sur ce qui m'attend là-bas, en Angleterre. Mes platines, les copains de clubs et mon avenir. Un avenir que je suis fermement décidé à exploiter, une carrière à construire. Si Holly et moi sommes vraiment faits l'un pour l'autre, elle sera toujours là lorsque j'aurai mis de l'ordre dans ma vie.

La vie n'a rien à voir avec le destin ou la chance. Il faut juste savoir appuyer à bon escient sur les touches *pause*, *rembobiner*, *avance rapide* ou *éjecter*.

Générique de fin

Et si jamais... ?

Juste au moment où je crois que tout est fini, et que l'hôtesse s'apprête à passer ma carte d'embarquement dans la machine, Mike tend la main vers le billet et le lui arrache des mains en s'écriant :

— C'est moi qui pars !

La pauvre fille a l'air terrifié. Elle commence à balbutier des explications sur le règlement et les menaces terroristes, puis elle attrape son téléphone.

— Désolé, la belle. Ce n'est pas à vous que je parlais, mais à mon fils.

Naturellement, tout le monde nous regarde. Ça, c'est tout lui ! Je n'ai pas vu mon père depuis vingt-quatre ans, puis il réapparaît et commence à me faire des scènes en public (ce qui est d'ailleurs très gênant).

Mike me lâche d'un ton presque doctoral :

— Tu avais raison, je ne suis qu'un hypocrite. Qui suis-je pour te donner des leçons alors que je ne suis même pas capable de régler mes propres problèmes !

J'essaie de répondre d'une voix plus discrète :

— C'est vrai, Mike. Mais maintenant, je voudrais que tu me rendes mon billet.

On n'est pas une ancienne star du rock sans qu'il en reste quelques séquelles... A force de se produire dans les stades, Mike a gardé l'habitude de parler d'une voix forte, pour ne pas dire qu'il hurle. Et tout l'aéroport en profite.

— Comment pourrais-tu me respecter alors que ma vie privée est un ratage total ? Donne-moi ce billet ! Il est temps que je prenne mes responsabilités ! Je veux avoir une explication avec Jean...

Allez savoir pourquoi, je vois bien qu'il a raison. Et je le laisse partir car j'ouvre enfin les yeux sur une chose que j'aurais dû voir depuis longtemps : cette métaphore de Kev à propos du requin, c'est du pipeau ! Toujours foncer, ne jamais reculer ? Quelle bonne blague ! Vous avez déjà vu des poissons qui nagent à reculons, vous ? Aucun. Même les plus tocards, comme la sardine, vont de l'avant. C'est dans leurs gènes. Et je ne vais tout de même pas calquer ma vie sur le comportement — limité, biologiquement parlant — des poissons !

Mais il y a autre chose. Si on part en laissant ceux qu'on aime derrière soi, on finit par passer son temps à plonger le nez dans les photos de famille. Abandonner quelqu'un qu'on aime, c'est vraiment trop moche, même pour des gens qui portent des salopettes en cuir. Les gens qu'on aime, il faut rester tout près d'eux... S'il arrive aux sardines de tomber amoureuses, elles doivent le savoir, elles aussi.

Le plus drôle de l'histoire, c'est que le billet n'est pas échangeable ! Du coup, le « numéro » de Mike tombe un peu à plat. Mais attention, ce n'est pas n'importe qui, c'est « l'Indomptable » Mike Monroe ! Alors il s'achète un autre billet (en première classe, pour frimer). On bloque même l'avion sur la piste pendant qu'il règle les derniers détails. Je me demande ce qui va se passer à Heathrow quand ma mère et tante Lucy verront débarquer Mike à ma place. Il risque de s'en tirer avec quelques bleus... *Au mieux !*

Comme ils ont retardé l'avion, nous avons tout le temps pour faire une fois de plus nos adieux. Cette fois, je garderai un nouveau souvenir de mon père. Il me donne l'accolade, et les valises qu'il a autour des yeux sont teintées d'émotion.

Il me dit à quel point il est fier de moi, alors que lui s'est comporté comme le dernier des imbéciles, regrettant de n'avoir pas cherché à rencontrer Jean depuis toutes ces années pour régler la situation. Et je reste là, le visage contre sa poitrine, à écouter les sourds battements de son cœur. J'ai presque de la peine pour lui.

Je suis juste un peu gêné de me retrouver dans les bras d'un mec en salopette de cuir noir.

En le regardant s'éloigner, je me dis que l'accueil de ma mère risque d'être plutôt froid... Il ne sera sûrement pas accueilli en mari prodigue ! Mais ce n'est pas ça qui va m'empêcher de dormir. Il est suffisamment costaud et ingérable pour prendre soin de lui. Quoique... je lui crie de se méfier du crochet droit de ma mère, et je lui conseille d'éviter de remettre le couvert avec tante Lucy.

Il se retourne. Et quand je l'entends m'appeler par mon pseudo de D.J., le temps s'arrête...

— Oh, une dernière chose avant de partir, Monsieur Monroe, le Maître du Mix ! J'ai oublié de te dire que j'ai laissé ma collection de disques et une nouvelle platine chez Holly. Prépare-moi un mix de démo, et je te mettrai en contact les gens de mon équipe.

Puis il met la main à son oreille façon téléphone...

Dès que Mike a franchi la passerelle qui le mène à l'avion, Kev y va de son petit commentaire.

— Ton vieux m'a l'air d'en tenir une bonne, Monroe. Tu devrais avoir honte de toi. Ce sont des têtes de nœud dans ton genre qu'on va traquer la prochaine fois qu'on mènera la lutte contre les riches...

J'aperçois Holly à travers la baie vitrée. Elle se tamponne les yeux avec les manches de son gilet comme une petite fille. Je marche vers elle avec la sensation de jouer dans un film.

Je cours vers elle.

Je la prends dans mes bras.

Elle rit à travers ses larmes. J'ai toujours cru que c'était un truc de fille, mais je m'aperçois que je fais la même chose.

En l'embrassant passionnément dans le hall des départs, je m'attends presque à ce que les gens qui nous entourent nous applaudissent et nous félicitent. Ils pourraient même pousser la chansonnette et esquisser trois pas de danse, pourquoi pas ?

J'embrasse Holly dans un lieu public ! Et c'est encore mieux que tout ce dont j'ai pu rêver. C'est fantastique, ça vous fait croire à l'amour version Walt Disney... J'ai envie de crier au monde entier que je l'aime et payer une tournée générale au bar.

Mais dans tous les aéroports du monde, les gens n'ont qu'une chose en tête, c'est de dire au revoir à leurs proches. Nous rejoignons donc Kev et Tifanie pour leur proposer de les ramener chez eux.

C'est moi qui prends le volant.

Pendant tout le trajet, Kev brique sa montre à l'arrière de la voiture. Lorsque je m'arrête à Hollymount Apartments, Tif pénètre aussitôt dans l'immeuble. Kev s'approche du siège conducteur pour me dire un mot « en privé ». Il passe la tête par la portière.

— Hé, le roi du Mix ! Une dernière chose !

Sa voix s'étrangle. Holly fait mine d'être absorbée par la recherche d'un objet dans son sac.

— Tu sais, vieux, je suis à peu près sûr que Tif va essayer de m'avoir, ce soir.

Je réprime une envie de rire lorsque Kev colle la bouche à mon oreille. Putain, il ne va

quand même pas me faire le coup de Tyson (le mangeur d'oreille) !

Mais il se contente de me poser une question :

— Tu crois que je dois dire oui si elle me demande de baiser avec elle ?

— J'ai toujours été persuadé qu'il ne fallait jamais refuser une proposition de ce genre.

Je suis soulagé de récupérer mon oreille intacte. Kev me regarde comme si c'était moi le demeuré et lui un type tout ce qu'il y a de plus normal. Je remonte la vitre. Il me regarde une dernière fois, puis traverse la rue et disparaît chez le marchand de liqueurs.

Holly se tourne vers moi et je me penche pour l'embrasser.

Une voiture passe près de nous. Il est possible que je n'entende pas bien, mais je crois qu'elle est en train de me dire : « Je t'aime, Léo Monroe ». Et il me semble répondre : « Moi aussi je t'aime, Holly Klein. »

Lorsque je me réveille le lendemain matin pour répondre au téléphone, elle est toujours là... Nous sommes dans sa chambre, et c'est ma mère qui hurle au bout du fil, comme quoi elle vient de renvoyer mon saligaud de père d'où il vient parce qu'elle n'a aucun besoin de lui chez elle.

Je me lève et je mets un des anciens disques de Mike...

Un bon vieux rock.